

HISTOIRE
DE
JÉSUS - CHRIST
D'APRÈS LA SCIENCE

OU

Le Christianisme proclamé, conformément
à la Bible, à l'Évangile et aux Pères, par la religion,
les lettres, les arts, les monuments de tous les
âges et de tous les pays, depuis le
premier homme jusqu'à présent ;

PAR

Adrien PELADAN,

Directeur de la FRANCE LITTÉRAIRE et de
la SEMAINE RELIGIEUSE DE LYON ; de l'ACADÉMIE
DES ARCADES DE ROME, etc.

Ouvrage approuvé

Par S. Em. le Cardinal-Archevêque de Lyon ; avec des lettres de
NN. SS. le Cardinal-Archevêque de Bordeaux, l'Archevêque
d'Albi, NN. SS. les Evêques d'Orléans, de Nîmes, de Poitiers,
d'Hébron, auxiliaire de Genève, d'Autun,
de St-Glaude, etc.

DEUXIÈME ÉDITION.



LIBRAIRIE DE BAUCHU ET C^{ie}

PARIS

31, Rue Cassette.



LYON

Place Bellecour, 6.

1866.

APPROBATIONS.

APPROBATION DE SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR DE BONALD, CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE LYON.

Nous approuvons le livre intitulé: *Histoire de Jésus-Christ d'après la science*, par M. Adrien Peladan, et nous le recommandons aux fidèles de notre diocèse, comme étant propre à fortifier leur foi contre les erreurs modernes.

Lyon, le 13 janvier 1866.

† L. J. M. Card. de BONALD,
Archev. de Lyon.

LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'ALBI.

Albi, le 28 janvier 1866.

Monsieur le Directeur,

Si je viens un peu tard vous remercier et vous féliciter de l'ouvrage que vous avez eu la bonté de m'envoyer, sur *N.-S. Jésus-Christ d'après la science*, c'est que je voulais auparavant m'en rendre compte.

Aujourd'hui que je l'ai examiné dans son ensemble, je n'ai que des éloges à donner à la pensée qui l'a conçu et à la plume qui l'a exécuté.

C'est un livre qui vient bien à propos ; il servira, comme le dit si bien S. Em. le Cardinal de Bonald, dans l'approbation qu'il lui a donnée, à dissiper beaucoup d'erreurs modernes. On trouvera dans les 470 pages compactes dont il se compose, une foule de renseignements et de documents du plus haut intérêt pour ceux qui ai-

vj

ment à étudier dans tous ses épanouissements notre sainte Religion.

Dans cette conviction, Monsieur le Directeur, je vous réitère, avec mes sincères félicitations, l'assurance de mes plus distingués et dévoués sentiments.

» † S. P., *archevêque d'Albi.* »

LETTRE DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Orléans, le 30 janvier 1866.

« Monsieur,

Je sais avec quel zèle, quel courage et quel talent vous avez toujours servi la vérité.

L'ouvrage que vous venez de publier est un nouveau service ajouté à tant d'autres.

Rien n'est plus opportun aujourd'hui que de dissiper, à la lumière de la science, les ombres que l'impiété essaye d'élever contre la figure divine de Jésus-Christ.

J'espère que votre *Histoire de Jésus-Christ d'après la science*, dont je serai heureux de prendre connaissance, dès que mes accablements me permettront de respirer, aidera à cette œuvre d'apologétique qui doit être celle de notre siècle, puisqu'il est donné à ce siècle de voir se renouveler les attaques audacieuses de l'impiété s'attaquant à Jésus-Christ même.

Agréé donc, Monsieur, mes félicitations et mes remerciements.

† F., *Ev. d'Orléans.*

LETTRE DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE SAINT-CLAUDE.

St-Claude, le 5 février 1866.

« Monsieur,

Après une absence que je viens de faire, je trouve, en rentrant dans mon diocèse, votre précieux travail sur *N.-S. Jésus-Christ d'après la science*.

Je me fais de suite un devoir empressé de le lire avec attention ; mais auparavant je tiens à vous faire mes remerciements pour l'envoi que vous m'en avez fait : c'est pour moi l'acquit d'une dette de reconnaissance.

Il y a longtemps déjà que je connais et apprécie le zèle, le talent et l'érudition que vous apportez à défendre la vérité dans vos diverses publications. Continuez, Monsieur, cette sainte mission : elle vous assure une belle place dans les rangs des Nicolas, des Albert de Broglie, des Wallon, des Laurentie, des Poujoulat et de tant d'autres vertueux et savants laïques qui viennent en aide à l'Eglise, à l'Episcopat, au Clergé, et par là même à la société, et qui concourent si efficacement avec nous aux victoires de la foi catholique.

Recevez, Monsieur, avec mes plus vives félicitations, l'assurance de mes plus dévoués et reconnaissants sentiments.

» † LOUIS-ANNE, *Evêque de St-Claude.* »

LETTRE DE MONSEIGNEUR PLANTIER, ÉVÊQUE DE NIMES.

Nîmes, le 13 février 1866.

C'est bien à notre époque, Monsieur, qu'il faut appliquer ces beaux vers :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.

La société moderne, mais surtout la civilisation de la France, doit à Jésus-Christ tout ce qu'elle a de sage dans ses institutions et de pur dans ses gloires. C'est un fait maintenant acquis ; il n'y a pas un homme honnête et sérieux qui n'en porte la conviction au plus profond de son âme.

Et malgré cela, jamais peut-être on n'a plus audacieusement nié la divinité de Jésus-Christ ; jamais peut-être les ouvrages coupables de cette impiété n'ont obtenu, de la part de la curiosité publique, un plus scandaleux succès.

Je vous sais gré d'avoir voulu vous associer aux écrivains dont la foi, le bon sens et la délicatesse ont protesté contre cette ingratitude et cette honte de notre siècle. L'ouvrage par lequel vous vous êtes mêlé à cette grande lutte vous honore, non-seulement par la sainte ardeur dont il est partout animé, mais par la riche et saine érudition dont il porte avec soi le témoignage. Il est même

presque à craindre qu'il en ait trop. Notre société, telle que le rationalisme l'a faite, aime beaucoup moins la science qu'elle ne le dit. Elle en fait l'éloge à satiété dans les conversations, mais elle s'en épouvante dans les livres; les romans licencieux, ou tout au moins frivoles, lui vont beaucoup mieux que les œuvres de haute controverse. Heureusement il reste encore quelques hommes sérieux, et ceux-là, je l'espère, sauront vous apprécier. S'il en est ainsi, si votre ouvrage obtient le succès dont il est digne, je m'en réjouirai plus que tout autre, parce que vous êtes un enfant de mon diocèse, écrivant dans cette ville de Lyon qui fut ma seconde patrie.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

» † Henri, *évêque de Nîmes.* »

—

LETTRE DE S. EM. MGR. DONNET, CARDINAL-
ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

« Bordeaux, le 9 mars 1866.

» Monsieur,

» En me faisant hommage de votre livre, *l'Histoire de Jésus-Christ d'après la science*, vous n'aviez pas besoin d'en appeler à des souvenirs qui sont pour moi des plus sympathiques. Votre ouvrage se recommande de lui-même. Son importance est dans le grave sujet qu'il traite; son opportunité dans la digue qu'il oppose aux empiètements de la critique contemporaine, et sa valeur dans la science des faits qu'il invoque si victorieusement contre ce nouvel ennemi du christianisme.

» La clarté, compagne inséparable de la vérité, vient aussi à l'appui des preuves historiques que vous avez puisées aux sources les plus incontestables pour les rendre accessibles à toutes les intelligences. Vous stigmatisez par là les fastueuses prétentions de l'impiété qui s'impose par l'audace de ses affirmations ténébreuses. Cette appréciation des faits, à laquelle vous initiez vos lecteurs, fait arriver la lumière aux esprits faibles et irréfléchis; comme la vertu par ses actes mis au grand jour, dénonce au ban de l'opinion mieux éclairée le vice habituellement adroit à se justifier.

» C'est sous les habiles travestissements d'une bonne foi affectée, que le novateur de nos jours joue le rôle d'esprit convaincu, afin de mieux inoculer le venin de l'erreur dont sa plume est sataniquement infestée ; il n'épargne pas au besoin les formes les plus révérencieuses, pour mieux battre en brèche les vérités primordiales de la conscience chrétienne et consommer plus tard la ruine sociale. Grâce aux témoignages scientifiques qui distinguent votre livre, vous dépouillez des oripeaux d'un style artistement travaillé, ces écrits imposteurs donnés en pâture à la multitude, et vous en démasquez les auteurs qui se pavant en inspirés avec des vieilles erreurs rajeunies.

» Génies d'une étrange perspicacité qui ne voient pas en plein soleil de la révélation, ceux que leurs devanciers moins clairvoyants, comme Thucydide, entr'autres que vous citez, ont entrevu, au crépuscule nébuleux des traditions primitives. Certes, vous avez raison, Monsieur, de flageller ces coupables conspirateurs contre la vérité évangélique. La flagellation n'est pas de trop pour punir ces modernes Héliodores, profanateurs du saint temple où ils ne sont entrés que pour en voler ou en dissiper les richesses.

» Bordeaux, nous dites-vous, avait élevé, comme Athènes, un autel au *Dieu inconnu*, quand S. Martial, l'un des 72 disciples du Sauveur, y exerça son apostolat. Son évêque d'aujourd'hui est heureux de lui conserver sa foi acquise par la prédication si primitive de l'Évangile, et favorisera de tout son pouvoir les athlètes de la vérité chrétienne qui, comme vous, ne craignent pas d'en venir aux mains avec les modernes démolisseurs de toute vérité et de toute morale. Mais la société tout entière, Monsieur, rendra justice à votre zèle qui n'a pas reculé devant un travail opiniâtre et consciencieux, et dont la foi catholique recueillera le bénéfice dans l'intérêt du salut des âmes. Cinq semaines que je viens de passer à Paris, pour la session du Sénat, m'ont empêché de vous dire plus tôt ma reconnaissance et ma satisfaction.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« † Ferdinand card. DONNET, *archev. de Bordeaux.* »

LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE POITIERS.

Poitiers, le 3 mai 1866.

Monsieur,

J'ai trop tardé à vous répondre et à vous remercier. Votre *Histoire de Jésus-Christ d'après la science* mérite tous les éloges que ce livre a reçus ; et bien que mon assentiment ait peu de prix après tant d'autres témoignages, je me fais une joie de vous le donner. Je demande à Dieu de bénir votre travail, Monsieur, et de conserver votre santé.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mon religieux et entier dévouement.

† F. E. Ev. de Poitiers.

LETTRE DE MGR. MERMILLOD, ÉVÊQUE D'HÉBRON.

Genève, le 19 mai 1866.

Monsieur,

Je viens bien tardivement vous remercier de l'envoi de votre *Histoire de Jésus-Christ* ; vous avez fait là une admirable réfutation de Renan, et dans une démonstration lumineuse et saisissante, vous avez su mettre à néant les prétentions scientifiques de nos sophistes contemporains. J'admire votre activité qui mène de front vos publications hebdomadaires et de grands et sérieux travaux.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués,

† GASPARD, Evêque d'Hébron,
Auxiliaire de Genève.

LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Autun, le 27 mai 1866.

Monsieur,

Mes visites pastorales ne m'ont pas encore laissé le temps de lire votre *Histoire de Jésus-Christ*, déjà honorée du suffrage de plusieurs de mes vénérés collègues. Mais je trouve, à mon retour, le rapport de l'Ecclésiastique que j'avais chargé d'examiner votre livre, et qui m'en rend le meilleur témoignage. Je suis donc heureux de pouvoir dès à présent vous féliciter de ce nouveau travail, qui fait honneur à votre érudition non moins qu'à votre foi. Je lui

souhaite tout le succès qu'il mérite et qu'ambitionne votre zèle de chrétien.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

† FRÉDÉRIC, *Evêque d'Autun, Châlon et Mâcon.*

LETTRE DU R. P. FÉLIX.

Paris le 11 février 1866.

Monsieur,

Veillez agréer tous mes remerciements pour le précieux livre que vous avez eu la bonté de m'offrir. Il traite un sujet qui m'intéresse au plus haut point, et je serais heureux de pouvoir le lire immédiatement et de vous en dire mon impression personnelle. Mais, hélas ! le temps me fait, pour le moment, absolument défaut. J'arrive à Paris, après une longue absence, et me voici en face d'un apostolat déjà proche, trop proche même, eu égard à ma préparation. Permettez-moi d'ajourner cette lecture qui sera pour moi éminemment intéressante.

Veillez agréer, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de mon profond respect.

J. FÉLIX, S. J.

LETTRE DE DOM GUÉRANGER.

Abbaye de Solesmes, le 22 février 1866.

Monsieur,

J'ai reçu l'intéressant volume que vous avez bien voulu m'adresser, et je vous prie de vouloir bien agréer mes remerciements. Je ne doute pas que l'ouvrage ne soit digne du but que vous vous êtes proposé, et le témoignage que S. Em. le Cardinal de Lyon vous a rendu en sa faveur, en est un garant de premier ordre.

Etant très-occupé, je ne pourrai me livrer que lentement à la lecture d'un livre si attachant par son objet. Je n'ai fait encore que le parcourir, et je puis vous dire que cette première vue m'a vivement intéressé.

Veillez donc agréer, Monsieur, mes félicitations de ce que vous consacrez votre science et votre talent à la plus sainte des causes ; et recevez, s'il vous plaît, l'assurance de mon respectueux dévouement.

† Fr.-Prosper GUÉRANGER, *abbé de Solesmes.*

Le patriarche des écrivains religieux de France, a écrit la lettre suivante à M. Adrien Peladan :

Monsieur et cher confrère,

Votre Livre est admirable ! La triste politique me laissera j'espère quelques heures pour en dire mon avis. Que de lumières vous avez recueillies ! et que vous êtes heureux d'avoir de tels loisirs !

Je vous serre la main avec reconnaissance et affection.

» LAURENTIE.

Paris, 15 janvier 1866.

Extrait de quelques-uns des nombreux journaux, qui ont consacré des articles à cet ouvrage.

On lit dans l'*Union* du 30 janvier 1866 :

« M. A. Peladan publie dans un livre intitulé : l'*Histoire de Jésus-Christ d'après la science*. C'est un répertoire lumineux des croyances, des traditions, des opinions, des fables même qui, dans l'histoire des nations, avant et depuis Jésus-Christ, se rapportent à l'avènement du Rédempteur.

» Le sens du titre adopté par l'écrivain est ainsi expliqué : *la science* met à découvert l'attente universelle du genre humain, et même lorsque cette attente est mêlée de superstitions, elle atteste le souvenir vivant d'une promesse de réparation faite à l'homme dans sa déchéance.

» De Maistre avait tiré de ce souvenir enraciné dans la pensée des hommes, des inductions pleines de lumière ; le livre de M. Peladan vient dérouler en un tableau les indices merveilleux du fait le plus universel de l'humanité ; *la science*, de la sorte, ajoute sa lumière à celle du génie, et nul livre ne fut plus opportun en un moment où les impiétés s'exercent à arracher des entrailles de la société chrétienne la croyance fondamentale sur laquelle elle repose. Aussi saluons-nous avec gratitude le travail immense de M. Peladan. Nous voudrions le faire connaître autrement que par l'éloge ; nous aurions besoin pour cela de plus de loisir. Mais voici un suffrage meilleur que le notre : c'est l'*Approbation* de Mgr. le Cardinal de Bonald (suit ce témoignage).

» Qu'ajouter à cette approbation publique ! M. Peladan reçoit le plus beau prix de son travail, c'est que l'Eglise

l'adopte comme une défense de sa foi. Que les fidèles l'adoptent à leur tour ! Ce qui manque au temps présent, c'est le sérieux des études. Si les hommes étaient instruits, ils ne seraient point sceptiques. Le plus assuré moyen de venger la foi, c'est de démontrer l'ignorance de ceux qui l'attaquent ; ignorance funeste, parce qu'elle ne se connaît pas, c'est Pascal qui le dit ; ignorance surtout inguérissable, s'il lui arrive de se déguiser à elle-même sous le nom ridicule de *progrès*.

» LAURENTIE. »

Les attaques récentes contre la divinité de Jésus-Christ auront du moins eu cet excellent résultat qu'elles ont dirigé sur ce point fondamental du christianisme les études des écrivains et les travaux des savants. Aussi avons-nous vu paraître en ces derniers temps plusieurs vies de Jésus-Christ. Nous en recevons une aujourd'hui de Lyon, la ville des martyrs et le berceau de tant d'œuvres de foi. L'auteur est M. Peladan, directeur de la *France littéraire* et de la *Semaine religieuse*, et qui fut, il y a déjà un certain nombre d'années, un des collaborateurs de la *Gazette de France*. M. Peladan a intitulé son livre : *Histoire de Jésus-Christ d'après la Science*. Nous ne doutons pas qu'il attire l'attention des plus doctes en matière historique et philosophique.

AURY-FOUCAULT.

(*Gazette de France*, du 15 février 1866.)

Le *Courrier de Lyon* du 8 avril 1866 citait la lettre de Mgr. Plantier, et la faisait précéder de ces lignes :

» M. Adrien Peladan, directeur de la *France littéraire* et de la *Semaine religieuse* de Lyon, vient de publier un livre (1) qui fait justement sensation dans le monde religieux. Cet ouvrage est intitulé : *Histoire de Jésus-Christ d'après la science*.

» L'auteur a surtout réuni des textes, depuis Confucius jusqu'à Platon et au delà, tous démontrant l'attente universelle d'un réparateur. Les monuments, les arts, la littérature de chaque peuple antique confirment par des faits nombreux ce point historique si important. Au temps de la vie mortelle du Messie, les Païens et les Juifs se rencontrent pour affirmer la vérité des miracles de l'homme Dieu.

» L'*Histoire de Jésus-Christ d'après la science* a été recommandée par la presse chrétienne, et de nombreux Evêques ont écrit à M. Adrien Peladan pour le féliciter de son œuvre consciencieuse et qui suppose de grandes recherches. »

On lit dans la *Revue de Paris*, mai 1886.

« Un nouveau livre vient de paraître qui répond non-seulement à la *Vie de Jésus*, mais à tous les volumes du même auteur destinés à faire suite à ce roman. Ce livre est le résultat de plusieurs années de travail et de longues recherches ; son auteur ne s'est point pressé de l'écrire et de le publier, parce qu'il ne s'agissait point d'une polémique improvisée. C'est à la conscience que M. Peladan empruntait tous ses arguments, et la véritable science ne procède pas comme l'esprit ou l'imagination ; sa marche est plus lente, elle ne veut aller en avant qu'avec sûreté. Cette œuvre pourrait convaincre M. Taine que la religion peut fort bien s'allier avec la science, et que l'une est très-loin d'exclure l'autre ; mais M. Taine voudrait-il reconnaître qu'il peut se tromper ! L'*Histoire de Jésus-Christ d'après la science* se compose surtout de textes et de faits puisés dans les annales de tous les peuples, de tous les temps et de tous les pays du monde. L'auteur trouve la chute originelle et la promesse d'un Réparateur inscrites en une foule de passages des livres sacrés de la Chine, de l'Inde, de la Perse, pays dont les races remontent au temps des patriarches de qui elles auraient reçu les traditions messianiques ; puis il démontre que les évangélistes n'ont point été les seuls historiens de la vie mortelle de Jésus ; il rapporte un manuscrit authentique provenant de l'Assyrie et une très-grande quantité de monuments tout aussi curieux et généralement ignorés ; il établit finalement que les historiens et les philosophes contemporains du Messie, ou écrivant aux premiers siècles de l'Eglise racontent des faits qui sont absolument conformes au récit évangélique : il cite Josèphe, Philon le Platonicien, Celse, Amélius, Porphyre et plusieurs autres auteurs païens : en un mot, ce travail est complet, il est excellent. Aussi, n'a-t-il point manqué d'être apprécié par des écrivains autorisés et tels que dom Guéranger, abbé de Solesme, et M. Laurentie ; plusieurs évêques lui ont donné leur sanction. Et je ne peux résister à l'envie de reproduire ici, en manière de parenthèse, un fragment d'une lettre écrite à M. Peladan par Mgr. Plantier, l'éminent évêque de Nîmes, et qui est lui-même l'un des plus vaillants champions actuels de l'Eglise.

» Louis de LAINCBL. »

Les Annales de philosophie chrétienne, précieux re-

cueil de science religieuse de notre âge , apprécie en ces termes l'*Histoire de Jésus-Christ d'après la science* :

« L'auteur de ce livre a pris pour épigraphe : *Des faits, des faits, et non des mots*. Nos lecteurs savent que c'est la devise des *Annales depuis leur création*. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la pensée et à la mise en exécution que nous trouvons dans ce livre. Tandis que toute l'école rationaliste, ontologiste, soutenue en partie par les semi-rationalistes et ontologistes catholiques, ramène la discussion et l'apologétique à la défense des idées innées, de la vision en Dieu, de l'union de la raison naturelle avec la raison divine, etc., et autres systèmes bien nommés métaphysiques, qu'on pourrait tout aussi bien appeler mythologiques, nous aimons à voir des esprits sobres, réfléchis, ayant plus étudié que rêvé, plus appris qu'inventé, nous aimons à les voir, dis-je, interrogeant les annales de l'humanité, et y cherchant les traces, les restes des communications faites par Dieu à l'homme, dès son origine et dans la suite des temps. Ces traces, ces restes existent, il faut seulement se donner la peine de les chercher.

» C'est ce qu'a fait M. Peladan, et son labeur n'a pas été stérile.

» Son livre est divisé en deux parties : traditions et faits historiques avant Jésus-Christ; traditions et faits historiques après Jésus-Christ.

» Ce livre sera lu et étudié avec intérêt par les ecclésiastiques et les laïques. Ceux-ci y trouveront des faits tout nouveaux, qu'aucun cours d'histoire, appris dans leur jeunesse, ne leur a même pas fait soupçonner. Les ecclésiastiques pourront y puiser des réponses solides et même péremptoires à ceux qui ignorent ou nient la grande influence que la révélation première a eue sur la vie et la civilisation des divers peuples. Aucun professeur d'histoire ou d'Écriture sainte ne peut en ce moment se dispenser de connaître les croyances de l'humanité, consignées dans les traditions des divers peuples.

» Ces croyances, ces traditions ne sont pas toujours claires, fixes, concordantes. Malheureusement des ténèbres profondes et peut-être inextricables sont répandues sur un grand nombre. Presque chaque chapitre de cet ouvrage demanderait un volume d'éclaircissements et de discussion; mais c'est un immense avantage que de trouver réunies dans un petit volume l'indication des faits, ou des légendes qui y ont rapport; libre à chacun, selon ses désirs ou ses besoins, de pousser plus loin les recherches. —

Comme nous avons coutume de le faire dans nos *Annales*, nous allons citer un chapitre de l'ouvrage de M. Peladan : nous choisissons celui qui indique les traditions conservées dans la *Cabbale des Juifs*. C'est une matière que nous n'avons pas encore traitée, et nos lecteurs seront bien aises d'en avoir une idée.

(Suit le chapitre, après lequel les *Annales* ajoutent :)

« Ceux de nos lecteurs qui voudraient pénétrer plus avant dans l'étude de cette ténébreuse science, doivent recourir au P. Kircher, qui dans son *Ædipus Ægyptiacus*, t. II. p. 209 (in-fol., Romæ 1635), a cité les textes, donné les figures et ajouté les explications qui peuvent à peine faire comprendre cette science, où s'étaient cachés les Juifs qui, cependant, dans les Écritures, avaient les pages les plus claires, les plus certaines et les plus consolantes révélations faites par Dieu à tous les hommes. »

A. BONNETTY.

L'HISTOIRE DE JÉSUS-CHRIST

D'APRÈS LA SCIENCE.



Des faits, des faits, et non des mots.

IDÉE GÉNÉRALE DE L'OUVRAGE.

La révolution et l'impiété sont deux sœurs inséparables. Toujours et partout elles vont se donnant la main. Elles règnent ensemble sur les hommes pervers ; elle s'asseoient côte à côte sur les mêmes ruines amoncelées par leurs mains. Ces deux filles de l'abîme sont le hideux produit de l'orgueil et de la haine, éternels ambassadeurs de Satan. Caïn fut le premier des impies et des révolutionnaires ; il est le père des hérésiarques , des sophistes , des ravageurs venus après lui. Quelque travestissement que prennent , pour se-

mer leurs doctrines, ces superbes de la négation , ils n'en sont pas moins les dévastateurs de l'harmonie sociale , parce qu'ils sont les ennemis de Dieu. Le rationalisme , autrement dit la sagesse humaine qui s'affranchit de la révélation ; n'est rien que le déisme , et le déisme , comme parle Bossuet , n'est qu'un athéisme déguisé. Ainsi , qu'il se nomme Simon-le-Magicien , Arius , Bérenger , Nestorius , Luther , Voltaire , Littré ou Renan , vous ne trouverez dans l'enseignement rationaliste que la négation complète de la vérité. Si l'athéisme ne s'affiche pas hautement et de prime-abord dans tel maître , il se produira dans le disciple , dans le successeur : ce n'est qu'une affaire de temps. De la sorte Littré , Renan et leurs semblables sont les fils de Luther et de Voltaire , dans les écrits desquels l'athéisme existe à l'état caché. Ajoutons que la haine de Dieu affichée de nos jours , traîne après elle la hache et le tombereau de quatre-vingt-treize , et que des livres de nos impies à l'échafaud en permanence il n'y a qu'un pas. Voilà le véritable jugement à porter sur les travaux de quelques misérables disputeurs contemporains , garde avancée du socialisme , c'est-à-dire de la barbarie et du matérialisme effréné.

Certes les écrits qui ont respué ces propagateurs de la ruine sociale n'ont pas manqué , et jamais peut-être plus de nobles vengeurs ne se levèrent pour tonner contre la licence dogmatique

et glorifier le nom du Seigneur outragé. Mais il s'agit moins, pensons-nous, à l'heure qu'il est, d'édifier les restes croyants d'Israël, que de stigmatiser les apostats, par les faits que nous fournit la science, dérisoirement et lâchement invoquée par ces vaillants de l'athéisme. C'est encore par ce mobile qu'il convient d'arracher l'indifférence à sa torpeur. Hé bien ! nous n'avons pas un seul livre remplissant ce but, le plus essentiel à atteindre dans les graves circonstances doctrinales où nous nous trouvons. Nous rendrons hommage à toutes les intentions, à toutes les lumières, à toutes les supériorités, à toutes les vertus qui ont pris la parole dans le grand débat auquel nous assistons ; mais il est un livre d'une actualité on ne peut plus grande, destiné à mettre sur les dents les forts de l'imposture qui veulent ravir au Messie sa royauté divine. Ce livre, c'est l'*Histoire du Christ d'après la science*. A l'époque où le rationalisme n'attaquait que des fractions de l'Écriture, il faisait encore bon combattre l'erreur sur le terrain unique de la Bible ; mais aujourd'hui où la révélation est en masse repoussée du pied par les sacrilèges de la discussion ; où l'on prétend renverser nos autels par la critique ; c'est de la critique même qu'il importe de faire un fouet ; de le placer aux mains de la science, qui procède par l'invocation des faits, et de chasser sans merci les cyniques jusques dans les repaires de Satan, leur inspirateur. Ne sait-on pas que la résultante

des théories corrosives de ces artisans de mensonge, est de fermer les temples que l'Évangile éleva et que la croix illumine , pour les ouvrir ensuite au culte de la Raison, celle qui place la prostitution sur nos tabernacles et qui met cette inscription dans nos cimetières : « La mort est un sommeil éternel. »

Nous citerons donc les athées du socialisme au tribunal de l'histoire, et nous les écraserons sous les témoignages unanimes des peuples , voix universelle qui parle sur mille rivages, sous toutes les latitudes , dans la succession des siècles , et qui proclame : une chute originelle , un Réparateur promis, attendu, annoncé, figuré , venu enfin , et dont l'avènement, la vie, la mission , la mort , la résurrection, la royauté et le pontificat sur le monde entier sont un miracle perpétuel et une vérité plus évidente que le soleil.

Les peuples antiques sont unanimes pour former un concert de preuves indéniables en faveur de ce Dieu-Homme , qui viendra en des temps déterminés par la sagesse incréée, pour relever l'humanité déchuë , errant dans la confusion , et sentant la sève tarir dans ses racines maudites , si le divin Amour n'accourt vivifier son tronc et faire reverdir ses rameaux.

Etablir cette vérité éclatante par des monuments historiques recueillis de toutes parts ; entasser en quelque sorte les manifestations des générations humaines, depuis l'Eden ; ne laisser

aux affrontés de l'athéisme que l'infamie de leur entreprise ; tel est le thème que nous entreprenons. Nous aurions voulu qu'il fût traité par quelqu'autre plus capable que nous ; nous avons différé de nous engager dans le combat , dans l'espoir de voir paraître cette bonne volonté. Mais après avoir vu le livre de cet aligneur de phrases qui nie la divinité de Jésus-Christ , jetant ainsi des torches incendiaires sur les cités et sur les trônes, au lieu de 7 fr. 50 c. se vendre 1 f. 25 c., tomber de la sorte du salon à l'atelier , notre indignation a été au comble et c'est en elle que nous avons puisé le courage de l'entreprise énoncée dans ce prologue.

Ce livre, qui a sa place marquée au sein de toutes les familles chrétiennes, sera donc le renversement complet et sans réplique du système des athées contemporains, sans en excepter le nouveau et insipide roman de M. Renan, *Les Apôtres*. L'ouvrage se compose essentiellement de textes et de faits puisés dans les livres et sur les monuments de tous les temps et de tous les lieux.

L'Histoire de Jésus-Christ d'après la science a pour objet essentiel de mettre en lumière les points généraux qui suivent :

La chute originelle et la promesse d'un Réparateur se trouvent inscrites en une foule d'endroits des livres sacrés de la Chine , de l'Inde , de la Perse, pays dont les races remontent aux Patriarches, de qui elles ont originairement reçu les pures traditions messianiques.

Ce double dogme de la chute primitive et de la réparation à venir par l'Homme-Dieu , ne se détache pas avec moins de vivacité , au sein de l'enseignement religieux et philosophique , chez les Egyptiens , chez les Grecs , chez les Romains , chez les Celtes , chez les Scandinaves. Ce double dogme existe toujours et partout , sans en excepter les civilisations éteintes de l'Amérique. L'Océanie elle-même porte ces traces de la révélation divine.

Le serpent ou le tentateur apparaît au seuil de toutes les théogonies antiques, comme le Réparateur promis se trouve au fond des croyances païennes épurées. Les Egyptiens et les Perses connaissent plus particulièrement la génération éternelle du Verbe. Mithra n'est autre que le Dieu médiateur.

La Cabbale, ou philosophie historique des Juifs, est un des monuments écrits des traditions messianiques universelles.

La Chine, d'abord colonisée par les descendants des fils de Noé, venus du plateau de Pamer , vrai séjour des hommes après le déluge , est de nouveau colonisée plus tard par la Judée; or la Judée est le pays primitif du froment et de la vigne , symboles eucharistiques : là fut adorée la croix dès la plus haute antiquité.

Les Sibylles ont réellement prédit la venue du Messie, et la quatrième Eglogue de Virgile est une proclamation de la pensée qui oppressait alors le monde : l'avènement prochain du Rédempteur,

Les Gaulois vénèrent à Chartres la Vierge-Mère, représentée par une statue qui avait les yeux fermés, pour marquer que Marie ne vivait pas encore, tandis que l'Enfant qu'elle portait au bras, avait les yeux ouverts, indication qu'il était le Verbe éternel. Ce culte de la Vierge-Mère a été, sous diverses formes, unanime chez les peuples de l'antiquité.

Les sacrifices anciens témoignent tous de la nécessité de l'holocauste du Calvaire, et les nations se rencontrent toutes sur la nécessité de l'expiation.

La croix existe chez les peuples de l'antiquité comme symbole religieux et réparateur; en Egypte, les dieux la tiennent à la main, et elle sillonne en quelque sorte les rites sacrés des âges antérieurs au Messie.

Le dogme de la Trinité se trouve partout, comme l'honneur rendu à la croix. En un mot, les traditions messianiques, quoique souvent altérées, étreignent la vie de l'humanité, et Confucius parle du Rédempteur à venir presque aussi clairement qu'Isaïe, comme aussi Platon soupire vers l'Homme-Dieu qui sera mis en croix et qui relèvera les hommes de leur chute.

Et maintenant ne croyez pas que les Evangélistes aient été les seuls historiens de la vie mortelle de Jésus-Christ; car voici l'étoile des Mages connue et observée par les Païens; voici un manuscrit d'Assyrie, nous disant les rapports d'Abgarre, roi d'Edesse, avec le Sauveur; voici les

Juifs de Constantinople avouant que Jésus a été en titre prêtre du temple de Jérusalem ; voici les Mahométans glorifiant le Christ comme Fils de Dieu ; voici le Chou-King d'accord avec la Bible sur les temps de la naissance de Jésus-Christ ; voici la science astronomique précisant elle-même le moment de cette naissance.

Jérusalem et la Terre-Sainte , au point de vue scientifique , sont une preuve éclatante de l'authenticité de l'Évangile , laquelle s'appuie d'ailleurs sur dix-neuf siècles de combats et de triomphes.

Interrogez , interrogez encore les historiens et les philosophes contemporains du Messie et des premiers siècles de l'Église ; ils rapportent des faits en pleine conformité avec le récit évangélique ; et tandis que l'historien Josèphe et Philon le platonicien tracent l'un et l'autre , de Jésus-Christ , un portrait digne de la plume de saint Augustin, Celse, Amélius, Porphyre et plusieurs autres auteurs païens reconnaissent les miracles du Fils de Marie.

La science incrédule a vu la main de Dieu dans la roche miraculeusement déchirée du Calvaire ; les médailles et les monnaies sont , de leur côté , une nouvelle démonstration de la vérité du christianisme.

Sur toutes ces données , jetez comme couronnement radieux , l'autorité de la Bible et de l'Évangile, et vous aurez en deux pages l'*Histoire de Jésus-Christ d'après la science.*

En rendant hommage à la divinité du Sauveur des hommes , nous aurons contribué à réduire à son juste niveau cette chétive et pourtant hautaine science moderne , qui s'arroge faussement des découvertes que les vieux âges nous ont léguées , et qui méconnaît injustement la grandeur intellectuelle du passé.

Il est bien constaté, en effet, que les connaissances profondes et la supériorité de l'art ne datent pas de nos jours , non plus que des Grecs et des Romains, mais qu'elles viennent de plus haut et de plus loin.

Il est faux qu'Hérodote soit le père de l'histoire; car bien des siècles avant lui , on avait consigné sur la pierre et sur d'autres substances les fastes de l'humanité.

Il est faux qu'Aristote ait prononcé le *fiat lux* de l'enseignement ; car , bien avant les sages de sa patrie , les incomparables connaissances adamiques avaient été transmises de générations en générations. Trois mille ans avant le Christ , par exemple , un dictionnaire hiéroglyphique mentionnait le flux et le reflux de la mer par l'attraction de la lune , découverte mal à propos attribuée à Newton.

Il est faux que l'astronomie ait commencé chez les Grecs, car Nemrod , le *Chun* des Chinois , étudiait les cieux avec des planétaires accompagnés de télescopes.

Moïse , que l'inspiration divine guidait d'ail-

leurs , avait connu des livres venus des patriarches antédiluviens et d'Adam lui-même , livres fractionnellement conservés en Chine, en écriture hiéroglyphique et dans la langue primitive. Cette écriture si supérieure à celle qui l'a suivie , mais qui avait des dangers sous le rapport idolâtrique , fut la seule usitée pendant les dix-sept premiers siècles du monde. Elle ne fut remplacée généralement par les écritures alphabétiques que vers l'époque du législateur des Hébreux.

Il est bien évident aujourd'hui que pour connaître l'histoire de l'esprit humain , il ne suffit pas d'avoir étudié la Grèce et Rome , mais qu'il est indispensable d'avoir interrogé et rapproché Babylone , Ninive , Thèbes , Memphis et ces étonnantes bibliothèques que la Providence a voulu conserver en Chine, pour donner à son Eglise des armes victorieuses contre l'impiété, au moment où l'arsenal des arguments autrefois usités ne suffit plus pour continuer le triomphe.

Orient, Orient, mystérieuse Asie , c'est en vous qu'est le berceau du monde ; c'est de vous que nous viennent les dogmes divins , les traditions sacrées. Dieu y commence la sublime épopée de la révélation , épopée qui déroule ses magnificences jusques au Messie et jusques à nous. Tes marbres brisés, la poussière de tes villes et de tes déserts , tes mers , tes fleuves , tes monts , tes tombeaux , tout prend la parole pour nous instruire, pour nous enseigner ce que ne sut point ,

ce que ne saura jamais la philosophie. Pas un de tes échos qui ne proclame un miracle. Pas une pierre de tes chemins qui n'annonce une providence. Pas un flot de tes mers qui ne nous raconte un événement mémorable. Voix des sanctuaires , voix des peuples , voix des palais , des régions visitées par la colère ou par la bonté de Dieu , hiérophantes et prophètes , tout ce qui constitua un passé chargé d'événements prodigieux , prenez la parole et confondez les pâles insulteurs de Celui qui est porté sur les ailes des séraphins.

I.

La chute originelle chez tous les peuples. Témoignages de la Chine , de l'Inde , de la Perse.

Nous diront-ils les rationalistes contemporains, au milieu des ruines morales qu'ils entassent , qui a placé dans les annales de tous les peuples l'attestation d'une chute originelle , cause des maux de l'humanité , et commencement de cette grande lutte du bien et du mal à laquelle les générations sont en butte sur la terre depuis Adam ? Partout se rencontre le dogme de la création , celui du Tentateur , celui d'une désobéissance

par le premier couple humain, enfin la promesse d'un divin réparateur. C'est en présence de ces écrasantes affirmations de l'histoire universelle que nous plaçons ces vaillants de la négation, pour voir s'il leur restera encore assez de souffle ou d'impudence, pour contester la base de ce Christianisme contre lequel ils se sont conjurés, après tant de devanciers foudroyés par la vérité qui ne meurt pas.

« La chute de l'homme dégénéré, dit Voltaire, est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations. — De tant de religions différentes, dit encore le même auteur, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence. »

Ainsi s'exprime un des plus ardents ennemis du Christianisme, qui, par ce double aveu, confesse l'authenticité des premières pages de la Bible, si violemment attaquée ailleurs par sa plume.

Louy-tsou, dont M. le chevalier de Paravey a démontré l'identité avec l'Eve de la Genèse, est donnée par les livres chinois pour femme à Hoangty ou Adam. *Tsou* signifie *l'aïeule* ou *la grande aïeule*; *Louy* veut dire : *impliquant les autres dans ses propres maux*.

Le caractère *ordonner*, placé au-dessus de deux arbres, signifie : *défense*.

Une vierge au-dessous et entre deux arbres, signifie : *convoiter*.

Parmi les formes antiques du caractère *hoan*,

qui signifie tromper par des paroles fallacieuses , il en est une reproduite dans le *Lou-chou-toung*, qui montre un fruit présenté par une couleuvre à une bouche.

Un arbre , avec deux hommes et une tête de démon au-dessus, est un caractère que les lettrés chinois modernes ne peuvent expliquer.

Un arbre , avec l'image du ciel et le caractère *péché*, signifie : fruit inconnu.

La clef 145°, celle des habillements , qui signifie : habit, habit de dessus, vêtir, offre, dans les formes antiques, un serpent qui couvre deux personnes d'un voile.

Tels sont quelques-uns des souvenirs bibliques conservés dans la primitive écriture.

Dans le *Chi-king*, deuxième partie, ch. IV, ode IV, on lit le passage suivant :

« Si nous errons dans ces déserts , couvrant notre nudité avec des feuilles d'arbres , c'est la femme qui en est la cause. » Les Commentaires Si-Kiang disent à ce propos , « qu'ils vinrent se réfugier auprès d'un mauvais arbre , afin de s'y cacher. »

Lopi a écrit les deux textes suivants : « Lorsque l'homme eut acquis la science , toutes choses lui devinrent hostiles. » — « Après que la nature eut été corrompue , tous les oiseaux du ciel et toutes les bêtes de la terre, les reptiles et les serpents commencèrent à être hostiles à l'homme. »

« Quand la petite tourterelle , dit le Chi-King ,

ouvre ses ailes, elle est portée vers le ciel ; pour moi, dans le trouble de mon esprit , je suis accablé de chagrin. Quand je pense à mes ancêtres , je ne puis goûter le sommeil jusqu'à l'aurore ; et quand je réfléchis, *je trouve deux hommes en moi.* »

« Les champs, dit encore le même livre , sont couverts de ronces et d'épines, et nous travaillons à purger les champs de ces épines ; c'est depuis les premiers temps que nous sommes condamnés à ce travail ; pourquoi cela ? »

Nous ne saurions placer ici tous les textes que nous possédons des antiques livres de la Chine , sur la chute originelle ; mais nous ne pouvons résister au désir de donner une ode du *Chi-King*, traduite par le P. Prémare , dans la *Chine* du P. du Halde, *sur la perte* du genre humain.

« Je lève les yeux vers le ciel ; il paraît comme de bronze. Nos malheurs durent depuis longtemps ; le monde est perdu ; le crime se répand comme un poison fatal ; les filets du péché sont tendus de toutes parts , et l'on ne voit pas d'apparence de guérison.

» Nous avons d'heureux champs , *la femme nous les a ravés*. Tout nous était soumis, *la femme nous a jetés dans l'esclavage* ; ce qu'elle hait, c'est l'innocence , et ce qu'elle aime , c'est le crime.

» Le mari sage élève l'enceinte de murs ; mais la femme qui veut tout savoir les renverse. Oh ! qu'elle est éclairée ! c'est un oiseau dont le cri

est funeste; elle a eu trop de langue; c'est l'échelle par où sont descendus tous nos maux. Notre perte ne vient point du ciel, c'est la femme qui en est cause. Tous ceux qui n'écoutent pas les leçons de la sagesse sont semblables à cette malheureuse.

» *Elle a perdu le genre humain; ce fut d'abord une erreur, et puis un crime; elle ne se reconnaît seulement pas, et qu'ai-je fait ? L'homme sage ne doit point s'exposer au péril du commerce; ni la femme se mêler d'autre chose que de coudre et de filer.*

» *D'où vient que le ciel vous afflige ? Pourquoi les esprits célestes ne vous assistent-ils plus ? C'est que vous vous êtes livrés à celui que vous deviez fuir, et que vous m'avez quitté, moi, que vous deviez uniquement aimer ; toute sortes de maux vous accablent; il n'y a plus aucun vestige de gravité et de pudeur. L'homme s'est perdu et l'univers est sur le point de sa ruine.*

» *Le ciel jette ses filets; ils sont répandus partout; l'homme est perdu, voici ce qui m'afflige. Le ciel tend ses filets, ils ne sont pas loin ; c'en est fait, l'homme est perdu ; voilà ce qui fait toute ma tristesse.*

» *Ce ruisseau si profond a une source, d'où il est sorti; ma douleur lui ressemble ; elle est profonde et elle vient de bien loin ; il n'a plus ce qu'il possédait avant sa chute, et il a enveloppé tous ses enfants dans son malheur. Oh ! ciel ! vous pouvez seul y apporter remède ; effacez la tache du père, et sauvez la postérité. »*

Parmi les mots hébreux qui rappellent la chute du premier homme , M. Rossignol , conservateur du Musée impérial de Saint-Germain , en a réuni dans une dissertation, publiée par les *Annales de philosophie chrétienne* , tome X, p. 410, un bon nombre. Nous citons un passage de ce remarquable travail :

» R M M désigne l'action de s'élever ; modifié en R M E , il indique chute, perte d'*espoir* , puis tromperie, *fallacia* , puis une chose *vile et méprisable*. Cette racine offre une particularité bien plus extraordinaire. Qu'est-ce qui a trompé l'homme et a été cause de sa chute ? C'est une *pomme* offerte par la femme ; or , cette même racine qui donne le sens d'*orgueil* , de *chute* , de *tromperie*, de *séduction*, offre encore celui de *pomme rouge* (1).

» Les dieux inférieurs qui , dès la création du monde, se multiplièrent à l'infini, n'avaient ou du moins n'étaient pas sûrs d'avoir le *privilege de l'immortalité*. » — « A force de chercher , ils s'avisèrent d'avoir recours à l'*arbre de vie*, qui était dans le *Choream*. « — « Un fameux serpent , nommé *Chein* , s'aperçut que l'*arbre de vie* avait été découvert par les dieux du second ordre. Il répandit sur-le-champ une grande quantité de poison. *Toute la terre s'en ressentit . et pas un*

(1) La langue latine exprime aussi par le même mot *malum* , le fruit dont il s'agit et le mal qu'il rappelle.

homme ne devait échapper aux atteintes de ce poison mortel (1). »

Les traces de la vérité sont visibles dans cette narration, qui est celle de l'Inde. Mais Zoroastre est plus explicite : « Lorsque Dieu envoya des êtres en bas, le monde fut encore sans aucun mal pendant trois mille ans ; ensuite parut Ahriman, qui fit naître les maux et les combats (2). » Ces êtres envoyés en bas, c'étaient Meschia et Meschiané. Or Meschia et Meschiané vivaient dans le bonheur et l'innocence, et rendaient hommage à l'Être suprême. D'abord, ils dirent ces paroles : « C'est Ormusd qui a donné l'eau, la terre, les arbres, les bestiaux, les astres, la lune, le soleil, et tous les biens qui viennent d'une racine pure, d'un fruit pur. Ensuite Péetiârêh courut sur leurs pensées; il renversa leurs dispositions et leur dit : C'est Arihman qui a donné l'eau, la terre, les arbres, les animaux, et tout ce qui a été nommé ci-dessus. Ce fut ainsi qu'au commencement, Arihman les trompa sur ce qui regardait les Dews (démons) et jusqu'à la fin ce cruel n'a cherché qu'à les séduire. En (ajoutant foi) à ce mensonge, tous les deux devinrent Darvands ; et leurs âmes seront dans le Douzakh jusqu'au renouvellement des corps... Le Dew, qui (ne) dit (que) le mensonge, devenu plus hardi, se présenta une seconde

(1) Bouchet, *Lett. édif.*, t. II, p. 346-347.

(2) Extrait d'un ancien livre de la Perse, cité par Anquetil-Duperron, t. III, p. 352.

fois , et leur *apporta des fruits qu'ils mangèrent ; et par là de cent avantages dont ils jouissaient , il ne leur en resta qu'un* (1). — Ensuite le chef des Dews (du lieu) des ténèbres jeta un grand cri (en disant) : O hommes , adorez les Dews (2). »

Nous allons trouver les mêmes traditions chez les Grecs , chez les Romains , en Amérique , en Océanie , et chez les anciens peuples européens.

II.

La chute originelle en Europe, en Amérique, en Océanie.

L'histoire d'Eve, bien que travestie , se trouve clairement chez les Iroquois. Ce peuple raconte que dans le commencement il y avait six hommes. Ils étaient sans femmes. Ils apprennent qu'il y en a une dans le ciel. L'un d'eux s'y transporte. *Il l'attend au pied d'un arbre. Il lie conversation avec elle ; il lui fait un présent de graisse d'ours dont il lui donne à manger. Celle-ci était faible, et dans le ciel même elle se laisse séduire. Le Maître du ciel s'en aperçut, et dans sa colère il la chassa... Cette femme eut deux enfants qui se battirent ensemble ;*

(1) *Le Boun-Dehesch.*, t. III , p. 377-378.

(2) *Ibid.*, p. 379.

ils avaient des armes inégales, dont ils ne connaissaient point la force ; celles de l'un étaient offensives, et celles de l'autre n'étaient pas capables de nuire, de sorte que celui-là fut tué sans peine. De cette femme sont descendus tous les autres hommes par une longue suite de générations (1).

La tradition biblique est manifeste ici pour la mère commune du genre humain, pour l'arbre de la science du bien et du mal, pour la sortie du paradis, pour Caïn et Abel.

Que si vous réclamez l'intervention du serpent, qui semble ne pas figurer dans la tradition ci-dessus, nous vous montrerons, au Mexique, un groupe dont parle Humboldt (2) et qui représente la célèbre femme au serpent, Cihuacohuatl, appelée aussi Quilaztli ou Tonacocihua (femme de notre chair) : elle est la compagne de Tonacateuctli. *Les Mexicains la regardaient comme la mère du genre humain. Elle est représentée en rapport avec un grand serpent. Derrière le serpent qui semble parler à la déesse Cihuacohuatl, se trouvent deux figures nues dans l'attitude de se battre. La femme au serpent était considérée comme la mère des deux enfants jumeaux, où nous reconnaissons aisément Caïn et Abel.*

D'après le même ouvrage, pages 198-199, deux autres peintures mexicaines représentent encore : l'une, *la mère du genre humain, la femme au ser-*

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauv. Am.* t. I, p. 93-94.

(2) *Vue des Cordillères*, t. I, p. 235 à 239.

pent ; l'autre, *la même femme au serpent, l'Eve des Mexicains*. Le lapin Tochtli , placé à droite, indique *la première année du monde*, chaque siècle commençant par le signe du Lapin.

On lit dans les *Annales de la littérature et des arts*, t. X, pages 286-287 : « L'automne dernier, un violent orage éclata près de Brownsville, dans la partie occidentale de la Pensylvanie, et déracina un chêne énorme , dont la chute laissa voir une surface en pierre d'environ seize pieds carrés, sur laquelle sont gravées plusieurs figures , entre autres deux de forme humaine , représentant un homme et une femme séparés par un arbre ; la dernière tient des fruits à la main. Des cerfs , des ours et des oiseaux sont sculptés sur le reste de la pierre. Ce chêne avait au moins cinq ou six cents ans d'existence. Ainsi, ces figures ont dû être sculptées longtemps avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. »

« Ces allégories, dit Humboldt, rappellent d'antiques traditions. » Cela est vrai, et ces traditions remontent incontestablement jusqu'à Noé, et de ce dernier patriarche jusqu'à Adam. A Madagascar, comme dans chaque contrée de l'Amérique , la croyance à la chute originelle est manifeste. Nous pourrions en placer ici longuement les témoignages. Nous retrouvons la même vérité dans les annales sacrées de l'Océanie ; la mention qui suit en est une preuve : « A la séance du 19 mai de la Société Asiatique de Londres, M. Palm de Soura-

baya, dans l'île de Java, a exposé un ancien monument très-curieux de sculpture qui représente, dit-on, l'histoire d'Adâm et d'Eve des Javanais. D'un côté de la pierre et au milieu, on voit un arbre chargé de fruits et couvert d'oiseaux d'espèces diverses; un serpent est *roulé autour de son tronc*, et s'élève jusque dans son feuillage. Une figure d'homme se tient debout d'un côté de cet arbre, et une figure de femme de l'autre: toutes deux ont le corps couvert d'une draperie; tout ce tableau est entouré par deux serpents qui en forment l'encadrement, et dont les queues s'élancent au milieu du sommet. De l'autre côté de la pierre, on voit trois arbres: celui du milieu présente deux tiges qui s'enlacent au milieu du sommet. La pierre a trois pieds deux pouces anglais de largeur et deux pieds dix-huit pouces de hauteur. »

En Grèce et à Rome, c'est en mémoire de la première femme que se célébraient les orgies de Bacchus. Le symbole même des mystères de ce dieu de l'idolâtrie *est le serpent initié*, dit Clément d'Alexandrie. D'après le même auteur, le mot hébreu que nous traduisons par *Hève*, prononcé avec une forte aspiration, signifie la *femelle du serpent*. Il ajoute qu'au sein des orgies en l'honneur de Bacchus, le nom d'Eve retentissait dans les *éjulations* (1).

La Pandore de la mythologie n'est autre qu'Eve.

(1) Voyez : Protrept, p. 11, et Lafitau, t. 1, p. 227.

Hésiode et les autres poètes disent que Pandore avait été la *première de toutes les femmes*. Une gravure de Spon représenté Pandore tenant dans ses mains la boîte fatale de tous les maux. *Elle est au pied d'un arbre*, autour duquel s'enroule un serpent énorme qui penche la tête vers la femme et semble lui adresser la parole (1).

Une agathe antique, donnée à Louis XIV en 1685, et conservée au Musée du Louvre, représente *un arbre avec un serpent à ses pieds, puis un homme et une femme*. Des chevaux, des lions, un taureau sont gravés au bas, indication que ces animaux ne se font pas encore la guerre.

Sans pousser plus loin nos investigations pour les traditions religieuses des Grecs et des Romains, nous dirons que, dans leur mythologie, tout représente une vérité altérée, mais que la vérité biblique se trouve au fond.

Ainsi en parcourant les symboles des peuples anciens, partout on retrouve ces épaves de la révélation primitive, sur Dieu, sur la création et surtout sur la chute de l'homme, sa dégradation, sa dignité première, son état surnaturel, sa possession intime et immédiate de la vérité. Tout l'Orient est rempli de ces grandes vérités; et de là elles se répandirent dans la Grèce et jusque dans l'empire romain, où Cicéron put encore recueillir le débris suivant :

(1) Spon. *Miscell. erudi Ant.*, sect. IX, p. 306. — Montfaucon. *Ant. expl.*, t. I, p. 218, p. 132, et Lafitau, t. I, p. 233.

« Lorsque l'on considère les illusions et les calamités de la vie, dit-il, vers la fin de son dialogue *Hortensius*, on est à en conclure que ces anciens sages, soit divins, soit interprètes de la raison divine dans les rites sacrés et les initiations aux mystères, qui ont enseigné que les hommes naissent pour expier des fautes commises dans une vie antérieure, avaient vu quelque chose ; c'est pourquoi aussi, je donne mon assentiment à cette pensée d'Aristote, que nous sommes condamnés à un supplice semblable à celui que subissaient autrefois les malheureux qui tombaient entre les mains de brigands d'Etrurie. Des corps vivants étaient attachés à des corps morts : ainsi en est-il de nos âmes dans leur union avec nos corps (1). » *Annales de philosophie chrétienne*, tome XXXVII, p. 251.

Les autres nations de l'Europe, les Celtes, les Gaulois, les Ibériens, les Cantabres, les Germains, professèrent ces dogmes qu'elles avaient reçus de l'Orient auquel elles se rattachaient toutes originellement. Nous ne mentionnerons de ces peuples, que les Romains dominèrent vers le temps de l'avènement du Sauveur, que les seuls Scandinaves. Ces adorateurs d'Odin ont gardé la mémoire de la femme dont le péché apporta les maux sur la terre ; ils la nomment Augerbode, *messagère de malheur*. Elle est représentée comme l'amante de l'esprit

(1) C'est à saint Augustin que nous devons la conservation de ce fragment. *Contra Juliaum*, l. IV, ch. 15.

mauvais, « *de Loke, le calomniateur des dieux, l'artisan des tromperies et l'opprobre des dieux et des hommes; qui surpasse tous les hommes dans cette science qu'on nomme ruse et perfidie.* » L'union de Loke et d'Angerbode a donné naissance à Hela, la mort. L'Edda parle encore de l'arbre de la science du bien et du mal; *du serpent qui le ronge par-dessous* (1).

Tel est le témoignage universel sur la chute originelle. Nous plaçons ce premier jalon en face du rationalisme contemporain, déliant son astuce de l'ébranler, et nous passons à d'autres démonstrations de nature à la convaincre d'ignorance autant que de mauvaise foi.

III.

Le Serpent.

Les rationalistes exercent un tel brigandage dans leur manière de dénaturer la vérité, que vainement on se propose de la mansuétude pour les combattre; on perd forcément cette résolution, et on s'irrite dans la discussion, contre tant d'impudence, de sottise audace, de fastueuse ignorance. Ces insipides raisonneurs, qui aboutissent, comme

(1) Edda, p. 148.

malgré eux, à l'athéisme, mis en présence du récit de la Genèse, sur la chute originelle, équivoquant ; mais l'histoire des nations interrogée, les écrase sous le poids de ses attestations. Nous avons établi, par les annales universelles, cette démonstration de la déchéance de l'humanité, dans le premier homme et la première femme. Nous allons confirmer ce fait primordial, par ce que ces mêmes archives du monde contiennent relativement au serpent, figure prise par le prince de l'Abîme, pour abuser la première femme, et par là commencer l'incommensurable chaîne de maux qui frapperont les générations.

C'est à ne pas tenir en place que d'entendre les vaillants de la négation refuser créance au surnaturel. Cette opinion est intolérable, car de toutes parts les religions sont unanimes pour reconnaître, avec la Bible, qu'un jour, un être bon d'abord, et supérieur à notre nature, se dégrada par son orgueil ; puis, qu'il trompa la femme et par là fut l'artisan de nos malheurs.

Ouvrez les livres indiens ; mille récits y mentionnent le Serpent. Il figure dans les symboles de leur culte. Leurs annales parlent d'un grand Serpent qui se rendit célèbre à l'origine des siècles. Son nom est Ananta et Maha-Secha. Un serpent, qui se nomme Capel, encore de nos jours, est adoré par les Brahmes ; la morsure de ce reptile fait presque subitement mourir. On recherche soigneusement les trous où il habite, et on dépose

à l'entrée du lait, des bananes et autres aliments qu'aime ce serpent. S'il s'en introduit un dans une maison, il y est nourri avec attention. Une fête solennelle est célébrée tous les ans, au mois de décembre, dans le temple susmentionné (1).

Elie (De la nature des animaux, l. XI, ch. 14), prouve que les prêtres égyptiens avaient la doctrine des Brahmes relativement au Serpent, représenté d'ailleurs dans leurs symboles religieux et scientifiques. Ils le regardaient comme ayant quelque chose de sacré, de vénérable, et même comme cachant encore quelque chose de très-divin, et qu'il n'était pas avantageux de connaître. Le sceptre d'Osiris était entrelacé d'un serpent. Les statues d'Isis en étaient couronnées. Ces serpents, nommés Thermutis, étaient immortels, selon eux ; servaient à discerner le bien du mal, protégeaient les gens de bien, donnaient la mort aux méchants (2). Diodore (3) dit que les prêtres égyptiens avaient des serpents autour de leurs bonnets, et que cet emblème environnait les diadèmes des souverains. Sérapis avait une tête humaine, et le reste du corps était un serpent à plusieurs tours. Apis était représenté avec une tête de taureau et un corps de serpent. La Bonté divine ou Kneph était figurée par une couleuvre (4). Un serpent entier symboli-

(1) *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, par M. Dubois, t. II, ch. 12, p. 533.

(2) Elie, l. X, ch. 31.

(3) Liv. V.

(4) Philareus, l. XII, cité par Elie : *De Nat. Anim.*, l. XVII, ch. 5.

sait le Tout-Puissant. Tous les temples de l'Égypte renfermaient de ces reptiles, particulièrement ceux des villes de la Thébaïde et du Delta. Dans plusieurs des fêtes égyptiennes, on portait un serpent enfermé dans un coffre.

Ce furent des colonies égyptiennes qui apportèrent à la Grèce ses croyances, de même que les Grecs transmirent à Rome leurs principales divinités.

Le serpent était, chez les Grecs, le symbole du Jour et de la Médecine, d'Apollon et d'Esculape. Les Athéniens en nourrissaient toujours un comme protecteur de leur ville. Ils lui attribuaient le don de prédire l'avenir (1).

« Les Romains lui rendaient aussi les honneurs divins ; leur ville étant désolée par la peste, ils envoyèrent une députation solennelle à Epidaure, afin d'en faire venir Esculape pour les guérir. Quand les députés eurent fait leur demande, nous dit un auteur (2), un grand serpent sortit du temple, se promena dans les endroits les plus fréquentés de la ville, avec des yeux doux et une démarche calme, et vint monter sur la galère des Romains, qui, l'avant reçu avec un respect mêlé de frayeur, le conduisirent à Rome et lui consacrèrent un temple dans l'île du Tibre, au-dessus du mont Palatin (3). »

(1) Pausanias, l. II, p. 175.

(2) Valère Maxime, l. I, ch. 8, num. 2.

(3) *Ann. de Philos. chrét.*, t. IV, p. 64.

« Les Romains prétendent, dit Plutarque (1), que la *bonne déesse* est Driade, qu'elle eut commerce avec le dieu Faune, et les *Grecs* assurent que c'est celle des *mères de Bacchus* qu'il est défendu de nommer ; et, selon la fable, il y a, au pied de la statue de la déesse, un *dragon sacré*. »

Près de Lavinium, il y avait un bois sacré, où l'on nourrissait un grand serpent. Des jeunes filles étaient chargées de lui faire des gâteaux de farine et de miel. Quand elles entraient pour donner à manger au reptile, on leur bandait les yeux ; mais une puissance inconnue les conduisait droit à la caverne. Si le serpent ne mangeait pas les gâteaux, c'était une preuve que la jeune fille avait perdu la virginité, et on la mettait à mort.

Le culte des serpents existait autrefois chez les peuples de Lithuanie, d'Esthonie, de Livonie, de Prusse, de Courlande et de Samogitie. On leur préparait un repas : et des enchanteurs les invitaient à venir faire honneur au festin.

La plupart des nègres croient encore aujourd'hui que les âmes des hommes qui ont bien vécu entrent dans le corps des serpents. A Babylone, le dragon était adoré. Le crocodile l'était en Egypte. Mais ce n'est pas seulement comme dieu que les divers peuples ont honoré le Serpent ; ils le connaissent aussi et surtout comme un être mauvais, tombé, le principe du mal et l'adversaire du Tout-Puis-

(1) *Vie de César*, t. VI, p. 119.

sant. Siva, le dieu du mal chez les Indiens, est représenté sous la forme du serpent. Le serpent Caby, dans leurs livres, est l'auteur du mal. Les calamités causées à la création par ce serpent étaient si profondes, déclarent ces livres, qu'il fallut que Vichnou, la seconde personne de leur Trinité, vint s'incarner dans le sein d'une femme, nommée Lohy-buhy, pour en délivrer le genre humain (1).

Typhon, le dieu du mal chez les Egyptiens, avait les doigts et les cuisses entortillés de serpents; cet être mauvais, d'après eux, avait fait la guerre contre Dieu et avait détérioré son ouvrage (2). Ce même Typhon se retrouve dans les plus anciennes croyances des Grecs. Junon, irritée de ce que Jupiter crée Minerve sans sa participation, met au monde, par le secours des divinités infernales, le monstrueux Typhon, le fléau des mortels (3). Sa mère lui donna le mal en partage. Hygin dit que le Tartare créa Typhon dans les ténèbres; que là il provoqua Jupiter et le défia au combat, pour savoir qui régnerait (4). De Typhon et de la femme Echidna naissent Cerbère et le Dragon qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides (5). Pindare le représente comme l'ennemi de Dieu, monstre à cent têtes, que les dieux furent obligés

(1) *Mythologie Slave*, Noël.

(2) Elien, *ibid.*, l. II, ch. 38.

(3) Noël. Article Typhou.

(4) Hygin, *fable* 132.

(5) Hésiode, *Théogonie*, 821.

de combattre et qui est maintenant étendu dans le Tartare (1).

Les auteurs grecs parlent en maints endroits du serpent Python, monstre inconnu, terreur des peuples. Il fallut qu'Apollon vint le combattre et le mettre à mort.

Le Nord présente le grand serpent Midgard, fruit de l'union du principe du mal, Loke, avec la géante Angerbode, messagère des malheurs (2). Le serpent Midgard enveloppe toute la terre de ses plis.

L'Amérique elle aussi nous offre le serpent comme emblème de l'esprit mauvais. Tezcatlipoca, le Grand-Esprit des hiéroglyphes aztèques, est représenté mettant en pièces une couleuvre (3).

Chez les Indiens, Caly ou Kaliga était un monstre moitié femme, moitié serpent. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, rappelle ce fait d'après lequel un des dieux de la Grèce, transformé en serpent, vint sur cette terre pour pervertir une femme. Les auteurs grecs enregistrent d'autres exemples des rapports entre le serpent et la femme. Chez les Epirotes, une vierge sans vêtements était la prêtresse qui, seule, pouvait pénétrer dans le bois consacré aux serpents qu'ils adoraient; elle seule pouvait leur donner à manger et les interroger sur l'avenir (4). En Amérique, Cihua-Cohuatl, la mère

(1) Pythiques, I, 28.

(2) Mallet. *Introduction à l'Histoire du Danemark*.

(3) Mallet. *Introd. à l'Hist. du Danemark*.

(4) Elien, l. XI, ch. 2

de notre chair, est appelée la femme au serpent (1).

Dans la Cabbale on voit clairement les efforts du Serpent pour séduire la mère commune, faute dont le résultat fut d'infecter les descendants du premier homme.

Lucifer avait été créé « d'une matière élevée, subtile, lumineuse. » « Dieu l'avait formé de l'élément de feu (2). » — « J'apporte au fils de Dieu le reproche et l'opprobre, dit le séraphin tombé, dans l'Edda (3). Pourquoi, Dieu orgueilleux, gardez-vous le silence et pourquoi ne me marquez-vous pas une place où je puisse m'asseoir ? » — « Chez les Mages, Satan est connu sous le nom du Dew qui ne respire que fierté et hauteur et qui vient sur les hommes pour les tenter (4). » — « Que je frappe, s'écrient-ils dans leurs prières, que je frappe (celui qui prend) la forme de la couleurre.... Que je frappe (le maître de) l'orgueil; que je frappe (le Dew de) la présomption (5).

A cause de sa superbe, « Eblis fut dépouillé de sa souveraineté et encourut la malédiction de Dieu. C'est ce qui lui fit donner le nom d'Iba, qui signifie réfractaire, celui de Scheitan ou Sathan, c'est-à-dire le calomniateur, et d'Eblis qui signifie le désespéré (6). »

(1) *Vue des Cordillères*, t. I, p. 235, 274. T. II, p. 498.

(2) Herbelot, p. 281, 287.

(3) Fable 16.

(4) Vendicat Sadé, p. 195.

(5) Jeschts d'Adibehecht, p. 158.

(6) Herbelot, p. 281.

En Chine, « c'est le capitaine des esprits malins et follets, le premier auteur des troubles *et la cause de tous les crimes* (1). » « Le *Chou-king* ajoute : C'est « le premier de tous les rebelles, et sa rébellion se répandit sur tous les peuples qui *apprirent de lui à commettre toutes sortes de crimes* (2). » Le *Tcheou-li* met sa révolte au commencement du monde. — « *Tchi-ieou* n'ayant pas voulu reconnaître le *Grand-Roi* par excellence, le *Tien suprême* ordonna à Hoang-ty de le tuer (3). » Hoang-Ty envoya contre lui le dragon volant et obéissant (l'ange fidèle) qui le précipita dans la vallée noire des malheurs. — On ne saurait voir à travers les nuages de ces fables dans *Tchi-ieou* que le dragon dont il est dit dans l'*Y-king* : « Son orgueil l'a aveuglé ; il a voulu monter au ciel, et il a été précipité dans les entrailles de la terre. » —

La clef 40^e de l'écriture primitive conservée en Chine se prononce *ki* et signifie : *soi, soi-même, appétit humain non conforme à la raison*, ce que la Bible nomme *concupiscence*. Les formes antiques de cet hiéroglyphe offrent la figure d'un serpent avec une pose et une forme très-variées (4). Le serpent a ainsi

(1) Li-mei-che, Tchi-tso-louan-ngo.

(2) Le P. Premare.

(3) Si-tien-tchi-tcheou,

(4) Sur une sculpture romaine du Musée de Lyon, un serpent, qui symbolise la concupiscence, est représenté excitant un satyre à la lubricité. Voir la description et l'interprétation de cette œuvre très-remarquable, dans le *Guide à Lyon* de M. Peladan fils, p. 381 à 383,

représenté la concupiscence, parce que ce fut sous la forme de cet animal que le démon trompa la première femme. *Ky*, comme l'observe M. de Paravey, est encore le fils de *Hoang-ty*, *Chao-hao*, le noir vociférateur, ou Caïn. Le même savant voit le même individu dans Caïn ou Typhon, type du mal, qui tue Osiris ou Abel, type de justice. Il retrouve encore ce dernier dans *Fo-hy*, second fils de *Hoang-ty*. *Fo-hy*, ou Abel aurait été le Mènes des Egyptiens, car *men* ou *mon*, en égyptien, signifiait pasteur.

La 18^e lettre de l'alphabet hébreu (*tsadé*), qui désignait le 6^e jour de la semaine, portait avec elle l'idée de *faute*, de *travail*, d'*embûches diaboliques*.

Les rapprochements des lettres *s* et *z* chez les Hébreux, les Chinois, les Egyptiens et les Romains, conduisent à des concordances remarquables de la tradition primitive sur le serpent et sur la croix. Ces lettres, qui se confondent, affectent la forme d'un *serpent*, sous une infinité de modifications, et ont rappelé dans les vieux siècles la concupiscence. Plusieurs peuples, à cause de la forme même de l'*S* l'ont ou exclue, ou eue en abomination. Ces peuples l'ont opposée au *T* ou *TH*, lettre qui, dans l'antiquité, représentait une croix. La seconde de ces lettres a remplacé fréquemment la première. Dans Ezéchiel (1), Dieu ordonne d'exterminer toutes

(1) IX, 45.

les créatures que l'on trouvera dans les villes, excepté celles sur lesquelles est le signe *Thau*. Saint Jérôme dit que le *Thau* des Samaritains a la forme d'une croix (1), qui est peinte sur le front des chrétiens. En grec comme en latin, l'S a la forme serpentine.

Les Syriens remplaçaient le *Schin* (leur S) par la lettre en forme de croix. Ils changeaient le *Sameth* en *Teth*. L'attique repoussait l's pour le t, et disait γλωττιζ au lieu de γλωσσα. En Béotie et à Lacédémone, à l's était substituée une aspiration. Les Ioniens et les Eoliens retranchaient l'S au commencement des mots. Les Latins repoussèrent souvent aussi l's, pour employer le t ; c'est ainsi qu'ils écrivaient *pultare* pour *pulsare*, etc.

Nous signalerons ici un passage de Lucien, qui est une réprobation énergique de la lettre à forme de serpent (2) Il est impossible de ne pas y voir un vivant reflet de cette aversion des peuples contre la lettre qui rappelle la trahison du Prince de l'abîme. Dans le *Jugement des voyelles* de Lucien, l's plaide sa cause, et invective vivement le *Thau*. Elle termine en disant : « Pour moi, je crois qu'il ne reste plus qu'une chose à dire pour le supplice de ce *Thau*, c'est qu'il subisse sa peine sur sa figure même. Car la *Croix* n'a été faite et n'a été nommée par les hommes que pour ce supplice-là. »

Denys le rhéteur appelle l's une lettre de vipère.

(1) *Advers. Marc.*, III, ch. 22.

(2) *Jugement des voyelles*, t. I, p. 64 et 70.

Pindare, qui composa une ode sans *s*, assure qu'autrefois les hommes ne la prononçaient point. Messala dit que cette lettre était un sifflement. Denys la jette aux serpents. D'après Athénée et Aristoxène, « les musiciens refusaient de la prononcer, parce que sa prononciation est dure, âpre, et peu convenable au son de la flûte (1). » Un autre poète l'avait bannie de l'*Odyssee*, et l'avait remplacée par le T.

Voilà, en abrégé, les déclarations des peuples sur le serpent, si tristement célèbre dans l'histoire, au berceau de l'humanité. Il obtient chez les peuples un culte, les honneurs divins ; mais partout aussi se trouve le souvenir du mal qu'il a fait aux hommes et de l'exécration qui le poursuit. Quel esprit sensé refuserait de voir dans ces manifestations, la confirmation de ce que raconte Moïse, relativement au serpent sous la figure duquel l'archange déchu se cacha, pour entraîner Eve à la désobéissance ?

IV.

Le Réparateur promis. — Traditions de la Chine.

La nation juive a été spécialement chargée de conserver intacts les dogmes consignés dans les Livres saints ; mais les traditions des autres peuples

(1) Athénée, *Deipn.*, t. XI, 1, 5, p. 467,

ont la même origine : elles n'ont fait que s'altérer. Le Christianisme a pour fondement essentiel le dogme de la chute originelle et la réparation de cette chute par un Dieu rédempteur. Cette croyance, hors de laquelle toute vérité religieuse s'écroule, se retrouve dans toutes les religions, et nous en suivons la trace dans les diverses contrées du monde. Ainsi le Juste annoncé mille fois en termes si clairs et si éclatants dans la Bible, est également proclamé par l'attente universelle de l'humanité. L'histoire, la fable, les mystères du paganisme s'unissent pour annoncer la croyance à un Rédempteur qui doit venir. Cette doctrine est donc écrite dans les *Védas* de l'Inde, dans les livres canoniques des Chinois, dans le *Zend-Avesta* des Perses, dans les mystères et les monuments de l'Égypte et de la Grèce, dans les institutions pontificales des Romains, dans l'*Edda* du Nord.

Dans les livres canoniques de la Chine, les textes relatifs au *Saint* qui doit venir sont nombreux. Ce vaste empire est tour à tour appelé *Tien-hia*, tout ce qui est couvert par le ciel ; les habitants sont nommés *Tien-min*, le peuple du ciel ; *Lang-min*, le peuple bon et droit ; *Tseu-min*, le peuple du Fils, ou plutôt le peuple des frères, fils d'un seul père. Ces frères sont gouvernés par le *Saint*, *Ching-gin*, qui est le Fils du Ciel, *Tien-tsee*. « Il les gouverne par les rites et la musique, afin qu'ils soient parfaits à l'intérieur et à l'extérieur ; il les nourrit de l'exemple de sa vertu parfaite, et du

pain de sa doctrine céleste ; et tous s'écrient dans leur joie : Le Fils du Ciel est le père et la mère du peuple ; c'est pour cela qu'il est le Seigneur de toute la terre. »

Cette musique « Est celle qui unit le plus bas au plus haut, qui convertit et pacifie l'univers, parce qu'elle apprend à apaiser les passions de l'esprit, et à suivre en tout la vertu, » comme le dit *Hoei-nan-tseu* (1).

Les rites dont il s'agit ici, Sun-tseu (2) les explique : « Le monde entier, dit-il, est comme une seule famille ; c'est pourquoi le SAINT, fils du Ciel, en qualité de père de famille et de chef du genre humain, offre le sacrifice au Seigneur suprême, pour toute la famille, en forme de banquet, comme dit l'*Y-king* ; et il est le seul à pouvoir offrir ce sacrifice, selon l'expression du *Hiao-king* (3). »

Le Saint doit régner dix mille ans, raison pour laquelle il est nommé *Van-soui*. Disons mieux ; son règne n'aura pas « de fin, comme l'exprime le *Chi-king*, » où est l'expression *Van-fang*, qui désigne tous les lieux, et *Nien*, qui embrasse tous les âges.

« Il n'est pas de Chinois, dit M. Bonnetty, d'après le P. Prémare, qui ne convienne que tous les livres *King* ont rapport au Saint ; et de même que tous

(1) Il vivait 105 ans avant Jésus-Christ.

(2) Inconnu.

(3) Ouvrage de Confucius, composé vers 480 avant Jésus-Christ, et publié par son disciple *Tseng-tseu*. Voir le P. du Halde, t. II, p. 234 ; Mémoires chinois, t. IV, p. 28.

les livres peuvent être ramenés à l'*Y-king*, l'*Y-king* lui-même se rapporte tout au Saint. Qu'est-ce que l'*Y*, disent plusieurs ? C'est le Saint n'apparaissant pas encore visiblement ; et qu'est-ce que le Saint ? C'est l'*Y* déjà visible et tombant sous nos sens. Le Saint c'est celui que l'*Y-king* appelle grand (*Ta-gin*) ; le *Chou-king*, l'unique (*Y-gin*) ; le *Chi-king*, le beau (*Mau-gin*) ; le *Tchong-yong*, le saint (*Ching-gin*) ; le *Tchun-tsieou*, le roi du ciel (*Tien-tchu*). — C'est de lui que parle l'*Y-king* dans tous ses symboles ; le *Chou-king* le désigne sous plusieurs types ; le *Chi-king* chante souvent ses louanges. Lui seul peut établir les rites de la Musique. Le *Tchun-tsieou* se rapporte tout à lui, comme dit *Mong-tseu*(1). Mais voyons ce qu'en disent les Chinois modernes.

« Confucius disait : « Si vous m'interrogez sur le Saint, je n'ai pu le voir de mes yeux. » Sur quoi *Tchu-hi* (2) dit : « Le Saint est le nom de l'esprit intelligent et inscrutable. » *Van-king* ajoute : « Le nom de Saint est le comble de la raison et le point le plus élevé de la vertu. » — « Avant la naissance du Saint, dit *Tching-hi*, l'esprit intelligent et inscrutable, *Van-king-ting* (3), le Ciel est le Seigneur ; après que le Saint est né, le Saint est le Seigneur. » — « Si le mal n'est pas arrivé à l'extrême, dit *Li-tcho-ou* (4), le

(1) Ou Mencius, mort en 314 avant Jésus-Christ.

(2) Il vivait au 12^e siècle de notre ère. — (3) Inconnu.

(4) Inconnu.

Saint ne naît pas. » — « Le Saint, dit *Kouei-kou-tseu* (1) est l'ambassadeur du ciel et de la terre. » — « L'ordre du ciel, dit *Tong-tseu* (2), s'appelle précepte ; mais, sans le Saint, on ne peut l'accomplir. » — « Le ciel, dit *Kong-yu* (3) produit le Saint pour qu'il soit utile à tous les peuples. » — « Le nom du Saint, dit *Hou-chi* (4) désigne celui qui pénètre tout, qui entend tout, qui voit tout ; et qui, lorsqu'il pense, arrive toujours à ses fins ; lorsqu'il agit ne se trompe jamais ; dont les paroles sont la règle, les actions des exemples, qui contient en lui trois ordres d'êtres et possède tout bien ; enfin, éminemment spirituel et tout admirable, il agit conjointement avec le Ciel. » — Le livre *Tchao-sin-ton-hos* (5) dit : « Le Saint est si élevé et si profond, qu'il ne peut être atteint par les hommes. Seul, il comprend l'esprit et convertit l'univers ; il connaît l'avenir avec certitude ; il embrasse tout le monde de sa charité ; et il réchauffe tout, comme la nourrissante chaleur du printemps. Ses paroles ne peuvent errer ; mais elles produisent toujours avec certitude leur effet. Enfin il est de la même nature que le ciel. » — « Le Saint, dit *Tchao-pe-ven* (6), est composé du ciel et de la terre ; toutes choses forment corps avec lui ; il aime à sauver les malheureux, et il ne rejette personne : il fait tout ce

(1) Vivait 202 ans avant J.-C.

(2) Inconnu. — (3) Inconnu. — (4) Inconnu. — (5) Inconnu.

(6) Inconnu.

qu'il veut , et il tient toujours le milieu. »

Le *Tchong-yong* , ouvrage de *Tseu-tsse* , disciple de Confucius , est en grande partie consacré au Saint qui doit venir. « Il tient , dit ce livre, le milieu entre le ciel et la terre , ou , il est le médiateur du ciel et des hommes ; il est le seul qui puisse convertir les cœurs ; il est la fin et le principe des choses ; il n'aura point de fin. » — *L'Y-king* dit : « Lorsque le Chef du genre humain viendra, tous les royaumes seront en paix. »

Le *Li-ki*, le livre des rites, un des cinq *King*, dit : « Les choses matérielles assiègent l'homme de tous côtés, et la cupidité ne sait garder aucune mesure. C'est pourquoi ces choses prévalent, et l'homme est converti, pour ainsi dire, en elles. Or il devient aussi matériel, parce qu'il a éteint l'esprit céleste et a lâché la bride à ses passions. »

« En nous attachant fidèlement aux traditions antiques , écrit *Kouei-kou-tseu* , nous savons que, bien que le Saint soit en la terre , il existe cependant avant toutes les choses qui ont été produites. »

On lit dans le *Lun-hong* : « Le cœur du ciel élevé est dans la poitrine du Saint. Les avertissements et les remontrances du Ciel sont dans la bouche du Saint. Si le Saint n'est présent, le Ciel ne peut être connu. »

Un très-ancien philosophe, *Lie-tseu*, dit à son tour : « Le Saint connaît tout , pénètre ou fait pénétrer tout. » — Un ouvrage dont l'ancienneté ne peut être précisée (*Tchouan-tseu*) porte ce

texte : « Le Saint contient en soi le ciel et la terre; il comble l'univers de bienfaits, et on ignore d'où il est. » — *Ho-kouang-tseu*, ancien ermite dont il reste des fragments, dit : « Le Saint naît après le ciel et la terre, et il connaît le commencement du ciel et de la terre, et il connaît la fin du ciel et de la terre (1). »

A la suite de ces citations qu'il eût pu multiplier, le P. Prémare s'écrie : « Quel peut être ce Saint, si ce n'est le vrai Messie, qui, connu à l'avance des patriarches par la révélation divine, et annoncé par les prophètes, non-seulement fut attendu et cru par les Juifs comme devant venir, mais encore fut, sous la loi de nature elle-même, dans presque toutes les provinces du monde, adoré sous différentes images, figures et énigmes ? »

Ces textes et ceux qui suivront sont-ils connus de l'école rationaliste ? Nous en doutons, car cette école ne daigne pas remonter si haut. En les lui citant, n'est-ce pas lui démontrer qu'elle a été réfutée bien des siècles même avant l'avènement de Celui dont elle nie la divinité ? Age courbé sous le joug de l'ignorance et du sensualisme que le nôtre, puisque de tels impertinents de la plume obtiennent créance, acquièrent de la célébrité, et battent monnaie avec leurs élucubrations, que nous appellerions effrontées, si avant tout elles n'étaient cyniques.

(1) Voir les *Annales de philos. chrét.*, t. 19, p. 26.

Mais continuons d'interroger la Chine , qui conserve dans ses livres canoniques des traditions primitives si précieuses.

v.

Le réparateur attendu. .

Abel-Rémusat, dans le mémoire qu'il a publié sur le philosophe *Lao-tseu* (600 ans avant J.-C.), parle du dogme de la Trinité , dont il trouve la notion distincte chez les Chinois , et s'exprime comme suit : « Son style a la majesté de celui de Platon , et il faut le dire aussi quelque chose de son obscurité... Ce qu'il y a de plus clair dans ses écrits , c'est qu'un être trine a formé l'univers. Pour comble de singularité , il donne à cet être un nom hébreu à peine altéré, le nom qui désigne, dans nos livres saints, celui qui a été , qui est, et qui sera, JEHOVAH (JHV). » (*Mél. asiat.*, t. 1^{er}, p. 96).

Les Chinois , dit Schmitt (1), entendaient par le Saint des saints, « Celui qui sait tout , qui voit tout , dont toutes les paroles instruisent , dont toutes les pensées sont vraies; celui qui est céleste et miraculeux , dont la sagesse n'a point de bornes, aux yeux duquel l'avenir entier est sans voile, dont chaque parole est efficace. Il est avec le *Tien*

(1) *Rédemption du genre humain*, pp. 43, 44, 45 et 46.

(Dieu), et, sans le *Tien*, le monde ne pourrait le reconnaître ; lui seul offrira un holocauste digne de la majesté de *Chang-Ti* (Dieu souverain du ciel). » — « Les peuples l'attendent, dit Mencius, disciple de Confucius, comme les plantes flétries attendent la rosée. » — « Combien sont sublimes les voies du Saint des saints, dit le livre *Tchong-hiong* ! Sa vertu embrassera l'univers entier ; il inculquera à tous une nouvelle vie et une nouvelle force ; il s'élèvera jusqu'au *Tien* (jusqu'au ciel). Quelle immense carrière s'ouvrira pour nous ! Combien de lois et de devoirs nouveaux ! Que de rites majestueux et de solennités ! Mais comment les observer, s'il n'en donne lui-même l'exemple ? Sa présence peut seule en préparer, en faciliter l'accomplissement. De là vient cet adage de tous les siècles : les voies de la perfection ne seront fréquemment parcourues qu'alors que le Saint des saints les aura consacrées en y imprimant ses pieds. » — « Les peuples se prosterneront devant lui. En le voyant, en l'écoutant, ils seront convaincus, et tous ensemble n'auront plus qu'une voix pour chanter ses louanges. L'univers retentira du bruit de son nom, sera rempli de sa magnificence. La Chine verra les rayons de sa gloire parvenir jusqu'à elle. Ils pénétreront chez les nations les plus sauvages, dans les déserts les plus inabordables, ou dans les lieux que ne peut plus visiter aucun vaisseau. Dans l'un et l'autre hémisphère, de l'une à l'autre extrémité de la mer,

il ne demeurera aucune région , aucun parage , pays, éclairés par les astres , humectés par la rosée, habités par les hommes , où son nom ne soit béni et honoré. » — « Le Saint des saints, l'homme par excellence, l'homme miraculeux, le premier-né , renouvellera l'univers , changera les mœurs , expiera les péchés du monde , mourra accablé de douleur et d'opprobre , et ouvrira la porte du ciel. »

Tels sont les textes que renferment les livres chinois , sur la venue du Rédempteur. Ils sont comme un écho vivant des prophéties d'Isaïe et des autres voyants de la Bible. Ces témoignages devaient être beaucoup plus nombreux l'an 213 avant Jésus-Christ , où l'empereur Tsin-chyhoang-ti donna l'ordre stupide de brûler tous les livres , excepté ceux qui concernaient l'agriculture, la médecine et l'histoire de sa famille. Alors périrent la plus grande partie des ouvrages de Confucius et de ses disciples , ouvrages que l'on vénérât dès les premiers temps comme des annales pieuses et des traités sacrés.

Les Chinois, ayant reçu de leurs aïeux la tradition qu'une vierge serait la mère du Saint par excellence , faisaient naître d'une vierge leurs personnages les plus remarquables. Cette attente détermina, vers l'an 65 de notre ère , l'empereur *Ming-Ti* à envoyer à la recherche du Saint suprême , ou tout au moins de sa doctrine ; mais l'ambassade eut le tort de s'arrêter aux Indes ,

d'où elle rapporta le culte idolâtrique de Fo. Les lamas , ou prêtres de cette région , prétendirent montrer le Saint aux envoyés , dans l'idole d'un philosophe appelé Fo-Kiao , lequel avait paru 500 ans avant Confucius , et qu'ils adoraient comme un dieu. Cette idole fut apportée en Chine où des prêtres attachés à son culte accompagnèrent l'ambassade ; et ce fut alors que les pures traditions s'altérèrent.

C'est en effet de ce temps que date l'idolâtrie chez les Chinois ; jusques-là , ils avaient conservé les dogmes religieux des patriarches , les bons et les méchants esprits , les génies tutélaires et les anges gardiens , une vie future avec des punitions et des récompenses , un Dieu unique et tout-puissant , qui connaît les secrets des cœurs , à qui tous les hommes rendront compte de leurs actions , de leurs paroles , de leurs pensées les plus secrètes. Voici encore un passage d'un poète qui , racontant la naissance d'*Heou-tsy*, ou Sem, l'entoure de circonstances de l'avènement du Messie , comme s'il les eût puisées dans l'Évangile.

« Lorsque l'Homme naquit, dit-il, *Kang-Yuen* fut sa mère. Comment s'opéra ce prodige ? Elle offrait ses vœux et son sacrifice, le cœur affligé de ce que le Fils ne venait pas encore. Tandis qu'elle était occupée de ces grandes pensées , le *Chang-Ty* (Dieu) l'exauça. A l'instant , dans l'endroit même où elle était, elle sentit ses entrailles émues, elle fut pénétrée d'une religieuse frayeur , et elle

conçut Heou-tsy. Le terme de Kang-yuen étant arrivé, elle enfanta le premier-né, comme un tendre agneau, sans déchirements, sans efforts, sans douleur, sans souillure; prodige étonnant! miracle divin!.... Mais le *Chang-ty* n'a qu'à vouloir, et il avait exaucé sa prière en lui donnant Héou-tsy. Cette tendre mère le coucha dans un petit réduit, à côté du chemin; des bœufs, des agneaux l'échauffèrent de leurs haleines; les habitants des bois accoururent, malgré la rigueur du froid; les oiseaux volèrent vers l'enfant, comme pour le couvrir de leurs ailes (1). »

Le Réparateur attendu est désigné de différentes manières dans les livres chinois.

« Celui qui est désirable, dit Meng-tseu, est appelé bon; celui qui a en lui la solidité est appelé fidèle; celui qui est tout rempli de vérité est appelé beau; celui qui répand le véritable bien au dehors et disperse partout ses rayons est appelé grand; celui qui est grand de telle sorte qu'il opère une conversion, est appelé saint; enfin le Saint qui ne peut être assez connu de personne, est appelé divin (2). »

Tchouang-tseu dit du Saint: « On peut le définir ainsi: Il a à la vérité le visage et l'apparence d'un homme; mais il est le Ciel. » Cet auteur d'une époque inconnue dit encore: « Celui

(1) *Essai sur les caractères chinois*, par le Père Cibot. *Mémoires de la Chine*, t. IX, p. 385.

(2) Liv. II, ch. VIII.

qui est appelé *Ching-gin* est un avec le Ciel. »

La Bible appelle le Christ : le Fils de l'homme ; cette dénomination d'homme se trouve dans plusieurs textes antiques de la Chine , comme ceux-ci , où on lit : « Par la justice d'un seul homme tout l'univers est ramené à la droiture (1). »

— « Les peuples de tout l'univers se soutiennent sur la vertu et les bienfaits d'un seul homme (2). »

— « Chanter ces vers, dit Meng-tseu , lire ces livres , et ignorer *Cet homme* , cela ne se peut faire (3). »

« Quel est l'homme dont j'occupe ma pensée ? dit le *Chi-King* (4) ? C'est l'Homme beau de l'Occident ; cet homme beau pardessus tous les autres est l'homme de l'Occident. »

Les auteurs chinois ont désiré voir le Réparateur et ont regretté qu'il fût éloigné. L'idée d'agneau est contenue dans les caractères qui désignent ce réparateur , et les hiéroglyphes nous nomment ainsi l'*Agneau de Dieu* qui porte les péchés du monde.

Le *Tching-kiao-tchin-thsiouan* (véritable interprétation de la droite loi), composé en Chine par un musulman , sur les anciens originaux chinois, met ces paroles dans la bouche de Confucius : « Moi , *Khieou* , j'ai entendu dire que dans les

(1) Tchung-King, ch. VI.

(2) Hiao-King, ch. II.

(3) Liv. II, ch. IV.

(4) 1^{re} partie, ch. III, ode 13.

contrées occidentales, il y aurait un saint homme, qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, prévendrait les troubles ; qui sans parler, inspirerait une foi spontanée ; qui sans exécuter de changements, produirait naturellement un océan d'actions (méritoires). Aucun homme ne saurait dire son nom ; mais moi, *Khieou*, j'ai entendu dire que c'était là le véritable Saint. »

Le Réparateur est encore nommé *Ching-gin*, l'homme très-parfait ; *Chang-gin*, Dieu homme ; *Eul-gin*, seconde personne homme ; *Ki-gin*, l'homme séparé ; *Yuen-tseu*, le fils principe ; *Kium-tseu*, le fils-roi ; *Fou-tseu*, le fils-maitre ; *Lao-tseu*, le fils antique ; *Siao-tseu*, le fils petit ; *Ki-tseu*, le fils ; *Tchang-seu*, le fils premier-né ; *Kigin*, l'homme séparé.

Tchouang-tseu dit : « Ce *Ki-gin* est séparé des hommes et de la même dignité et du même grade que le Ciel ; c'est pourquoi on dit communément : ce qui est très-petit pour le Ciel, est très-élevé pour les hommes ; et ce que les hommes admirent, le Ciel le méprise ; ou, plus littéralement, celui qui est insensé aux yeux du Ciel, est sage aux yeux des hommes ; et celui qui est sage aux yeux des hommes, est insensé aux yeux du Ciel (2). »

Hou-yo-tchai, auteur inconnu, dit : « Jouir sans aucun travail de la plus grande gloire, et être

(1) Le P. Prémare. Voir les *Annales de philosophie chrétienne*, tome XIX, p. 26 et suiv.

assis à la place la plus élevée, cela appartient au père ; souffrir volontairement tous les travaux et être assis avec obéissance à la place inférieure , c'est le propre du fils. »

Demandez , demandez encore aux athées de l'Institut ce qu'ils pensent de ces données de la science , et voyons ce que pourront arguer ces ergoteurs qui jettent la révélation au panier. Nous nous demandons l'aplatissement qui résulterait devant le public , pour ces trompeurs de la discussion , si la science s'asseyait dans la chaire de Notre-Dame , et qu'elle interpellât , avec les moyens dont elle dispose, ces scribes d'une érudition brillantée , mais sans base ? Continuons d'arracher le masque qui couvre le visage de ces pharisiens du savoir, dont la pensée essentielle est de battre monnaie par l'athéisme.

Le texte suivant est pris au *Tchong-yong* , ch. XXVII. — « Qu'elle est grande la voie du Saint ! Elle est comme l'océan; elle produit et conserve toutes choses; sa sublimité touche au ciel ! Qu'elle est grande et riche ! Elle comprend les trois cents cérémonies du premier ordre , et les trois mille rites inférieurs. Attendons un Homme qui soit tel , qu'il puisse suivre cette voie ; car il est dit que, si l'on est doué de la suprême vertu, on ne peut parvenir au sommet de la voie (du Saint). »

« Ch. XXIX. — 3. C'est pourquoi le bon prince met la base de sa conduite en lui-même ; il l'établit parmi les peuples sur l'autorité de son

exemple ; il se règle sur les rois fondateurs des trois premières dynasties, mais sans obstination ; il dirige ses actions d'après le ciel et la terre, et sans relâche ; il se règle sur les esprits , et ne trouve aucun sujet de doute , et il n'éprouve aucune inquiétude dans l'attente du saint homme qui doit venir à la fin des siècles. — 4. Se réglant sur les esprits , sans avoir de sujet de doute , il connaît le ciel ; attendant sans inquiétude le saint homme qui doit venir à la fin des siècles, il connaît les hommes. »

« Ch. XXXI. — 1. Il n'y a dans l'univers qu'un saint qui puisse comprendre, éclairer, pénétrer, savoir, et suffire pour gouverner ; dont la magnanimité , la libéralité , l'affabilité , la bonté, contiennent tous les hommes ; dont l'énergie, le courage , la force et la constance , puisse suffire pour commander ; dont la pureté , la gravité , l'équité, la droiture, suffisent pour attirer le respect ; dont l'éloquence , la régularité , l'attention, l'exactitude , suffisent pour tout discerner. — 2. Son esprit vaste et étendu est une profonde source de choses qui paraissent chacune en leur temps. — 3. Vaste et étendu comme le ciel, profond comme l'abîme , le peuple , quand il se montre , ne peut manquer de le respecter : s'il parle , il n'est personne qui ne le croie ; s'il agit, il n'est personne qui ne l'applaudisse. — 4. Aussi, son nom et sa gloire inonderont bientôt l'empire, et se répandront jusque chez les barbares du midi

et du nord , partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder , où les forces de l'homme peuvent pénétrer , dans tous les lieux que le ciel couvre et que la terre supporte , éclairés par le soleil et la lune , fertilisés par la rosée et le brouillard. Tous les êtres qui ont du sang et qui respirent , l'honoreront et l'aimeront , et l'on pourra le comparer au ciel. — Ceci est le trente-unième chapitre. »

Chap. XXIX. « Se réglant (le sage) sur les esprits sans avoir de sujets de doute , il connaît le ciel : attendant sans inquiétude le saint homme qui doit venir à la fin des siècles , il connaît les hommes. »

Le P. Cibot porte son opinion sur ces textes : Ils se rapportent , dit-il , au Saint des saints attendu et désiré depuis le commencement du monde. Qu'on ne s'imagine pas au-delà des mers que ce soit là une de ces conjectures précipitées que l'amour national fait hasarder. Si c'était le lieu de traiter ici cette question , nous fournirions des preuves de notre sentiment aussi décisives , aussi nettes et aussi concluantes qu'on peut le désirer en pareille matière ; mais ce n'est pas dans une note qu'on peut articuler ce qu'on trouve là-dessus dans nos anciens caractères , dans nos *King* , et dans les traditions de l'antiquité , qui sont éparses çà et là dans nos anciens livres. Nous nous bornerons à demander à ceux qui seraient les plus opiniâtres à en douter , comment le

Tchong-yong peut prendre son essor si haut, s'il n'a pas la tradition pour guide. Que ceux qui lisent nos livres examinent ce que nos lettrés de toutes les dynasties ont écrit sur le Saint, et tous les préjugés de l'Europe se missent-ils entre eux et certains textes, ils seront forcés d'avouer qu'ils en disent des choses qui ne conviennent qu'à un Homme-Dieu, roi, sauveur et docteur des hommes... » *Mém. chinois*, t. I, p. 487.

Meng-tseu dit : « Les peuples l'attendent comme les herbes altérées désirent les nuées et l'arc céleste (1). »

« Il y a quelque chose d'admirable, dit M. Bonnetty (2), en ce que les deux caractères *Ny*, arc-en-ciel, et *Yun*, nuages, nous offrent dans leur décomposition *Yun*, le Verbe, et *Eul*, un petit enfant descendant du ciel, comme *yun*, la pluie sur le gazon. »

« Attendons notre roi, dit le *Chou-king*; quand il sera venu, il nous délivrera de toutes les peines... Attendons notre roi; lorsqu'il sera présent, nous ressusciterons à une nouvelle vie (3). »

Le manuscrit du P. Prémare, analysé par M. Bonnetty, contient les passages qui suivent, où il est dit que le Saint devait naître d'une vierge.

« Je ne me souviens pas, dit le missionnaire, d'avoir lu dans les auteurs profanes de notre Oc-

(1) Voir la traduction de M. Julien, t. I, p. 76.

(2) *Annales*, t. XIX, p. 37.

(3) *Chou-king*, 3^e partie, ch. IV, p. 99.

cident , qu'une vierge eût enfanté , ou qu'elle dût jamais enfanter. Je vois dans Homère un grand nombre de fils de Jupiter , mais aux mères desquels Jupiter avait ravi la virginité ; ce qui est dit de Mars, que Junon enfanta sans le secours de Jupiter , ne prouve rien ; car la même Junon eut Vulcain de Jupiter , et on ne peut la dire vierge. Nous ne savons rien d'assez certain sur les vers sibyllins ; on rapporte , il est vrai , des anciens Druides , qu'ils avaient élevé un autel à la *vierge devant enfanter* : mais les paroles seules du prophète Isaïe sont claires : *Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils* (1) ; c'est là tout ce que nous trouvons dans nos monuments occidentaux.

» Mais dans les anciens livres chinois, rien ne se rencontre plus fréquemment qu'une *vierge et mère* en même temps. Parmi ces anciens fils du Ciel , que l'on dit avoir régné chez les Chinois, dans les temps héroïques , il n'en est aucun qui n'ait été conçu par miracle , et qui ne soit né d'une vierge.

» C'est de là que le *Choue-ven* (2) expliquant le caractère *Sing* , qui est formé de *Niu* , *vierge* , et de *Seng* , *enfanter* ou *naître d'une vierge* , s'exprime ainsi : « Les anciens saints et les hommes.

(1) M. Bonnetty fait observer qu'il y avait en Occident des traditions plus explicites , et cela est exact : l'archéologie a beaucoup à nous apprendre sur ce point , à défaut des monuments écrits qui sont perdus.

(2) Dictionnaire où sont expliqués 545 caractères chinois et leurs dérivés.

divins étaient appelés les *fils du Ciel*, parce que leurs mères les avaient conçus par la puissance du *Tien* (ciel). C'est à cause de cela que ce caractère est composé de deux, dont l'un signifie *vierge* et l'autre *enfanter*.

» Le *Choue-ven* parle ici des *anciens*, ou parce qu'il s'appuie sur les anciens livres où il avait puisé ces choses ; ou plutôt parce qu'il ne savait pas le sens de ces traditions, et qu'il prenait pour des choses passées ce que les anciens avaient annoncé à leurs descendants devoir arriver un jour. J'ai employé l'expression *anciens* au pluriel, non que le texte m'y force, mais parce que plusieurs héros sont cités comme étant nés de la sorte, ce qui fait que les Chinois sont portés à l'entendre ainsi.

» King-yang-tsen (1) dit aussi que les anciens saints n'ont pas de père, mais qu'ils naissent par l'opération du *Tien* (ciel). Lopi (2) prétend « qu'il n'y a personne qui ne convienne que les anciens rois *Heou-tsi* et *Sie* ont été conçus sans père. » — Il ne cite que ces deux noms, parce que leur naissance miraculeuse est racontée dans le *Chi-king*, livre d'une autorité irréfragable chez les Chinois ; et en effet, même les philosophes modernes de la Chine ajoutent foi à ce miracle. — « *Heou-tsi* et *Sie*, dit *Tchu-hi* (3), ne sont

(1) Le même sans doute que Koung-young, qui vivait vers le temps de Confucius, 551 ans av. J.-C.

(2) Vivait sous les Song, vers 1170 de notre ère.

(3) Historien et philosophe, mort l'an 1200 de notre ère.

point nés selon la voie ordinaire ; mais ils ont été produits miraculeusement : c'est pourquoi il ne faut point parler d'eux d'après les notions vulgaires. » — *Sou-tong-po* dit : « Que l'homme divin naisse d'une manière toute différente des autres hommes , il n'y a rien là qui doive étonner. » — Les interprètes du *Si-Kiang* disent : « Comme il est né , sans semence humaine , il est évident qu'il est produit par le Ciel. »

.....« Ce que je viens de rappeler de *Yu* , *Sie* , *Lao-tseu* , *Chekia* et *Heou-tsi* ; a été dit par les anciens , afin de prédire que la virginité de la mère serait conservée intacte , et afin qu'un si grand miracle se répandit parmi les hommes à venir sous différents signes et diverses figures. »

Le XIV^e volume des *Annales de philosophie chrétienne* , où figurent , pages 26 et suivantes , les extraits qui précèdent , renferme encore les passages suivants du P. Cibot (1).

« Le fameux texte d'Isaïe : *Ecce virgo concipiet*, etc. , est un des plus singuliers et des plus frappants des divines Ecritures sur le Messie. Les gens de lettres savent jusqu'où les théologiens ont poussé leurs recherches et leurs discussions pour en démontrer le sens prophétique et défendre la croyance de l'Eglise. Ils savent aussi que

(1) *Mémoires chinois* , t. IX , p. 317 et notes , p. 385.

plusieurs écrivains ont fait usage avec succès de ce qu'on trouve dans les antiquités égyptiennes , grecques , romaines , etc. , sur les *Vierges fécondes* , pour prouver l'universalité et l'ancienneté de la tradition d'une Vierge mère d'un Libérateur. Les livres et les monuments chinois fournissent la même preuve , bien clairement. Soit qu'on interroge les annales et les *Kings* , les livres des savants et les fables des poètes , on y voit que la Chine a multiplié , avili le miracle d'une vierge-mère ; mais qu'elle en a toujours conservé l'espérance , et y a toujours attaché des idées qui dérivent de la révélation , à ce qu'il paraît.

» Voici une légère notice de ce que j'ai trouvé de plus remarquable sur ce sujet (1).

» Dans la grande compilation où l'on a rassemblé sous différents titres , en cent volumes , tout ce que l'histoire contient de plus curieux et d'intéressant , il y a un livre entier sur les *naissances saintes* , c'est-à-dire des grands hommes et des empereurs qui sont nés par miracle. Voici quelques exemples : la mère de *Fou-hi* le conçut en marchant sur les traces d'un géant ; celle de *Chin-nong* , par la faveur d'un esprit qui lui apparut ; celle de *Hoang-ty* , par la lueur d'un éclair et d'une lumière céleste dont elle fut

(1) Nous ne citons que ce qui n'a pas été cité par le P. Prémare.

environnée ; celle de *Yao* , par la clarté d'une étoile qui jaillit sur elle pendant un songe ; celle de *Yu*, par la vertu d'une perle qui tomba des nues dans son sein et qu'elle avala, etc. Presque tous les fondateurs de dynasties, pour se prêter au préjugé public, ont fait naître le chef de leur famille d'une vierge. L'empereur régnant (*Kien-long*) dit du chef de la sienne , dans son grand poème, qu'il fut conçu par une vierge céleste , en mangeant je ne sais quel fruit. Ce qui m'a frappé le plus , c'est que les vierges-mères de la haute antiquité ont des noms significatifs : par exemple : *beauté attendue , vierge qui s'élève ; vierge pure , félicité universelle , grande fidélité , qui s'orne soi-même*, etc.

» On trouve dans le *Chi-king* deux belles odes sur la naissance de *Heou-tsi* , chef de la famille et de la dynastie des *Tcheou* , où le poète parle d'une manière bien remarquable. » (Voir cet hymne quelques pages avant celle-ci.)

» Dans la seconde ode , le poète parlant de *Kiang-yuen* , s'écrie : « O grandeur ! ô sainteté de *Kiang-yuen* ! oh ! que le *Chang-ty* a bien exaucé ses désirs ! Loin d'elle la douleur et la souillure : arrivée à son terme , elle a enfanté *Heou-tsi* dans un instant. »

Le P. Cibot fait les réflexions suivantes sur ces deux citations :

« On sera étonné en Europe de ces deux morceaux singuliers. Tâchons de montrer le point

de vue dans lequel il faut les considérer : ... « Le poète qui a chanté la naissance de *Heou-tsi*, tandis que les *Tcheou* étaient sur le trône, a appliqué à ce prince ce que la tradition racontait de la conception et de la naissance d'un libérateur, ainsi que fit Virgile dans son églogue VI sur la naissance du fils de Pollion.

» Un missionnaire, très-versé dans les antiquités chinoises, soupçonne avec assez de vraisemblance que tous ces beaux morceaux ne sont que des citations d'une ancienne prophétie dont le poète fait honneur à *Heou-tsi*, comme Virgile des vers de la sibylle au fils du consul romain.

» A moins de supposer une tradition, une espérance d'une Vierge-Mère, ancienne, respectée, articulée, qu'on a appliquée à *Heou-tsi* avec le *Eki-king*, il est difficile d'expliquer comment les lettrés ont pu s'exprimer d'une manière si claire, eux qui regardent de si près à tout. Leur affectation à se servir de certains termes dans le même ordre, semble indiquer des citations, ou du moins une façon de parler spéciale, consacrée par l'antiquité. »

Voilà un aperçu des témoignages de la Chine antique sur le Réparateur promis, attendu. Mais tandis que les rationalistes de l'Institut mangent leur langue devant ces autorités, interrogeons l'Inde sur le même sujet.

VI.

Traditions messianiques dans l'Inde.

L'humanité eut ses commencements dans l'Éden. Le premier homme et la première femme ayant démerité, habitèrent avec leurs descendants le plateau central de l'Asie, autrement nommé le plateau de Pamer, où semble avoir été situé le paradis terrestre. L'arche, après le déluge, paraît s'être arrêtée sur ce même plateau (1), d'où les hommes descendirent ensuite dans la plaine de Sennaar, pour se séparer, et ensuite devenir la souche de tous les peuples du monde. Ainsi l'humanité entière se rattache aux patriarches de qui toutes les choses primitives nous viennent, conformément aux récits de Moïse. Ce qui a été tenté pour établir le contraire tombe devant l'examen et tourne à la confusion des audacieux qui s'évertuent follement à entamer nos livres sacrés.

C'est ainsi que les dogmes mosaïques confirmés par les dogmes chrétiens, ont été portés sur tous les points du globe et n'ont dû leur altération qu'à l'idolâtrie. Les patriarches antédiluviens et

(1) Ararat, nom donné par la Bible au lieu où s'arrêta l'arche, signifie : montagne de la descente.

ceux qui furent après le déluge , attendirent le Réparateur et pratiquèrent une religion pure. Ils écrivirent des livres où la croyance en un Dieu unique et la morale éclatèrent du plus vif éclat. Ces livres sublimes , interpolés plus tard en divers endroits , perdus en partie , n'en ont pas moins été la doctrine de tous les peuples primitifs. La Chine , comme la Chaldée , a conservé le plus grand nombre de ces textes vénérables. L'Inde les eut sans doute comme la Chine ; mais ils y ont subi plus d'altérations. Malgré les fables qui ont défiguré ces *testaments* des premiers âges, la vérité s'y démêle encore et les traces des traditions messianiques y surnagent comme les grandes pièces d'un navire sur la côte non loin de laquelle un naufrage s'est accompli.

Le capitaine Wilford a publié, à Londres , en 1811 , un mémoire sous ce titre : *Essai sur l'origine et la décadence de la religion chrétienne dans l'Inde*. M. Daniélo a traduit et annoté ce Mémoire, d'où nous tirons les textes qui vont suivre.

« Il paraît que longtemps avant le Christ , un renouvellement de l'univers était attendu dans le monde entier avec un Sauveur , un Roi de paix et de justice. Cette attente est mentionnée souvent dans les *Pouranas* (1). Quelquefois la terre

(1) Livres sacrés, qui viennent après les *Védas*. Ils contiennent l'histoire ancienne et sacrée. Ce sont les livres mythologiques de l'Inde , comme les *Védas* en sont les livres théologiques.

y est représentée se plaignant d'être près de s'abimer dans le *Patala* (1), sous le poids des iniquités humaines accumulées sur elle : les dieux eux-mêmes s'y plaignent de l'oppression des *Géants*. Vichnou console la terre, sa compagne, ainsi que les dieux, en les assurant qu'un Sauveur viendra pour réparer leurs griefs et mettre fin à la tyrannie des *Daïtyas* ou démons ; qu'à cet effet, il s'incarnerait dans la maison d'un berger et qu'il serait élevé parmi les pâtres.

» Les sectateurs de Bouddha déclarent à l'unanimité que l'incarnation de leur dieu, dans le sein d'une vierge, était prédite depuis plusieurs mille ans, quoique néanmoins quelques-uns d'entre eux prétendent que ce ne fut que 1000 ans seulement avant que le fait ait eu lieu.

» Peu de temps avant la naissance du Christ, non-seulement les Juifs, mais même les Romains, pensaient tous, sur l'autorité des livres sibyllins et la décision du sacré collège des augures d'Etrurie, que cet important événement était proche. Il en était de même en Orient, et ce fut une étoile qui dirigea les saints hommes qui vivaient dans une attente inquiète vers le lieu où l'on devait trouver l'enfant divin. Dans ce même temps, l'empereur des Indes, alarmé de ces prophéties, qui, selon lui, présageaient sa ruine et la perte de son empire, envoya des exprès pour

(1) L'abîme, l'enfer.

s'enquérir du lieu où un tel enfant était réellement né, afin de le mettre à mort et de s'en débarrasser.

» Ceci arriva exactement l'an 3101 du Kaléyouga (1), an qui correspond au 1^{er} de l'ère chrétienne.

» Cette tradition, connue dans toute l'Inde, avait cours parmi les ignorants aussi bien que parmi les savants; mais les Hindous s'imaginèrent que ces prophéties ont eu leur accomplissement dans la personne de Chrichna.

» Ce qui a porté les Brahmanes à adopter cette croyance, c'est ce qui n'est pas clair; cependant il est possible qu'ils virent bien que s'ils admettent que ces prophéties s'étaient accomplies vers le temps du Christ, il en résulte naturellement quelque altération matérielle dans leur religion, à moins qu'ils ne les fissent porter sur quelques-uns d'entre eux. Les mages de l'Écriture, qui vinrent de l'Orient, étaient également dans l'attente de ce renouvellement du monde, et l'étoile ne servit qu'à diriger leurs pas vers l'étable d'où il devait sortir.

» Cette attente d'une rénovation du monde, prévalut aussi dans le Nord, parmi les tribus gothiques. Mais, après avoir patiemment attendu pendant quelque temps, des hommes entrepre-

(1) Le dernier des quatre âges des Hindous, l'âge du mal, de l'iniquité, l'âge de l'horrible déesse Thali.

nants s'élevèrent et se donnèrent eux-mêmes pour le Messie promis, pour le Manou (1) ou le nouvel Adam, et ils furent reconnus pour tels.

» Cependant, d'après leurs traditions, ces tribus gothiques étaient si agitées et si embarrassées par ces rumeurs étranges qui venaient de l'Orient au moment où apparaissent quelques *Æsirs* ou *Ases*, dieux ou hommes semblables à des dieux, qu'elles y envoyaient des exprès s'informer de la vérité de ces bruits : *Gaylphe* passé pour avoir été l'un de ces émissaires. Cet envoi à la recherche de la vérité et des bruits prophé-

(1) Manou ou Menou, *écoulement de la vie* de l'esprit divin. C'est un nom qui, sous une forme ou sous une autre, se trouve à la base de toutes les religions de l'antique, et peut-être même en y regardant de près, du moderne Orient. En effet, plus j'étudie, plus je vois que les traditions primitives y sont mieux conservées qu'on ne pense; presque partout, mais surtout en Egypte, en Perse et dans l'Inde, l'islamisme ne sert à couvrir par les formes extérieures de son culte, qu'un fond de *bibliisme*, d'*osirisme*, de *brahmanisme* et de *bouddhisme*. Quant au Manou, Menou ou Menas, l'Occident en a fait *mens*, *esprit*, *manare*, *emanare*, et le Nord en a fait *man*, *homme*. On eut les lois de Manou dans l'Inde; c'est ainsi que pour peu qu'on fasse des études générales et sérieuses, que l'on presse le mot et que l'on pousse les choses, on arrive de toutes les manières et en tout lieu à la preuve de l'unité de la race, de la pensée ainsi que du langage de l'espèce humaine. Si donc une doctrine à quelque chose à craindre de la science orientale ou autre, ce n'est pas le christianisme. L'érudition peut être sceptique au début; mais à mesure qu'elle avance, elle se convertit, et quand elle a tout conquis elle se sent catholique. Après avoir couru à toutes les extrémités, elle revient au centre: c'est à force d'erreurs qu'elle trouve la voie droite; c'est à force d'ellipses qu'elle décrit son cercle, et son cercle décrit, elle rentre au foyer paternel comme l'enfant prodigue.

tiques relatifs au renouvellement du monde, était une ambassade d'un nouveau genre , et cette ambassade fait le fonds de l'*Edda* , qui finit par ces mots : « Les nouveaux Ases ou dieux prirent alors le nom des anciens , et se donnèrent comme les Ases ou des dieux réels. »

» Les traditions indiennes relatives à cet enfant merveilleux et si souvent annoncé , comme devant sauver et renouveler le monde , se sont réunies en un traité, intitulé : *Vicrama-charitra* ou Histoire de Vicramaditya. Quoique les doctes Pandits (1) m'en aient récité des pages entières , je n'ai pu me le procurer ; et je ne voulais pas faire usage de ces traditions avant de les avoir retrouvées dans les larges extraits faits par l'ingénieur et infatigable major Mackensie , de l'établissement de Madras, et communiquées par lui à la Société asiatique.

» L'on pourra me demander quelles prophéties se trouvent dans les Pouranas concernant le sauveur et le vengeur dont je parle. J'ai fait obser-

(1) Les Pandits sont ce qu'on appelle généralement , chez les Hindous , les docteurs , et surtout les docteurs en théologie , ou , si l'on aime mieux , en mythologie ; car la religion des *Védas* est tombée en désuétude , ainsi que les *Védas* eux-mêmes sont tombés dans l'oubli ; ce ne sont guère que les *Pouranas* qui sont lus désormais , c'est leur religion qui domine. Les Pandits les expliquent. Cependant ils doivent connaître aussi les *Védas*. Il y a des Brahmanes qui ne sont que d'un *Veda* , c'est-à-dire qu'ils n'en étudient qu'un : il en est qui sont des quatre *Védas* , c'est-à-dire qu'ils les connaissent tous ; mais ceux-là sont rares , si tant est qu'il y en ait. Ainsi les Pandits sont les docteurs , les gourous sont les directeurs.

ver plus haut que les Hindous avaient cela de particulier , qu'ils regardaient ces prédictions comme accomplies longtemps auparavant dans la personne de Crichna....

» Quand je dis que les Hindous pensent que les prophéties relatives à un *Sauveur du monde*, ont été accomplies en la personne de Crichna , je n'ai nullement l'intention de faire naître l'idée qu'il était le Christ, dont il diffère autant que Josué, sous le rapport du caractère et de la personne , et dont le nom et l'histoire existaient longtemps avant le Christ. « Cependant les pro-
» lixes détails de sa vie , pour me servir des ex-
» pressions de sir William Jones , sont pleins
» de récits de l'espèce la plus extraordinaire et
» la plus étrangement bigarrée. Cette divinité
» incarnée , selon les fictions sanscrites, non-
» seulement naquit, mais fut même élevée par-
» mi les bergers. Au moment de sa naissance,
» un tyran donna l'ordre que tous les enfants
» mâles fussent mis à mort. Crichna fit d'éton-
» nants , mais ridicules miracles : il sauva les
» peuples , en partie par ses pouvoirs miracu-
» leux et en partie par ses armes ; il ressuscita
» même les morts en descendant à cette fin dans
» les régions infernales. Il était le plus doux et
» le plus heureusement né des êtres ; il lavait les
» pieds des Brahmanes, et prêchait d'une manière
» vraiment sublime, mais toujours en leur fa-
» veur. Dans la réalité il était chaste et pur ; mas

» il laissait voir toutes les apparences du liberti-
» nage. Enfin il était bienveillant et sensible.
» Cependant il fomenta et conduisit une guerre
» terrible. »

» Les Yadous, nom des gens de sa propre tri-
bu, étaient destinés à périr par leurs péchés ,
ainsi que les enfants de Yahouda ou Youda , qui
est la véritable prononciation de Juda. Ils s'en-
tre-tuèrent tous de leurs propres mains, excepté
un petit nombre qui menait dans Djambhou-
Doipa une vie infortunée ou misérable. On en
peut encore trouver quelques-uns dans le Gour-
jrat ; mais on les a représentés comme étant
toujours pauvres et malheureux.

» Ce mélange d'histoire doit faire penser que
» les *Evangelies apocryphes* qui pullulaient dans
» les premiers âges du christianisme , ont été
» transportés dans l'Inde , et que les parties les
» plus extravagantes en ont été entées sur la
» vieille fable de Crichna. » (*Rech. asiat.*, t. I,
p. 2 et 3.)

» Les Hindous, ayant une fois fixé l'accom-
plissement de ces prophéties à une période anté-
rieure à l'ère chrétienne , chaque chose était fa-
çonnée en conséquence ou y a été adaptée de-
puis, particulièrement dans les *Pouranas* , qui
sont de beaucoup postérieurs à notre ère , bien
buc le fond de leurs légendes et leurs matériaux
en général existassent auparavant sous quelqu'au-
tre forme.

» Ces prophéties relatives au Sauveur , que j'ai trouvées dans les *Pouranas* , déclarent qu'il devait paraître vers la fin du 3^e ou le commencement du 4^e âge du Youga ; ce qui ne peut nullement être concilié avec l'ère chrétienne d'après la manière de compter des Hindous. Les deux passages en question se trouvent dans le *Padma* (1) et le *Ganéça Pourana* (2). Dans le premier, c'est-à-dire, dans le *Padma-Pourana* , Bali, être , ou plutôt géant antédiluvien , né dans la 5^e génération après la création du monde , est représenté demandant au Dieu des dieux , à Vichnou , de lui accorder de mourir de sa main , afin qu'il puisse aller dans son paradis situé dans l'île Blanche (3). Vichnou lui dit que c'était une faveur qui n'était pas facilement accordée ; qu'il la lui accordait néanmoins : Mais , ajouta le Dieu , tu ne peux pas venir dans mon paradis maintenant ; tu dois attendre que je m'incarne sous la forme d'un sanglier, afin d'opérer dans le monde un renouvellement total, de l'établir et de le consolider sur

(1) Le *Padma-Pourana* veut dire *pourana* du *Lotus*. Mais le lotus est pris souvent comme emblème du monde , et alors les hommes habitent sur ses feuilles.

(2) Le *Ganéça-pourana* est le *Pourana* de *Ganéça* , dieu débonnaire, mais monstrueux : il a la face et la trompe d'un éléphant, un énorme ventre d'homme sur des jambes de fuseaux... on en trouve l'idole dans tous les champs, sur tous les chemins et dans tous les carrefours.

(3) Tous les grands dieux de l'Inde ont un paradis particulier : c'est un jardin de délices , situé généralement sur les flancs du Mérou ; il est des dieux qui ont plusieurs paradis et dans plusieurs lieux.

une base ferme et permanente. Il te faut attendre un youga entier, pour que cet âge nouveau que je te promets remplace celui-ci ; alors tu m'accompagneras dans mon paradis.

» Un youga entier ou Maha-youga, grand âge, se compose de 4,320,000 années divines, ou plus probablement de 4,320 années naturelles (1). Ces 4,000 ans comptés depuis la 5^e génération antédiluvienne, doivent, très-approximativement, concorder avec le commencement de l'ère chrétienne, selon la chronologie des Septante et de Josèphe ; quant au nombre d'années, il est porté à 5,000 en nombre rond dans le *Ganéça-Pourana*, et comme il n'y est point dit que les 5,000 années sont des années divines, nous avons là une raison de supposer qu'originaires elles étaient prises pour des années naturelles. Ganéça, qui est identifié avec Vichnou, et qui a aussi un paradis secondaire dans l'île Blanche et un autre dans le Pont-Euxin ou dans la mer d'Ieshou, parle ainsi à un roi de Casi ou Bénarès ; roi du monde antédiluvien, et qui, comme Bali, désirait beaucoup être admis dans son Elysée : « Tu ne peux, lui dit-il, entrer maintenant dans mon paradis situé dans l'île Blanche ; il faut que tu attendes 5,000 ans (au bout desquels il paraît qu'il devait être ouvert) ;

(1) Ces parties, dit Wilfort dans une note, sont des parties constitutives de la grande année, où période de 12,000 ans, connue en Occident, et même en Perse. Dans l'Inde, on dit que ce sont des années divines ; mais en Etrurie et en Perse, ce n'étaient que des années naturelles.

mais en attendant, continuait le Dieu , tu pourras résider dans mon paradis du Pont-Euxin.

» C'est ainsi qu'Achille, Castor et Pollux, après avoir longtemps résidé dans l'île blanche du Pont-Euxin (de la mer d'Ieshou), furent, en dernier lieu, transportés dans l'île Blanche primitive, située dans la mer Blanche. L'île blanche de l'Euxin ou de la mer d'Ieshou a beaucoup d'affinité avec les limbes des Pères ou le paradis des défunts aïeux ; c'est là qu'ils attendaient la venue du Christ qui devait ouvrir le céleste et réel paradis pour les y recevoir.

» Les théologiens hindous déclarent que la preuve la plus certaine de la mission divine d'un avatar est la prédiction de sa venue ; que les prophéties concernant un Sauveur sont souvent répétées dans leurs livres , quelques-unes d'une manière plus obscure ; qu'en un mot elles forment l'un des appuis fondamentaux de leur croyance et de leur religion ; que Crichna est considéré comme le premier en dignité , comme la principale incarnation, et que les autres lui sont grandement inférieures, et admises seulement pour réaliser le système de la régénération.

» Dans le temps de Crichna , les oracles divins étaient mis par écrit avec un système de devoirs moraux et de culte religieux plus complet et plus parfait qu'auparavant, et en même temps une race de brahmanes plus pure et plus éclairée se répandait dans l'Inde.

» Cricna est le dernier avatar , ou manifestation de la divinité , excepté un autre , qui , selon ces livres sacrés des Hindous , et même selon les nôtres , doit paraître un peu avant la dissolution générale de l'univers. »

.
Mais « Revenons à cet enfant merveilleux qui devait se manifester au monde après les 3,100 premières années de Kali-Youga, c'est-à-dire , en l'an 3,101 de cet âge qui , comme nous l'avons vu , répond à la première année de l'ère chrétienne , selon le *Coumarica-Chanda* , et le *Vicrama-Charitrâ*, ou l'*histoire de Vicra-Maditya* ; selon cette même autorité, qui est respectable , le but de cet avatar, ou incarnation divine , était d'éloigner du monde la méchanceté et la misère , et son nom devait être celui de *Saca*, ou de roi puissant et glorieux.

» Saliva-hana était le fils de *Tachana* ou du charpentier ; il naquit et fut élevé dans la maison d'un potier. Dieu, en sanscrit, est appelé Deva-tachta, le Dieu artiste, ou créateur. C'est de Deva-tachta qu'est dérivé le Deo-tat ou le Téotat de l'Occident appelé Touachta , ou Touisto par les tribus germaniques. Ce Deva-tachta produisit Man-nus, *man* (l'homme), ou le premier Manou , qui eut trois fils.

» En Grèce, selon Pindare (1), le dieu père du

(1) Frag, in art. XIX, dans le Pindare de Heyne, t. III, p. 56.

genre humain, créateur du monde , était appelé le père excellent artiste, πατήρ ἀριστοτεχνῆς. Ce charpentier , père de Saliva-hana , n'était pas un simple mortel ; il était le chef des Tacchacas , tribu serpentine , fameuse dans les *Pouranas*. Ils y sont déclarés les plus habiles artistes mécaniciens qu'il y ait au monde ; et ils ne sont nullement formés à quelques métiers ; leur habileté les embrasse tous , et s'étend à toutes leurs branches. Lorsque , dans un voyage aux plaines d'*Utava-couran* (ou de la Sibérie) , l'éléphant Airavata (1) vint , avec un immense cortège d'éléphants comme lui , adorer à Problecasa , dans le Gourjarat , ils lui percèrent et lui aplanirent , à travers le nord-ouest de l'Inde , une route , qui , dit-on , existe encore. Les Tacchacas , ou Tachas , avaient coutume de se montrer sous deux formes , celle d'homme , ou celle de serpent , selon leur bon plaisir.

» Leur chef est visiblement le même que le serpent Agatho-démon , que le Demi-ourgos , l'ouvrier et l'artiste des Egyptiens , des Grecs , des Gnostiques et des Basilidiens , etc. Ces sectaires avançaient que le serpent était le père de toutes les sciences et de tous les arts , et ce serpent , disaient-ils , c'était le Christ , fils d'un charpentier , d'un artisan , et en même une incarnation du grand Serpent , exactement comme Saliva-hana ,

(1) Fabric., *Codex apo. Nov. Test.*, t. I, p. 139.

le Saca, c'est-à-dire, le puissant et glorieux roi. Saliva-hana était le fils ou plutôt une incarnation du grand Serpent ; et sa mère était aussi de cette tribu , et naquit dans la maison d'un potier. Elle conçut à l'âge d'un an et demi du grand Serpent, tandis qu'elle dormait dans un berceau.

» A une époque déjà ancienne , l'hérésie des Ophites (ou Serpentins) se répandit au loin ; ils exaltèrent le serpent, comme auteur de la science du bien et du mal. Telles étaient , disaient-ils , la majesté et la puissance du serpent d'airain exposé sur un poteau dans le désert , que quiconque élevait les yeux vers lui était immédiatement guéri ; de même que le serpent avait été élevé sur un poteau dans le désert pour le bien du peuple , ainsi était-il nécessaire que le Christ fût élevé sur un poteau ou sur une croix , pour le salut du genre humain, et dans le sens de l'Écriture , ce serpent était le type du Sauveur du monde.

» Le potier avait coutume de faire des figures d'argile de toutes sortes , pour amuser son petit fils, qui bientôt apprit à les imiter ; il leur donnait même la vie ; sa mère le conduisit un jour dans un lieu rempli de serpents , en lui disant : Va et joue avec eux : ce sont tes parents. » L'enfant alla et joua avec eux sans crainte et sans en recevoir aucun mal ; ces deux particularités ne sont jamais omises par les narrateurs.

» Vers ce temps-là, Vicramaditya , l'empereur de l'Inde , s'était alarmé à la rumeur générale ,

que les prophéties étaient accomplies dans la personne d'un enfant né d'une Vierge , et qui devait conquérir l'Inde et le monde entier ; il envoya partout des émissaires pour s'informer de la vérité de cet événement extraordinaire et découvrir le céleste nouveau-né.

» Bientôt les émissaires de l'empereur revinrent et lui dirent que le fait n'était que trop vrai et que l'enfant était alors dans sa 5^e année. Vicramaditya leva aussitôt une grande armée, afin d'exterminer l'enfant et ses partisans, s'il en avait. Il s'avança avec la plus grande diligence possible, et trouva l'enfant entouré d'innombrables figures de soldats, de chevaux et d'éléphants. Cet enfant leur donna la vie, puis il attaqua Vicramaditya, le défit et le laissa sur le champ de bataille mortellement blessé de sa main.

» Le monarque mourant ne demanda qu'une grâce à son vainqueur : ce fut de permettre que son ère, ou période, eût cours avec la sienne dans toute l'Inde. L'enfant lui accorda sa requête, lui coupa la tête et la lança au milieu de la ville d'Ujjayini , bien qu'elle fût à une énorme distance du lieu du combat.

.
» Ceci eut lieu , selon le *Coumarica-chanda* , dans la première année de l'ère chrétienne , Saliva-hana n'étant encore âgé que de cinq ans. Il est remarquable que notre Sauveur était également dans sa cinquième année à cette époque.

» Les principales circonstances de cette légende sont prises de l'*Évangile apocryphe de l'enfance de Jésus*, écrit en grec dans le 3^e siècle, et dont fut faite en arabe une traduction qui existe. Henry Syke en a donné une traduction en latin avec quelques fragments conservés sur l'original grec. Dans ces fragments, il est déclaré que l'enfant Jésus, quand il était à l'âge de cinq ans, s'amusa à faire des figures d'argile auxquelles il donnait la vie (1). Cette vaine histoire est aussi mentionnée dans le Koran (2), et elle est bien connue de ses sectateurs.

» Cette remarquable coïncidence de faits historiques, de contes légendaires ainsi que de temps, ne peuvent dans mon humble opinion, être simplement accidentels...

» Saliva-hana est considéré sous trois points de vue différents, selon les trois différents buts ou objets de sa mission, et en conséquence on le dit une incarnation de Brahma, de Çiva, de Viçnou ; il est quelquefois considéré comme possédant conjointement ces trois pouvoirs, et on l'appelle alors Tri-vicrama, les trois énergies. Quand l'objet de sa mission est déclaré être la destruction de l'empire et de la puissance des Daïtyas ou des démons, on le dit alors incarnation de Çiva. En conséquence de cette destruction, une régénération a lieu, comme il est attesté dans

(1) Ch. III, v. 24. édit. panth, p. 556.

(2) L'éléphant divin.

la légende du bon Mandavyeh , appelé Soulastha, ou *celui qui a été crucifié*. Alors Saliva-hana est dit une incarnation de Brahma , et c'est là , selon Abraham Roger (*Porte ouverte*) , et plusieurs autres, l'opinion générale des habitants du Décan.

» Mais , lorsqu'indépendamment de ces deux énergies, il est considéré comme doux et bienveillant, faisant du bien à tous les hommes , il est alors Vichnou , et telle est l'opinion des Saktivansas , dans les provinces d'Oude et de Bénarès. »

Le capitaine Wilford , auteur de cette dissertation, montre clairement dans les livres indiens , les noms de Jérusalem et de Sion dans Saleyam , de même que l'appellation de cité sainte dans celle-ci : Saileya-dhara. Dans le IV^e livre d'Esdras, le Christ est représenté *comme venant de la mer* , mots qui se retrouvent dans celui-ci : *Samoudra-Pala*, c'est-à-dire : *fls de l'océan*.

Le *Scanda-Pourana* renferme des traditions messianiques et des vestiges de la prophétie de Jacob. Le paragraphe 42 de ce livre dit en effet ces paroles :

« Lorsque 3,100 ans du *Kali-youga* seront écoulés , alors Saca , ou le roi de gloire , paraîtra et délivrera le monde de toute misère et de tout mal. » Or cette date correspondait à la première de l'ère chrétienne. La déesse Kali avait prédit à Vieramaditya que sa postérité règnerait jusqu'à

ce qu'un **Enfant divin**, né d'une **Vierge**, mit fin à sa **dynastie**. C'est en ceci que se trouve la similitude avec la prophétie de **Jacob**, dans le chapitre 49, verset 10, de la **Genèse** : « Que le sceptre ne sortirait point de sa maison ou de sa dynastie que lorsque **Schilok**, c'est-à-dire, le **Messie**, serait venu, » c'est-à-dire, **Saliva-hana**, ou le roi **Sala**.

L'Agni-Pourana est plus explicite encore. Dans l'appendice, « il est dit que dans la ville sainte et consacrée de **Pratichtana**, fermement assise sur un roc et appelée **Saileya-dhara**, ou **Saileyam**, et par la grâce de **Çiva**, paraîtrait **Salivahana**, le grand et le puissant, l'esprit de droiture et de justice, dont les paroles seraient la vérité même ; qui serait exempt de dépit et d'envie, et dont l'empire s'étendrait sur le monde entier ; ou, en d'autres termes, que tous les peuples se réuniraient autour de lui et qu'il serait le conducteur des âmes au lieu du bonheur éternel

» Sa conception miraculeuse eut lieu dans le sein de la *Vierge*, sa mère. Il était le fils du grand *Artiste*, et la vertu de sa mère fut d'abord suspectée : mais les chœurs des anges descendirent pour l'adorer. Sa naissance ne fut pas moins merveilleuse que sa conception : les chœurs des anges en attendaient le moment, et des ondées de fleurs tombèrent d'en-haut.

» Le roi de la contrée, en entendant ces prodiges, fut alarmé, et chercha en vain à le faire

périr. Il se constitue maître absolu des trois mondes : le ciel, la terre et l'enfer. Les bons et les mauvais génies le reconnaissent pour leur Seigneur et maître. Il avait coutume de jouer avec les serpents et de marcher sur la vipère sans en recevoir le moindre mal ; il surpassa bientôt les maîtres qui l'instruisaient, et quand il eut cinq ans, il parut devant l'assemblée des plus respectables docteurs du pays, et à leur plus grande admiration, à leur plus grand étonnement, il donna l'explication de plusieurs cas difficiles : ses paroles étaient comme de l'ambroisie.

» Dans les copies du *Vansavali*, qui ont cours dans l'ouest de l'Inde, cet enfant divin est constamment appelé Samoudra-Pala, parce que quelques-uns de ses disciples ou lui-même, *y vinrent par mer*, et il est naturellement le même que le *Mlech-havata*, ou l'incarnation de la divinité parmi les tribus étrangères dont il est question dans plusieurs traités astronomiques... »

On lit dans le *Vrihat-catha* : « Alors Mahadeva apparut au père de cette divinité future, et l'informa que sa femme concevrait et que le fruit de ses entrailles serait une incarnation de la divinité, et il ajouta que son nom serait Vicrama. Quand sa mère eut conçu, elle devint resplendissante comme le soleil levant, et cette splendeur répond au Nour des Musulmans, d'où sortit Issa (Jésus).

» Aussitôt tous les esprits du ciel descendirent pour la saluer et l'adorer ; quand l'enfant vint au

monde, la musique céleste se fit entendre , et une pluie de fleurs la suivit. Le grand-prêtre, qui était sans enfants, en eut un à cette occasion (1), aussi bien que le premier ministre.

» Il y a des détails curieux sur Saliva-hana , et sur son *crucifement* , dans le *Raja-tarangini*, *l'histoire de Cachemir*. Nous y lisons que, 145 ans après l'avènement de Vicramaditya au trône , apparut le roi Aryya , qui était auparavant le premier ministre du roi Jaya-indra , et dont le nom signifie le Seigneur de la victoire ou des armées victorieuses. Il était arrêté que toute sa vie il serait malheureux et persécuté , et qu'en dernier lieu il mourrait sur une croix ; qu'il ressusciterait ensuite par l'assistance de Phani-Canya , ou de la Vierge de la tribu des Serpents, et qu'alors il deviendrait un grand et puissant monarque. »

Les livres indiens que nous ne faisons guère ici qu'effleurer, signalent encore un certain charpentier brahmane , qui vint et appela à lui tous ceux qui étaient dans la peine ; il les prenait sous sa protection ; il devait donner sa vie pour eux. Plusieurs personnes vinrent à lui ; parmi elles était un voleur (2) que le saint homme ne voulut point livrer , préférant mourir à la place de ceux qui réclamaient son appui. Or le roi ordonna que le

(1) Comment méconnaître ici une copie de la relation de la naissance de saint Jean-Baptiste, fils du grand-prêtre Zacharie ?

(2) Le bon larron.

saint homme subit immédiatement la mort sur un soula ou souli , qui veut dire un poteau , un gibet , une *croix*.

» Le saint homme fut donc étendu sur le soula , au milieu des lamentations de la foule qui l'entourait , à laquelle il faisait observer que c'était pour cela qu'il était venu ; c'est-à-dire , pour expier par sa mort les péchés d'autrui ; et le soula fut tout-à-coup changé en sala , ou en arbre chargé de fleurs.

» Un Pouchpa-varcha eut lieu ensuite , comme c'est l'usage en de telles occasions ; c'est-à-dire qu'il plut des fleurs d'en-haut. Un char céleste , avec des chœurs divins , descendit pour élever aux cieux le saint homme ; celui-ci prenant le voleur par la main , lui dit : « Tu viendras aussi avec moi dans le Kailasa ou paradis. » Ils montèrent ainsi au Kailasa , en présence d'une foule immense...

» Les Musulmans , les Manichéens et d'autres sectes ne veulent pas que Jésus-Christ ait été réellement crucifié , et ces erreurs se répandirent dans l'Inde à une époque fort ancienne. »

Le *Maha-bharata* , le *Sahyadri-chanda* , le *Scanda-Pourana* , le *Bagavata-Pourana* rapportent tous la légende du bon brahmane charpentier. Plusieurs circonstances de la passion y sont nettement racontées , celles-ci par exemple : *D'épaisses ténèbres se répandirent sur la face du monde. Il descendit aux enfers*, où il rencontra et vainquit la mort , ou Yama. Il y est aussi fait mention du

fer qui perça le corps du Sauveur , et les textes les plus caractéristiques de l'ancien et du nouveau Testament apparaissent à peine altérés dans les livres sacrés de l'Inde. Quatre éléments composent ces légendes : les véritables traditions bibliques, qui chez tous les peuples primitifs précèdent les livres canoniques , l'Évangile porté dans l'Inde par S. Thomas , les évangiles apocryphes, nombreux aux premiers siècles de l'Église, enfin la fable.

VII.

Génération éternelle du Verbe connue des Égyptiens.

M. Emmanuel de Rougé, conservateur au Musée du Louvre , a publié une dissertation relative à une inscription égyptienne, où se trouve nettement énoncée la génération éternelle du Fils de Dieu.

Moïse a consigné dans le Pentateuque la tradition de nos grands mystères , mais d'une manière abrégée. Ce que la science connaît et découvre nouvellement dans les annales des peuples, prouve qu'à l'époque de Moïse , il existait d'autres livres, venus des patriarches , où ces traditions étaient plus développées. Dieu voulut qu'un texte précis et inaltérable devînt celui de la Bible, texte qui ne pourrait jamais être confondu

avec ceux que l'humanité possédait autrement, venus de la même source que l'Ancien Testament, mais que les hommes pouvaient modifier, altérer.

M. Emmanuel de Rougé interprète l'inscription d'une statue naophore qui est au Vatican. Les textes employés pour l'expliquer sont de la 18^e dynastie, c'est-à-dire un peu antérieurs à Moïse. Les hymnes de ce temps, on le sait, remontent à une époque bien plus haute.

La statue dont il est question est un Osiris dans son naos. Elle est couverte de 10 inscriptions formant 47 lignes d'hiéroglyphes. Dans les deux inscriptions de la robe, se trouve ce texte :

« Ensuite je fis connaître à sa majesté la dignité de Saïs, qui est la demeure de Neith, la grande mère génératrice du soleil, lequel est UN PREMIER-NÉ, et qui n'est pas engendré, mais (seulement) ENFANTÉ. » Ce sont les paroles mêmes du *Credo* catholique.

L'auteur de cette inscription est Cambyse, désigné sous le titre de grand inspecteur, *Outahorsoun*, du roi de Perse, et qui, ayant conquis l'Égypte, fut initié à tous les mystères des temples dont Saïs possédait un des plus célèbres.

M. de Rougé laisse là l'étude détaillée de la longue inscription qu'il a traduite; mais il revient sur un mot du prophète égyptien dans ses leçons à Cambyse sur la déesse Neith. « Neith est, dit ce prêtre, la mère du dieu Ra, du soleil lui-même, en tant que ce dieu est enfanté par elle, mais

sans génération paternelle ou masculine. » Et le savant orientaliste repousse les interprétations étroites des philosophes sur les *mystères traditionnels des Egyptiens*, abrités sous les noms antiques d'Hermès ou d'Orphée, et il se prononce pour les apologistes chrétiens, qui « considèrent ces doctrines comme *véritablement antiques* dans les sanctuaires païens et comme les débris *d'une tradition primitive plus ou moins altérée par les symboles de l'idolâtrie.* »

« En ce qui concerne l'Égypte, ajoute M. de Rougé, nous pouvons affirmer maintenant que la doctrine de la génération divine, telle que Jamblique (1) l'expose plus spécialement, n'est pas un produit de l'esprit philosophique des derniers temps, mais qu'elle appartient à la portion *antique et traditionnelle des mystères.* C'est ce qui résulte de notre nouveau texte, qui se coordonne d'une manière très-satisfaisante avec les expressions des *hymnes consacrés au dieu suprême* identifié avec le soleil. Le dieu Ra n'est qu'enfanté par Neith, il n'est pas *engendré* (paternellement); en effet, partout dans ces hymnes il est qualifié : *Le dieu qui s'engendre lui-même* (2). « C'est un enfant divin qui se donne la naissance à lui-même, chaque jour, » est-il dit dans l'hymne de *Taphéroumès* (3).

(1) Quelque soit le véritable auteur du traité *de Mysriis Ægyptiorum*, il possédait une véritable connaissance des doctrines égyptiennes.

(2) *Formed*, suivant l'excellente traduction de M. Birch.

(3) Collection Passalacqua, à Berlin.

La naissance quotidienne du soleil devient ici une vivante image de la perpétuelle génération divine. « C'est le *seul générateur* dans le ciel et sur la terre, et il *n'est point engendré*, dit un hymne (1). » Le grammate *Taphéroumès*, dans un second hymne gravé sur une stèle de la collection Passalacqua (n° 137), parle ainsi du soleil : « C'est le Dieu seul vivant en vérité... le *générateur* des autres dieux... celui qui *s'engendre lui-même*... Celui qui existe dans le commencement.... Les dieux de la demeure céleste, ajoute le même texte, n'ont point eux-mêmes *enfanté leurs membres*, c'est toi qui les as enfantés dans leur ensemble (2). »

Le *Rituel funéraire* de l'Égypte antique, commun à tout le pays, s'exprime ainsi, dans les hymnes au soleil du chapitre XV : « Hommage à toi, soleil, dieu des Zones, créateur, qui *s'engendre lui-même* ! (ch. XV, 1, 3.) »

A Thèbes les qualifications que nous venons d'attribuer au soleil, étaient données à Ammon. Il nous est donc permis de réclamer au nom de l'antique doctrine égyptienne les textes nombreux des auteurs païens, où le dieu suprême est représenté *comme s'engendrant perpétuellement lui-même*. A Dendérah, nous retrouvons le même enseignement.

(1) Musée de Leyde, pyramide k, 11.

(2) Ce bel hymne fait partie de la *Chrestomatie égyptienne*; il a été écrit vers la fin de la XVII^e dynastie. Ici l'hérogamme se sert du mot *Mes*, enfanter, attribuant ainsi au soleil la maternité comme la paternité, l'acte entier de la génération des dieux.

« Dans un sens encore plus restreint, ce rôle appartient spécialement au *Ciel nocturne*, et nous reconnaissons ici la puissance cosmogonique attribuée à la nuit, aux ténèbres primordiales, toujours d'après les Egyptiens : « *O père des dieux*, dit l'hymne du Rituel (ch. XV, 44), *tu t'unis à ta mère dans la montagne d'Occident, elle te reçoit dans ses bras chaque jour*. Et un peu plus haut (ch. XV, 15) : *Lorsque que tu luis dans le séjour de la nuit, tu t'unis à ta mère, le ciel*. C'est bien en effet le Ciel nocturne à qui devait revenir spécialement la maternité du soleil, puisque le lever de cet astre était adopté comme l'image de la perpétuelle génération divine et se rendait par le mot *Schaa*, *naitre*, en égyptien comme en copte; *oriri*, *nasci*.

Observons qu'en Egypte, le Ciel était un personnage féminin; il était représenté par une femme dont le corps allongé s'étend en forme de voûte au-dessus de la terre.

Jamblique énonce clairement les deux premières personnes de la Trinité, lorsqu'il dit : *πρῶτος τοῦ πρῶτου Θεοῦ* (1), premier du premier Dieu. C'est presque le mot du symbole *Deum verum de Deo vero*. Phtha, le père, est représenté à Philae modelant éternellement l'œuf du monde (2). « Par une nouvelle transformation, sous le titre habituel de Pthah-sokar-Osiris, il s'identifie avec le rôle

(1) *De Mysteriis Ægypt.*, S. VIII, 2.

(2) Rosellini. *Monumenti del culto*, pl. XXI.

nocturne du soleil ; en sorte qu'il devient un parfait modèle de son fils, dont il possède déjà tous les attributs... Jamblique nous avertit (*ibidem*) que le noms d'Amour, de Pthah, d'Osiris, n'étaient autre chose que la même divinité considérée dans ses divers attributs. »

Plutarque et Proclus rapportent la célèbre inscription de Neith, à Saïs. Proclus la donne ainsi : « Je suis ce qui est, ce qui sera et ce qui a été ; personne n'a relevé ma tunique, le fruit que j'ai enfanté est le soleil. » La dernière phrase est une traduction exacte de nos textes ; le membre qui précède se rapporte peut-être à la virginité de Neith et trouve sa justification dans l'assertion si positive que le dieu *αὐτογόνος* et *αὐταρχος* n'avait d'autre père que lui-même. Le commencement de l'inscription s'explique au point de vue cosmogonique par le vaste panthéisme qui pénètre dans le système égyptien ; au point de vue de l'essence divine, ces mots semblaient indiquer que Neith était la personnification de l'éternité et de l'immensité au sein desquelles le premier être opérait sa perpétuelle génération.

» Tout ce que nous entrevoyons sur le caractère primitif de Neith, mère du dieu suprême, nous indique seulement un *troisième terme de l'essence divine*, dont l'existence était affirmée, mais dont la nature et les fonctions étaient peu expliquées et peut-être totalement incomprises dans les sanctuaires égyptiens, où l'on affectait de la voiler d'un si profond mystère. »

Nous verrons d'autres affirmations, soit de l'Égypte, soit des autres nations relativement à cette génération éternelle du Verbe, du Fils increé, de l'Emmanuel, en traitant de la Trinité. Déjà nous constatons que l'Égypte avait conservé cette tradition antique, et que les annales de ses temples correspondent au *Virgo concipiet* d'Isaïe, à l'*In principio erat Verbum* de saint Jean.

VIII.

Traditions messianiques en Amérique.

Avant d'interroger les peuples barbares et les peuples occidentaux, laissons parler cette Amérique qui, elle aussi, a des annales antiques, des traditions qui remontent aux premiers âges de l'humanité, et qui lui sont venues du centre unique d'où partent toutes les notions universelles. Nous développons ici ce qui a été commencé dans un chapitre précédent, à ce sujet.

Les *Macéniques*, peuple du Paraguay, établi sur les bords du lac Zaragas, racontaient aux missionnaires qu'à une époque très-reculée des temps anciens, une femme d'une rare beauté devint mère sans le concours d'aucun homme. Son fils, remarquable également par sa beauté, étant devenu

grand, opéra d'insignes miracles dans le monde ; mais à la fin il s'éleva dans les airs en présence d'un grand nombre de disciples , et se transforma au soleil qui éclaire notre terre (Muratori. *Christianesimo felice*, t. 1, c. v, édit. de Venise, 1752).

Une des figures les plus multipliées dans les monuments anciens de l'Amérique (des civilisations maya et tzendale , dont les nombreux rapports avec les peuples de l'ancien continent préoccupent tant les savants) , est celle nommée le Bah-Ab (le Fils du Père) , dont la mère est Chemellam : c'est la divinité impatiemment attendue par les Indiens Mayas , le Votan des Tzendales , le Quetzalcoatl des Mexicains : chose remarquable, cette figure peinte , gravée , sculptée si souvent , écrase toujours le serpent.

Mais n'insistons pas aujourd'hui sur les faits isolés que nous pouvons réunir comme traditions messianiques dans le Nouveau-Monde, et ouvrons le *Voyage de M. Dupaix à Palenqué* , dans le Mexique , ville que M. de Paravey nomme la Thèbes, et M. Bonnetty la Babylone américaine.

Palenqué eut autrefois sept lieues de tour; une riche nature y environne de magnifiques ruines : temples , palais , tours , tombeaux , pyramides , ponts, aqueducs , fortifications , maisons, souterrains d'une construction savante. Ces ruines contiennent des vases , des idoles , des médailles , des instruments de musique , de grandes statues , des bas-reliefs , des inscriptions , en un mot tous les caractères d'une civilisation avancée.

Le plus grand temple de cette ancienne ville a 1080 pieds de tour, et 60 de haut; il est de forme carrée. L'intérieur est divisé en un certain nombre de salles. Une tour de 75 pieds de hauteur et de 30 en carré, s'élève du milieu de l'édifice. C'était probablement un observatoire. Il en reste quatre étages. Il y a des souterrains au-dessous du temple. Ce monument était bien construit et renfermait d'élégants bas-reliefs en stuc.

Mais nous ne parlerons ici que d'un oratoire situé sur une montagne d'un abord difficile, de 57 pieds de largeur sur 30 pieds de profondeur et 20 environ de hauteur. On arrive par 12 grands escaliers en pierre sur une esplanade de 120 pieds en carré. La toiture est formée de pierres bien jointes; il règne autour une double corniche en pierre d'un beau travail. La façade est tournée vers le nord. Ce temple est surtout remarquable par un bas-relief où figure une croix, telle que nous pourrions représenter dans nos églises ce signe de la rédemption.

Voici comment M. Dupaix décrit ce bas-relief de la Croix.

« Dans ce temple se trouve un symbole particulier, ou figure cruciforme, de la plus grande complication, peint sur une sorte de piédestal. Quatre figures d'homme, deux de chaque côté, considèrent cet objet avec vénération. Les deux qui sont le plus près de la croix sont vêtus de costumes différents de ceux que nous avons vus

jusqu'ici ; ils sont plus graves et méritent notre attention.

» L'un de ces personnages, plus grand que les autres , et qui semble être de la classe sacerdotale, offre sur ses bras élevés un enfant nouveau-né, dont la forme est fantastique ; l'autre personnage est dans l'attitude de l'admiration. Les deux autres sont placés derrière chacun de ceux-ci ; l'un représente un homme âgé qui tient dans ses deux mains élevées une sorte d'instrument à vent, dont le bout est placé dans sa bouche , et dont il semble tirer des sons ; ce tube est droit, composé de diverses pièces réunies par des cercles ou anneaux, et de l'extrémité inférieure sortent trois feuilles ou plutôt trois plumes ; car ces peuples avaient une prédilection marquée pour cet ornement. Le dernier personnage est une figure d'homme grave et majestueuse, dans l'étonnement de ce qu'il contemple. Les costumes et les ornements de ces grands bas-reliefs sont trop compliqués pour être décrits ; c'est tout ce qu'a pu concevoir et enfanter l'imagination exaltée de l'artiste et de l'inventeur. Le dessin ou le bas-relief lui-même peuvent seuls donner l'idée d'un tel travail ; les ornements entourent entièrement les figures sans les cacher.

» Une quantité innombrable d'hiéroglyphes accompagne cette représentation mystérieuse ; ils sont placés non-seulement près de la croix qui est l'objet principal , mais aussi autour des figu-

res latérales, et sculptés sur des dalles de pierre , ou plutôt sur une espèce de marbre d'un grain fin, de couleur jaune foncé, et distribué par lignes horizontales. Les sculptures précédentes occupent aussi d'immenses tables de pierre, qui tapissent les murs intérieurs des sanctuaires.

» On ne peut douter de l'impression que cause la vue inattendue de cette espèce de croix ; mais examinée avec attention et sans préoccupation , on reconnaît que ce n'est pas à la rigueur la sainte croix latine, que nous adorons , mais bien la croix grecque défigurée par des ornements extraordinaires (1). En outre , les ornements si compliqués et si capricieux ne répondent pas ici à la vénérable simplicité de la croix originale et à sa sublime signification. Il faut donc attribuer cette composition allégorique à la religion de ces anciens peuples, sur laquelle nous sommes obligés de garder le silence, n'ayant absolument aucune connaissance de ses cérémonies. »

M. Dupaix se borne à attribuer le signe religieux au culte des anciens peuples du Mexique , aujourd'hui éteints. Il aurait pu ajouter ceci : Ou ce symbole , qui est chrétien , annonce que le christianisme a été primitivement porté en ces lieux , ou bien l'attente du Rédempteur y existait, comme dans la Chaldée , l'Inde , l'Égypte

(1) L'auteur est contredit ici par la figure même qu'il donne de *cette croix*, qui a réellement la forme de la croix latine.

et les nations qui en sont venues. L'explication des hiéroglyphes qui entourent cette croix, leur comparaison avec les hiéroglyphes chinois, babyloniens, égyptiens, devra amener un jour des renseignements qui déchireront le voile sous lequel ce mystère historique et doctrinal est caché.

Rien ne s'oppose à ce que le bas-relief soit considéré comme antérieur au christianisme, parce que la croix se montre fréquemment sur les monuments égyptiens; que l'X et le T ont eu la forme crucifère, et que le signe est distinct dans les hiéroglyphes de la Chine. La croix sous la forme du T, *thau*, se voit communément sur les monuments de Palenqué. Or, on sait que c'était là un signe de salut, puisque Dieu, dans Ezéchiél (IX, 4 et suiv.) dit *aux six hommes* de la vision : *Frappez le vieillard, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant et les femmes; frappez jusqu'à la mort; mais ne tuez aucun de ceux sur le front desquels vous verrez le T, thau.*

L'avenir confirmera sans doute que la croix, dans le Mexique, comme ailleurs, a été avant l'ère chrétienne, un signe sacré de rédemption à venir. Un historien de la conquête espagnole a dit, d'après un bruit par lui recueilli, que le roi Tartarax adorait, dans un oratoire, une croix et une image de la Reine du ciel.

Quoi qu'il en soit de ces faits, il n'en est pas moins démontré aujourd'hui, que les premiers peu-

ples de l'Amérique sont venus de l'Asie et en ont eu la civilisation. N'est-ce pas dire qu'ils ont dû en avoir les traditions religieuses ?

Mais à propos de la croix, il sera bon de signaler en ce lieu combien elle remonte haut, puisque d'après les livres chinois en langue primitive, le premier homme lui-même honora ce signe mystérieux. « Le Thau ou T chaldéen, dit M. de Paravey (1), se faisait autrefois X, ou en forme de croix grecque, suivant S. Jérôme.

» Quant à la croix, signe de culte et d'adoration, même avant le supplice de Jésus-Christ, on peut ouvrir le *Chou-king* (2), et l'on verra que Hien-yuen (confondu par la plupart des auteurs avec Hoang-ty, ou le Seigneur rouge, c'est-à-dire Adam), VOULANT HONORER LE TRÈS-HAUT, joignit ensemble deux morceaux de bois, l'un *droit* et l'autre en *travers*, et de là eut le nom Hien-yuen. Car Hien est le nom de la barre de bois en travers, et Yuen celui du bois qui était placé droit, ou dans la direction du nord au sud, disent les commentateurs.

» Le *Chan-hay-king* cité en cet endroit, parle également de ce mont Hien-yuen; il dit que ce fut là que Hoang-ty se retira pour se mettre à l'a-

(1) Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples. Paris, 1826, pag. 102 et suiv., et n° 22. pl. vi.

(2) Edition de Guignes, page xciii, Discours préliminaire du P.P rémare, *Histoire des temps mythologiques*, tirée du *Lou-sse* de Lo-py.

bri des vents et des pluies , et place ce mont célèbre au bas du mont Kouen-tun.

» Enfin p. cxxx , (*Chou-king*) , même discours préliminaire , où se trouve plus spécialement l'histoire de Hoang-ty ou d'Adam , inventeur de tous les arts, on dit qu'il naquit sur le mont ou la colline Hien-yuen , colline que certains mettent au nord de Kong-sang, autre pays mythologique, ou *antédiluvien*.

» Si l'on rapproche ces traditions primitives de celles des Arabes, qui assurent (1) que Noé sauva avec lui le crâne vénéré d'Adam , et l'enterra , après le déluge , sur le mont où fut ensuite dressée la croix, à Jérusalem ;

» Si l'on se rappelle que Lo-py , auteur du *Lou-sse*, ouvrage chinois assez étendu que nous possédons , et où nous avons vérifié les passages traduits par le P. Prémare, était de la secte des Tao-sse, c'est-à-dire de celle fondée par Lao-tseu, auteur du *Tao-te-king* , livre célèbre où est mentionnée la Trinité chrétienne ; alors comme les Tao-sse ne sont autres que les Sabéens de la Chaldée, et comme Lao-tseu était presque contemporain d'Ezéchiel , et a pu le connaître en Chaldée, on s'expliquera comment ses disciples ont pu consacrer la croix au Très-haut , et comment, tracée sur le front , elle marquait ce culte pur des élus et pouvait les sauver. »

(1) *Hist. univers. des Anglais*, tom. I.

Nous laissons encore les rationalistes devant ces faits, contre lesquels il balbutieront sans doute, mais qu'ils ne détruiront pas.

IX.

Suite du même sujet.

Quelqu'effort que l'esprit mauvais ait pu faire pour altérer, chez les peuples idolâtres, les traditions bibliques, ces traditions ont survécu partout. C'est ainsi que dans les mystères des sauvages de l'Amérique, existent clairement les dogmes d'un Dieu créateur et d'un Dieu Réparateur. Ces mystères enseignent, en effet, qu'une femme, la mère des hommes, est l'aïeule de Tharonhiaugon, leur Dieu, né dans le temps et qui a vécu parmi les hommes. Ce fils ne cherche qu'à faire le bien. Il est né d'une Vierge et agit au-dessus des forces humaines.

Les peuples du Pérou avaient placé une déesse vierge dans le ciel ; elle était la dispensatrice des pluies et des autres influences de l'atmosphère. Le Père Bouchet, écrivant à Huet, évêque d'Avranches, lui parle de certaines circonstances de l'histoire des Indiens, lesquels ont envoyé des colonies en Amérique. « Le Dieu Chiven, y est-il dit, eut pitié de la nature humaine ; il parut sous la

forme d'un homme, et avala sans façon tout le venin, dont le malicieux serpent avec infecté l'univers. »

Dans le sacrifice que les mêmes Indiens font d'un mouton, on récite une prière, dans laquelle on dit à haute voix : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra ? Quand sera-ce que le Rédempteur paraîtra ?*

Les Caraïbes, au moment d'une éclipse, dansaient avec certains bruits, croyant que le Moya ou le démon, allait manger la lune ; ils espéraient par là conjurer le danger. Les commentateurs ont vu là un double symbole ; ce sont d'une part les efforts que l'esprit de ténèbres a faits pour perdre les hommes, puis la victoire que devait remporter sur lui le libérateur, né d'une mère Vierge. La Lune, on le sait, a représenté Minerve, la déesse vierge de la mythologie. Saint Jean lui-même, dans l'*Apocalypse*, nous représente quelque chose de semblable, dans cette femme revêtue du soleil, qui a une lune sous ses pieds, et un diadème surmonté de douze étoiles. Cette femme est au terme de l'enfantement ; le dragon a sept têtes, est couronné d'autant de diadèmes ; sa queue entraîne la troisième partie des étoiles du Ciel. Il attend la délivrance de la femme, pour dévorer le fruit de ses entrailles ; mais la prédestinée met au jour un Fils, qui doit être le maître de toutes les nations. Ce Fils est porté au Trône de Dieu ; la femme est conduite dans la

solitude , au lieu que le Seigneur lui-même lui avait préparé. Un grand combat est livré dans le ciel entre Michel et le Dragon , chacun suivi de ses anges. L'antique Serpent est vaincu et chassé du ciel à jamais avec ses révoltés.

Il n'est pas inutile, pour confirmer cette figure des Indiens et des peuples d'Amérique , qu'un dragon voulait dévorer la lune, figure du Serpent infernal, de rapporter ce que disent Plutarque (1) et Alexandre Aphrodisien (2). D'après ces deux auteurs , les anciens faisaient retentir leurs cymbales d'airain, dans la persuasion où ils étaient de l'efficacité de ces instruments pour chasser les esprits mauvais dont la lune était pleine ou investie , et ils jetaient d'épouvantables cris pendant son éclipse.

Les incrédules eux-mêmes ont reconnu l'attente universelle d'un Réparateur divin. Après avoir trouvé cette croyance chez les Orientaux , chez les Romains, chez les Celtes, Boullanger (3) la constate dans le Nouveau-Monde : « Tous les Américains, dit-il, attendaient du côté de l'orient, qu'on pourrait appeler le pôle de l'espérance de toutes les nations, des enfants du soleil ; et les Mexicains, en particulier, attendaient un de leurs anciens rois, qui devait les revenir voir par le côté de l'aurore , après avoir fait le tour du monde.

(1) *De facie in orbe Lunæ.*

(2) Lib. I, prob. 46.

(3) *Recherch. sur l'orig. du desp. orient.*, t. X, p. 116 et 117.

Enfin, il n'y a aucun peuple qui n'ait son expectative de cette espèce. »

Après Boullanger , écoutez ce qu'avoue aussi l'athée Volney : « D'autre part, les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie un dogme parfaitement analogue. On n'y parlait que d'un grand médiateur , d'un juge final , d'un Sauveur futur , qui, *Roi, Dieu, conquérant et législateur*, devait ramener l'âge d'or sur la terre , la délivrer de l'empire du mal et rendre aux hommes le règne du bien, la paix et le bonheur (1). »

Volney ne parle pas de l'Amérique ; mais nous savons que l'Asie a en partie peuplé ce continent ; puis, ce qui n'est pas moins démontré , c'est que l'Atlantide, continent détruit, fut autrefois le chemin de l'Amérique. La destruction de ce continent paraît, il est vrai, anté-diluvienne ; mais l'Amérique a été peuplée par des descendants de Noé, qui y auront pénétré par le Kamtchatska , alors contigu à l'Amérique , et par le détroit de Béring, où sont des îles nombreuses. On a d'ailleurs établi que les peuples de l'Amérique et ceux du nord-est de l'Asie, ont la même origine, car :

1° Les Esquimaux ressemblent aux Groënlançais par les traits du visage, le langage, les vêtements, la manière de vivre, les mœurs;

(1) *Les Ruines*, édit. in-4, p. 64.

2° Toutes les nations américaines se ressemblent par la constitution physique et les qualités morales : en outre, leur ressemblance avec les tribus dispersées du nord-est de l'Asie fait croire qu'elles tirent leur origine de ces tribus ;

3° Les Mexicains , lors de la conquête de leur pays , disaient que leurs ancêtres étaient venus d'un pays éloigné , situé au nord-est de leur empire ;

4° La partie de l'Amérique la plus voisine de l'Asie est la plus peuplée, ayant reçu la première des migrations des peuples du nord-est de l'Asie ;

5° Les Espagnols ne trouvèrent point de chevaux dans l'Amérique, ces animaux étant étrangers aux régions du nord-est de l'Asie ;

6° Le nom de Canada vient d'une branche de Huns, de Canad, région du nord-est de l'Asie; les Huirones, demeurant dans le voisinage des Mogols, ont donné leur nom aux Hurons , et les Mandchoux, qui habitaient la Tartarie chinoise, expliquent celui de Manco qu'a porté le fondateur de l'empire du Pérou.

Robertson, dans son *Histoire de l'Amérique* , affirme tous ces faits, comme aussi les principales traditions bibliques conservées par les anciens Américains.

Partout donc existait, dans les siècles antérieurs au christianisme , l'attente d'un Messie , d'un Homme-Dieu , qui relèverait l'humanité de sa chute, qui rachèterait le monde. Plus on cherche

dans l'histoire des peuples, plus on remonte haut, plus cette vérité qui domine les autres est évidente. On remplirait des volumes de témoignages.

X.

Mithra est le dieu médiateur.

Comme point de transition de l'Orient, qui porta ses traditions partout, à l'Occident, où le christianisme devait plus tard magnifiquement fleurir, et avoir le centre de son unité dans cette Rome qui, de la sorte, continuerait son empire sans fin, nous traiterons, dans ce chapitre, de Mithra, le dieu médiateur.

Les Chaldéens furent la nation qui conserva le mieux les vérités primordiales que Dieu révéla au premier homme, comme aussi un contact immédiat avec le peuple de Dieu, leur fit recouvrer la portion de ce trésor qu'ils avaient peut-être perdue. La Chaldée étant la contrée antique la plus versée dans la science théologique, on s'explique l'immense influence qu'elle exerça sur toutes les régions de l'Asie occidentale. Sa religion fut pratiquée à Babylone, à Ninive, comme aussi en Phénicie, en Syrie, en Assyrie, en Perse, en Arabie même. D'après les Pères de l'Eglise, les Chaldéens furent les instituteurs des

mystères, auxquels furent initiés plus tard les héros grecs : la Grèce reçut sa religion de la Phénicie. Au quatrième siècle de notre ère, Jamblique, cité par Damascius (*De Principiis*, p. 115, édit. Copp.), proclame encore que la théologie chaldéenne est la plus parfaite de toutes celles qu'il connaît.

Mais les livres chaldéens ne nous sont pas parvenus. On en trouve quelques extraits seulement dans les fragments qui nous restent de Béroze (1) et dans le *De Principiis* de Damascius. Les *Oracula chaldaica* représentent sans doute aussi une partie des antiques doctrines chaldéennes.

Les brillantes découvertes de MM. Botta et Layard, non loin des ruines de Ninive, et une exploration des monuments de l'ancienne Perse, ont montré qu'Hérodote a dit vrai en assurant que les Perses avaient reçu des Chaldéens d'Assyrie le culte de Mithra, ainsi que les types des emblèmes divins et les figures symboliques que l'on observe à Persépolis, à Nakhschi-Roustem, à Bisoutoun et ailleurs. C'est en rapprochant les monuments de l'art et les fragments conservés des livres sacrés des Chaldéens d'Assyrie, que M. Félix Lajard, dont nous analysons ici une lettre à M. l'abbé Nicolas, est parvenu à retrouver la *trace des principaux dogmes religieux* de ces peuples. L'exposition qu'en fait ce savant s'applique nomi-

(1) Ap. Eusèb., *Chron.*, et dans les *Frag. hist. græc.*, publiés par Didot, t. II, p. 495.

nativement aux Perses, et se rapporte à l'époque où Zoroastre, l'élève des Chaldéens d'Assyrie, dote son pays du *Zend-Avesta*. La religion antérieure des Perses était analogue à celle des Védas chez les Indiens. La prédilection de l'Écriture sainte pour les Perses est une preuve des analogies des doctrines religieuses de ces derniers et de celles des Juifs et des Chrétiens.

« Zoroastre, répudiant le culte impie et licencieux des divinités féminines adorées chez les Babyloniens, les Ninivites, les Syriens, les Phéniciens, les Phrygiens, sous les noms de Mylitta, de *Reine des cieux* (*Méleket-aschsamaïm*), Aschtaroth ou Astarté, Dercéto, Atergatis, Rhéa ou Cybèle, etc., ne reconnaît que des dieux mâles ou androgynes; il reconnaît un Dieu suprême, invisible, incompréhensible, sans commencement ni fin, et il le nomme Zarvâna Akarana (Zarouân), c'est-à-dire le Temps sans bornes ou l'Éternel. De ce Dieu suprême sont émanées deux divinités mâles, l'une bonne, c'est Ormuzd; l'autre mauvaise, c'est Ahriman. Le nom zend d'Ormuzd est Ahura-Mazâdo, qui signifie l'être vivant, très-savant (1). Ce dieu est aussi appelé Çpento-mainyus, le Saint intelligent, par opposition à Ahriman (2), dont le nom Zend, Angrô-mai-

(1) Voyez Eug. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I. 1^{re} partie, p. 70-82.

(2) *Ibid.*, p. 88 et suiv.

nyus, signifie le Méchant intelligent (1), et non l'être caché dans le crime, comme le croyait Anquetil. D'Ormuzd est né le dieu Mithra, et d'Ahriman le dieu Mithra-Daroudj, l'ennemi personnel de Mithra, comme Ahriman, la couleuvre à deux pieds, le serpent infernal, est l'ennemi personnel d'Ormuzd. Cet antagonisme, qu'on a appelé les deux principes, se poursuit; et dans le *Zend-Avesta* (2), nous trouvons opposé à l'homme pieux, juste et pur, qui est l'incarnation de Mithra, un Mithra Daroudj-homme, impie, méchant, impur, qui est l'incarnation de Mithra-Daroudj ou du péché.

» Zarouân, Ormuzd et Mithra composent une triade divine, qui représente la pensée, la parole et l'action, et aussi les trois modes de temps, le Temps-sans-bornes ou la sempiternité, le temps-limité, qui est la durée assignée à l'existence du monde créé, et le temps périodique, qui se compose de la durée du mouvement du soleil et de la lune. Mais non-seulement les trois personnes de cette triade ne se confondent pas en un seul

(1) Mithra n'est point simplement le chef des Izeds, comme on l'a cru longtemps avec Anquetil. Dès l'année 1826, j'ai avancé qu'il était un des trois dieux des Perses; et mon opinion sur ce point s'est trouvée justifiée par le témoignage d'une inscription gravée en caractères cunéiformes sur les murs de Persépolis, au temps d'Artaxerxès. Après le nom d'Ormuzd, on lit ces mots zends: *Mathra-baga*, c'est-à-dire Mithra-dieu. Voyez Lassen: *Ueber die*, etc.

(2) T. I, 2^e part., p. 196, n^o 1; p. 287, n^o 1; t. II, pp. 205, 211, 224.

dieu, mais la seconde et la troisième, Ormuzd et Mithra, ne sont pas éternelles ; leur durée est limitée à celle du monde , qui est exprimée par un cycle symbolique de douze millénaires. A l'expiration de ce cycle , c'est-à-dire lorsque la dualité devra rentrer dans l'unité, Ormuzd et Mithra, Ahriman et Mithra-Daroudj, ainsi que tout ce que renferme le monde créé , s'absorberont dans le sein de Zarouân ou de l'Éternel (1).

» Sur les monuments figurés des Perses , leur triade divine est représentée par un emblème très-ingénieusement composé , d'autant plus digne d'une mention particulière, qu'il va nous rappeler le langage symbolique de la Bible , et que nous ne possédons pas le chapitre où Zoroastre traitait de la triade. C'est un grand cercle ou une couronne, dont le centre est occupé par la moitié supérieure d'une figure humaine, implantée sur le corps et les ailes d'une colombe. Le cercle ou la couronne (2), symbole d'éternité , est ici l'image

(1) *Zend-Avesta*, t. I, 2^e partie, p. 26 et 82 , note 10 ; t. II, p. 223 et ailleurs.

(2) Rappelons-nous que le dieu des Chaldéens, entre autres noms , portait celui de Cronus, Κρόνος, identique avec Χρόνος, qui est le nom de Saturne chez les Grecs, et qui signifie le temps ; et remarquons l'origine commune des mots corona, couronne, et chronos, temps, et des mots annus, anno, année et annulus, annello, c'est-à-dire petit cercle. Les Allemands disent kranz et les Anglais crown pour couronne, ce qui nous ramène aussi à corona et à chronos.

« Ormuzd , roi du firmament, a créé le monde *par la parole*. Cette parole est : *Je suis*.

abstraite du Temps-sans-bornes, Zarvâna-Akarana ; et les Perses comme les Assyriens, ne paraissent pas avoir eu une autre manière de représenter leur dieu suprême. La figure humaine est Ormuzd, à l'image de qui fut créé Meschia, le premier

» Mithra, roi du ciel mobile, roi du vivant ou de la terre, roi des morts ou des enfers (*), prononce la parole, chargé qu'il est, par Ormuzd, de présider à la reproduction des êtres. Son nom signifie même, en zend, la parole, λογος, *verbum*. Il doit incessamment et partout combattre Ahriman, Mithra-Daroudj, et le mal, entretenir l'harmonie dans le monde, servir de modèle aux hommes, et remplir les fonctions de médiateur entre Ormuzd et eux ; mais non pas entre Ormuzd et Ahriman, comme Plutarque le croyait, et comme Anquetil a eu le tort de le répéter d'après cet écrivain. Le texte du *Zend-Avesta*, dans sa propre traduction (**), justifie pleinement ma remarque : « *J'adresse ma prière à Mithra, que le grand Ormuzd a créé MÉDIATEUR sur la montagne élevée, en faveur des nombreuses âmes de la terre* (***) ». Aussi voyons-nous Mithra présider à la célébration des mystères ou à l'initiation, institution fondée sur le *dogme de l'immortalité de l'âme et de la chute du premier homme* ; institution qui, en développant les facultés intellectuelles, morales et physiques des néophytes, par un enseignement progressif reposant sur l'alliance intime de la théologie et de la philosophie, avait pour but de donner à chaque initié le moyen de parvenir aux trois degrés de pureté : la pureté de pensée, la pureté de parole, et la pureté d'action, sans lesquelles on ne peut rentrer dans les demeures célestes. Et remarquons bien ici que la résurrection des morts, annoncée par Zoroastre, doit s'opérer en corps et en âme. L'âme ressuscitera la première, puis le corps ; de même qu'à la création l'âme fut donnée la première, puis le corps (****). »

(*) Le triple caractère que ces passages attribuent à Mithra était aussi celui que revêtait la Vénus assyrienne, et même la Vénus des Grecs. Voyez mes *Recherch. sur Vénus*, p. 72 et suiv.

(**) *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XXXIV, p. 381 et 382.

(***) *Jesché de Mithra*, XII^e cardé.

(****) *Zend-Avesta*, t. II, p. 376, 377 et 412.

homme. La colombe est le symbole sous lequel Mithra, de même que la Vénus assyrienne, sont représentés sur les monuments du culte public, comme sur les monuments du culte secret de chacune de ces deux divinités. On voit dans ce dernier symbole un nouvel exemple des emprunts faits par les Chaldéens aux Juifs et aux Syriens; et dans l'emblème de la triade des Perses, l'imitation fidèle d'un type d'origine chaldéenne, que nous trouvons très-anciennement employé sur les grands bas-reliefs découverts à Nimroud, près des ruines de Ninive, sur les petits monuments qui proviennent de fouilles faites sur le sol antique de la Babylonie, de la Syrie, de la Phénicie. »

Mithra, poursuit M. Lajard, comme *médiateur*, comme sauveur, comme rédempteur, offre à Ormuzd, pour le rachat du péché du premier homme, le *sacrifice* sanglant d'un taureau, sacrifice expiatoire, dont la signification symbolique se comprend facilement lorsqu'on remarque que, dans la langue zende, le même mot qui signifie *taureau* signifie la *vie*. Mithra enseigne donc à l'homme qu'il doit faire à Dieu le sacrifice de ses passions charnelles, et rendre à son âme la liberté qu'elle a perdue en s'alliant aux principes de la matière. Sur un des plus célèbres monuments du culte romain de Mithra, celui qui fut trouvé à Rome dans une grotte du mont Capitolin, on lit les mots NAMA SEBESIO, que ce dieu prononce au moment où il plonge son poignard

dans le corps du taureau. Ces deux mots , dont le premier appartient à la langue des Perses , signifient : *Gloire à Sébésius* , le même dieu qu'Ormuzd. Cette formule est un résumé laconique de la prière que, dans les livres sacrés des Perses , Mithra , les mains levées vers le ciel , adresse à Ormuzd , pour implorer le pardon du péché commis par le *premier couple humain* ; et les paroles de Mithra sont ici en parfaite harmonie avec celles que Zoroastre met dans la bouche d'Ormuzd lui-même , et dont le sens est que si Meschia (le premier homme) n'avait pas rendu à Ahriman un culte qui n'était dû qu'à Ormuzd, *son âme, créée pure et immortelle, serait parvenue au séjour du bonheur dès que le temps de l'homme créé pur serait arrivé* (1).

» Ici, comme ailleurs , nous découvrons plus d'un emprunt fait à la théologie des Chaldéens d'Assyrie ; car, si d'un côté nous voyons Mithra remplir les fonctions de *médiaire* et si nous savons , par le témoignage d'Hérodote (I, 131), que ce dieu était identique avec la divinité primitivement hermaphrodite dont les Assyriens firent leur Vénus-Mylitta , d'un autre côté ne voyons-nous pas, dans l'*Iliade*, Homère assigner à la Vénus des Troyens le rôle d'une *divinité médiatrice*, qui intervient sans cesse, auprès de Jupiter ou de Junon , en faveur d'Enée , ce modèle de

(1) *Zend-Avesta*, Jescht de Taschter, VI^e cardé , p. 189, et Jescht de Mithra, XIII^e cardé, p. 214.

piété religieuse et filiale, ce héros dont la vie et les actions sont empreintes de la perfectibilité qui fut le but primitif de l'institution chaldéenne des mystères ? Pouvons-nous oublier qu'Enée était réputé fils de Vénus ? Et ne devons-nous pas croire que les Troyens, feudataires du grand roi d'Assyrie, le roi des rois, avaient, comme les Phéniciens, reçu des Assyriens le culte de cette divinité ? En même temps ne nous est-il pas permis de rapprocher des statues et des bas-reliefs qui représentent Mithra offrant à Ormuzd le sacrifice symbolique du taureau, une série nombreuse de monuments grecs et romains, sur lesquels Vénus, dans la même attitude que Mithra, offre à Jupiter ou à Junon un semblable sacrifice ? Or les types de ces deux catégories d'antiquités figurées appartiennent aux Grecs asiatiques, qui, sans nul doute, les avaient composés d'après les modèles que leur avaient fournis les Perses pour le culte de Mithra, et plus anciennement les Assyriens, les Phéniciens, les Phrygiens, pour le culte de Vénus. Remarquons enfin que si le double témoignage d'Homère et des monuments de l'art rapproché de l'épithète *σωτῆρα*, *sauveuse*, qui était attribuée à Vénus-Uranie, nous autorise à croire que les Grecs considéraient Vénus comme une *divinité médiatrice*, ils n'ignoraient point que la fonction de *médiateur* appartient également à Mithra. La traduction française que vous avez citée, monsieur, d'un passage de Plutarque

en fait foi , mais le texte grec est bien précis ; car on y lit ces mots : Διὸ καὶ Μιθρῆν Περσῶν τὸν μεσίτην ὀνομαζουσιν (1) , c'est-à-dire littéralement : *Voilà pourquoi les Perses appellent Mithra le médiateur*. Ce texte est donc parfaitement d'accord avec le témoignage des livres sacrés des Perses , où nous trouvons à plusieurs reprises le titre de *médiateur* également décerné à Mithra (2). Et, pour le dire en passant, ne devient-il pas évident que Platon avait emprunté à une source orientale la doctrine du *Logos* et du *Sauveur* , qui est exposée dans les passages de ce philosophe que vous avez si à propos cités parmi les traditions relatives à l'attente d'un *libérateur*. Platon , comme Zoroastre, comme Pythagore, ne doit-il pas être compté au nombre des disciples des Chaldéens d'Assyrie ?

» Pour me résumer , je dirai que le système religieux des Perses reconnaissait un *Dieu suprême* , invisible , incompréhensible , sans commencement ni fin, une *Triade* qui régit le monde, et qui est composée de ce dieu et de deux dieux créés et invisibles, dont l'un remplit les fonctions de *Médiateur* et de *Sauveur*. Ce système enseignait l'immortalité de l'âme, la chute du premier homme , la vie future , les récompenses et les peines dans cette vie future, la résurrection en corps et en âme et les trois degrés de pureté d'action.

(1) *De Isid. et Osir.*, t. VII, p. 457 ; éd. Reiske.

(2) *Zend-Avesta*, t. II, p. 212, 213, et ailleurs.

Zoroastre enfin , se posant en *messie* ou *libérateur*, annonce (1) au monde entier qu'après sa mort naîtront de lui d'une manière miraculeuse , trois fils, Oscheberbami, Oschedermah et Sosioch ; que chacun à des époques différentes apportera aux hommes, pour les convertir à la loi , un des trois livres du *Zend-Avesta*. Sosioch ne paraîtra que vers la fin des siècles , dans le douzième millénaire. A sa voix toute la terre embrassera la Loi, « il chassera du monde de douleur le germe du *Daroujd* à deux pieds (l'homme impur) ; il détruira celui qui fait du mal au pur ; les corps du monde seront purs (2). » Enfin ce dernier libérateur « opérera la résurrection des morts et le renouvellement des corps (3). »

» Si chez les Perses, ces dogmes , ces croyances, comme je n'aurais pas de peine à le prouver , se trouvent liés à un système théogonique et cosmogonique mieux ordonné, et beaucoup moins entaché de fables ou d'obscurités, que ne le sont les systèmes religieux des nations païennes qui furent en contact avec les Juifs, ne devient-il pas facile de comprendre pourquoi , dans l'ancien Testament , les Perses sont exceptés du nombre des peuples à qui les écrivains sacrés crient anathème ; pourquoi l'Eternel se sert même de Cyrus pour délivrer les Juifs de la captivité qu'ils subis-

(1) *Zend-Avesta*, t. I, 2^e partie, p. 418.

(2) *Zend-Avesta*, t. II, p. 278.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 264.

sent depuis Nabuchodonosor , et faire relever les ruines du temple de Jérusalem ? Si la prédilection de Dieu se manifeste dans ces paroles : *Anno autem primo Cyri regis Persarum, ad explendum sermonem Domini quem locutus fuerat per os Jeremiæ , suscitavit Dominus spiritum Cyri regis Persarum* (1), les sentiments religieux de Cyrus et son empressement à obéir à l'inspiration de Dieu ne se révèlent-ils pas dès le début de son célèbre édit : *Omnia regna terræ dedit mihi Dominus Deus cæli, et ipse præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem, quæ est in Judeâ* (2) ? Et si , plus tard , nous voyons le choix d'Assuérus tomber sur Esther , et les Juifs , Mardochée à leur tête , acquérir une grande influence à la cour de Perse, ne trouvons-nous pas dans ces faits une nouvelle preuve de la bienveillance et de la sympathie qu'établit entre les Perses et les Juifs une certaine communauté de croyances religieuses ? Comment enfin ne pas rapporter à cette même communauté et aux desseins de la divine Providence la secrète inspiration qui amena les mages auprès du berceau de Jésus-Christ ? Une tradition constante les fait arriver de la Perse même ; et les premiers hommages solennels que reçoit en naissant l'Enfant-Dieu, le Sauveur du monde, ce sont eux qui viennent les lui offrir. Une autre tradition nous

(1) *Paral.*, XXXVI. 22. — I, Esdras, I, 1.

(2) *Paralip.* XXXVI, 23. — I, Esdras, I, 2.

montre que d'âge en âge, chez les Perses et dans tout l'Orient, s'était transmise une prédiction de Zoroastre, qui annonçait que le *Libérateur* naîtrait d'une vierge... »

Tels sont les témoignages que la vérité historique cumule et cumulera sans fin contre les faux sages qui osent asseoir leur athéisme sur ce qu'ils nomment avec si peu de fondement la science.

XI.

Traditions messianiques dans la Grèce antique.

La science moderne, pleine de suffisance et de vanité, semble n'être qu'une longue conspiration contre le Christianisme; mais pour l'esprit qui se dégage des calculs intéressés de l'erreur et des tendances matérialistes du rationalisme, la vraie science est celle qui marche d'accord avec la révélation. Cette lumière, qui est la seule vraie, interroge l'histoire de bonne foi, et les annales du monde témoignent partout en faveur des enseignements de la Bible. C'est ainsi que les dogmes du Pentateuque forment le fond de toutes les religions, bien que défigurés en mille endroits par l'idolâtrie. Pour ce qui est du Réparateur promis et attendu, nous avons vu les nations orientales en conserver unanimement la tradition. Cette tradition existait aussi, nous l'avons vu, en Amé-

rique, au milieu de ces civilisations dont nous ne savons rien, si ce n'est que nous rencontrons sur le sol qu'elles foulèrent des traces magnifiques de leur existence. La Grèce, fille et héritière des peuples asiatiques, s'exprime comme il suit, relativement au Messie attendu, par la plume de Platon :

« Le juste parfait, dit-il, est celui qui cherche, non pas à paraître vertueux, mais à l'être. Il faut qu'il soit privé de l'estime du public ; car s'il passe pour juste, il aura des honneurs et des récompenses, et l'on ne pourra savoir s'il pratique la justice pour l'amour de ces biens ou pour la justice elle-même. Il faut donc qu'il soit dépouillé de tout, excepté de la vertu ; il doit n'en avoir pas même la réputation, mais passer pour injuste et méchant ; et comme tel, être fouetté, tourmenté, mis dans les chaînes, privé de la vie, et, après avoir souffert toutes sortes de maux, ÊTRE CRUCIFIÉ. » (*De Republ. lib. II.*)

Il est impossible sans doute de mieux spécifier la fin douloureuse de l'Homme-Dieu, qui cependant n'eut lieu que 371 ans après la mort de Platon.

« Un autre passage non moins singulier du même Platon, est celui où il définit Dieu comme Dieu se définit lui-même. Il dit que Dieu a tout fait par son *Verbe*, et que le *Verbe très-divin* a rendu l'Univers harmonique et visible ; il donne le nom de *Père*, de *Seigneur*, au père de l'auteur du

monde. Il distingue de bons et mauvais Anges ; enseigne que notre âme est l'image, la ressemblance de Dieu. Ces discours et quelques autres pareils ont fait dire à saint Clément d'Alexandrie que Platon, nouveau Prométhée, avait dérobé des Livres saints quelques étincelles du feu sacré qu'ils renferment. V. PLATON, in *Timæo* ; le même, in *Epinomide* ; le même, in *epistol. ad Hermiam, Erastum et Coriscum* ; le même, de *Leg.*, I, 10 ; le même, in *Phædone* et in *Alcibiade*, 1, et CLÉMENT ALEX., *Stromat.*, lib. 1. M. de Maistre a un mot fort heureux à ce sujet ; il appelle la philosophie de Platon : *La Préface humaine de l'Évangile.* » (Peignot, *Choix de Pensées.*)

Platon, qui avait écouté les prêtres de l'Orient, avait donc appris d'eux à glorifier le Verbe, et il annonça ce Verbe fait chair. Sans doute aussi il avait interrogé en Égypte les souvenirs messianiques imprimés sur les parois des temples, de même qu'il y avait recueilli la croyance des patriarches dans le Messie. C'est ainsi qu'on voyait à côté d'un autel, à Memphis, la figure d'un enfant couché dans une crèche, avec une vierge à ses pieds qui lui tendait les mains. Ptolémée avait remarqué cette peinture et en avait demandé l'explication aux prêtres (1). S. Epiphane (*In Vita Hier.*) et S. Dorothee (*In Sérap.*) disent que c'était un monu-

(1) Paschal Rapine de Ste-Marie, *Christianisme naissant dans la Gentilité*, II, p. 104.

ment de la prédiction de Jérémie , qui s'était réfugié à Memphis , et qui avait prédit le renversement des idoles, lorsqu'une Vierge aurait enfanté, et que l'Enfant aurait été couché dans une crèche , puis amené en Egypte , où sa présence accomplirait ces prodiges.

En Elide (1), la figure d'une Vierge écrasait un dragon, qu'elle tenait sous ses pieds. Jason fit bâtir , à Athènes , un temple qu'il dédia , selon le vœu de l'Oracle, à la Vierge qui devait enfanter un Dieu, et être la Mère de son Créateur.

Les Argonautes (2) élevèrent dans la ville de Cysique , après l'avoir conquise , l'an trois-mille de la création , un autre temple qui fut consacré à une Vierge pure , qui sans connaître aucun homme, devait donner au monde un Seigneur, un Dieu. Bosius, livre IX de son *Histoire de l'Eglise*, raconte longuement ces faits.

L'autel du Dieu inconnu , d'Athènes , était très-ancien parmi les Grecs. Laërce et Lucien en sont la preuve dans ce qu'ils en disent. Qui osera contester qu'il n'y eût là un hommage rendu au vrai Dieu, au Réparateur à venir ? S. Paul ne devait-il pas un jour annoncer sur les lieux mêmes ce Dieu qu'Athènes ne connaissait pas et que pourtant elle honorait ? C'est l'opinion de Baronius et de beaucoup d'autres savants théologiens

Un texte de S. Thomas demande à se placer ici,

(1) Pausan. , *In Eliac*.

(2) Métaphrast. Apud Bur. 8.

à propos de ce que raconte Théophane (Ad an. 780). » Le Christ a été révélé à une foule de Gentils, comme on le voit par les choses qu'ils ont prédites. Car Job dit (xix, 25) : *Je sais que mon Rédempteur est vivant*. La Sibylle a aussi fait des prophéties sur le Christ, comme le dit saint Augustin (*Contra Faust*, lib. XIII, cap. 5). Dans l'histoire romaine, on lit aussi que, du temps de Constantin et d'Hélène, sa mère, on découvrit un sépulcre dans lequel se trouvait un homme ayant sur sa poitrine une lame d'or sur laquelle on avait écrit : *Le Christ naîtra d'une Vierge, et je crois en lui. O soleil, tu me verras de nouveau, à l'époque de Constantin et d'Hélène* (1). D'ailleurs, s'il y en a qui ont été sauvés sans avoir connu la révélation, ils ne l'ont pas été sans la foi du Médiateur, parce que, quoiqu'ils n'aient pas eu la foi explicite, ils ont eu du moins la foi implicite dans la providence divine, en croyant que Dieu délivre les hommes de la manière qu'il lui plaît et selon que l'Esprit l'a révélé à ceux qui connaissent la vérité, suivant ces paroles de Job (xxxv, 11) : « C'est Dieu qui nous rend plus éclairés que les animaux de la terre (2). »

Hilduin, évêque de Reims, rapporte la conférence de S. Paul et de S. Denis-l'Aréopagite, le jour de la conversion de ce dernier. L'apôtre,

(1) Théophane. Ad an. 780.

(2) D. Thom. Somme de Théol., de l'acte de foi, art. 7.

visitant les temples d'Athènes, s'arrêta devant l'autel qui avait pour titre : *Au Dieu inconnu*, et l'ayant considéré, « il s'adressa au Sénateur qui l'accompagnait, et lui demanda quel était ce Dieu dont il était parlé. Il n'est pas du rang des autres, lui fut-il répondu ; il ne s'était pas encore manifesté. Il ne devait paraître qu'à l'âge futur, dans lequel il établirait un empire universel et sans fin. S. Paul demande si ce Dieu doit être un homme ou un esprit. — Ce sera un vrai homme et un vrai Dieu qui renouvellera le monde (1). » C'est alors que l'apôtre s'écrie :

« Le Dieu que j'annonce est celui que vous attendez, et ce Dieu inconnu à vos Pères, est celui qui s'est fait connaître de nos jours ; il est né d'une Vierge, il a souffert sous Ponce-Pilate pour le salut des hommes, et reviendra juger les vivants et les morts. Israël le connaît déjà, et la Judée est remplie de sa gloire. Joignez donc votre foi à la nôtre, et reconnaissez enfin celui que vous avez jusqu'ici méconnu. »

S. Denis-l'Aréopagite fut dès-lors converti.

Mais ce Dieu inconnu d'Athènes, ce Messie attendu en Israël, annoncé chez tous les peuples, a-t-il jamais cessé d'être redouté, d'être attendu chez ces peuples ? Non sans doute, car les Juifs eux-mêmes nommaient ce Dieu inconnu, un Dieu caché ; les Ethiopiens, un Dieu sans nom ; les

(1) Hilduin. *In Vita S. Dion.*

Bordelais, eux aussi, un Dieu inconnu ; les Perses faisaient son service dans les grottes ; les Egyptiens le couvraient d'un voile qu'on n'osait soulever, et mettaient à ses côtés l'image du silence. N'était-ce point là la marque que le Messie ne s'était point encore montré et que le monde était dans l'attente de sa lumière ?

XII.

Le Prométhée des anciens, c'est Adam. Le Messie dans Eschyle.

Plusieurs savants ont déjà fait, pour quelques parties, un rapprochement entre les récits de la Bible et ceux de la mythologie. Il viendra un homme plus hardi ou plus heureux que ses devanciers, lequel achèvera cette *concordance*, destinée à établir l'abolition des dogmes et des traditions bibliques, mais aussi leur parfaite identité partout, primitivement, chaque peuple ayant son origine en Asie et se rattachant par un lien indispensable aux patriarches.

M. Rossignol, conservateur du Musée impérial de Saint-Germain, a fait la lumière sur Prométhée, personnage mythologique dans lequel il reconnaît Adam.

Nous résumons ici cette dissertation.

Prométhée nous apparaît dans la *Théogonie* d'Hésiode. Eschyle en a mis le drame sur la scène. Ce poète est le dramaturge religieux par excellence, et c'est surtout dans les annales religieuses qu'il faut étudier l'histoire.

Eschyle a pris pour base de sa tragédie une tradition universelle. Son œuvre est une théologie dont voici le thème, selon M. Rossignol :

1° Prométhée prend le feu du ciel.

2° Il est enchaîné.

3° Il est délivré.

Trois parties à chacune desquelles correspond un fait traditionnel :

1° Le premier homme voulant se faire comme un Dieu.

2° Ses immenses douleurs, fruit de son crime, dans lequel il est comme enchaîné sur la terre.

3° Sa délivrance.

La première et la troisième partie de la trilogie d'Eschyle sont perdues; il reste la seconde, qui rappelle l'une et annonce l'autre.

Eschyle s'est chargé de nous donner l'étymologie du nom de Prométhée : « C'est un sage, un homme aux vues profondes et prodigieusement sublimes (1); il voit loin devant lui comme un prophète. Aussi le grand évêque d'Hippone, résumant les traditions classiques, l'appelle le *très-bon docteur de sagesse* (2). C'est lui qui préside à la nais-

(1) Vers 18.

(2) *Civit. Dei*, lib. XVIII, c. 8.

sance de Minerve, disent quelques mythologues (1); d'autres ont vu en lui la sagesse du Père (2), mieux eût valu dire son image et sa ressemblance. Quoi qu'il en soit, Prométhée est le type de cette intelligence humaine, ce premier flambeau qui, dès l'origine des peuples, les a tous éclairés de ses lumières : c'est de lui qu'ils ont reçu tous les arts (3).

Prométhée ne s'aperçoit pas des malheurs où il va entraîner l'humanité ; il se fait traître et voleur, comme le dit Eschyle (4), prenant au ciel ce que Dieu s'est réservé. C'est l'arbre de la science, si fatal à l'orgueil.

Avant cet événement funeste, il y eut un âge de bonheur rapporté par la tradition. « On voit dans la vieille poésie d'Hésiode, que Jupiter irrité voulut alors que l'homme, à qui la terre était autrefois amie, en tirât sa nourriture à force de fatigues, et que c'est Prométhée qui a causé le mal et les travaux à lui et aux hommes à venir (5).

» Duris de Samos prétend que Prométhée fut chassé du ciel pour avoir aspiré à l'hyménée de Minerve, la personnification de la science (6). Quelques autres introduisent dans ce récit une femme dont il abuse ; enfin Nicandre de Colophon,

(1) Pind., *Schol.* p. 64. V. Stanley, *od.* 1664.

(2) Voir *Comment.* de Stanley, p. 714.

(3) Vers 5015.

(4) Vers 28-29 et 36.

(5) *Les Travaux et les Jours.* Vers 49, 56, etc.

(6) Banier, t. II, p. 120, in-4, etc. *Prométhée.*

que je cite, parce qu'il l'est rarement, veut que le crime de Prométhée ait été d'avoir voulu la gloire du serpent (1). Aussi Kratos, dans le drame d'Eschyle, dit-il à Prométhée qu'il fait mentir son nom (2) ; et sans cesse le chœur lui dit qu'il n'est pas sage. — Il serait peut-être plus justement appelé Epiméthée, et j'ai de fortes raisons de croire que ce prétendu frère de l'audacieux Titan, pourrait bien n'être que la personnification de son nouvel état (3).

» Il ressort, en résumé, de tout le drame d'Eschyle, que le grand crime de Prométhée, comme celui d'Adam, est la glorification de la nature humaine ; après l'un comme après l'autre, celui qui vivait autrefois sur la terre sans maux et sans pénibles labeurs, vit ensuite accourir à lui l'affliction et la vieillesse, dit le contemporain d'Homère ; car, ajoute-t-il, la main d'une femme souleva le grand couvercle du vase, et tous les maux se répandirent sur la terre.

» D'un autre côté, Prométhée se trouve, comme le premier homme, au berceau des peuples ; comme lui, antérieur à celui qui vit le déluge ; comme lui fils de la terre (4) ; comme lui prophète,

(1) Banier.

(2) Vers déjà cité.

(3) *Ἐπιμηθέωμαι* prendre conseil après l'événement. Vers 94 et 95.

(4) Homère, Callimaque, Epicure, Démocrite d'Abdère, selon Censorinus, disent aussi que l'homme fut formé de boue.

comme lui ayant eu des relations dans sa chute avec le serpent, avec la femme, avec la science ; enfin, pour quiconque voudra prendre la peine d'étudier les antiquités, Prométhée sera l'ombre défigurée de l'homme que la Bible nous montre à la tête de tous les hommes ; il est difficile de trouver une parité plus frappante. »

... « Prométhée, dans les plus anciens auteurs et les mythologues les plus fameux, occupe la place que nous lui assignons, il est placé au commencement du monde, avant le déluge ; car voici ce que je trouve dans la *Bibliothèque des dieux d'Apolodore* : « Deucalion, fils de Prométhée, et mari de Pyrrha, vivait dans le temps que Zeusse décida à abolir... la race abominable qui formait le siècle d'airain. » Donc, Japet que les Grecs regardaient avec raison comme l'auteur de leur race, et que la sibylle bérosienne met au nombre des trois fils de Xisuthrus, appelés par Moïse de Corène Sim, Titan et Japetosthe, a été arraché à sa place naturelle et violemment transporté par-delà Xisuthrus et ses fils, c'est-à-dire, Noé, Sem, Cham et Japhet ; car dans les sources grecques, Japet, descend de Prométhée, père de Deucalion, qui se sauva du grand cataclysme au moyen d'un coffre de bois. »

Prométhée est donc le premier homme (1). Seu-

(1) D'après la chronologie adoptée par les Grecs, relativement aux patriarches anté-diluviens, on est forcé de reconnaître Adam dans Prométhée; mais on sait que les anciens

lement, dans le passage qui précède, l'Eden et le déluge sont confondus. Mais, a soin d'observer ici M. Róssignol : « les Grecs, qui ne connaissaient rien d'antérieur à Japet, aucun personnage plus fameux que ce père de l'Occident, rattachèrent à lui tous les débris de leurs traditions, même les plus anciennes. Nos historiens du moyen-âge nous ont appris ce dont les hommes sont capables en fait de généalogie.... Prométhée se perd au commencement du monde, et la plupart des traits qui se groupent autour de lui sont des traditions plus ou moins vraies, plus ou moins indépendantes de l'histoire primitive que la Genèse raconte. Faisons la part de la poésie, de l'imagination, de l'ignorance, de l'intérêt, du paganisme, il restera quelque chose qui ressemblera beaucoup à nos traditions bibliques. »

Mais poursuivons notre étude sur le *Prométhée* d'Eschyle.

« Voilà l'homme devenu comme l'un de nous, » est-il dit chapitre III, verset 22 de la Genèse. Cette parole ironique de la Trinité dans l'Écriture, se retrouve, bien que délayée et peu digne, dans les *Travaux et les jours d'Hésiode*, vers 53 et suivants : « Zeus en colère lui dit : Fils de Japet, dont la science surpasse celle de tous, tu te réjouis, pour avoir volé le feu, et m'avoir trompé ;

ont souvent confondu les actions des personnages des premiers temps, et c'est ainsi que l'on a attribué à Prométhée, l'histoire de la chute d'Adam.

mais cela sera un grand mal pour toi et pour les hommes à venir, auxquels pour le feu je donnerai le mal ; réjouissez-vous donc tous maintenant , embrassez chacun vos douleurs ! »

» C'est sur le Caucase, dit M. Rossignol, que Prométhée, ce fils d'Asia, selon quelques mythologues, est frappé par la justice divine (1). Les ministres du Dieu qu'il n'a pas respecté (2) le chassent, l'entraînent (3) ; le voici sur la cime désolée du Caucase, seul comme Adam, pour qui la terre venait d'être maudite, et le moindre bruit fait peur à l'un et à l'autre (4). »

Qui ne reconnaîtra ici le fond du récit géné-siaque ?

Eschyle introduit d'abord sur la scène Kratos et Hephestos, ministres de la majesté divine, la justice et la miséricorde. Ecoutez leur dialogue :

« Sur ces rocs aux flancs rudes et escarpés, dit Kratos, lie cet audacieux avec des chaînes de diamant ; il a volé ta gloire pour la donner aux hommes.... Ta compassion est vaine ; quoi ! tu chancelles ? Pourquoi ne détestes-tu pas cet être que les dieux ont maudit ? ton honneur, il l'a livré aux hommes.... »

» Héphestos répond : « Attacher dans la région des orages un dieu mon parent, — je n'en ai pas la force.... »

(1) *Prométhée* d'Eschyle, vers 1, etc., *scholies*. — (2) Vers 10. — (3) Vers 1 et 2. — (4) Vers 127. Voir la Genèse, ch. III, v. 8 et 10.

» Kratos. — Comment peux-tu ne pas exécuter les ordres du père ?

» Héphestos. — Toujours tu es impitoyable.

» Kratos. — Ta compassion n'est pas un remède ; cesse donc de faire des choses inutiles. .. On ne s'élève pas au-dessus des dieux.

» Héphestos. — Il est vrai ; je n'ai rien à répliquer.

» Kratos. — Hâte-toi donc de le charger de chaînes !.. Frappe,.. presse,.. déchire cette bouche arrogante, cette poitrine pleine d'amour-propre...

» Héphestos. — Hélas ! ô Prométhée ! je gémis sur tes douleurs.

» Kratos. — Tu balances encore ! les ennemis de Jupiter te font gémir !

» Héphestos. — Tu vois un horrible spectacle.

» Kratos. — Je vois qui a trouvé sa récompense.

» Héphestos. — Ton langage est semblable à toi...

» Kratos. — Tu es doux, mais ne me reproche pas ma sévère parole.

» Héphestos. — Retirons-nous , ses membres sont attachés.

» Kratos. — Sois fier maintenant ! Porte aux mortels les dons pris aux dieux, toi qu'on appelle si sottement Prométhée ! Ce ne sont pas les hommes qui te délivreront, et tu n'as pas en toi de puissance capable de briser tes liens (1). —

(1) Vers du commencement à 77.

Il y a si bien là la vérité génésiaque de la chute de l'homme, retracée, bien qu'avec altération, qu'au vers 27, il est dit : « Il n'est pas né celui qui doit y mettre un terme. »

La justice et la miséricorde se retrouvent dans la Bible, mais dans plus de sublime simplicité : Adam fuit ; on voit loin derrière le coupable, un ange brandissant une épée de feu.

Cependant il ne reste, dans ses maux, au premier homme et à ses descendants, qu'une lointaine espérance, qu'un *fort* qui n'était pas né (1)... « Le premier surtout, dit ici M. Rossignol, comme le fils de Thémis, sans allié sur cette terre, souffrait d'indicibles douleurs en attendant la puissance amie à lui signalée par le Dieu juste comme à Prométhée par la déesse de la justice, sa mère (2). »

Il est à remarquer que toutes les hautes intelligences de la Grèce ont affirmé ces traditions messianiques de la manière la plus positive, la plus nette : « Aristote invoque les plus vieux parmi les théologiens (3) immédiatement instruits de Dieu (4) ; et Platon disait : « Nous tenons ces oracles des anciens qui valaient mieux que nous et qui étaient plus près des dieux (5). » Aussi, comme le remarque Schlegel, dans son *Histoire de la philosophie* (6), les livres saints disent que le

(1) Vers 27.

(2) *Metaph.*, I. 3.

(3) Celse, dans Origène, l. IV. Paris, 1733, t. I, 529.

(4) *In Phileb.* Bipont. 1783.

(5) Leçon IV. — (6) Vers 99-840.

premier homme choisi de Dieu pour être le père de la nature entière, devint , une fois rentré en grâce avec lui , le plus sage et le plus grand de tous les prophètes ; que son œil pénétrant saisissait d'une seule vue l'ensemble des âges et de toutes les destinées humaines.

» Prométhée a, lui aussi , la vue du prophète ; il voit dans la profondeur des siècles ; c'est ce qui le fait gémir (1) ; c'est le vautour qui déchire sans cesse sa poitrine. Il sait ce qu'il doit souffrir , ce que l'humanité éprouvera ; il eût pu dire, comme le divin Théoclymène : Malheureux ! je vois tout enveloppé d'une nuit obscure ; j'entends dans l'avenir de sourds gémissements ; les joues sont baignées de pleurs ; partout les ombres descendent dans les enfers ; le soleil a perdu ses rayons et d'épaisses ténèbres ont chassé le jour (2).

» Mais il ne voit pas seulement des larmes tomber dans l'avenir (3) : comme Adam , Prométhée sait par révélation (4), et il attend une époque joyeuse, un libérateur qui ne sera pas un homme (5), et qui ne doit venir qu'après bien des siècles, dans une génération qu'il n'ignore pas , lui prophète (6), lui fils d'une divinité *juste*, qui a daigné lui dire le mystère de la liberté, et les douleurs de

(1) Théoclymène, aux poursuivants de Pénélope , dans Homère. Odyss., chant XX, v. 350. — (2) Vers 26 , avant et après, *passim*. — (3) Vers 872. — (4) Vers 83 et 84. — (5) Vers 852, etc. — (6) Vers 870.

la terre, jusqu'à ce que le *fort* soit né (1), ce *fort* qui sera le *libérateur*. »

Dans le drame de *Prométhée*, la promesse et l'espérance brillent d'un bout à l'autre, à côté de la chute, et l'empreinte de la tradition biblique est là imprimée en traits d'une formidable clarté.

« Je vois tout l'avenir devant moi, dit Prométhée (2). — Que voyait-il donc dans les âges ? — Il contemple un nouvel ordre de choses (3) ; — Jupiter en lui-même se calmera ; alors enfin il y aura entre eux eux l'amitié et la concorde qu'ils désiraient (4) l'un et l'autre. » On croirait entendre le prophète-roi s'écrier : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatae sunt*. La miséricorde et la vérité sont allées au-devant l'une de l'autre ; la justice et la paix se sont embrassées (5).

Il y a quelque chose de plus que l'attente du Messie, dans Prométhée ; il y a aussi la chute du paganisme, car il prononce ces mots caractéristiques : — *La couronne et l'honneur de Jupiter passeront sur la tête d'un nouveau Dieu*.

Et cette prédiction, elle est répétée dans le drame. Mais ne sait-on pas que Socrate, Platon, Alcibiade nomment un envoyé céleste, un Dieu qui doit venir ? Plus tard Lucien soufflètera publi-

(1) Vers 99, etc. — (2) Vers 186 et s. — (3) Vers 191, 192.

(4) Ps. LXXXIV, 11.

(5) Vers 191, 192.

quement Jupiter. On sait d'ailleurs qu'Eschyle fut persécuté par les prêtres d'Eleusis, à cause de ses hardiesses en faveur de la vérité.

Vers 191 du *Prométhée* d'Eschyle, il est parlé d'une *concorde désirée par l'un et par l'autre*, (*Prométhée et Jupiter*). Cette concorde, c'est le Sauveur qui l'amènera. Le chœur, dans lequel le poète met les sentiments de la Grèce, demande quand est-ce qu'il plaira au grand Dieu de mettre un terme aux maux de Prométhée ; il veut savoir quel est le fondement de l'espérance du coupable (vers 219, etc.) « Ecoutez, dit le fils de la Terre souffrant, descendez près de moi ; vous allez tout apprendre ; » (vers 273), et il pousse des gémissements qui rappellent ces paroles de Job :

« Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins, mes amis, car la main de Dieu m'a touché... « Les paroles textuelles de Prométhée sont celles-ci : « Ecoutez-moi, écoutez-moi : compatissez à mes malheurs. »

Les Océanides composent le chœur, et des airs où les soutenaient leurs ailes, elles descendent sur l'âpre rocher où le malheureux est retenu par des chaînes. L'Océan arrive et dit à son ami « d'être humble, s'il veut se sauver » (vers 313-320.) Il lui offre d'intervenir auprès de Jupiter. Prométhée, qui connaît sa destinée, refuse. Pour lui il est un mauvais médecin, incapable de se guérir ; il affirme qu'il doit souffrir dix mille ans et dix mille souffrances, avant de voir ses liens

se briser. C'est la Justice, sa mère, qui le lui a dit (vers 472, 508, 511.)

« Vénérons la puissance suprême, et ne *défi*ons pas notre intelligence (vers 555) ; semblables à Prométhée, nous sècherions sur la pierre ; comme lui, nous serions déchirés jusqu'au fond des entrailles, et nous n'aurions de paix que le jour où une force divine viendrait nous visiter. La raison est débile, aveugle devant les conseils de Dieu ; elle a des bornes qu'elle ne doit pas chercher à franchir. *Voilà*, dit le chœur, *ce que m'apprend ton triste sort, ô Prométhée* (vers 544). »

Nous devons voir ici la doctrine des sacrifices, qui ne furent pas un acte d'amour et de reconnaissance, mais une figure de l'holocauste sanglant, du sacrifice immense du Golgotha. « Puisse, dit Prométhée, mon esprit ne pas s'élever contre Jupiter ! Mais s'il arrivait qu'il eût tant d'audace, je ne cesserais de prier humblement les dieux par de saintes victimes, par l'immolation des bœufs (vers 528.) »

Ces réflexions sont si orthodoxes, que l'Église, à l'offertoire de la messe de Noël, se servant des paroles tirées du psaume XXIX, verset 7, paroles appliquées au Messie par St. Paul (aux Hébreux, c. X, v. 8) dit : « Vous n'avez point voulu, et vous n'avez point agréé les victimes, les oblations, et les sacrifices pour le péché, qui vous sont offerts selon la loi ; alors j'ai dit : Me voici, je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté. »

Le chœur est toujours dans l'attente. Prométhée ne parle que graduellement. Il a dit : « Jupiter n'évitera pas le sort qui le menace (vers 517). » Jupiter ici, c'est le paganisme, c'est l'orgueil infernal. « Qu'y a-t-il donc, dit le chœur, dans les destinées, pour Jupiter, autre chose qu'une puissance éternelle (vers 518)? — Parlons d'autre chose, reprend Prométhée; ce n'est point le temps d'ouvrir la bouche; il faut que je garde le plus profond silence (vers 521). » Eschyle redoute la persécution, en mettant davantage dans la bouche du personnage. Il en aura même assez mis, car il sera déferé devant la justice par les prêtres, et ne devra son salut qu'aux cicatrices dont il est couvert et qui témoignent de ses services rendus à la patrie. Socrate sera sacrifié dans le même âge, pour avoir défendu les mêmes principes.

Io, qui, dans Eschyle, représente Eve, comme cette dernière, est maudite, malheureuse, errante; elle est poursuivie par une colère céleste de rivage en rivage (vers 598, 644, 683); la terre baignée de ses larmes retentit de ses gémissements (vers 568, 741, 876). Rappelez-vous ici la femme, dans l'antiquité, malheureuse partout : Vénus elle-même n'est qu'une prostituée à qui les Dieux font des présents pour l'acheter.

La malheureuse Io, s'adressant à Prométhée malheureux, lui dit : « Qui, parmi les infortunés souffre comme je souffre, moi? — O sage fils de Thémis, dis-moi donc la fin de mes maux !

— Mais ne me cache pas ce que je dois souffrir encore (vers 604). »

Prométhée, qui a le don de prophétie, se tait.

« Qu'as-tu donc, ô Prométhée, reprend Io ? De grâce ne me cache rien ! Chassée par une voix divine et terrible (vers 664, 670) de la terre paternelle, j'ai perdu ma beauté (vers 674) et mon intelligence ; que dois-je encore souffrir, ô Prométhée, de grâce, réponds ! »

— « Je parlerai, puisque tu le désires ; écoute, fille d'Inachus (1), et n'oublie pas mon discours, si tu veux savoir les souffrances et le terme de ton voyage. »

Après l'avoir montrée errante, écrit M. Rossignol, et environnée de périls et de douleurs, passant, sans trouver la paix, fleuves et montagnes, allant de la Scythie sauvage chez les Chalibes à la poitrine de fer, du Thermodon et du Bosphore aux rives de l'Hybritès et à l'isthme Cimmérien, Prométhée lui dit : « Jeune fille, ce n'est pas tout ; tu es la victime d'un mari formidable ! Si tu te désolés maintenant, que sera-ce donc lorsque tu sauras les maux dont tu connais à peine le commencement ? Ta vie, c'est une mer épouvantablement orageuse (vers 742, 745). »

« Je multiplierai tes douleurs, avait-il été dit à Eve ; tu enfanteras dans la douleur ; tu seras sous

(1) Les Grecs confondirent les patriarches antédiluviens avec les patriarches postdiluviens ; mais ce fait n'atteint pas la vérité des traditions bibliques par eux conservées.

la puissance de ton mari , et il sera ton maître. »

« Avant la régénération du monde par le Christ, ajoute M. Rossignol , la femme est dans un état d'ignominie , de souffrance et de servitude que protègent les puissance du monde, l'opinion , les lois, les mœurs. Partout où notre religion n'est pas, ne la voyez-vous point encore , malheureuse Io, errante et éplorée , changée contre une vache chez les Tartares Nogays (1) ; labourant au Maroc à côté du bœuf ; en Amérique, déclarée par une langue de l'Ontario ne pas faire partie du genre humain ; et dans l'hérétique Angleterre (naguère encore) vendue pour quelques schellings sur ses places publiques ? »

Le chœur attend toujours le secret de la délivrance. Maintenant qu'il sait que cette rédemption est commune à la femme , Prométhée exprimera le fond du mystère.

« Grave , continue-t-il , grave profondément dans ton esprit les paroles que va dire un infortuné, dont les douleurs n'auront de terme qu'à la chute de Jupiter (vers 754).

— Quelle joie, s'écrie Io, car c'est par lui que je suis malheureuse (vers 757).

— Sois en sûre, il sera dépouillé de son sceptre royal (vers 768 et suivants) : *Une femme enfantera un fils*, qui le détrônera (vers 757. Alors tu auras vu le dernier fleuve du monde, frémi de-

(1) *Bibl. univ.*, juillet 1831.

vant les monstres, entendu le mugissement des mers.

» Io. — Cette révolution est-elle donc inévitable ?

» Prom. — Jupiter ne l'évitera pas. Il faut que je sois délivré.

» Io. — Qui donc te délivrera malgré lui ?

» Prom. — Femme, un fils de ta race.

» Io. — Que dis-tu ? mon fils te délivrera ?
(vers 768 et suiv.)

» Prom. — Il est une Terre promise par les destins à toi et à tes descendants par de longues années (vers 812) ; c'est là, dans cette région triangulaire que baigne le Nil sacré, que doit s'accomplir la parole prodigieuse (1) de l'Oracle, qui naguère t'appela franchement future épouse de Dieu (vers 823 et suiv.). C'est là qu'une main divine te touchera seulement, et tu deviendras mère sans avoir connu l'homme, ô vierge d'Inachus (vers 848, 850... 897.) Alors enfin ton âme aura trouvé la paix (vers 847) ; puis de ta race naîtra un *Fort* qui sera mon libérateur. C'est ma mère, l'antique Justice, qui m'a dit cet oracle (vers 871 et suiv.) »

« Or ce *Fort*, ce désir d'Io, l'attente de Prométhée, l'espérance du chœur, c'est-à-dire de tous ; ce fils de race royale, issu d'une vierge visitée par un Dieu, doit avoir la puissance divine,

(1) L'Égypte, pour la Palestine, erreur de détail.

et dominer sur la terre et dans les cieux ; car Jupiter tombera ; sa chute est inévitable (vers 918 et sans honneur. Il ne triomphera pas du prodige futur ; le fils de la jeune fille (vers 648) trouvera une flamme plus puissante que la foudre, une voix plus forte que le tonnerre ; il brisera le trident de Neptune , qui fait trembler la terre. « Voilà ce que je désire, dit Prométhée, et ce qui s'accomplira (vers 928) » (M. Rossignol.)

Qui vient de parler cependant , d'une manière si claire, de l'avènement du Messie ? Est-ce Isaïe ? est-ce un autre des voyants de Juda ? Ne sont-ce pas des textes réunis des divers livres de la Bible, jetant, à des siècles de distance , des clartés sur la venue du Désiré des nations ? Non , c'est Eschyle , un poète grec , qui , dans une tragédie, consigne la vivante tradition de la chute originelle , caractérise en termes d'une étonnante clarté la naissance de l'Homme-Dieu, et prédit la déchéance de l'idolâtrie et du règne de Satan.

Ici une pensée envahit l'esprit : que sont donc ces faibles qui , dans leur arrogance, disputent à Jésus-Christ sa divinité ? Et quelle est cette société, qui se détourne de sa route, pour prêter l'oreille aux discours insipides autant qu'impurs de ces tapageurs intéressés d'une philosophie qui ne soutient pas l'examen ?

XIII.

Le Cabbale est un des monuments historiques des traditions messianiques universelles.

En intitulant ce livre : *Histoire de Jésus-Christ d'après la science*, nous avons voulu ne devoir nos preuves qu'à des témoignages qui ne sont pas directement ceux des Livres saints. En renonçant à nous servir de cette suite non interrompue et miraculeuse de faits divins contenus dans la Bible, nous nous sommes promis de les confirmer par l'Histoire profane, et c'est sur le terrain même des incrédules que nous avons voulu nous trouver, pour leur y infliger les plus éclatants démentis. Que si nous invoquons la Cabbale hébraïque, c'est qu'elle regarde les Juifs en dehors des livres inspirés, et que nous rangeons ce monument de l'antiquité parmi ceux qui appuient les croyances orthodoxes, sans pour cela avoir rien d'absolument canonique.

Qu'est-ce que la cabbale proprement dite, et distincte de certaines pratiques erronées que le temps y a introduites ? Reuclin la définit : « La science des révélations cachées, reçues par traditions. » La vérité s'est couverte ici de certains atours ; mais le mystère de la Rédemption y est manifeste. La légende ici revêt des formes qui ne peuvent pas être de l'histoire ; mais le fond pro-

clame encore l'attente continuelle du Messie. Voici l'analyse de la Cabbale :

Adam ayant péché, mais ayant conçu le repentir de sa désobéissance, Dieu parut sur un trône, au milieu de la cour céleste ; le Seigneur communiqua à ce dernier ses intentions et lui adressa ces paroles de la Genèse : *Voilà Adam comme l'un de nous*. En même temps il lui montra, non pas Adam pécheur, non pas un ange, mais un Adam céleste, l'Emmanuel, qui devait être le Réparateur du monde. Dieu ajouta : *Et à présent qu'il ne porte point sa main à l'arbre de vie pour en manger*. Par cette nouvelle sentence, le Tout-Puissant déclarait aux bienheureux Esprits deux nouveaux secrets, l'un que le nouvel Adam, l'une des personnes divines, opèrerait la rédemption du monde par l'arbre de la croix, où il étendrait ses mains ; l'autre que ce grand mystère ne s'opèrerait que dans un temps à venir.

Cependant l'ange Gabriel est député vers Adam, qui était plongé dans une profonde tristesse. Il console le premier homme et lui inspire la confiance en la miséricorde du Créateur, puisque de sa race naîtra un héros illustre, innocent, pacifique. Le nom de ce sauveur sera composé de quatre lettres comme celui de Jehova. Par une volontaire oblation de lui-même, le Fort portera la main à l'arbre de vie, et en prendra du fruit qui sera le salut de tous ceux qui mettront en lui leur espérance.

Voilà, disent les Hébreux, l'origine de la Cabale, la première des vérités manifestées aux anges et aux hommes, la plus insigne des révélations, le principe des traditions auquel les visions, les apparitions, les confirmations du mystère réparateur se rattachent.

C'est ainsi que le Messie est attendu, dès le commencement. Adam, dans son allégresse, élève un autel sur la montagne de Moria, où il était ; il immole un taureau en action de grâces. Il a un fils. Eve, croyant que c'était le sauveur promis, s'écria : *J'ai acquis par la grâce de Dieu un homme, qui portera le nom de quatre lettres.* Elle donne à son premier né le nom de Caïn, qui signifie : possession de Dieu. Mais ce fils annonçant un mauvais naturel, nos premiers parents jugèrent que ce n'était pas celui qu'ils attendaient. Ils eurent ensuite Abel, dont le nom avait aussi quatre lettres. La Cabale ou révélation communiquée aux deux frères, Caïn s'en moqua. Abelse soumit aux volontés divines, sachant que le Sauveur devait mourir par le bois, et voyant Caïn courroucé venir contre lui avec une massue, il ne fit aucune résistance, n'exprima aucune plainte, dans le désir que Dieu acceptât son oblation ; il reçut le trépas auquel il s'offrit pour la rédemption des hommes.

Adam, voyant la corruption en la famille de Caïn, espéra en Seth, le fils qui avait remplacé Abel, et dont le nom, composé également de

quatre lettres , veut dire : *Résurrection*. Seth devint père d'Enos, *l'homme promis*. Le Seigneur fut ardemment invoqué ; on attendit le Rédempteur.

Cependant l'espérance des justes était trompée d'une génération à l'autre. Noé vint ; il obéit à la volonté divine , il espéra en le bois qui devait opérer le salut du monde. Ayant trois fils , il plaça ses espérances sur Sem, et demanda à Dieu de trouver en lui le Réparateur. Son vœu ne fut pas exaucé , et l'ange de Sem , nommé Jophiel , l'avertit que Dieu enverrait un Christ plus digne que Sem et d'un mérite autrement élevé.

Abraham fut aussi averti par l'ange Zadkiel que le salut de la terre pourrait s'accomplir dans sa race. L'ordre de Dieu, fait au patriarche , de lui immoler son fils unique , et la promesse que les générations à venir seraient bénies en lui , lui firent croire que Dieu choisissait Isaac pour son Christ. Cette croyance s'accrut par la désignation, comme lieu du sacrifice , du mont Moria , où Adam et Abel avaient présenté leurs victimes. Cependant l'ange qui empêcha de consommer l'immolation, déclarant que Dieu était satisfait de l'obéissance, apprit à Abraham que la réparation n'aurait pas lieu pendant sa vie. Isaac reçut la même communication de l'ange Raphaël.

Des deux fils d'Isaac , Esaü le chasseur ne devait pas être choisi pour continuer la tige de Jessé, mais bien Jacob , le pasteur à qui il était

dit : *Les peuples vous serviront , et les nations vous adoreront* (Gen., 27.)

Cette prophétie , qui se répandit , fit encore penser que Jacob serait le Sauveur ; cette opinion s'accrédita, lorsqu'on apprit les révélations dont il avait été favorisé, surtout celle qui était relative à l'échelle miraculeuse. La porte du ciel ne lui avait-elle pas été ouverte ? N'avait-il pas vu le nom de Jehova écrit en caractères resplendissants, et entre les quatre lettres qui le composent , une cinquième, une S, représentant une lampe , celle du sanctuaire ? C'était la déclaration entière de la nature du Messie , Dieu de miséricorde et de bonté. C'est en mémoire de cette vision , qu'au même endroit furent élevées les pierres qui avaient servi d'oreiller à Jacob, autel où il répandit de l'huile , pour honorer l'Oint de Dieu , ce Jésus qu'il venait d'apercevoir. Toutefois Péliel, l'ange de Jacob, l'instruisit des desseins de Dieu, qui voulait faire naître le Messie de sa descendance, mais non pas de son vivant. Le patriarche fit alors venir ses douze enfants , leur annonça leurs destinées , et leur parla de l'objet de leurs désirs, en ces mots : *Le sceptre ne sortira point de la maison de Juda, et le Législateur ne manquera pas en sa race , jusqu'à ce que le Silo , ou l'Oint de Dieu paraisse , lui auteur duquel les peuples s'assembleront.*

Ainsi il est dit que le Messie sortirait de la maison de Juda ; mais on était incertain du

temps où il paraîtrait. Quelques-uns prirent Moïse pour le Christ ; mais Moïse était de la race de Lévi , non de celle de Juda. On fit la même supposition pour David ; mais le règne de ce roi n'avait pas été un règne de paix. Les yeux se portèrent sur Salomon ; mais ce prince n'avait pas persévéré dans le bien.

Les justes demeuraient incertains de l'époque où naîtrait le Lion de Juda , et ils adressaient au Ciel de ferventes prières : « Nous vous conjurons, Seigneur, disaient-ils, d'envoyer Celui que vous avez promis aux hommes. Ah ! si vous vouliez ouvrir les cieux et descendre jusqu'à nous. Réveillez votre puissance et venez nous sauver. O Dieu , convertissez-nous ; montrez-nous votre face , et nous serons sauvés. Je vous attendrai , mon Dieu , mon Sauveur, qui devez me délivrer de mes péchés, et les jeter dans une mer de sang. Vous viendrez, et vous ne tarderez pas. Vous vous êtes déjà avancé en vue du salut de votre peuple , en vue de son salut que vous devez opérer avec votre Christ, au milieu de la terre. »

Tel est l'esprit de la Cabbale des Hébreux, tradition antique et respectable , qui s'élève contre les sophistes et les athées contemporains. Il en ressort que la révélation du Messie a été faite à Adam, le premier prophète, le plus savant homme qui ait existé de la création à Jésus-Christ. En second lieu , nous voyons là l'apparition des anges aux patriarches , comme cela est indiqué

dans la Bible , qui seulement ne donne pas à ces purs esprits les noms portés dans la Cabbale. Une réflexion naît ici d'elle-même : si les démons ont visité familièrement les Apollonius, les Plotin, les Jamblique, pourquoi les bons anges n'auraient-ils pas été attirés par l'innocence des saints ? En dernier lieu , disons que les patriarches préféreraient le mariage à la virginité , dans l'espérance d'être pères du Messie.

Tout ceci démontre que la succession des patriarches , soit avant , soit après le déluge , n'a point cessé d'attendre le Rédempteur et d'aspirer vers sa venue. Ce sont eux qui ont maintenu dans le monde l'attente du Sauveur , qui l'ont prêché, qui lui ont ménagé , pour le temps de son avènement , des adorateurs et des temples.

Nous ne quitterons pas la Palestine , pour interroger Rome et l'Occident sur les traditions messianiques, avant d'avoir placé ici la substance d'un savant travail du chevalier de Paravey, relatif à la Judée , pays de la vigne et du froment, symboles de l'Eucharistie qui devait y être instituée à Jérusalem, la veille du sanglant rachat du Golgotha.

XIV.

La Chine colonisée par la Judée. La Judée pays primitif du froment, symbole eucharistique , et de la croix qui y fut adorée depuis la plus haute antiquité.

Ce chapitre est pris en entier à un des plus

excellents travaux de M. de Paravey , intitulé : *Dissertation sur le pays de Ta-tsin , et le nom antique et hiéroglyphique de la Judée.*

L'explication du nom de *Ta-tsin* va nous montrer la Judée comme le pays où l'on adore la croix : où l'on offre à Dieu le froment, symbole mystique. Cette appellation hiéroglyphique nous est fournie par la Chine , dont le nom est identique à celui de la Judée.

Il est historiquement établi que , dès l'année 781 de J.-C., on connaissait à Si-ngan-fou, dans le Chen-sy, province occidentale de la Chine, une croix célèbre en pierre , *chargée de noms syriaques de tous les prêtres qui l'avaient dressée.*

Le P. Kircher, dans la *Chine illustrée*, a donné un *fac-simile* de cette croix , avec une traduction assez confuse des caractères qu'elle porte. Le P. Visdelou , évêque de Claudiopolis , avait refait cette traduction, qu'il accompagnait de notes précieuses. Les noms des prêtres inscrits étaient des noms occidentaux, connus par les listes qu'a recueillies Assemani. L'image de cette croix a aussi figuré dans divers autres ouvrages.

A la bibliothèque impériale, galerie Mazarine, parmi les manuscrits, sur un vaste rouleau envoyé de Chine, existe l'empreinte exacte des signatures et de l'écriture d'apôtres de la foi chrétienne qui, dès l'an 635 de Jésus-Christ, quittèrent la Syrie ou la Chaldée, et traversèrent l'Asie entière, pour évangéliser l'ouest du Céleste-Empire.

L'inscription dont il s'agit ici donne un nom remarquable au pays sacré où elle fait naître le *Mixi-ho*, c'est-à-dire le Messie, pays qui par conséquent ne peut être que la Palestine. On sera étonné d'ailleurs de voir dans cette appellation, bien antérieure au christianisme, le symbole du comble ou du ciel, surmontant dans sa forme hiéroglyphique, soit *deux mains* qui semblent invoquer *une croix*, soit des *épis de blé* ou *froment mystique*, autre symbole chrétien, et que paraissent recueillir ou offrir ces mêmes mains.

En écriture primitive, « le pays où naquit le Messie portait donc, même avant cette naissance miraculeuse, le nom de *Pays de la croix céleste et adorée*, ou aussi *Pays céleste*, où se recueillait et s'offrait le blé par excellence, c'est-à-dire le *froment*, type figuratif de Jésus-Christ. »

Ces noms remontent au moins à l'époque de David. Ils sont tirés du dictionnaire le plus parfait et le plus authentique de la Chine. Le *Santsay-tou-hoey*, ou Encyclopédie chinoise, existant à la bibliothèque impériale, livre XIV, 3^e section, représente un marchand, venant du pays sacré sus-désigné, et qui apporte le corail-rouge recueilli par les Phéniciens, et les étoffes fabriquées à Damas, en Syrie, dès les temps les plus anciens. Une inscription explicative accompagne la gravure.

Hérodote et Pline font présumer que la Chine ou pays des Sères, cités pour leur sagesse, fut connue des anciens Arabes, Syriens ou Phéni-

ciens , et fut civilisée par eux , Cuvier pensait de la sorte à la fin de sa vie.

» Le docteur Hager a montré que les Syriens, traversant la Perse et les deux Buckaries, avaient su, de tout temps , et à l'aide de leurs chameaux rapides, se rendre en Chine , et y avaient laissé des colonies qui, sorties de la Syrie, avaient par cela même porté le nom de Syriens de l'Orient ou *Sères*, nom qu'on eût pu également écrire *Cères*, en employant le C, du nom des céréales.

» Trouvant, dans ces contrées lointaines , des sauvages grossiers, de race mongole et autres, qui ne pouvaient prononcer la lettre R , et avec lesquels ils durent bientôt s'allier , ils leur enseignèrent l'écriture hiéroglyphique , encore usitée à cette époque en Egypte , en Arabe , en Syrie, en Babylonie, en Perse, et, fondant chez eux une colonie à laquelle ils donnèrent tout naturellement le nom même du pays d'où ils étaient sortis, ils établirent ainsi , dans le nord-ouest de la Chine, c'est-à-dire dans la partie la plus proche de la Perse, et par cela même la moins sauvage, l'antique et illustre principauté de Tsin. Cette principauté, dont l'histoire est développée par de Guignes, dans le tome premier de son *Histoire des Huns*, fut établie, nous dit-il , par un prince célèbre surtout par son talent dans l'équitation, et dans l'art d'obtenir d'excellents chevaux. »

A partir de ce prince, on possède les annales de cette colonie des Tsin de la Palestine. Les

relations de cette colonie avec l'Arabie , la Judée et la Syrie, se conservèrent toujours. Ce furent ces relations qui tirèrent de la barbarie les Mongols et les autres indigènes de l'Asie orientale. Chez ces colons syriens venus en Chine, se rendaient les marchands du *Ta-tsin* ou de la Judée, apportant le corail des pêcheries phéniciennes, les étoffes de Damas, les perles du golfe Persique.

Après l'expédition d'Alexandre, se fonda dans le Kaboul et le Khorassan , l'empire grec de la Bactriane, dont nous savons si peu. Le premier empire réellement fondé en Chine, celui de Tsin, ne date que de 236 avant Jésus-Christ , et coïncide avec la destruction de cet empire de la Bactriane. Ces faits portent à croire que le célèbre Chy-boangty , prince guerrier de l'état de Tsin , aidé de beaucoup d'occidentaux , donna lui-même naissance à ce vaste empire; il commença la grande muraille. Il fut puissamment secondé dans ces conquêtes, soit par de nouveaux Syriens, venus de Palestine, soit par les débris de l'empire grec de Bactriane. C'est dans ce mouvement politique que les hiéroglyphes de l'Egypte , ses lois, ses mœurs , ses usages furent introduits en Chine. Peut-être aussi faut-il attribuer une partie de ces importations égyptiennes en Chine , aux ébranlements occasionnés par les conquêtes antérieures d'Osymandias et de Sésostris, à la dévastation de l'Egypte par Cambyse.

Revenons au nom de *Ta-tsin* , c'est-à-dire des

grands Tsin ; donné aux Syriens de la Palestine par les colonies syriennes, fixées chez les Mougols de la Chine. Tsin n'était qu'une prononciation tartare et altérée de celui de la Syrie ou des Sères ; car il a des composés où il se prononce, même en Chine, non-seulement Tsin ou Tsin, mais aussi Tsou ou Tser, ou Tsères, comme le liraient les Japonais.

De Tsin est venu Chine. La Bible elle-même nous présente, chez les Hébreux, des familles antiques portant le nom de Sin ou Cinéens. Palestine a bien pu se prononcer Pales-Tsin. Tyriens a pu se prononcer Tsiriens, Tsinien, peuple de Tsin. Le mot Sarrasin ne renferme-t-il pas la double forme de seres et tsin ? La ville de Bethsané, en Judée, n'était-elle pas la ville de Sané, Sené, ou de Thsen ? La capitale des Juifs ne se nommait-elle pas Tsion ?

L'épithète Ta, qui veut dire grand, appartenant au pays de Palestine et de Phénicie, prouve que ce dernier pays avait été la métropole de ces colonies lointaines. Les anciens auraient donc précédé les modernes dans la manière de nommer leurs colonies d'outre-mer, prenant ces dénominations à la mère-patrie ; c'est ainsi que les modernes ont dit : la Nouvelle-France (le Canada), la Nouvelle-Orléans, et que les colonies anglaises de l'Amérique donnent encore à la petite île d'où elles sont venues le nom de Grande-Bretagne.

Nous pourrions ajouter ici, avec le docte Hager, que cette colonisation de la Chine par la Judée s'est renouvelée à diverses époques ; que Dureau Delamalle fils (1), avec les seuls auteurs hébreux, grecs et romains, a démontré que le froment et les céréales ont été cultivés d'abord en Judée ; que Moïse lui-même, annonçant à son peuple la terre promise, s'écrie : « Dieu t'introduira dans une bonne terre, dans une terre à torrents d'eau, remplie de sources jaillissantes, la *Terre du froment, de l'orge et de la vigne*, où naissent le figuier, le grenadier et l'olivier, une terre d'huile et de miel, et dont les pierres sont de fer (2). »

Diodore de Sicile ne place-t-il pas lui-même la ville de Nysa, où naquirent, dit-il, Osiris et Isis, et où ils trouvèrent et plantèrent la vigne, l'orge et le *Froment*, dans l'Arabie Heureuse, c'est-à-dire dans la Judée arabe, véritable terre de promission et de bonheur ?

D'après les livres sacrés conservés actuellement en Chine, mais venus un jour de Phénicie et d'Égypte, Heou-tsy ou Sem fut celui qui, après le déluge, présida à l'agriculture, aussi bien qu'au culte. En outre, divers scholiastes de la Bible placent le séjour de ce patriarche, tige d'Abraham, de David et du Messie, en Judée, pays où nous voyons ensuite le roi de Salém ou le pontife Mel-

(1). *Annales des sciences naturelles*, t. X, p. 64. Année 1826.

(2). *Deutéronome*, ch. VIII, v. 7 et 8.

chisédech , offrir le sacrifice symbolique du pain et du vin.

C'est ainsi que sur les antiques médailles samaritaines, nous retrouvons des grappes de raisins figurées sur un calice sacré , mais aussi des épis de blé conservés même par les Romains. Tout cela n'explique-t-il pas comment le nom hiéroglyphique *Tsin* ou *Ta-tsin*, donné autrefois à la Palestine, présente encore deux mains offrant à la Croix des épis de froment , tandis qu'une de ses formes antiques représente, outre ces symboles, celui du *grand comble*, ou du ciel, type hiéroglyphique de Dieu.

Ce caractère de *Tsin* indique donc le pays du *froment* ou du blé mystique, emblème de Jésus-Christ ou du Messie, né à Bethléem , *Beth* , ville, *léem* , des aliments , et dont le sacrifice devait à jamais glorifier la Judée , et être remplacé par celui de l'*Eucharistie*.

N'oublions pas de faire observer que dans le symbole antique de *Tsin*, figure la croix, type du sacrifice annoncé par les prophètes, et le bois dont cette croix serait formée, et qu'invoquent les deux mains sus-mentionnées.

Il est donc là tout entier ce mystère profond de la rédemption des hommes, le sacrifice sanglant, dont ceux du juste Abel , ou de Fo-hy, puis de Melchisédech, ne furent que des figures.

Le P. Visdelou a démontré que le nom de *Ta-tsin* avait été appliqué, par les auteurs chinois, à

la Judée proprement dite , mais dans la suite aussi à tout l'empire romain , dont elle dépendit après la mort du Sauveur.

Les auteurs chinois attribuent au pays de Ta-tsin l'art d'élever des vers à soie (l'Assyrie), l'art des riches étoffes (Damas). Pline, nous dépeignant, en effet, les Chinois ou Sères de la mer orientale, nous dit qu'ils récoltaient la soie, mais que grossiers encore, ils la vendaient crue et non transformée en tissus brillants , aux Indo-Phéniciens, leurs voisins. Les Chinois reçurent donc d'abord la culture du mûrier, puis l'art de fabriquer les soieries. A ce propos , on peut comparer, au Musée d'industrie, installé au palais du commerce de Lyon , une reproduction d'un antique métier à tisser égyptien et un dessin d'un métier chinois, figuré sur un ruban tissé à St-Etienne. Les deux appareils sont identiques.

Le roi et les sujets, en Chine , célébraient le septième jour, coutume sacrée venue de la Judée. Le baume , les pierres précieuses , le corail sont dits en Chine venir du pays de Ta-tsin. Nous avons signalé la figure du marchand de la Judée, portant les produits de sa contrée natale ; mais nous devons indiquer ce que renferme une partie de l'inscription placée autour du personnage : « Son roi se sert, lorsqu'il sacrifie ou qu'il paraît en public, d'une bande de soie, d'où sortent des lettres d'or, et il en entoure sa tête. »

De quoi s'agit-il ici, s'écrie M. de Paravey, si-

non du grand-prêtre de Jérusalem , portant sur le front la plaque d'or où étincelaient les mots mystérieux : *Saint et Jehova* (1).

Indiquons en passant les flottes de David , d'Hiram et de Salomon allant jusqu'à l'Indo-Chine, pays de l'or, des épices, des singes et des paons, chercher cet or et cette soie brute qui était ensuite ouvrée à Tyr et à Damas , et que la Chine n'a su elle-même tisser que tard , peut-être après la destruction des grandes villes du Ta-tsin.

C'est ainsi que, dans l'histoire universelle, tout se rattache à la Bible. C'est ainsi que les patriarches et le peuple de Dieu ont été les dépositaires des dogmes divins contre lesquels l'erreur ne saurait prévaloir. C'est ainsi que ces dogmes , la Judée les a portés aux extrémités de la terre, C'est ainsi que la Chine, providentiellement conservatrice d'antiques livres hiéroglyphiques, nous ouvre ses annales religieuses, pour nous aider à confondre la vaine science historique moderne, une science non moins prétentieuse que peu profonde.

XV.

Prédications messianiques des Sibylles.

Les vers Sibyllins, répandus d'un bout à l'autre

(1) *Exode*, ch. XXVIII. v. 36.

de l'empire romain, avant la venue du Sauveur, sont une preuve que l'attente du Messie a été universelle. Le texte de ces vers a pu être interpolé, nous ne le contestons pas ; mais celui qui voudrait les révoquer en doute et en nier le fond, serait aisément confondu par des monuments historiques importants. *Teste David cum Sibylla*, est-il dit dans la Messe pour les morts. Saint Augustin et d'autres Pères de l'Eglise citent, soit le texte des vers sibyllins, le plus ancien et le plus connu, soit le texte latin retrouvé par Canisius.

Que disent, cependant, ces autorités historiques de l'attente et de l'avènement de Jésus-Christ ? Le voici :

« Réjouis-toi, jeune Vierge, et livre-toi à l'allégresse, car le Créateur du ciel et de la terre t'a accordé une joie éternelle. Il demeure en toi, et tu possèderas la lumière immortelle (livre III, v. 784, seq.)

» Et il y aura aussi un homme excellent descendu du ciel. L'élite des Hébreux étendra ses mains sur le bois fertile en fruits salutaires (liv. V, v. 255, seq.)

» Lorsque la maison de David aura poussé un rejeton, une racine unique rassasiera les hommes d'une nourriture divine (liv. VI, v. 15, 16).

» Afin que le peuple sache combien est chère et précieuse, devant Dieu son Père, la Vierge de David, la pierre qu'il a promise, pierre qui donne la vie éternelle à celui qui a foi en elle (liv. VIII, v. 252, seq.)

» Le Tout-Puissant dit : O mon Fils , faisons nous deux la race mortelle selon l'empreinte de notre propre forme. Notre image aura maintenant le secours de ma main , et plus tard celui de ta parole : c'est ainsi que nous nous associerons pour la rendre heureuse. Fidèle à cet ordre, le Fils, pour exercer la justice , descendra dans le sein d'une Vierge pure, revêtant la forme de l'homme qui ressemble à Dieu (livre VIII, v. 252, seq.)

» Dans les derniers temps il changera la face de la terre , et , venant aussitôt , il sera le soleil qui se lèvera des flancs de la Vierge Marie. Lorsqu'il descendra du ciel , il se revêtira d'un corps humain (livre VIII, v. 457, seq.)

» Car l'équité entière descendra du ciel étoilé vers les hommes, ainsi que la bonne justice et avec elle la sage concorde , que les hommes regardent comme le plus grand bonheur , l'amour réciproque des parents et des enfants , la bonne foi, la franche hospitalité (livre III, v. 674, seq.)

» Alors Dieu enverra du soleil un roi qui fera cesser la cruelle guerre dans le monde entier (livre III, v. 652, 673.)

» La terre ne sera plus troublée par le fer et le bruit des combats Plus de guerre, mais une paix profonde par toute la terre. Il y aura entre les rois une amitié à laquelle le temps ne mettra pas de terme (livre III, v. 750, 752, 754, 756).

» La paix générale, mère du bien-être, arrivera à la terre. Les prophètes du grand Dieu feront disparaître les épées (livre III, v. 779, 780).

» Et alors une paix et une union profonde (livre II, v. 29).

» Les loups et les agneaux brouteront pêle-mêle dans les montagnes. Les léopards et les chevreaux paîtront ensemble. Les ours avec les veaux seront parqués dans le même pâturage. Le lion carnassier mangera, comme un bœuf, du fourrage dans la crèche, et des petits enfants le mèneront en laisse : car Dieu rendra la bête féroce douce et impuissante. Les dragons coucheront à côté des jeunes enfants, sans leur faire de mal (livre III, v. 787, seq.)

» Le Sauveur, roi immortel, qui s'immole pour nous (l. II, v. 33) : Il viendra exercer la justice, non pas dans la gloire, mais comme un mortel, misérable, méprisé, de vile apparence, afin de rendre l'espérance aux misérables, la forme à la chair corrompue, la foi divine aux infidèles, et afin de rétablir dans son premier état l'homme que, dans le commencement, Dieu forma de ses propres mains. Le serpent l'a perfidement trompé, pour que la mort devint son partage en même temps que la science du bien et du mal (l. VIII, v. 256, seq.).

» Réjouis-toi, chaste fille de Sion, éprouvée par les souffrances ; ton roi lui-même, doux à tous les regards, entre dans tes murs, monté sur un ânon, afin qu'il vous délivre du joug accablant de la servitude qui a si longtemps pesé sur votre cou, et afin qu'il abolisse les lois impies et brise les chaînes de la violence (liv. VIII, v. 324, seq.).

» Celui qui se vante d'être le glorieux Fils du Père céleste montrera aux hommes le chemin du ciel, en les instruisant des paroles de la sagesse ; il convertira le peuple de son iniquité et le conduira à la justice.

» Toi, pénètre bien ton esprit du Christ fils du Dieu immortel, très-haut. Il accomplira la loi de Dieu, et ne l'abolira pas, portant ce que figurait le type primitif, et il enseignera toute vérité (liv. I, v. 330, seq.).

» Alors un signe sera donné subitement aux mortels, lorsqu'une pierre excellente viendra de la terre d'Égypte. Le peuple hébreu se brisera contre elle ; mais les Gentils se réuniront sous sa conduite. Par elle ils connaîtront Dieu, maître du ciel, et une lumière commune les guidera (liv. I, v. 343, seq.).

» Une fleur éclatante fleurira, la terre se tapissera partout d'une riche verdure (liv. VI, v. 343, seq.).

» Un temps viendra où l'enfant qui apporte l'espérance transportera de joie la terre (liv. VI, v. 20).

» La terre en fête recevra le petit enfant à sa naissance ; le trône céleste aura un air riant, et le monde se parera (liv. VIII, v. 475).

» Alors Dieu comblera de contentement les hommes ; car et la terre, et les arbres, et les innombrables troupeaux de brebis prodigueront aux mortels une nourriture saine, de vin, de doux

miel, de blanc lait, de blé (liv. III, v. 610, seq.).

« Car la terre, cette mère de tous, donnera aux mortels la meilleure nourriture, sans mesure, de blé, de vin et d'huile. Le ciel versera des coupes agréables de doux miel et couvrira les arbres de fruits. Les campagnes seront fertiles et les villes nageront dans l'abondance (liv. III, v. 743).

» Et la terre fertile portera de nouveau des fruits en abondance. Elle ne sera plus ni divisée, ni assujettie à un maître (liv. II, v. 36, 37).

» La terre sera commune à tous : les enceintes, la clôture ne la morcelleront plus. Elle produira spontanément des fruits abondants. Les fruits seront communs, les richesses indivises. Il n'y aura plus ni riche, ni pauvre, ni despote, ni sujet, ni grand, ni petit. On ne connaîtra ni rois, ni chefs : tous seront de même condition (liv. II, v. 320, seq.).

» La terre se couvrira de fruits mûrs, et la mer sera prodigue de bonnes pêches (liv. III, v. 659, 660). »

Ne croirait-on pas lire les prédictions des prophètes d'Israël ? La vérité est en outre, qu'au temps où Virgile écrivit sa quatrième Églogue, un oracle attribué à la sibylle de Cumès, ou si on le veut, une tradition, était dans toutes les bouches. Cet oracle annonçait que l'avènement du Rédempteur était proche. La sibylle déclarait que lorsque Rome serait maîtresse de l'Égypte, et réunirait tout sous sa puissance, les hommes

verraient le royaume immense du roi immortel.

« Le roi innocent, saint, arrivera, tendant son sceptre sur toute la terre, par tous les siècles, pendant tout le cours pressé du temps. C'est alors que la haine implacable de trois citoyens latins ruinera Rome par un déplorable partage (liv. III, v. 302). »

Au rapport de Cicéron, on parlait alors généralement d'un oracle de la sibylle, d'après lequel un interprète croyait imminente l'apparition d'un roi, dont la nécessité se faisait sentir pour sauver la république (Cicer., *de Divin.*, lib. II, c. LIV).

Suétone, à son tour, s'exprime de la sorte : « Julius Marathus nous apprend que, peu de mois avant la naissance de César-Auguste, un prodige dont tout Rome fut témoin, pronostiqua *que la nature enfanterait un roi au peuple romain*, que le sénat en fut alarmé, au point qu'il décréta qu'on n'élèverait aucun des enfants qui naîtraient cette année-là ; mais que ceux dont les femmes étaient enceintes, firent tant que le sénatus-consulte ne fut pas enregistré, chacun se flattant que l'oracle pouvait regarder sa famille. » (Suet. *Octav. Augustus*, cap. XCIV).

Métaphraste rapporte le fait suivant dont se servit le saint martyr Procope, dans sa défense devant le juge Flavien :

« L'an du monde 2998, les Argonautes, s'étant emparés de Cyzique, ville de l'Hellespont, deman-

dèrent à l'oracle de Delphes ce qu'ils devaient faire pour être agréables aux dieux. Il leur fut répondu : « Persévérez dans la vertu, vous vous préparerez une gloire sublime.

» Craignez et adorez le Dieu unique qui , du haut du ciel, où il réside, gouverne tout l'univers.

» Son Verbe éternel, existant avant toutes choses , naîtra d'une vierge qui n'aura pas connu d'homme.

» Sa très-sainte mère portera le nom de Marie ; elle brillera comme l'éclair dans une nuit d'orage, et viendra subjuguier le monde, lui rendant le salut par un présent divin.

» Elevez-lui un temple consacré à elle seule ; tel est mon commandement. ●

On sait que les Argonautes élevèrent effectivement un temple à la mère *des dieux*.

Varron nomme dix sibylles, et Lactance en redit les noms, savoir : la sibylle Persique, la Lybienne, la Delphique, la Samique, celle de Cumes, celle de l'Hellespont, celle de Phrygie, la Tiburtine, celle d'Erythrée, la Cimmérienne. On possède des textes de chacune d'elles précédant l'avènement du Messie.

Procopé, dans sa Défense, rapporte encore l'oracle suivant de la Pythie :

» Quand la Vierge enfantera le Verbe du Dieu tout puissant,

» Dès le commencement une étoile apparaîtra au milieu du jour,

» Annonçant aux mortels accablés de maux un miracle au-dessus de tous.

» Le Fils du Dieu tout-puissant viendra visiter les hommes.

» Il revêtira leur chair , sera semblable à eux et descendra sur tous.

» Et les mages lui porteront des présents, de l'or, de la myrrhe et de l'encens... »

Sur ces documents , saint Justin a pu dire que la sibylle, inspirée surnaturellement, rendait des oracles ; saint Théophile d'Antioche , que la sibylle fut la prophétesse des Grecs et des autres nations ; Constantin , qu'elle était inspirée de Dieu ; saint Jérôme, que les sibylles avaient reçu de Dieu le don de prophétie en récompense de leur virginité.

Les sibylles sont représentées sur les cathédrales du moyen-âge. Michel-Ange les a peintes dans la chapelle Sixtine, et un des derniers Papes les a également fait peindre à Lorette.

La sibylle persique, babylonique ou chaldéenne, se nommait Sabba ou Sambithé. Dans ses vers, elle se déclare fille de Noë. Des auteurs ecclésiastiques ont avancé qu'elle était dans l'arche.

A la cathédrale d'Autun, dans un bas-relief , les sibylles sont représentées allant vénérer l'enfant Jésus.

Des textes semblables n'ont pas besoin de commentaires. C'est assez de laisser le lecteur en leur présence.

XVI.

La 4^e Eglogue de Virgile est une proclamation de la venue du Rédempteur, d'après l'oracle sibyllin.

Dans les premiers âges de l'Eglise, l'Eglogue de Virgile intitulée *Pollio* était considérée comme rendant hommage au Verbe prêt à s'incarner. Cette poésie sacrée fut lue au concile de Nicée, par Constantin, comme une confirmation des Ecritures. L'empereur, en présence des trois cents évêques qui composaient cette assemblée, consacra trois chapitres à commenter cette Eglogue, et à démontrer que Virgile a voulu reproduire les bienfaits causés par la naissance du Saint par excellence. Il pense que si Virgile n'a pas mis plus de clarté dans ses beaux vers, c'est qu'il songeait à éviter une accusation d'attaque directe contre la religion de l'Etat (1).

Lactance exprime la même croyance, et rapproché les vers de la Sibylle et ceux du cygne de Mantoue (2). Saint Augustin se prononce dans le même sens (3).

Pape confirme cette opinion dans les termes suivants :

(1) Euseb., cap. XIX, XX, XXI, sub titulo : *Constant. imper.*

(2) *De Vita beata*, VII, 24.

(3) *De Civit. Dei*, lib. X, cap. XXVII.

« En lisant quelques-uns des passages du prophète Isaïe, qui prédisent l'avènement de Jésus-Christ et ses heureux effets, j'ai été frappé de leur singulière ressemblance avec les pensées exprimées dans le *Pollio* de Virgile. On pense bien que le poète n'a pas copié servilement son modèle, mais qu'il s'est contenté d'en emprunter les images qui convenaient le plus à un chant pastoral, et de les disposer de manière à produire le meilleur effet dans sa composition (1). »

La quatrième églogue de Virgile a été écrite 40 ans avant la naissance de Jésus-Christ, au moment où l'empire était épuisé par la guerre, où les citoyens se livraient entre eux une guerre impie, à Rome et sur le sol italien. Octave, Antoine, Lépide conviennent de la paix de Brindes. Polion avait fortement contribué à cette paix, ce qui explique la dédicace de Virgile. Mais comment expliquer ce mouvement du poète, qui, voyant la fin des guerres italiennes, considère un enfant mystérieux auquel il rapporte toute la gloire d'une paix si longtemps attendue, qu'il inscrit au nombre des dieux, et devant lequel il fait courber la nature entière? « Pourquoi, dit Mgr. Gaspard Grassellini, dont nous avons sous les yeux la savante dissertation sur le poème de Virgile, pourquoi un berceau lui présage-t-il un nouvel ordre de choses et le retour des anciens

(1) Pope. *Messiah*.

âges qui n'existaient plus que dans la poésie ? D'où lui vient cet enthousiasme étrange , ce feu victorieux qu'il sent circuler dans ses veines pour célébrer la naissance de son jeune héros ? Poète devenu plus grand que lui-même , il ne craint pas de défier , dans ces jeux de l'harmonie , le divin Orphée, le fils de la belle Calliope ; ni Linus, de la race d'Apollon ; ni même le dieu Pan, les délices de l'Arcadie. Quel est donc cet enfant qui provoque les vers de Virgile ? Quel est donc le berceau qu'il semble déjà voir ? »

Les commentateurs qui ont voulu trouver une explication historique de cette naissance merveilleuse, et supposer un héros qui serait l'enfant annoncé , ont été réfutés par des critiques plus sages, qui n'ont pas craint de rechercher le vrai sentiment qui a transporté le cygne de Mantoue. Mgr. Gaspard Grassellini, dans son discours prononcé le 23 janvier 1838, à l'Académie des Arcades, a surtout ruiné toutes ces prétentions d'hommes téméraires, trop peu érudits ou de mauvaise foi.

Tous les monuments de l'époque où vivait Virgile donnent l'explication mystérieuse de sa quatrième églogue. C'est que, « dès les temps les plus reculés , il existait une tradition qui , depuis plus d'un demi-siècle avant la naissance de Jésus-Christ, était devenue non-seulement générale , mais pleine de vie ; elle promettait un Sauveur du monde , un renouvellement univer-

sel, un règne de félicité, de vertu et de paix, après tant d'angoisses et de douleurs. L'attente de ce Rédempteur, objet de tant de soupirs, ses œuvres merveilleuses, l'établissement de son empire, avaient été consignés par la tradition, et enveloppés, dans un langage plus ou moins obscur, dans les chants des prêtres, dans les systèmes des philosophes, dans les allégories, en un mot, dans tout ce qui formait le système scientifique ou religieux de l'ancien paganisme. Plus on approchait du temps où les desseins de Dieu allaient s'accomplir, plus la voix de la tradition prenait d'énergie; ou plutôt, son action était devenue un mouvement, une agitation de tous les peuples, qui se tournaient, en quelque sorte, avec leurs espérances, du côté de l'Orient, d'où partait la voix mystérieuse qui annonçait le prodige. L'autorité de Suétone, de Tacite, de Cicéron, etc. ne permet pas d'en douter, et l'histoire chrétienne ou profane de ce temps abonde en monuments de tout genre qui le confirment. Les plus fougueux des incrédules modernes en ont eux-mêmes rassemblé les innombrables preuves, quand ils ont entrepris de recueillir les systèmes mythologiques et tenté de confondre cette vérité éternelle, qui seule pouvait leur révéler l'origine et la cause de tous les égarements de l'esprit humain. Quel qu'ait été l'enfant qu'il avait en vue, Virgile s'est approprié les plus éclatantes et les plus sublimes images de cette tradition; il les a ornées des plus

vives couleurs, les a naturalisées, pour ainsi dire, sur le sol romain, et a transporté à ce grand empire ce qui au fond annonçait le règne de Jésus-Christ. Mais, pour ne pas me tenir dans les généralités, je décomposerai cette églogue dans les éléments dont elle se compose, afin d'en tirer un à un les faits de la tradition que Virgile exploite, coordonne, embellit pour en faire le plus beau monument que l'antiquité nous ait transmis sur cette même tradition (1). »

Et le savant fait ensuite remarquer comment le poète rend un simple berger l'interprète inspiré de la prophétie attribuée communément à la Sibylle de Cumès ; que les livres sibyllins, quelque origine qui leur soit attribuée, n'en existaient pas moins au temps de Virgile, et que, sous le nom général de la Sibylle, un oracle ou mieux encore une tradition très-accréditée, annonçait la venue prochaine d'un Sauveur et d'un Réparateur du monde.

L'existence de la prédiction sibylline, antérieurement à l'avènement du Messie, est attestée par saint Justin martyr, Athénagore, Théophile d'Antioche, Tertullien, les *Constitutions apostoliques*, Lactance, Eusèbe, saint Jérôme, saint Augustin, Clément d'Alexandrie.

Héraclite, Platon, Aristote, trois oracles de la philosophie grecque, ont rendu hommage aux

(1) Voir *Annales de philosophie chrétienne*. 25^e vol., p. 219.

prédications messianiques venues de l'Orient, qu'il s'agisse des sibylles ou de traditions conservées par les peuples. Varron et d'autres ont rendu, à Rome, le même témoignage. Après l'incendie du Capitole, où furent détruits les anciens livres sibyllins, l'an 83 avant Jésus-Christ, les mémoires et les vers qui servirent à recomposer ces livres vinrent surtout de l'Asie-Mineure, où les synagogues, les livres et les histoires des Juifs hellénistes étaient le plus répandus.

Ou sait, en outre, comme nous l'avons déjà dit, qu'à peu près 61 ans avant Jésus-Christ, Rome fut alarmée par des prodiges ainsi que par le bruit d'une émanation de la divinité qui paraîtrait pour renouveler le monde.

Mais citons les vers essentiels de l'églogue même de Virgile; on croirait y retrouver, en plus d'un endroit, le souffle biblique des voyants de Juda :

« L'âge suprême, prédit par la Sibylle de Cumes dans ses vers, est enfin arrivé. La grande année des siècles recommence son cours : déjà la Vierge revient, déjà reviennent les temps de Saturne, déjà une race nouvelle descend du haut des cieux.

» Et toi, chaste Lucine, sois propice à l'enfant qui va naître et par qui finira d'abord l'âge de fer, et renaîtra un âge d'or pour l'univers entier. Déjà règne ton Apollon.

» Ce sera sous ton consulat, Pollion, que cette

gloire du siècle éclatera et que recommencera la marche des grands mois (1).

» Ce sera sous les auspices de ton pouvoir que les traces de notre crime , s'il en restait encore, seront effacées, et que le monde sera délivré d'une alarme éternelle.

» Cet enfant vivra de la vie des dieux ; il les verra se mêler aux héros ; il en sera vu à son tour, et il gouvernera le monde qu'auront pacifié les vertus de son Père. Enfant divin, la terre devenue pour toi féconde sans culture, te prodiguera d'abord de plus simples présents ; elle t'offrira le lierre rampant avec le baccar, et le gracieux acanthe avec le colcas. Les chèvres elles-mêmes rapporteront pour toi à l'étable des mamelles gonflées de lait ; les grands bois ne seront plus redoutés des troupeaux ; ton berceau lui-même se parera de fleurs. Le serpent périra ; avec lui périra l'herbe fallacieuse du poison , et partout naîtra de lui-même l'amome d'Assyrie.

» Tournez et filez de tels siècles , ont dit de concert à leurs fuseaux les Parques toujours fidèles aux ordres immuables du Destin.

» Mais le temps va venir ; prépare-toi aux honneurs suprêmes, cher enfant des dieux, noble rejeton du grand Jupiter. Vois la masse convexe du monde qui s'ébranle sous son pied ; vois les terres, vois les océans vastes, vois les cieux pro-

(1) Grands mois ou grandes années veulent dire : grandes périodes.

fonds , vois comme tout tressaille de joie dans l'attente du siècle qui va naître. »

Croyez-vous que les rationalistes contemporains aient songé à abaisser leurs regards sur cette grave étude ? Croyez-vous que plusieurs d'entre eux la soupçonnent même ? Et cependant ce sont de pareils hommes qui osent attaquer nos dogmes, nier notre foi, au nom de la science dont ils se prétendent les autorités indiscutables. On peut voir ce que deviennent leurs fastueuses élucubrations en face de la science qui se base sur la vérité historique.

XVII.

Traditions messianiques dans les Gaules.

Les Gaulois avaient reçu, ou mieux, apporté de l'Orient les dogmes religieux qu'ils professaient. Ils attendirent donc le Messie. Bordeaux, comme Athènes, avait élevé un autel au *Dieu inconnu*. S. Martial, l'un des soixante-douze disciples du Christ, et dont M. l'abbé Arbellot a prouvé l'apostolat en France, remarqua cette inscription (1). A l'exemple de saint Paul, il fit connaître aux peuples qu'il évangélisait ce Dieu qui se révélait à

(1) S. Martial, Epist. ad Burdig. Bar. An. chr. 52. num. 6.

eux par sa bouche, et il eut le bonheur de voir les Bordelais, plus dociles que les Athéniens, embrasser la doctrine de Jésus-Christ.

A Chartres était vénérée la Vierge qui devait enfanter. Jusqu'à l'époque de la révolution française, on montrait dans la cathédrale de cette ville, où fut un fameux collège de druides, l'autel et l'image consacrés de toute antiquité à la Mère de Dieu Comme les oracles des sibylles (1), l'ensei-

(1) Comme corollaire à ce que nous avons exposé sur les livres sibyllins, nous reproduisons ici un curieux passage, sur ce sujet, du *Memorial encyclopédique* d'août 1863 :

« A la séance du 6 juin, y est-il dit, de la Société littéraire de Londres, on a lu un mémoire de M. W. G. S. Faber, sur l'origine de la prophétie latine qui circula pour la première fois et qui annonçait que la nature allait faire naître un roi pour le peuple romain : *R. gem populo romano naturam parturire* (Suet. *in vit. Aug.*). Il est constant, d'après les témoignages d'auteurs anciens et les recherches des modernes, qu'un pareil oracle avait cours en Italie plus de 60 ans avant Jésus-Christ, et on est généralement d'accord qu'il avait été puisé originairement dans les livres sibyllins.

» Après avoir fait l'histoire de ces livres mystérieux, et avoir démontré que ce ne fut guère que 66 ans avant l'ère chrétienne qu'on rétablit dans le Capitole ces oracles fameux dont les originaux, dûs à Tarquin, avaient été brûlés dans l'incendie de ce monument, M. Faber pose cette question :

» Comment cet oracle, qui s'accorde d'une manière si précise avec l'opinion qui était à cette époque ou quelques années plus tard, dominante en Orient, a-t-il pu s'introduire dans la deuxième collection des vers des sibylles conservée dans le Capitole romain ?

» Pour répondre à cette question, l'auteur prouve que l'oracle italien et l'opinion régnante en Orient avaient une seule et même source, qui était les livres sacrés des Hébreux, dont on avait eu connaissance dans l'Occident par

nement des Druides , malheureusement perdu , parce que ces prêtres n'écrivaient pas leur doctrine , devait annoncer en termes clairs et précis l'avènement du Rédempteur. On sait du reste que , dans les cérémonies de leur culte , les druides conféraient une sorte de baptême et faisaient l'oblation du pain et du vin. Ils sortaient le *tendredi* , de leurs enceintes sacrées , revêtus de robes blanches , pour aller faire un sacrifice sanglant dans leur forêt sacrée et devant un chêne , signe , pensons-nous , de l'arbre du paradis et du bois de la rédemption. Trois noms étaient écrits : Theutaès , *Hésus* , Taranis. N'était-ce point là les trois personnes divines dont la seconde portait le

les traditions grecques , et dont les divers fragments , suivant Denis d'Halicarnasse , étaient considérés , en Italie même , comme des oracles sortis de la bouche d'une des dix sibylles. Il fortifie cette opinion en citant la ressemblance du *Pollion* de Virgile , sous le rapport des idées et des expressions , avec différentes prophéties juives sur le Messie. Les prédictions de l'oracle commençaient à cette époque à se répandre ; il est probable que le savant poète obtint la permission d'en voir une copie , et même d'explorer les manuscrits originaux. Ce qu'il y a de certain , c'est que le style de cette pièce s'éloigne tellement de l'esprit des écrivains païens , qu'on pourrait la prendre pour une véritable prophétie sur le messie , ou au moins un poème sur ce sujet , et une imitation exacte des prophéties des poètes juifs. Enfin , pour confirmer son opinion , M. Faber rappelle que la collection des oracles n'était pas l'ouvrage d'une seule sibylle , mais de plusieurs : que ces femmes mystérieuses étaient dans l'origine au nombre de quatre , mais que ce nombre fut ensuite porté jusqu'à dix , et qu'une des six sibylles qui furent ajoutées aux quatre premières était , assure-t-on , *juive d'origine* , et avait été recrutée parmi les sibylles des Hébreux de Palestine. »

nom même qu'elle a dans nos évangiles (1) ?

Un inventaire de 1682 donna la description suivante de la statue de Chartres, dont la figure est reproduite dans le *Magasin pittoresque*, tome 22, p. 64 :

« Elle est vêtue, dit l'inventaire, d'une robe qui descend jusqu'aux talons ; par-dessus, elle a une

(1) Nous lisons dans un auteur moderne :

« Les Druides adoraient-ils un dieu unique, ou étaient-ils des polythéistes ? C'est une question qui a souvent été débattue. Il paraît évident que l'existence d'un dieu créateur et incréé était reconnue par les philosophes gaulois, qui n'en étaient pas moins polythéistes. Qu'est-ce, en effet, que le polythéisme ? L'individualisation des forces de la nature, hiérarchie immense, au sommet de laquelle trônait un dieu suprême. Ce dieu, chez les Gaulois, était Dis, le *Lumineux*, aussi nommé Teutatès, le *Père des hommes*, dieu à la fois triple et unique, comme le prouve cette inscription qu'on suspendait, à la fête du gui, dans un cercle formé des deux branches du chêne sur lequel on recueillait la plante sacrée :

T
HÈS, TARANIS, BELEN.

T

Hès est le feu primordial, le Démiurge ; Taranis est le tonnerre, c'est-à-dire l'explosion du feu primordial dans la matière chaotique qu'il appelle à la vie, explication qui acquerra un haut degré de probabilité, si l'on se souvient, dans le débrouillement du chaos de Sanhoniaton, que c'est aussi un coup de tonnerre qui appelle à la vie les animaux encore sous forme ovulaire ; Belen enfin est le soleil, c'est-à-dire ce même feu principe qui, après avoir tout produit, éclaire, réchauffe, développe et féconde les germes de la création.

» Or ; Hès, Taranis et Belen, sont Teutatès émané et manifesté dans le monde ; Teutatès dont le nom est exprimé par les deux lettres initiales T, qui, par leur position, offrent un sens absolument identique à ces paroles de l'Écriture : Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin ! »

mante en forme de chasuble antique qui se re-trousse sur le bras. Elle a un voile sur la tête, qui ne lui couvre pas le visage, tombe le long du cou et se va perdre derrière les épaules ; elle a par-dessus une couronne bordée de feuilles de chêne en manière de fleurons. Sa chaussure est à l'antique et l'on en aperçoit l'extrémité au défaut de sa robe. La chaise où elle est assise est composée de quatre bâtons joints, des deux côtés de la figure, seulement par des morceaux de paille, sans avoir aucun fond ni dossier.

» L'enfant qu'elle tient sur elle a la tête nue et les pieds aussi. Il n'a qu'une simple tunique dont il est revêtu. Il tient une boule dans sa main gauche et donne sa bénédiction de la droite. Ses yeux sont ouverts, au lieu que ceux de sa mère sont fermés : ce qui n'a pas été fait sans dessein, car les anciens philosophes n'ont représenté cette mère vierge avec les yeux fermés que pour marquer que celle qu'ils honoraient sous cette figure n'était pas encore au monde ; tandis qu'ils ont ouvert les yeux de son enfant pour faire connaître qu'ils le croyaient existant avant tous les siècles et de toute éternité.

» Comme cette statue est extrêmement antique, le travail en est très-grossier et répond bien à ce qu'on peut attendre de gens qui n'habitaient que les bois et les forêts, comme les druides. La naïveté de la couronne bordée de feuilles de chêne, la simplicité de la chaise, et l'expression ingénue de

tout l'ouvrage fait assez reconnaître ces temps primitifs. On y remarque néanmoins une certaine majesté qui imprime du respect et de la vénération à tout le monde. Aujourd'hui, le visage est rempli de mastic en plusieurs endroits, et particulièrement aux joues qui étaient toutes cavées et creusées à force d'y avoir présenté des chapelets au bout de crochets de fer. »

De consciencieuses dissertations ont été faites pour démontrer l'authenticité de cette image comme venant des druides. S'avisera-t-on d'ailleurs de contester la statue, si le culte qui lui était rendu se trouve prouvé ? Souchet, Pintard, qui ont écrit l'histoire de Chartres, affirment ce culte; mais mieux que leurs témoignages, un monument récemment trouvé à Châlons le met hors de doute.

« On vient de découvrir, lit-on dans plusieurs journaux de 1833, dans une maison, place du Grail, à Châlons, à huit pieds de profondeur, environ trente squelettes humains, placés en ordre les uns sur les autres, parmi lesquels était une médaille, grand bronze, de l'empereur Adrien, et différents morceaux de métal que l'oxydation empêche de reconnaître.

» A quelques pieds au nord de ces ossements, on a trouvé des fractions de chapiteaux à volutes, d'une forme qui tient des cornes du bélier, en pierre de liais, une tête en pierre d'un jeune enfant, ayant les cheveux bouclés, le buste d'une tête juvénile; un chapiteau ou base assez semblable à

ceux des croisées gothiques, mais d'un style différent, dont la pierre, qui tient de la burge ou du mouton, est néanmoins d'une couleur plus foncée, d'un poids infiniment plus fort et provient d'une carrière qui paraît perdue depuis la construction des plus anciennes églises de Châlons.

» Suivant la tradition populaire, fortifiée par le témoignage de l'histoire locale, il y avait, non loin de cet endroit et du palais du gouverneur de Châlons, sous Claude I^{er} et Néron, une chapelle souterraine consacrée par les druides à la vierge des sectateurs d'Hésus. Là, les prêtres de Jupiter et d'Apollon se rendaient en grande pompe, le premier de chaque mois, pour faire des oblations, réciter des vers autour d'un autel sur lequel était élevée la statue d'une jeune fille tenant un enfant entre ses bras. Au bas était cette inscription en lettres d'or :

Virgini pariturae Druides.

(Les Druides à la Vierge qui doit mettre un fils au monde).

» On doit penser que ces fractions d'architecture et ces sculptures, d'un style antérieur à celui des Romains, et dont la pierre est d'une nature qu'on ne retrouve plus dans les carrières des environs, pas même dans les constructions des plus anciens édifices de Châlons, doivent remonter au temps du druidisme. » (*Annales de philosophie chrétienne*, tome VII, p. 327.)

On peut consulter, sur ces matières, le P. Lescalopier, *Theologia veterum Gallorum*; Dom Martin, *Religion des Gaulois*; Pelloutier, *Histoire des Celtes*, etc.

Nous nous bornerons à placer ici un texte d'Elias Schedius (1), qui prouve l'attente du Messie partagée par les Druides en général, c'est-à-dire par cette religion qui a régné dans la Gaule, dans la Germanie et dans l'Angleterre. « Les Druides, dit Elias Schedius, avaient dans l'intérieur de leurs sanctuaires une statue consacrée à Isis ou à la vierge qui devait enfanter le libérateur du monde. »

Ainsi, la statue de Chartres n'était pas seulement un objet local de vénération, mais tous les sanctuaires druidiques renfermaient une image d'Isis. « Qui ne sait, dit Juvénal, que les peintres sont nourris par Isis ? » c'est-à-dire par les portraits d'Isis, qu'ils faisaient alors en très-grand nombre.

Au Puy, lorsque la révolution brûla la vierge antique qui y était honorée, on trouva une pierre égyptienne, que la statue contenait et qui, entre autres figures, portait celle d'Isis.

Ce qui précède nous amène à consacrer un chapitre spécial à cette démonstration que tous les peuples de l'antiquité ont cru à une Vierge-Mère.

(1) *De Diis germanis*, c. XIII, p. 346.

XVIII.

La Vierge-Mère chez les peuples de l'antiquité.

Vainement la science obtuse de nos jours , qui fraternise avec l'impiété et lui demande ses inspirations , se démène dans ses tribunes , pour déclamer contre la foi chrétienne , l'histoire est là pour la réduire au silence et lui infliger d'éclatants démentis. C'est ainsi que le Messie qu'elle veut présenter comme n'étant qu'un homme , et dont nous prouverons l'existence divine , quand nous arriverons au temps de sa naissance à Bethléem , est attendu partout , pendant les quatre mille ans qui précèdent son avènement. Et comme cette naissance ne doit ressembler à aucune autre ; comme l'incarnation de la seconde des trois personnes divines doit être un mystère céleste , où la nature humaine dégradée n'est pour rien ; les peuples qui ont cru à un Réparateur à venir ont aussi honoré la Vierge sans tache , la mère immaculée qui donnera le jour au Rédempteur.

En chassant Eve de l'Eden , le Seigneur lui avait promis qu'une Eve nouvelle écraserait la tête du tentateur. Plus tard , Isaïe écrivit cette promesse en termes d'une incomparable clarté : « *Voilà que la Vierge concevra, dit-il, et enfantera un fils : et il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous* (1).

(1) Isaïe, c. VII, v. 11 et suivants.

Ce langage de la Bible, les peuples de tous les continents le confirment, le répètent. Cette croyance des fils d'Israël, les contrées les plus lointaines la partagent. Les Rabbins, à ne les prendre qu'au point de vue historique, attendaient un Messie, qui, *sans père* sur la terre, devait être la rosée qui *descend d'en-haut*. Ils reconnaissaient une femme, nommée *mère céleste*, devant envelopper le Réparateur par un *miracle nouveau, unique*, dans ses chastes entrailles, et demeurer elle-même pure et intacte jusqu'à sa bienheureuse mort (1).

Cette croyance explique l'hommage religieux rendu universellement à la virginité. Les Madianites, hommes, femmes et petits enfants, sont passés au fil de l'épée. Dieu n'en exempte que les « *vierges pures* du commerce de tout homme (2). »

Voyez Simon-le-Magicien, se donnant pour « la grande vertu de Dieu et le fils de Dieu. » Il ose s'égaliser à Jésus-Christ, en disant : « N'allez pas vous imaginer que je sois un homme comme vous ; je ne suis point le fils d'Antoine : car Rachel, ma mère, me conçut avant de cohabiter avec lui, et étant encore vierge (3). »

Les Indiens, chez qui les sages allèrent si longtemps puiser la science, connaissaient le miracle

(1) Voir Drach. *Troisième lettre d'un rabbin converti*, p. 31, 47, 48, 59, 60, 69, et section II, c. I, § 14.

(2) Nombres, c. XXXI, v. 17, 18, 35.

(3) S. Clément, *in Recoyn.*, lib. 11, c. 14.

de l'enfantement d'une vierge ; seulement, altérant la tradition et devançant les temps , ils l'appliquèrent à la prétendue incarnation d'une de leurs fausses divinités.

« C'était une ancienne croyance assez générale dans l'antiquité, dit William Jones, que la divinité s'incarnait de temps en temps, et venait, sous une forme humaine, instruire ou consoler les hommes. Ces sortes d'apparitions s'appelaient *théophanies* chez les Grecs, et dans les livres sacrés des brahmanes elles se nomment *avataras*. Or ces mêmes livres déclarent que, lorsqu'un Dieu daigne ainsi visiter le monde, il s'incarne dans le sein d'une vierge sans union de sexe (1). »

D'après les brahmanes, Bouddha naquit de la vierge Maïa, sans la coopération d'aucun homme. Maïa était déesse de l'imagination et devint mère par son intelligence et sa volonté virginales (2).

Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, qui rapporte le témoignage précédent, affirme encore, dans son *Alphabetum thibetanum*, que ce dogme de l'Inde était répandu dans la Chine, dans le Japon. Les peuples y croient que le Dieu qu'ils adorent, soit sous le nom de Chekia ou Chaka, soit sous celui de Fo ou Foé, est né miraculeusement d'une vierge. Ce Dieu, estiment-ils, s'est incarné tour à tour dans

(1) Supplément aux œuvres de sir William Jones, in-4°, t. 11, p. 548.

(2) V. *Systema brahmanicum* du P. Paulin de St-Barthélemy, p. 158.

un grand nombre de corps. Voulant naître une fois de plus , pour retirer le genre humain de la corruption où il se trouvait, il se rendit dans le sein de *Lhamogriuphul* , la plus belle des nymphes , la plus sainte des femmes , nouvellement mariée au roi Sezan. Longtemps auparavant les prophètes avaient annoncé que cette femme mettrait au monde un fils d'une extrême beauté , et saint par excellence ; son nom de *déesse Lhamogriuphul* exprime en sanskrit sa prodigieuse beauté et sa perfection.

N'est-ce point là cette fille de David , la plus accomplie des vierges, la plus pure des femmes, unie à un prince de la maison royale, indiquée des siècles à l'avance par les prophètes du Seigneur comme devant être la mère du Christ ?

Le *Hindu Panthéon* de Moor , page 197, planche 59 , représente Chrischna enfant au sein de *Jachada*, sa mère, qui le nourrit. L'un et l'autre portent une auréole autour de la tête. Cette ancienne peinture de l'Inde ne représente-t-elle pas la Vierge et l'Enfant-Jésus ?

« Sous le règne de Cambasous , qui est Cambyse, dit d'Herbelot, Zerdascht, auteur de la Magioussiah, c'est-à-dire, du magisme, ou de la secte des adorateurs du feu , commença à paraître. Il était natif de la province d'Aderbigian en Médie. Mais d'autres le font assyrien , et veulent qu'il ait été disciple du prophète Daniel. Il annonça à ses sectateurs la venue du Messie , et les avertit de l'étoile qui devait paraître à sa naissance, pour

la leur signifier ; leur prédit qu'ils en auraient la première nouvelle ; que ce Messie devait naître d'une Vierge, et il leur commanda de lui porter des présents (1). »

Nous avons déjà, dans des chapitres antérieurs, retrouvé la Vierge-Mère chez les Chinois. Ils la nomment Ching-mou, la sainte mère, la mère de la parfaite intelligence. Nos missionnaires la trouvèrent représentée dans une niche, derrière l'autel, et voilée par un écran de soie, pour la dérober aux yeux du vulgaire. Elle tient un enfant tantôt par la main, tantôt sur ses genoux. Sa tête est auréolée (2).

Les Egyptiens, comme nous l'avons précédemment exposé, ont cru à une maternité virginale, c'est-à-dire divine, bien qu'avec des altérations qu'ont dû développer les Grecs et surtout les Romains, héritiers des Grecs, qui avaient imité les Egyptiens.

Nous avons même trouvé la doctrine de l'incarnation du Verbe dans le sein d'une vierge-mère, dans cette Amérique, dont la communication avec l'ancien continent s'interrompt, on ne sait à quelle époque ni par quelle grande cause (3).

Joseph de Maistre, frappé du grand honneur

(1) *Bibl. orient.*, art. Zerdascht.

(2) Voir nos articles sur les traditions messianiques en Chine.

(3) Voir nos chapitres sur les traditions messianiques en Amérique.

rendu à la virginité , chez toutes les nations, s'écrie dans son admiration :

« Quel prix , quels honneurs tous les peuples de l'univers n'ont-ils pas accordés à la virginité ? Quoique le mariage soit l'état naturel de l'homme en général , et même un état saint , suivant une opinion tout aussi générale , cependant on voit constamment percer de tous côtés un certain respect pour la vierge ; on la regarde comme un être supérieur ; et lorsqu'elle perd cette qualité, même légitimement , on dirait qu'elle se dégrade. Les femmes fiancées en Grèce devaient un sacrifice à Diane , pour l'expiation de cette espèce de profanation. La loi avait établi à Athènes des mystères particuliers relatifs à cette cérémonie religieuse (1). Les femmes y tenaient fortement , et craignaient la colère de la déesse, si elles avaient négligé de s'y conformer. Tout homme qui connaît les mœurs antiques ne se demandera pas sans étonnement ce que c'était donc que ce sentiment qui avait établi de tels *mystères*, et qui avait eu la force d'en persuader l'importance. Il faut bien qu'il ait une racine , mais où est-elle humainement ?

» Les vierges consacrées à Dieu , se trouvent partout et à toutes les époques du genre humain. Qu'y a-t-il au monde de plus célèbre que les Vestales ? *Avec le culte de Vesta brilla l'empire romain ; avec lui il tomba* (2). »

(1) Voir le *Scholiaste* de Théocrite sur le 66^e vers de la XI^e idylle.

(2) *Du Pape*, liv. III, c. 3.

Une pieuse tradition, qui a la valeur d'une autorité historique, veut qu'Elie ait élevé une chapelle sur le Carmel, et que ce prophète ait commencé l'ordre religieux qui a pris son nom de cette montagne. Sur cette chapelle figurait l'inscription que nous retrouvons dans les grottes sacrées des Druides : *Virgini Pariturae* (1).

Les druidesses devenaient saintes, dit Pomponius Mela (2), par une perpétuelle virginité. Velleda était considérée comme sainte et prophétesse par les Germains, qui lui confiaient la direction des affaires publiques (3). Les Grecs (4) et les Romains (5) eurent des lois défendant de mettre à mort les femmes vierges.

« A Athènes, comme à Rome, dit M. Drach, dans la *Troisième lettre d'un rabbin converti*, le feu sacré du temple de Minerve était gardé par des vierges. On a retrouvé ces mêmes vestales chez d'autres nations, notamment dans les Indes, et au Pérou enfin, où il est bien remarquable que la violation du vœu de chasteté était punie du même supplice qu'à Rome (6). La virginité

(1) Voir le chapitre précédent.

(2) Pomp. Méla, liv. III, c. 6.

(3) Tacite, *Hist.*, livre IV, c. 61.

(4) Pausanias, liv. III, c. 17, n° 8. — Suet. *in Tib.* 61, n° 14.

(5) Voyez l'*Hérodote* de Larcher, t. VI, p. 133. — Carli, *Lettres américaines*, t. I, lettre 5, et t. II, lettre 26. — Procope, *de Bello Persico*, lib. II

(6) Carli, *ibid.* t. I, lettre 8. Le traducteur de Carli assure que la punition des vestales à Rome n'était que fictive, et que pas une ne restait dans le caveau (t. I, p. 114, note); mais il ne cite aucune autorité.

y était considérée comme un caractère sacré, également agréable à l'empereur et à la divinité (1).

» Dans l'Inde, la loi de Manou déclare que toutes les cérémonies prescrites pour les mariages ne concernent que la vierge, la femme qui ne l'est pas étant exclue de toute cérémonie légale (2).

» Le voluptueux législateur de l'Asie, Mahomet, a rendu un hommage éclatant à l'aimable vertu opposée au vice scandaleux favorisé dans sa loi. « Les disciples de Jésus, dit-il, gardèrent la virginité sans qu'elle leur eût été commandée, à cause du désir qu'ils avaient de plaire à Dieu (3). » Il reconnaît expressément en plusieurs endroits (4), que la mère de Jésus était vierge. Voici entre autres, comment il s'exprime au ch. LXVI, v. 12, de son *Koran* : « Marie, fille d'Imram, laquelle a conservé sa virginité, et nous avons envoyé en elle de notre esprit, et elle a cru aux paroles de son Seigneur et à ses écritures, et elle était obéissante. »

(1) Carli, *ibid.*, t. I, lettre 9.

(2) *Lois de Manou*, liv. VIII, verset 226.

(3) *Koran*, c. LVII, v. 27. — M. Kasimirski, dans sa nouvelle traduction du *Koran*, ayant donné un sens tout différent à ce passage, nous avons prié M. le baron Slane de vouloir bien examiner ce texte. Après avoir consulté les plus illustres commentateurs, entre autres Beidari et Zamakscheri, encore en grand honneur dans les écoles musulmanes, il a conclu que la traduction citée ici est la seule admissible. Voici le mot à mot : « Et quant à la vie monastique, Dieu ne la leur a pas prescrite, mais ils l'ont inventée ou introduite par le seul désir de plaire à Dieu. » Nous croyons que la traduction de M. Kasimirski renferme deux contre-sens.

(4) Voyez c. III, v. 42 ; c. XIX, v. 20, 21.

A Rome, on était persuadé que , « si une vestale profitait de la faculté que lui offrait la loi de se marier après trente ans d'exercice , ces sortes de mariages n'étaient jamais heureux (1) ? » — « Si de Rome la pensée se transporte en Chine, elle y trouve des religieuses assujéties de même à la virginité. Leurs maisons sont ornées d'inscriptions qu'elles tiennent de l'empereur lui-même , lequel n'accorde cette distinction qu'à celles qui sont restées vierges quarante ans (2). »

Que dit Plutarque (3) de la conception surnaturelle par rapport aux Egyptiens ? Que le *souffle de Dieu* peut seul rendre une femme féconde.

Les Egyptiens, dit ce même historien (4), pensent qu'il n'est pas impossible que l'Esprit de Dieu ne s'approche d'une femme , et que par sa vertu il ne fasse germer en elle des principes de génération. »

Le même peuple a mis , dans le premier quartier de son zodiaque , *une vierge allaitant un enfant.*

Leur Isis devient mère de Bacchus, sans cesser d'être vierge (5). Le bœuf Apis devait même son origine céleste, au rapport de Pomponius Mela (6), à la divine influence d'un feu céleste. »

Chez les Siamois , le Sommonakhodom , Dieu, objet du désir de l'univers , a été conçu par une

(1) Justin Lipse, *Syntagma de vestalibus.*

(2) De Guignes, *Voyage à Pékin*, t. II, p. 279.

(3) *Dionysius et Osir.*, p. 62. in-fol. 1624.

(4) *Fasti de Numa*, p. 316.

(5) *Fasti de Numa*, p. 316.

(6) *Fasti de Numa*, p. 316.

vierge, des rayons du soleil, et mis au monde sans douleur. Qui ne se rappellerait devant tous ces faits historiques, le texte de saint Luc : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi* (c. I, v. 37) ?

Voyez la Grèce : Minerve, Bacchus, Orion, Neptune, Mercure, Erichthon, Vulcain, Mars, etc., naissent, dit-on, de mères vierges. Des contes étranges veulent que Platon soit enfanté par Périclone, quand celle-ci était encore vierge. Homère dut le jour à Orithéïs, sans qu'elle subît aucun tort dans sa virginité. Josèphe est assez lâche pour dire à Domitien qu'il est le Messie, et le fils de cet empereur, pour recueillir cet héritage de son père, se donne pour fils de la chaste Minerve, à qui Jupiter a donné le privilège d'une perpétuelle virginité.

« Chez les Gymnosophistes de l'Inde, dit saint Jérôme (1), une tradition descend les siècles comme conduite par la main, enseignant qu'une vierge a donné le jour par le côté à Buddha, l'auteur de leur religion : ceci ne doit pas étonner de la part des barbares, puisque la Grèce cultivée fait sortir Minerve de la tête de Jupiter, et Bacchus de sa cuisse. De même Speusippe, neveu de Platon par sa sœur Cléarque, dans l'éloge de ce philosophe, et Anaxilide, dans le deuxième livre de sa Philosophie, assurent que Périclone, mère de Platon,

(1) *Adversus Jovinianum*, lib. I, c. 26.

avait reçu les embrassements d'un fantôme qui n'était rien moins qu'Apollon même : ils jugeaient qu'il était indigne de donner au père de la science une autre mère qu'une vierge. Timée, de son côté, nous apprend que la fille de Pythagore, qui avait voulu rester vierge, présidait à la danse des vierges, et leur enseignait les règles de la chasteté. Et pour que Rome ne nous blâme point de croire que le Sauveur, notre Seigneur, est né d'une vierge, nous lui rappellerons que les fondateurs de Rome et du peuple romain passent pour être les enfants de Mars et de la vierge Illia. »

Ainsi le respect universel pour la virginité, les traces vivantes des annales sacrées de tous les peuples, faisant venir leurs dieux, leurs plus grands hommes, de mères vierges, un concert non interrompu glorifie, à travers les âges, Celle qui devait porter le Sauveur des hommes. Par la Vierge Marie, mille nations ont confessé le dogme de la Réparation, quelque altération qui se rencontre dans la croyance de chaque contrée.

L'univers entier vous salue donc, ô nouvelle Eve, ô fille de David, ô mère du Rédempteur, vous qui êtes belle comme la lune, éclatante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille, et aussi le triomphe de la grâce, le temple de la miséricorde.

XIX.

La Vierge céleste chez tous les peuples.

Les livres sacrés, les cérémonies, les monuments des peuples antiques, glorifient, nous l'avons vu, la femme qui sera surnaturellement la mère du Rédempteur. Cette foi universelle se traduira unanimement dans les constellations de ces mêmes peuples : la Vierge figure dans les signes de tous les zodiaques.

Les Chaldéens et les Persans attribuèrent au signe de la Vierge la vertu d'annoncer l'avenir. La plus belle étoile de cet astérisme est appelée partout l'Epi de la Vierge. Dans les langues sémitiques, ce nom est analogue à l'appellation des Hébreux : Sibboleth (1). De ce même nom est venu celui des Sybilles, vierges prophétesses (2).

La Vierge est, dans le ciel, le plus étendu des signes du zodiaque, car il occupe 48 degrés. C'est aussi la constellation qui a fourni le plus de symboles, d'allégories, de récits merveilleux. Nous recueillons les données suivantes dans les doctes travaux publiés par le chevalier de Paravey, sur les zodiaques antiques.

Il a existé un zodiaque solaire primitif avant le déluge. Ce zodiaque eut d'abord douze divisions,

(1) Voir le ch. 12 du livre des Juges.

(2) Thomas Hyde. *De relig. veter. Persarum*, p. 32.

lesquelles furent subdivisées en deux ou trois autres chacune, quand s'établit plus tard le zodiaque lunaire, divisé en 27 ou 28 stations, mais où demeurèrent les figures symboliques du zodiaque primitif.

Les Hébreux nomment la Vierge céleste *Betulah* ; les Chinois, *Léou*, c'est-à-dire, la Vierge, *Niu*, qui porte sur sa tête, *mi*, des épis. Les Persans nomment ainsi la même constellation : *Secdeidos de darzama* ; ce qui se traduit : *Virgo munda puella*, jeune vierge pure. *Halmah*, en hébreu, a la même signification. Les Arabes nomment cet astérisme *Eladari* ; les Indiens, *Parthona* ; les Grecs, $\pi\alpha\rho\beta\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$; les Latins, *Virgo*, et tous ces substantifs se traduisent également par ce mot : la Vierge. L'épi figuratif de l'Encharistie, nommé *Sibboleth* par les Hébreux, reçoit l'appellation de *Tchitra* chez les Indiens et chez les Coptes.

L'uranographie universelle nous montre le premier rang assigné parmi les constellations à celle de la Vierge.

Chez les Assyriens et les Babyloniens, souvent l'année était partagée en trois parties, de quatre mois chacune, représentées par le bœuf, la vierge et la chèvre sauvage, avec une queue de poisson.

L'épi de la Vierge ouvrait la troisième série, celle de l'ouest, ou le 3^e demi-colure, ou la 3^e saison, du cycle de 28 animaux des peuples de la Haute-Asie.

La Vierge-Mère, chez les Egyptiens, fut vénérée

dans l'étoile d'Isis, « dont la tête, dit M. de Paravey, ombragée par des rayons, surmonte un temple, que la sphère du Japon semble avoir conservé dans la constellation Nuy-Ping, qu'elle place dans la tête de la Vierge. »

Les Egyptiens placèrent la Vierge à la tête du premier quartier de leur zodiaque.

« On représenta l'image du dieu du jour, nouveau-né, entre les bras de la constellation sous laquelle il naissait : et toutes les images de la Vierge céleste, proposées à la vénération des peuples, la représentèrent allaitant l'enfant mystique qui devait détruire le mal, confondre le prince des ténèbres, régénérer la nature et régner sur l'univers. » (Lalande, *Astronomie*.)

Chez les Hindous, l'étoile *Zéta* des Poissons et l'Épi de la Vierge commencent deux séries de 480 degrés environ chacune, et on prend à volonté l'une ou l'autre pour l'origine de l'année ou pour le zéro des longitudes. Les deux séries de six signes chacune d'Ésné et de Dendérah commencent également par les Poissons et la Vierge qui tient l'épi.

Dans le planisphère de Dendérah, sur la partie australe, sous la Vierge et son épi, aussi bien que sous les arctures, à gauche et derrière, on voit une femme assise portant un enfant. « Cette femme, avec son enfant, existe aussi dans la sphère mongole et chinoise, et elle y est nommée : *celle qui engendre un Sage* (1). »

(1) Paravey. *De la sphère*, p. 48.

Dans le grand zodiaque rectangulaire de Dendérah, on voit un très-petit capricorne, que semble mener paître une femme armée d'une houlette. « Vers la région du capricorne et du verseau des Grecs, il exista une femme, une bergère ; et en effet Vitruve , dans un passage qui a embarrassé tous ses commentateurs, place une femme , une vierge vers cette région du ciel (1). »

« Or, si nous consultons la sphère plus complète qu'aucune autre, emportée au Japon et en Chine, nous y retrouvons non-seulement la mention de cette femme ou de cette jeune fille, *Niu*, mais encore sa place précise , qui répondait aux étoiles ϵ et μ . La constellation de la Vierge de Caser , quoiqu'ancienne et remarquable , a été supprimée entièrement par les Grecs et par nos astronomes actuels ; mais elle a été célèbre dans l'antiquité. Elle était une des 28 stations de la lune. L'astronome Tcheou-kong a observé les solstices. Ce fut en raison de cette position solsticielle que cette Vierge et une autre constellation voisine, celle d'un homme qui lie les bœufs , devinrent l'objet de cérémonies spéciales , en Chine comme au Japon, et même dans l'Inde (2). »

Ainsi la Vierge-Mère, celle qui devait enfanter un jour le Réparateur, figure dans tous les zodiaques , et renferme une haute expression de l'at-

(1) Voir Vitruve. *Architecture* , liv. 9, ch. 6, et ses commentateurs.

(2) Paravey. *De la sphère*, p. 49.

tente universelle du Messie. Des sphères célestes, le zodiaque a passé dans les temples, où il ne pouvait manquer de témoigner la foi traditionnelle de l'humanité dans une réhabilitation. Sur le plafond du temple d'Esné, le plus moderne de ceux de l'Égypte, les douze signes célestes sont sculptés sur deux séries longitudinales. La Vierge ouvre la première, où les figures se dirigent hors du temple; elle est précédée de deux scarabées, symbole de la régénération et du soleil. Un sphinx à tête de femme, assemblage de la Vierge et du Lion, ouvre cette procession que le lion termine.

On a trouvé dans une pagode, près du cap Comorin, un zodiaque dont la Vierge occupe le centre, et où les autres signes sont groupés trois par trois.

Dans le plus célèbre des zodiaques solaires trouvés dans quelques pagodes de l'Inde méridionale, la Vierge est représentée assise à la manière indienne, et portant la main à sa tête. Ce mouvement religieux est souvent observé dans les monuments égyptiens, notamment dans la femme placée dans un cercle, au-dessus de la Balance, dans le zodiaque de Dendérah, et parmi les formes du *tsadé* égyptien, où se voit un homme qui porte la main à sa bouche.

Ces traditions iconographiques se retrouvent dans les sculptures et les peintures des églises chrétiennes, ce qui est un fait à noter. Le zodiaque a donc figuré sur nos temples comme dans les

lieux saints de l'Égypte et de l'Inde. Il se déroule au 8^e comme au 13^e siècle, c'est-à-dire à toutes les époques, sur les frises, à l'intérieur comme à l'extérieur de nos cathédrales. Il en existe un, d'une sculpture fort ancienne, sur l'une des portes latérales de la cathédrale d'Autun; celles de Strasbourg, Notre-Dame de Paris et beaucoup d'autres portent ce même symbolisme. La Vierge y est généralement représentée de telle sorte que, nous le croyons, le *tailleur d'ymaiges* en connaissait le mystère. Dans le zodiaque qui se voit au portail central de Saint-Jean de Lyon, la Vierge tient de la main droite un bouquet d'épis et de l'autre une palme élevée (1).

Dans les riches enluminures du calendrier des vieux missels, paraît la Vierge aux longs cheveux d'or, vêtue d'une robe bleue d'azur; c'est le type du cycle zodiacal que les miniaturistes ont peint avec le plus de délicatesse et d'application.

Ptolémée a fait l'observation que, dans la disposition du ciel, le signe de la Vierge est environné d'étoiles qui, par leur arrangement, représentent un Mercure avec ses ailes et ses autres ornements. « C'est le Dieu des sciences, dit le P. Pascal Rapine, qui nous avertit qu'elles aiment les chastes, qu'elles veulent être le prix de la virginité, et servir de couronne à l'innocence (2). »

(1) Voir le *Guide à Lyon* de M. Peladan fils.

(2) *Le Christianisme naissant dans la gentilité*, t. II, traité I, c. 5.

Les poètes ont souvent été inspirés par la Vierge au corps brillant, comme parle Cicéron. L'auteur de *Vetula*, qui, selon la tradition, n'est autre qu'Ovide, s'écrie : « O Vierge heureuse, ô Vierge prédite par les étoiles où l'Epi brille. »

Nous ne saurions terminer ce chapitre, en songeant à tout ce que la science nous fournit de preuves, quant au zodiaque, en faveur de la Mère de Dieu honorée d'âge en âge, avant sa naissance, que par ces paroles du Prophète-roi : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce les œuvres de ses mains. »

La science vraie sera toujours amie de la révélation ; il ne peut exister de contradictions entre elles.

XX.

Appendice aux deux chapitres précédents sur le culte universel de l'antiquité pour la Vierge-Mère.

Si vous demandiez à un rationaliste quelle date il assigne à la représentation du serpent sous les pieds de la sainte Vierge, il vous répondrait : « C'est le christianisme qui a mis en honneur cet usage, et même ce symbolisme ne remonte pas très-haut dans les âges chrétiens. » Et cependant les prédictions chaldéennes et persiques mentionnent le reptile écrasé par la femme qui mettra

au monde le Fils de Dieu, et la Vierge des constellations a également, du côté de ses pieds, une hydre immense.

Un volume suffirait à peine pour recueillir ce que nous trouvons de traditions sur l'hommage rendu à la Vierge-Mère attendue par toutes les nations. Nous n'ajouterons à ce que nous avons déjà exposé que quelques indications qui sont relatives à la Gaule et aux Druides (1).

C'est à cause de la Vierge-Mère de la Bible que la virginité fut si honorée autrefois dans les vestales de l'Asie, de Rome et de la Grèce. Les druidesses n'étaient si entourées de respect qu'à cause de leur vœu perpétuel de chasteté. Le culte rendu à ces prêtresses ne fut pas toujours éclairé comme il l'aurait fallu ; mais il nous suffit de démontrer que la tradition constante d'une Vierge qui enfanterait le Sauveur du monde, en était le principe et que ce principe s'est épuré, tandis que l'avènement du Messie approchait.

Ces appellations : la Dame-Verte, la Dame-Blanche, ou seulement la Dame, remontent au-delà du christianisme, et eurent toujours une signification religieuse. On sait toutes les dénominations que le catholicisme a lui-même données à des lieux consacrés à Marie, en les faisant précéder de ce double mot : Notre-Dame.

Les Scandinaves honoraient trois déesses ap-

(1) Les faits qui suivent sont pris aux ouvrages érudits de M. Désiré Monnier.

pelées Maires (*Mayr*, *Meyiar*, signifiant à la fois mère et vierge). C'étaient des déités bienfaitantes et protectrices. Chez les Germains, les *Mayr* présidaient aux accouchements. Mairie désigne de nos jours une magistrature ; cela nous rappelle que l'antiquité exigea, à une certaine époque, la virginité, de la puissance, du commandement.

Les Romains, qui mettaient leur personnalité partout où s'étendaient leurs conquêtes, nommèrent matrones ce que les Celtes avaient appelé maires. Ce peuple, comme les Grecs, baptisa du nom de Minerve la Vierge des traditions universelles.

Il est d'ailleurs curieux de rechercher le culte de Marie, dans la dénomination même de plusieurs villes. La véritable étymologie de Milan, mot que les peuples du nord écrivent *Mailand*, vient de la combinaison celtique *Med* ou *Maid*, vierge, et *lan*, sanctuaire ; *Maidland* indiquerait ainsi le lieu consacré à la Vierge et aux vierges. Des savants ont pensé que *mai* doit se traduire par la Vierge.

La Martinière pense que *Meido-briga*, antique ville de l'Hispanie, signifie : *Ville de la vierge* ou *des vierges*. Magdebourg a aussi la signification de : ville de la jeune fille (*Meig*, jeune fille). Metz, *Mediomatrici*, était également la ville de la Vierge ou des vierges. Une inscription trouvée dans cette ville le démontre. A Langres, à Lyon, à Vienne, ont été découvertes des inscriptions

aux déesses maires (*Matrabus*, puis *matribus*.)

La dévotion célèbre du Val-de-Miége, près Nozeroy (Jura), se rattache à une antique consécration à la Vierge divine des Galls, qui était la terre. Miége vient du celtique *maid*, fille ou vierge. L'usage suivant du Val-de-Miége, remonte à l'ancien culte de Lucine, une des trois déesses mères des Romains. Lorsque les femmes y sont en couches, une jeune fille s'approche de la patiente, et lui tient la main pendant les grandes douleurs de l'enfantement.

Les récits populaires diffèrent sur la manière miraculeuse dont la dévotion à la sainte Vierge aurait commencé à Miége ; mais tout indique que l'oratoire élevé un jour sur le bord de la Serpentine, attira les épouses et les vierges, pour y invoquer Marie, comme leurs aïeules y avaient autrefois invoqué Lucine.

Les bois de Poligny (Jura) ont encore leur Dame Blanche dans les récits de la veillée. Une fois de plus ici se constate que la vierge des traditions celtiques y fut autrefois vénérée, et que le monastère de Vaux-sur-Poligny fut mis sous l'invocation de la Mère de Dieu, pour détourner les habitants d'un reste de vénération pour la Dame Blanche. Une des communes voisines de Poligny porte le nom de Milan, traduit, dans les chartes latines, par *Mediolanum*, ou enceinte, temple de la Vierge.

A Isenave, dans le Haut-Bugey, fut ancienne-

ment honoré le vaisseau d'Isis. Les chroniques y mentionnent une *dame* mystérieuse. C'est toujours le culte qui se perd dans la nuit des temps ; mais nous remarquerons que Brenod, village voisin, a son église dédiée à la sainte Vierge. Les paysans croient voir encore, par des nuits serrees, une dame vêtue de blanc, apparaître aux rayons de la lune : pour un petit nombre c'est la Dame-Blanche de la tradition, pour les autres c'est la sainte Vierge : le souvenir antérieur au christianisme est toujours là.

A Meyria, toujours la contrée jurassienne où nous sommes, est une chartreuse, près d'un lac, source d'un ruisseau qui se rend à celui qui descend d'Isenave, ou de la *Nave d'Isis* : tout ici assure encore que cette demeure monastique a été fondée sur un terrain consacré par la religion des Gaulois.

Mais ce nom de Meyria est mieux interprété dans celui de *Maria-Mâtre*, couronnement d'une roche abrupte, aux environs de Nantua. Les traces du druidisme dans cette pile de blocs de pierres brutes sont visibles, et les mères durent venir là un jour, poser les pieds de leurs enfants, pour leur donner la force de marcher. Des frottements ostensibles sur la pierre l'indiquent. Il y a là évidemment encore un témoignage du culte des déesses *maires*, où le christianisme a dû plus tard mettre le nom de Marie, *Maria*.

« Que signifie, dit M. Désiré Monnier (1), le

(1) *Etudes archéologiques sur le Bugey*, p. 47

nom de *Maria-Mâtre* ? serait-ce Marie , la mère de Dieu ? et les chrétiens auraient-ils voulu chasser, par une dédicace à la Vierge-Mère, le souvenir d'une antique idolâtrie ? C'est possible. En cherchant à pénétrer ces motifs, nous avons rencontré, sur plusieurs points du Bugey , des vestiges de la croyance aux déesses maires ; et dès-lors il ne serait pas sans vraisemblance qu'ici le mot *Maira* eût été remplacé par celui de *Maria* , et le mot *Matra* par celui de *Mâtre* (1). Au reste , le culte des déesses maires est plus germanique que gaulois ; et je n'en devrais parler que lorsque nous aurions passé par les invasions des Kimris et des Germanes ; mais une circonstance particulière qui naîtra d'applications géographiques traitée dans notre chapitre troisième, nous obligera d'en parler avant l'invasion des Kimris, nous plaçant sous le Mont-Terni , auquel se rattache une tradition populaire absolument analogue au culte d'une Vierge divine, répandue dans les environs , c'est-à-dire dans la banlieue du rocher druidique de *Maria-Mâtre*. »

Or dans toutes les provinces de la Gaule , pour nous borner à cette contrée, les générations suc-

(1) Dans un mémoire sur les *Traditions populaires de la Séquanie* , couronné à l'Académie de Besançon , et dont on prépare la publication , l'auteur parlant du culte des vierges-mères, montre que les mots *meiïar* et *mair* , dans les langues du nord de l'Europe , signifient , l'un les vierges , et l'autre les mères. Il y rapporte l'inscription *diis matribus* trouvée à Lyon.

cessives , aussi haut que l'histoire puisse les interroger , proclament une Vierge-mère , c'est-à-dire la créature auguste qui devait porter le salut du monde. Et ici, éternelle confusion de l'impiété et de la science arrogante , mais vide , qui dispute au Christ sa divinité , les rochers eux-mêmes prennent la parole , pour les confondre et pour écraser leur orgueil

XXI

Les sacrifices

Dieu, qui est amour, est également justice. Sa majesté infinie , outragée dans la chute originelle et dans les désordres qui en furent la suite , demandait à être apaisée. De là les sacrifices offerts sur la surface entière du monde, figure de cet holocauste incomparable qui sera consommé un jour sur le Golgotha. C'est ce dernier sacrifice qui ouvrira aux hommes le ciel fermé par la justice du Seigneur, jusqu'à ce que soit venu l'Agneau qui ôte les péchés du monde.

L'humanité s'est toujours reconnue coupable, et dès l'origine elle a su qu'il lui fallait une expiation, laquelle n'aurait son couronnement que par l'immolation d'un Réparateur céleste, immolation qui devait triompher de la mort , fille du péché. Le sang étant une des conditions les plus essen-

tielles de la vie matérielle , on sait que dès l'origine du monde la réhabilitation s'opérait par le sang.

« C'était une opinion uniforme , et qui avait prévalu de toutes parts, que la rémission ne pouvait s'obtenir que par le sang , et que quelqu'un devait mourir pour le bonheur d'un autre (1). » C'est le dogme de la réversibilité où l'innocent répare pour le criminel.

» Les Thalmudistes décident de plus que les péchés ne peuvent être effacés que par le sang (2).

« Ainsi le dogme du salut par le sang se retrouve partout. Il brave le temps et l'espace, il est indestructible , et cependant il ne découle d'aucune raison antécédente ni d'aucune erreur assignable (3). »

Ce dogme de la substitution , exagéré par le paganisme, a poussé les peuples à des superstitions graves : c'est ainsi que « les anciens , persuadés qu'une divinité courroucée ou malfaisante en voulait à la chasteté de leurs femmes, avaient imaginé de lui livrer des victimes volontaires, espérant ainsi que *Vénus tout entière à sa proie attachée*, ne troublerait point les unions légitimes : semblable à un animal féroce auquel on jetterait un agneau pour le détourner d'un homme (4).

(1) Bryants's *Mythology explained*, tom. II, in-4, p. 455.

(2) Huet. *Dém. Evang.* prop. IX, p. 145.

(3) De Maistre, *Soirées de St-Petersbourg*, t. II, p. 340.

(4) Voyez la *Nouvelle démonstration évangélique* de Leland. Jéjé. 1768 , 4 vol. in-12. t. I, ch. VII, p. 352.

« Il faut remarquer que dans les sacrifices proprement dits, les animaux carnassiers ou stupides, ou étrangers à l'homme, comme les bêtes fauves, les serpents, les poissons, les oiseaux de proie, etc., n'étaient point immolés (1). On choisissait toujours, parmi les animaux, les plus précieux par leur utilité, les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et leurs habitudes. Ne pouvant enfin immoler l'homme pour sauver l'homme, on choisissait dans l'espèce animale les victimes les plus *humaines*, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; et toujours la victime était brûlée en tout ou en partie, pour attester que la peine naturelle du crime est le feu, et que la *chair substituée* était brûlée à la place de la chair coupable.

« Il n'y a rien de plus connu dans l'antiquité que les *tauroboles* et les *crioboles* qui tenaient au culte oriental de Mithra. Ces sortes de sacrifices devaient opérer une purification parfaite, effacer tous les crimes et procurer à l'homme une véritable renaissance spirituelle : on creusait une fosse au fond de laquelle était placé l'initié : on étendait au-dessus de lui une espèce de plancher percé d'une infinité de petites ouvertures, sur lequel on immolait la victime. Le sang coulait en forme de pluie sur le *pénitent*, qui le recevait sur toutes les parties de son corps, et l'on croyait que

(1) A quelques exceptions près qui tiennent à d'autres principes.

cet étrange baptême opérait une régénération spirituelle. Une foule de bas-reliefs et d'inscriptions rappellent cette cérémonie et le dogme universel qui l'avait fait imaginer (1). »

Moïse n'enseigne rien à son peuple qui ressemble aux cérémonies païennes , moins à l'endroit des sacrifices , où il confirme le rite universel ; il y a même du sang dans toutes les purifications qu'il prescrit.

Ainsi était enracinée en tous lieux la doctrine de la réparation par le sacrifice et le dogme de la substitution ou celui de la réversibilité. L'homme poussa même ce dogme jusqu'à la démente , en immolant des victimes humaines. Ces abominables usages devinrent généraux , et tous les peuples se déshonorèrent par ces pratiques. C'est ce dont témoignent les livres des historiens et des poètes.

Les Druides, au rapport de César (2), estimaient que le supplice des coupables était quelque chose de fort agréable à la divinité. Les premières victimes humaines paraissaient, d'après cette croyance, avoir été des criminels. A certains égards , il n'y avait peut-être là que l'application de la loi qui retranche de la société le meurtre , le sacrilège , le parricide , dont les actes monstrueux les ont exclus. Mais du moment que l'on ne resta plus dans ce principe , que l'homme ou un peuple tua l'homme pour le prétendu salut d'une armée, d'une

(1) *Soirées de S. P.* , t. II. p. 341, 342, 343.

(2) II. *De Bello gallico*, VI, 16.

ville, d'un souverain, il s'enfonça dans une erreur grossière, source de mille autres erreurs. C'est de là que la théurgie, par exemple, comme la pratiquait Julien l'Apostat, se crut autorisée à frapper des victimes humaines, pour oser demander aux entrailles palpitantes les secrets de l'avenir.

On admit que l'excellence du sacrifice se mesurait à l'importance de la victime, et dès-lors on passa du coupable à l'ennemi, et l'on en vint à prendre, selon l'urgence, tout étranger pour ennemi : *hostis* eut la double signification d'ennemi et d'étranger. L'idée fut encore forcée, et l'on finit par frapper l'innocent, en prétendant par là se sauvegarder soi-même.

César n'a sans doute pas flatté les Gaulois, qu'il était intéressé à noircir ; mais il n'a pu venir à l'idée de personne que le texte suivant soit chez lui, de pure invention :

« Tout Gaulois, dit-il, attaqué d'une maladie grave, ou soumis aux dangers de la guerre, immolait des hommes ou permettait d'en immoler, ne croyant pas que les dieux pussent être apaisés, ni que la vie d'un homme pût être rachetée autrement que par celle d'un autre. Ces sacrifices, exécutés par la main des Druides, s'étaient tournés en institutions publiques et légales, et lorsque les coupables manquaient, on en venait au supplice des innocents. Quelques-uns remplissaient d'hommes vivants certaines statues colossales de leurs dieux : ils les couvraient de bracelets flexibles : *lis y met-*

taient le feu, et les hommes périsaient ainsi environnés de flammes (1). » Le christianisme seul mit fin à ces sacrifices. Dans cette superstition sanguinaire, l'esprit élevé sait reconnaître un principe vrai, la conscience universelle en la nécessité d'une réparation sanglante de la déchéance humaine. Cette altération d'une vérité, cette croyance salutaire enténébrée par l'abîme, se rattache encore au culte des tombeaux, car on verse aussi le sang humain pour apaiser les morts. C'est ainsi que les prisonniers étaient immolés dans les cérémonies funèbres, et qu'à défaut de prisonniers, les gladiateurs teignirent de leur sang les pierres sépulcrales. Ces gladiateurs reçurent le nom de leur sombre profession, ceux qui versaient leur sang auprès des bûchers (*Bustiarü*). A défaut de scènes plus terribles, des femmes venaient, malgré la loi des XII tables (2), se déchirer les joues, afin de rendre aux bûchers, au moins une image des sacrifices, et de satisfaire les dieux infernaux, comme disait Varron, en leur montrant du sang (3).

Les Tyriens, les Phéniciens, les Carthaginois, les peuples de Chanaan, immolèrent des victimes humaines. Athènes pratiquait annuellement ces sacrifices. Rome immola intentionnellement des Gaulois.

(1) *De Bello gallico*, VI, 16.

(2) *Mulieres genasne radunto*. XII Tab.

(3) *Joh. Bos. Rom. Antiquit.* Amst. Blaen, 1635, in-4. 39, p. 442.

Au Mexique, cette formidable coutume était en pleine vigueur, quand les Européens y arrivèrent, à la fin du quinzième siècle. Il ne fallait pas moins de 20,000 victimes humaines, par an, aux prêtres idolâtres de ce pays. Ils en arrachaient le cœur tout vivant, dont le sang était exprimé sur la bouche des idoles, et ces mêmes prêtres mangeaient la chair des hommes et des enfants immolés. « Ces peuples, dit Solis, ne pouvaient pas se former l'idée d'un véritable sacrifice à moins qu'on ne mourût pour le salut des autres (1). » Au Pérou, les pères ont sacrifié leurs enfants, et l'on sait que l'anthropophagie a déshonoré l'ancien comme le nouveau monde.

« L'Inde a conservé jusqu'au dix-neuvième siècle l'affreuse coutume des sacrifices humains, et le *Rudhiradhyaya* porte cette maxime : « Le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant mille ans, et celui de trois hommes pendant trois mille ans (2). »

Dans l'Inde, c'était le fils ou le plus proche parent qui mettait le feu au bûcher où était placé le corps du défunt qu'embrassait l'épouse, se jetant volontairement dans les flammes (3). En 1803, le gouvernement du Bengale constata que le nombre de femmes qui marchaient au bûcher de

(1) Ant. Solis, *Cong. de la Nueva. Esp.* l. III, c. 5.

(2) *Asiat. Research.* Sir Well. Jones's Works, in-4, tom. II, p. 1058.

(3) Idem. tom. VII, p. 222

eurs maris, était encore de 30,000 par an (1).

La femme indienne qui accouchait de deux jumeaux, en sacrifiait un à la déesse Gonza, en le jetant dans le Gange. Le vieux père incapable de travailler pouvait impunément être jeté à l'eau.

Telles sont les superstitions funestes auxquelles la conscience des peuples, à propos d'un rachat nécessaire, les a poussés, sous l'influence de l'enfer, et ces erreurs font voir combien la venue du Messie, seule capable d'arrêter tant de maux, était indispensable.

Que si les incrédules nous disaient : Mais c'est un sentiment religieux qui a été comme la source de ces excès, nous lui répondrions : Vos doctrines ayant supprimé Dieu, vous aboutites à Nonante-trois.

Si nous quittons le domaine des sacrifices humains, nous verrons que les anciens offrirent aux dieux des libations, les prémices de leurs repas, celles des fruits de la terre, puis les animaux. Ces pratiques sont universelles. Le sacrifice de l'innocence qui se dévoue a partout, aux yeux des mortels, un grand prix auprès de la divinité.

Rien donc de plus répandu, de plus général que le sacrifice, comme aussi de plus reconnu universellement que le salut des hommes par le sang innocent.

Achevons de justifier ce point dogmatique, et

(1) *Gazette de France* du 19 juin, 1804, n° 2369.

complétons l'examen qui précède sur les sacrifices, en parlant de l'expiation.

XXII.

Consentement unanime des peuples sur la nécessité de l'expiation.

L'usage des sacrifices, universellement répandu, avait pour base la chute originelle, une capitale infraction aux commandements de la Divinité. La signification des sacrifices, c'est l'expiation nécessaire dont tous les peuples ont eu conscience. Ce principe serait suffisamment établi par le chapitre qui précède ; mais il nous semble utile de recueillir quelques témoignages de plus sur un point si important, et qui se rattache si directement au sacrifice de l'Homme-Dieu sur le Calvaire.

Le dogme de l'expiation implique rigoureusement la solidarité. C'est par la solidarité que nous avons péché en Adam. C'est ce que confessait Térence, lorsqu'il disait : « Je suis homme, et je ne pense pas que rien d'humain me soit étranger (1). » Horace a bien dit de son côté : « Tu expieras les crimes de tes aïeux, quoique ne l'ayant pas mérité (2). »

(1) Térence, n. 72.

(2) Horace, l. III, ode VI.

Ce témoignage, répété d'âge en âge par la tradition, a été renouvelé par les sophistes de nos jours, les plus extravagants peut-être de tous les temps. Voici comme s'exprime Pierre Leroux :

« Il y a donc un reflet nécessaire de l'être particulier *homme* dans l'être général *humanité*, et réciproquement de l'être général ou collectif *humanité*, dans l'être particulier *homme*, qui fait que vous ne pouvez pas séparer l'être particulier *homme* de tous ses semblables qui ont vécu, qui vivent et qui vivront, et que vous voyez réellement ensemble et du même coup l'homme et l'humanité (1). »

L'histoire est remplie de faits qui attestent le dogme de la solidarité. La Bible en est la grande manifestation, car indépendamment de l'humanité englobée dans le châtement du premier homme, l'Exode porte ces mots: Je suis l'Eternel ton Dieu, « qui poursuis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, chez ceux qui me haïssent (2). » Entendez-vous Noé, outragé par Cham, appesantir la loi de la solidarité sur le fils du coupable: « Maudit soit Kenaham; qu'il devienne le dernier esclave de ses frères (3). »

Mais sans insister sur la Bible où les exemples

(1) Pierre Leroux, *De l'humanité*, etc., t. I, l. 5, c. 8, p. 250.

(2) *Exode*, XX, 5-6.

(3) *Genèse*, X, 25.

abondent, demandez, à travers les siècles, le secret de tant de dynasties humiliées, de tant de villes renversées, de tant de royaumes détruits. Demandez à la France le mot de sa grande révolution ; à la Pologne la cause de sa servitude ; à plusieurs princes de nos jours le mystère de leur déchéance.

La Chine et les anciens peuples de l'Asie fournissent des affirmations nombreuses sur la solidarité, sur la réversibilité, sur l'expiation. Nous n'en citerons qu'une. « Le monde entier, dit Sun-tseu, est comme une seule famille ; c'est pourquoi le Saint, fils du Ciel, en qualité de père de famille et de chef du genre humain, offre le sacrifice au Seigneur suprême, pour toute la famille, en forme de banquet, comme dit l'*Y-king*, et il est le seul à pouvoir offrir ce sacrifice, selon l'expression du *Hiao-king* (1). » (*Annales de Philos, chrét.*, t. XVIII, p. 286.)

Diodore de Sicile ne remarque-t-il pas « surtout la manière dont la Providence divine s'est vengée sur les enfants des crimes des pères (2) ? » Gigès assassine Candaule, et par ce meurtre s'assure le trône ; « mais la Pythie annonça que les Héraclides seraient vengés sur le cinquième descendant de ce prince. » L'oracle de Delphes signala

(1) Ouvrage de Confucius, composé vers 480 avant J.-C., publié par son disciple Tseng-tseu, traduit en latin par le P. Noël, dans *Sinensis imperii libri classici sex*, Prague, 1711, etc.

(2) D. de S., l. 20, ch. 70, trad. Hæffer, t. IV, p. 761.

croyant religieusement qu'elle les préservait du naufrage.... Il n'y en a pas un qui ne la porte dessus ses habits ou dessus sa chair. Les langes et le berceau de leurs enfants en sont toujours ornés.... « Les femmes enceintes la figurent, avec le porc-épic, dessus l'endroit de la couverture qui cache leur sein, pour mettre leur fruit sous la protection de la croix (1). »

Les Cumanois adoraient une croix de Saint-André. « Ils se munissaient, par le moyen de cette croix, contre les visions nocturnes et contre les fantômes de la nuit, et ils l'appliquaient aux enfants qui ne faisaient que de naître (2). »

Les Égyptiens avaient le plus grand respect pour le signe de la croix. « Sans lui ils pensaient ne rien pouvoir bien faire, et il était pour eux la plus puissante des amulettes (3). »

« Selon Ausone, lorsque les Grecs mettaient un homme en liberté, ils l'annonçaient au moyen du *Thau*. Pourquoi le *Thau* était-il le signe de l'absolution ? C'est ce dont je n'ai trouvé l'explication nulle part. Peut-être faut-il penser qu'une intention ancienne avait caché quelque profond mystère sous le voile de cette coutume ; et l'antiquité avait adopté le signe de la croix, représentée par le *Thau*, comme un emblème salutaire et comme

(1) *Croix dans les Deux-Mondes*, p. 186, 2^e édit.

(2) Chrestien Leclercq, *Nouvelle relation de la Gaspésie*, in-12, p. 177 et 181.

(3) Lafitau, t. I, p. 427.

augmentait toujours et qu'il survenait même des maladies épidémiques, le roi consulta l'oracle, qui lui répondit qu'il fallait apaiser les mânes de Charila (1). »

Le fils de Minos est tué sur le territoire de l'Attique, et voilà que les Dieux, dit Plutarque, « frappèrent l'Attique de stérilité et de sécheresse, au point que les rivières tarirent. Les Athéniens consultèrent l'oracle d'Apollon; l'oracle répondit que la colère des Dieux ne s'apaiserait, et qu'ils ne feraient cesser les fléaux qu'après qu'on aurait satisfait Minos (2). »

Si la solidarité renferme des mystères qui écrasent notre faible intelligence, elle a un corollaire, la réversibilité des mérites, d'après ce texte de l'Exode : Je suis le Dieu « qui fais miséricorde dans la suite de mille générations à ceux qui m'aiment et observent mes préceptes (3). » La réversibilité explique donc Paris que la sainteté de Geneviève protège contre la fureur d'Attila; sainte Claire, le ciboire à la main, mettant en fuite les barbares qui allaient saccager son couvent; tous les temples privilégiés qui ont préservé tant de villes des calamités qui les menaçaient, comme Lyon, qui doit à Notre-Dame de Fourvière d'avoir évité le choléra. Par ses mérites infinis, le Christ a ouvert les portes du ciel aux âmes des justes, satisfait au rachat de

(1) *Ib.*, p. 610, aux notes.

(2) Plutarque, *Vie de Thésée*, trad. Ricard, p. 75.

(3) *Exode*, XX, 6.

autour de son corps, au long et au large, jusqu'aux limites de la terre, et autant qu'elle est longue et large.

» J'ai prononcé cette parole qui contient le Verbe et l'émanation pour accomplir la création de ce ciel-ci, avant la création de l'eau, de la terre, de l'arbre, de la vache quadrupède, avant la naissance de l'homme véridique à deux pieds, avant ces corps créés dans de belles formes, selon la sagesse des Amshaspands.

» J'ai dit pour moi en entier toutes les saintes révélations du véridique, celle du bien, de la réalité, du présent et de l'avenir (1). »

« Dans beaucoup d'autres passages de l'*Avesta*, dit M. Oppert, le Verbe créateur est cité comme le plus puissant moyen de chasser les *déus*; mais aucun d'eux n'égale en importance cette partie du *Yacna*. Malheureusement, ces endroits ne contribuent que dans une mesure assez restreinte à dissiper les ténèbres qui enveloppent le sens des saintes paroles, et ce n'est que par la confrontation de ces passages qu'on parvient à en saisir la notion. *Ahuna* ou *han*, venu de *as*, être, signifie *parole*, comme le germanique *word* se rattache directement à la racine sanscrite *vrah* et *vrh*, qui pourtant veut dire croître et a donné naissance au mot *vrahma* (plus tard *brahma*), la parole, et au latin *verbum*. Les Parsis traduisent le mot *ahû*

(1) *Ctimea kaithimca bavaitimca basyatimca.*

par le sanscrit *nâmin*, maître, ou bien ils le confondent avec *anku*, monde qui lui est étranger. »

Ahu vairyo n'exprime donc que ce que depuis Anquetil on a compris sous le nom d'*Honover*, le Verbe créateur, et il est assez singulier que jusqu'ici on n'eût pas encore attribué au prototype antique le véritable sens que la traduction a conservé au mot moderne qui en dérive.

M. Oppert disserte savamment sur la valeur et la signification grammaticale d'appellations qui désignent le Verbe ou ses attributs, et il cite ce texte des chants sacrés de Zoroastre :

« Nous célébrons l'*Honover*, le véridique, qui donne son effet à la vérité. Nous célébrons celui qui renferme le Verbe et l'effet, le véridique, et l'effet de la vérité ; car celui qui renferme le Verbe et l'effet, c'est Ahuramazda. »

Cyrus rétablit la doctrine de Zoroastre, et Isaïe, chapitre 45, comme le remarque M. Oppert, a des allusions caractéristiques à la doctrine bactrienne :

« C'est ainsi que parle le Seigneur à son Oint, à Cyrus, dont j'ai fortifié la droite.

» Je suis le Seigneur, et il n'en existe aucun autre, et il n'y a pas de Dieu en dehors de moi ; je t'ai armé, et tu ne m'as pas reconnu.

» Qu'ils sachent depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, qu'il ne s'exécute rien sans moi. Je suis l'Éternel, et aucun autre,

» Qui produis la lumière et crée les ténèbres, faisant la paix, et créant le mal ; je suis Dieu qui fais tout cela.

» Ruissalez, ô cieux, d'en-haut, et que les nuages pleuvent la justice, que la terre s'ouvre, que germe le salut et que, en même temps, prospère l'équité. Je suis Dieu, qui l'ai créé.

» Malheur à celui qui querelle avec son créateur, lui un tesson de terre ! Est-ce que l'argile dira au potier : « Que fais-tu, et ton œuvre n'a pas réussi ? »

» Malheur à celui qui dit au père : « Qu'engendres-tu ? » et à la femme : « De quoi es-tu enceinte ? »

» Voici ce que dit le Seigneur, le Saint d'Israël qui l'a créé : C'est à moi qu'il faut demander les signes ; consultez-moi sur mon fils et confiez-moi la créature de mes mains :

» Car c'est moi qui ai fait la terre et qui ai créé l'homme sur elle : c'est moi, dont les mains s'étendent sur les cieux et qui commande aux bataillons célestes. »

Ainsi Zoroastre connaissait le Messie. Instruit des traditions des premiers patriarches, il les fit, en partie du moins, revivre dans la Bactriane.

Plus l'Orient sera interrogé par la vraie science, plus il nous répondra en faveur de la révélation, plus il nous proclamera la perpétuité des traditions messianiques. Cet empirique de l'histoire et de la philosophie qui se nomme Michelet, a fait paraître une élucubration qu'il intitule : *Bible de l'humanité* : c'est un entassement de négations affectées, de sottises scientifiques, d'assertions effrontées.

Nous ne craignons pas d'avancer que chacune de ses propositions en désaccord avec la Bible, s'anéantira au contact de la vérité scientifique, comme la neige fond au souffle du Midi.

XXVII.

Le Verbe divin chez les peuples antiques.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la Vie, et la vie était la lumière des hommes... Et le Verbe a été *fait chair*, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire comme du fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. »

Ces mystérieuses paroles du chapitre premier de S. Jean, proclament avec éclat la filiation éternelle du Verbe créateur, annoncé au premier homme, attendu par les patriarches, salué par Moïse et par les autres prophètes. Hé bien ! ce Verbe, dont chaque tribu qui s'éloigna du plateau de Pamer emporta la connaissance, fut originellement glorifié par tous les peuples, dans sa pureté théologique. Avec l'invasion et le développement de l'idolâtrie, cette croyance put se dénaturer ailleurs que chez

les Juifs ; mais la notion se conserva partout en principe : l'Inde , la Chine , l'Égypte , la Grèce , Rome la gardèrent. Prouvons-le une fois de plus par des textes.

« On voit dans les Védas, dit Dubois (1), Vichnou prendre un corps mortel , et paraître sur la terre pour la sauver aussi bien que les hommes. Les Indiens donnent le nom d'*Avantaras* à ces incarnations ; ils en comptent dix principales. L'incarnation appelée *Kaly-Avantaram* n'a pas encore eu lieu ; mais elle est attendue, quoiqu'on ne désigne pas le temps ou l'endroit où elle arrivera. Elle doit mettre fin au règne du péché , qui a commencé avec le *Kaly-Yougam*. Ce sera sous la forme d'un brame que Vichnou naîtra ; il conversera avec ceux de sa race, fera régner la justice et la vérité sur la terre , la délivrera de tous les maux , offrira le sacrifice du Christ , et soumettra l'univers aux Brames. »

L'erreura jeté ici son alliage, sans doute ; mais l'or de la vérité y existe et s'y reconnaît aisément.

Chez les Perses, Ormuzd est aussi le principe de tous les êtres, qui créa le monde en six temps. La mort a été introduite dans le monde par Ahrimane, le *grand serpent*, le *rusé*, le *menteur*, à cause du péché du premier homme ; mais la mort à son tour sera vaincue par Ormuzd, le Verbe de bonté , l'image resplendissante de l'infini. Un

(1) *Mœurs et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 402. Paris, 1815.

sauveur , le prophète Sosiosch, viendra préparer la résurrection. Abrimane alors sera précipité dans l'abîme. Les montagnes s'écrouleront en torrents de feu. Les âmes passeront à travers ces flots embrasés, pour effacer leurs dernières souillures ; une ère de bonheur sans limites commencera pour elles, et tout sera consommé (1).

Nous avons trop emprunté aux anciens livres chinois, où l'histoire de la Bible se retrouve, pour que nous ayons besoin d'y revenir ici.

Le Verbe divin est appelé dans nos livres sacrés : Ange de la nouvelle alliance. Creuzer croit sans doute retrouver chez les Perses cette même désignation lorsqu'il dit : « Ormuzd a son Ferouer (2), parce que l'Éternel a contemplé dans le Verbe tout-puissant, et cette image de l'être ineffable est le Ferouer d'Ormuzd (1). »

(1) Hyde, *Hist. veter. Pers. c.* 10. Voir le *Boundehesch*, traduit par Anquetil-Duperron ; Creuzer, *Histoire des religions de l'antiquité*, t. I, liv. II, c. 2.

(2) Les ferouers, dans la mythologie mazdéenne, ressemblent à nos anges gardiens. Ils sont, dit Creuzer, les idées, les prototypes, les modèles de tous les êtres formés de l'essence d'Ormuzd, et les plus pures des émanations de cette substance. Ils existent par la parole vivante du créateur ; aussi sont-ils immortels, et, par eux, tout vit dans la nature. Ils sont placés au ciel comme des sentinelles vigilantes contre Ahrimane et portent à Ormuzd les prières des hommes pieux qu'ils protègent de tout mal. Sur la terre, unis à des corps, ils combattent sans cesse les mauvais esprits. Ils sont aussi nombreux et aussi diversifiés dans leurs espèces que les êtres eux-mêmes. *Religions de l'antiquité*. 1^{re} partie, liv. II, ch. II.

(3) Ibid.

De nombreux passages dans le Mazdéisme rappellent ce magnifique texte des *Proverbes* où le Verbe est exalté :

« Le Seigneur m'a possédée (la Sagesse) au commencement de ses voies : avant ses œuvres j'étais. J'ai été ordonnée dès l'éternité, dès le commencement, et avant que la terre fût ; les abîmes n'étaient pas et j'étais engendrée ; les sources étaient sans eau, les montagnes n'étaient pas encore affermies ; j'étais engendrée avant les collines. Il n'avait pas encore fait la terre, et les fleuves et les montagnes. Lorsqu'il étendait les cieux, j'étais-là ; lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue, lorsqu'il suspendait les nuées, lorsqu'il formait les sources de l'abîme, lorsqu'il donnait à la mer des limites que les eaux ne dépasseront pas ; lorsqu'il posait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui ; nourrie par lui, j'étais tous les jours ses délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans l'univers, et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes (1). »

La Synagogue confessé le Verbe. On lit dans la paraphrase chaldaique de Jonathan-Bou-Huziel : « Jehova dit à son Verbe : assieds-toi à ma droite. » « Le Verbe de Dieu, mon salut » — « Celui-ci est le Jéhova dans le Verbe duquel nous avons espéré. »

Au livre VII, chapitre 9, des *Confessions* de

(1) *Proverbes*, VIII, 2-31.

saint Augustin, est un curieux passage qui met en parallèle ce que *saint Jean* et *Platon* ont l'un et l'autre dit du Verbe, nom que l'apôtre du Sauveur comme le philosophe grec écrivent de même, *Λόγος*. L'aigle d'Hippone trouve sans doute dans le premier une plénitude de vérité qui manque au disciple de *Socrate*; mais si affaiblie que soit la doctrine biblique dans les textes de *Platon*, les traditions messianiques de l'Orient ne s'y manifestent pas moins avec une précision qui étonne.

« Je lus les livres des Platoniciens, dit *saint Augustin*, et j'y trouvai toutes ces grandes vérités :

« Qu'au commencement était le Verbe; que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu, que cela était au commencement en Dieu; que toutes choses ont été faites par le Verbe; que de tout ce qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait sans lui; qu'en lui est la vie; que cette vie est la lumière des hommes, mais que les ténèbres ne l'ont point comprise; qu'encore que l'âme de l'homme rende témoignage à la lumière, ce n'est point elle qui est la lumière, mais le Verbe de Dieu; que ce Verbe de Dieu est Dieu lui-même, et la véritable lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés; qu'il était dans le monde, que le monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu; *car, quoique cette doctrine ne fût pas, en propres termes, dans ces livres-là, elle y est dans le même sens et appuyée de plusieurs sortes de preuves.*

» Mais que ce Verbe soit venu dans sa propre maison, que les siens n'aient pas voulu le recevoir, et qu'il ait donné à ceux qui l'ont reçu, qui croient en lui et qui invoquent son saint Nom, le pouvoir de devenir enfants de Dieu ; c'est ce que je n'y trouvais point.

» J'y trouvais bien que ce n'est ni de la chair, ni du sang, ni par la volonté de l'homme, ni par la volonté de la chair, mais de Dieu qu'est né ce Verbe, Dieu, comme celui dont il est né.

» Mais que le Verbe se soit fait chair, et qu'il ait habité parmi nous, c'est ce que je n'y trouvais point.

» J'y trouvais bien que le Fils est dans la *forme du Père* (1), et qu'il n'usurpe rien quand il se dit égal à Dieu ; et cette doctrine est exprimée dans leurs livres en plusieurs manières différentes.

» Mais que ce fils de Dieu se soit anéanti en prenant la forme de serviteur (2), qu'il se soit humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, et qu'en récompense Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts : qu'il lui ait donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, en sorte qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue publie que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père ; c'est ce qui ne se trouve point dans ces livres-là.

(1) S. Paul *aux Philippiens*, c. II, v. 6.

(2) Id., *ibid.*, v. 7.

» On y trouve bien que votre Fils unique est avant tous les temps et au-dessus de tous les temps ; qu'il est éternel et immuable comme vous, et que c'est de sa plénitude que nos âmes reçoivent ce qui peut les rendre heureuses ; que c'est en participant à cette sagesse éternelle, qui habite en elle-même, qu'elles se renouvellent, et qu'elles deviennent sages.

» Mais que ce Fils unique soit mort dans le temps pour les impies (1), que vous ne l'ayez point épargné, et que vous l'ayez livré à la mort pour nous tous (2), c'est ce qu'on n'y trouve point (3). »

Les *Recherches asiatiques* de l'Académie de Calcutta ont répandu une vive lumière sur les traditions messianiques de l'Orient. Les incrédules avaient essayé de tourner une fausse interprétation de dates et de faits antiques relatifs à ces contrées contre la Bible ; mais des investigations consciencieuses sont venues donner un éclatant démenti à ces prétentions coupables.

« On a appelé en témoignage contre Moïse, dit J. de Maistre, l'histoire chronologique, l'astronomie, la géologie, etc... Les objections ont disparu devant la véritable science... L'Europe doit des actions de grâces à la société anglaise de Calcutta, dont les honorables travaux ont brisé cette

(1) S. Paul *aux Romains*, c. V, v. 6.

(2) Id. *ibid.* c. VIII, v. 32.

(3) Cette affirmation, toutefois, est sans préjudice du texte où Platon parle de la mort du Verbe par la croix.

arme dans les mains des mal-intentionnés (1). »

XXVIII.

La Trinité chez les peuples antiques.

Laissons Bossuet , dans ses *Méditations*, définir le redoutable mystère de la Trinité : « Adorons, dit le grand évêque, l'ordre des trois personnes divines, et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois , et qui fait leur égalité comme leur distinction et leur origine. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même , et il engendre son Fils qui est sa parole ; il aime cette parole qu'il conserve ; et cette parole qu'il a produite dans son sein, et qu'il y conserve ; et cette parole qui est en même temps sa conception, sa pensée , son image intellectuelle , éternellement subsistante, et de-là son Fils unique, l'aime aussi comme un Fils parfait aime un père parfait. Mais qu'est-ce que leur amour, si ce n'est cette troisième personne, et le Dieu d'amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle source , en qui se termine la fécondité comme les perfections de la Trinité ? Parce que tout est accompli , tout est

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, tome 1^{er}, p. 282, 104 et 184.

parfait, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils et infiniment aimé dans le Saint-Esprit, et qu'il a fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit une très-simple et très-parfaite unité, tout y retournant au principe d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père avec un ordre invariable; l'unité fécondé se multipliant en dualité, c'est-à-dire, jusqu'au nombre de deux, pour se terminer en trinité, en sorte que tout est un et que tout revient à un seul et même principe... »

Tel est la Trinité d'après le dogme catholique. Nous représentons figurativement cette triple unité par un triangle lumineux, usage qui remonte à l'origine du monde. Aussi loin en effet que nous puissions remonter dans le passé, nous retrouvons la Trinité ainsi symbolisée.

Les Indiens ont honoré cet emblème et en ont conservé la notion primitive. Le P. Bouchet écrivait au savant Huet en ces termes : « Il n'y a que quelques années qu'un brahme expliquait ainsi ce qu'il concevait de la fabuleuse trinité des païens : il faut se représenter Dieu et ses trois noms différents qui répondent à ses principaux attributs, à peu près sous l'idée de ces *pyramides triangulaires* qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples (1). »

L'Inde a aussi représenté la triple faculté di-

(1) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 352, 411, in-4. 1841.

vine, sous la figure d'une idole soufflant de trois côtés (1) ; puis sous l'image de trois soleils égaux (2). Une statue à trois visages se trouve encore à Eléphanta (3). Les Indiens nomment ainsi les trois personnes de la Trinité : Brama , Vichnou, Routren. Plusieurs Nianigneuls , ou hommes spirituels, assurent que ces *trois dieux* séparés en apparence ne font réellement qu'un seul dieu (4).

Les Sanniassys considèrent le monosyllabe sacré *Oum*, comme représentant , l'O Brahma, l'U Vichnou , et l'M Siva. Le caractère représenté par ces lettres dont l'union forme le Sabda-Brama, est terminé par un demi-cercle avec un point au milieu, symbole de l'être purement spirituel (5).

L'Oupnek'hat , traduit par Lanjuinais, p. 65, dit : « Sat (vérité) est un nom de Dieu ; et Dieu est Trabat, c'est-à-dire *trois ne font qu'un*. » Et au t. III , page 15 : « Le Verbe du créateur est lui-même le créateur et le grand fils du créateur... »

« Les Siamois ont une extrême vénération pour certaines paroles, au nombre de *trois*, qu'ils considèrent comme sacrées , et dont la première signifie *Dieu*, la seconde, *parole de Dieu*, la troisième, *imitateur de Dieu* (6). »

(1) *Inde pittor.*

(2) Creuzer, *Religions de l'antiquité*, p. 11.

(3) *Inde pitt.*, p. 25.

(4) Lafitau, tom. I, p. 136. p. IV, fig. 6.

(5) Dubois. *Mœurs. inst. et cér. des peuples de l'Inde*. 1825, t. II, p. 214, 275.

(6) Huet, *Aneltanzæ questiones*, p. 128.

« Les habitants de Cuba enseignaient que trois personnes concoururent à la création du monde, ainsi que l'apprennent les récits d'Herrera (1). »

Les Japonais, comme les Indiens, ont une idole sous la forme d'un corps à triple tête. C'est « une monstrueuse effigie de la divinité. D'un seul corps surgissent trois têtes qui se regardent, et ils prétendaient qu'elles expriment trois personnes distinctes où réside une seule et même volonté (2). »

Les Thibétains nomment la divinité tantôt : Konciok-Ciq, Dieu un, tantôt Konciok-sum, Dieu trine. « Ils se servent d'une espèce de chapelet sur lequel ils prononcent ces paroles : om, ha, hum. Lorsqu'on leur en demande l'explication, ils répondent que *om* signifie intelligence ou bras, c'est-à-dire la puissance; que *ha* est la parole; que *hum* est le cœur ou l'amour, et que ces trois mots signifient Dieu (3). »

Georgi dit de son côté : « Les Thibétains reconnaissent la Trinité. C'est parmi eux une croyance vulgaire que Conciao sum cik trubpaioté, c'est-à-dire Dieu en trois, est un en essence.... Ils appellent Dieu Conciao... ils appellent le premier Dieu la sainteté, le second Dieu la raison;

(1) Huet, p. 125. Herrera, *Ind. occid.*, déc. 1, l. IX, c. IV.

(2) *Ibid.*, p. 124. Kircher, et *Chine illustrée*, p. 138, *Œdipe égyptien*, t. I., p. 410.

(3) *Lett. édif.*, t. III, p. 533.

le troisième Dieu, la réunion des vertus (1). »

Gangler, selon la mythologie du Nord, voyageant dans le palais des dieux, vit « trois trônes élevés les uns au-dessus des autres, et sur chaque trône un homme assis. Ayant demandé lequel des trois était leur roi, son conducteur répondit : Celui qui est assis au trône inférieur est le roi : il se nomme Har (c'est-à-dire le sublime) ; le second est Jafnhar (l'égal du sublime) ; mais celui qui est le plus élevé s'appelle Trodie (le troisième) (2). »

Lafitau, tome premier, page 9, s'exprime ainsi : « Ceux qui prétendent avoir une intelligence parfaite de la science hiéroglyphique, croient voir ce mystère compris sous divers symboles. Cluverius l'a remarqué dans les divinités des anciens Germains. »

« Trois lignes perpendiculaires représentaient dans l'ancien alphabet égyptien « le Dieu des dieux. » — Le fond de la théologie égyptienne est, dit M. Champollion, « une triade formée des trois parties d'Ammon-Ra, savoir : *Ammon* le père, *mouth*, la mère, et *Kheus*, le fils enfant. » — Un oracle de Sérapis, rapporté par Héraclide de Pont et Porphyre, indique positivement la trinité : — L'inscription du grand obélisque placé à Rome dans le cirque Majeur portait en toutes lettres :

(1) *Théologie du Thibet*, nos 103 à 107, citée par de Jessé, t. I, p. 68.

(2) *Edda des Irlandais*, trad. de Mallet. Genève, 1787, p. 54, 55.

« *Le grand Dieu, l'engendré de Dieu, le tout brillant* (ou l'esprit (1)). »

Voici sur le même point l'affirmation d'un auteur ancien : « Nous lisons dans Jamblichus, que les Egyptiens professaient sur l'esprit créateur l'opinion suivante : lorsque l'esprit produit les choses, il reçoit une triple dénomination. On l'appelle : Ammon lorsqu'il découvre les choses cachées ; Phta lorsqu'il les perfectionne , et Osiris lorsqu'il répand ses bienfaits (1). »

Hermès parle comme il suit, dans le *Livre parfait* : « Dieu, auteur de toutes choses , engendra avant la création du monde un esprit saint et incorruptible , qu'il nomma son Fils , et qui à la force et à la majesté de son père joignit la puissance infinie... Mais, ajoute Trismégiste, le nom de ce divin Fils n'est connu que du Dieu tout-puissant ; il ne saurait être rendu dans la langue des hommes ; il est au-dessus de tous les langages humains (2). »

L'écriture hiéroglyphique des bords du Nil représenta la divinité sous la figure d'un épervier ; mais le triangle était un signe plus élevée de la puissance divine. C'est ainsi que ces deux emblèmes s'unissent quelquefois. Spon a reproduit une figure de Jupiter-Ammon sous la forme du bé-

(1) Roselly de Lorgues , *Le Christ devant le Siècle*.

(2) *Anell. Quæst.* p. 124.

(3) Smith. *Réd. du genre humain*, p. 59-96.

lier. Au-dessus du dieu des ailes d'épervier se déploient soutenant un triangle, tandis qu'un autre triangle est attaché au cou du bélier (1).

Au tome I^{er}, p. 9 de Lafitau, il est parlé, d'après Joseph Acosta, d'une idole nommée Tangatanga, c'est-à-dire *un en trois et trois en un*, qui était vénérée au Pérou. Les indigènes, rapporte le même Acosta, adoraient un triple dieu, Viracocham ou Dieu suprême, le soleil et le tonnerre; ils avaient consacré au soleil un triple simulacre, appelé d'un triple nom; et ils en avaient fait autant à l'égard du tonnerre. De plus ils avaient érigé dans un sanctuaire une idole qui, selon eux, réunissait l'unité dans la trinité et la trinité dans l'unité (2). »

Platon, comme l'ont remarqué plusieurs Pères de l'Eglise, a consigné dans ses traités une notion plus ou moins nette de la Trinité. « Ce philosophe, pense Lafitau, avait puisé cette connaissance dans les entretiens qu'il avait eus avec les prêtres égyptiens et dans la science des mystères où il s'était fait initié (3). »

« Je ne dirai rien de l'excellence du nombre ternaire chez les pythagoriciens, du trois *qui n'est point engendré*, et qui engendre toutes les autres fractions, et pour cette raison, appelé *nombre sans mère*. Quoique de pareilles citations soient

(1) Spon. *M. erud. ant.*, sect. IX, p. 308.

(2) *Anelt. Quæst.* t. I. p. 125.

(3) Lafitau, t. I, p. 9.

loin d'être sans valeur, elles sont cependant moins claires que la plupart des autres. Je n'en parle ici que pour constater que les Grecs et les Romains, les deux sommités de la civilisation païenne, avaient, plus que tous les autres peuples, oublié ou altéré l'enseignement primitif. Les Orientaux et les peuplades que les Romains et les Grecs appelaient barbares, étaient sous ce rapport bien moins barbares qu'eux (1). »

L'homme impartial qui se recueille, écoutant l'enseignement de l'histoire sur les dogmes chrétiens, s'étonne de voir que la tradition profane lui fournisse autant de preuves de leur divinité. Puis, considérant les déclamateurs qui nous débitent leurs discours hostiles sur ces pieux sujets, il s'indigne de tant d'ignorance, de sacrilège audace, de mauvaise foi intéressée.

Mais nous avons encore à nous entretenir sur la croyance en la Trinité dans les siècles antiques.

XXIX.

La Trinité chez les Chinois et chez les Juifs.

La Chine est le pays du monde qui a le plus à nous apprendre sur les traditions primitives de

(1) Bedin. *Trad. mess.* p. 46.

la Bible. Que l'on s'arrange comme on le voudra pour expliquer ces trésors de révélation conservés dans les livres antiques de ce grand peuple, toujours est-il que la Bible se retrouve dans ces livres avec une précision, une vérité qui étonne. La science est tournée vers les Chinois, chez qui déjà les savants jésuites, au 17^e siècle, avaient enregistré tant de découvertes sur nos dogmes, et la science ne s'arrêtera pas. Certaines préventions, la révolution qui ménage si bien ses détestables intérêts, résistent à ce mouvement ; mais la logique demeure la reine du monde.

Que l'Égypte, l'Inde, l'Assyrie aient beaucoup à nous apprendre, cela est incontestable ; mais il n'en est pas moins évident que des livres de la plus haute antiquité, providentiellement conservés en Chine, sont là pour nous satisfaire dans nos investigations, et pour infliger à l'incrédulité des démentis aussi nombreux que sans réplique possible.

C'est ainsi que le dogme de la Trinité divine est vivant dans les livres sacrés du céleste Empire. On lit au tome IX, p. 315, des *Mémoires concernant les Chinois*, d'après le *Lieou-chou-tsing-hoen* : « En parlant du symbole d'unité qui est un triangle, après avoir remarqué qu'il désigne la grande union, l'union des trois puissances éternelles, des trois Tsaï réunis en un, comme s'exprime le célèbre dictionnaire *Choue-ouen*, il (le fameux livre *Lieou-chou-tsing-hoen*) ajoute : Rien de créé

ne porte en soi la nécessité absolue d'union ; mais elle est inséparable des trois Tsai et découle de leur nature. Il est remarquable que la variante du symbole d'union ou triangle est composée de trois lignes égales qui se joignent à un centre commun, en formant trois angles égaux , et ce qui est plus singulier , cette figure est aussi le symbole d'un, d'unité ; sur quoi *Tching-to* dit : Ce symbole est aussi incompréhensible que sublime ; et c'est par là qu'il exprime en quelque sorte ce qu'il signifie. »

A la même page du premier tome , on lit encore : « L'image de triangle sur le symbole de droit, signifie juste et bon. Deux triangles représentés l'un à côté de l'autre, c'est impiété, scélératesse ; l'image de triangle sur celle de barrière, signifie doctrine sûre , vérités utiles , etc. Si on ajoute à côté le symbole de parole , c'est raisonnement. »

Smith, dans *Rédemption du genre humain* (1), rapporte le texte suivant d'une explication des plus anciens caractères *Lieou-fu-tsing*, sur la Trinité : « Le triangle est l'emblème d'une secrète conjonction , de l'harmonie , premier lien de l'homme, du ciel et de la terre. C'est la conjonction des trois Tsai. (Tsai, dit Ko , indique le principe générateur, le pouvoir, la science dans Tao). Réunis et simultanément, ils gouvernent, créent et soutiennent ce qui est créé. » A la même page, Smith

(1) Trad. de Henrion de Pensey, in-12, p. 41.

rapporte encore ces mots, d'après un autre livre :
« Autrefois l'empereur offrait, tous les trois ans, un sacrifice solennel à l'esprit de conjonction et d'unité. »

Le P. Prémare dit, dans ses *Recherches sur les temps antérieurs au Chou-king* (2) : « Fohi fonde un ting (vase de sacrifice d'union), Hoang-ti trois, et le grand Y neuf; mais, comme le remarque Lou-ssé, neuf sont trois et trois sont un. »

Le P. Prémare, chapitre VI, page 24, 2^e colonne des *Livres sacrés de l'Orient*, emprunte ceci à un livre antique : « Hoang-ti alla sur le mont Ngo-Moei pour visiter Tien-tching-hoang-gin; il le salua dans une salle de jaspe et lui dit : *Je vous prie de m'expliquer l'unité-trine* »

Le *Tong-chin* emploie cette locution : *Trois intelligences*, la Trinité créatrice. D'après les *Lettres édifiantes*, édition in-4, 1841, tome III, page 222, la divinité était connue sous la forme trinaire, dans l'archipel Poulo-Condor. Trois petites statues la représentaient. « Les noms de ces trois figures sont Mot-Loi, Bot-Loi, Con-Loi; c'est-à-dire le tour du ciel, le roi du ciel, le fils du ciel. » — « Je suis entré deux fois, dit un missionnaire, dans les pagodes ou les temples chinois. Dans la première cour ou dans la première partie, se présentent trois hommes; chaque statue porte un sceptre à la main; celle de droite est élevée sur un

(2) *Livres sacrés de l'Orient*, p. 33, 2^e col.

lion ; celle de gauche sur un éléphant : ces *trois* personnes cependant, à ce que prétendent les Bonnes, ne forment qu'un *seul dieu* (1). »

Le philosophe *Lao-tseu* est plus explicite encore. Smith et les *Mémoires concernant les Chinois* le citent. Nous donnons la traduction d'Abel Rémusat, dans son Mémoire sur Lao-tseu : « Ce que vous cherchez et que vous ne trouvez pas, s'appelle *Yé* ; ce que vous écoutez et que vous n'entendez pas, s'appelle *Hi* ; ce que votre main cherche et ne peut toucher s'appelle *Wey* : ces trois mots sont impénétrables, et, réunis, ne forment qu'un seul. Le premier d'entre eux n'est pas plus brillant, et le dernier n'est pas plus obscur. C'est ce qui s'appelle forme sans forme, image sans image, un être indéfinissable. Remontez et vous ne trouverez pas un commencement ; descendez et vous ne pourrez découvrir où il finit. »

Le P. Prémare (2) dit encore : « La tradition porte que le grand terme ou la grande unité comprend *trois*, qu'un est *trois* et que *trois* sont un. »

Page 15, le même auteur ajoute, d'après le *Tao-te-king*, que : « La raison (*Tao*) produit un, qu'un produit *deux*, que deux produisent *trois*, et que *trois* ont produit toutes choses. »

Que si les peuples de l'Orient ont tous connu le dogme de la Trinité, à plus forte raison les Juifs,

(1) Smith, *loc. citat.*, p. 42.

(2) *Rech. sur les temps ant. au Chou-king*, ch. I, p. 14, 1^{re} col.

nation privilégiée, où Dieu s'est manifesté par une chaîne non interrompue de prodiges, ont eu la même connaissance. Il est peu parlé dans le Pentateuque et les livres prophétiques de la Trinité, d'une manière qui pût prêter à une interprétation polythéiste, parce que le peuple juif, généralement grossier, aurait pu inférer une pluralité de dieux de cette même trinité; mais outre que les trois personnes divines se manifestent dans une foule de textes, Moïse confia aux docteurs de la loi cet enseignement traditionnel. C'est ainsi que dans les textes, *Elohim* signifie les Dieux.

« Ecoute, ô Israël, l'éternel, *nos Dieux est un.* »
(Deut., VI, 4.)

« Saint, saint, saint est l'éternel des armées. »
(Isaïe, VI, 3.)

« Dans le principe, les Dieux (*Elohim*) créa le ciel et la terre. » (Gen., I, 1.)

« L'esprit *des Dieux* planait légèrement sur la surface des eaux. » (Ib.)

« Et *les Dieux* dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » et les *Dieux* créa l'homme à *son* image, à l'image *des Dieux.* »
(Ib., I. 26-27.)

« L'Eternel-les-Dieux dit alors : Voici l'homme devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal. » (Ibid., III, 22.)

Descendons et confondons leur langage... Et le Seigneur *descendit* pour voir la ville et la tour. »
(Ibid., XI, 5-7.)

« Elève un autel *au Dieu qui t'a apparu... Il y éleva un autel*, il donna à ce lieu le nom de El-Beith-El; car là, lui avaient apparu *les Dieux.* » (Ibid., XXXV, 1-7.)

« L'Eternel lui apparut de nouveau sous les térébinthes de Mambré.. Abraham levant les yeux, aperçut tout-à-coup *trois hommes...* A cette vue il s'élança à l'entrée de sa tente, se prosterne et dit: Seigneur, puissé-je trouver grâce à tes yeux! » (Ibid., XVIII, 1-3.)

« Vous ne pourrez dignement servir Dieu, car il est à lui-même les *Dieux saints.* » (Josué, XIV, 19.)

« Vous avez perverti les paroles *des Dieux vivants*, du Seigneur des armées. » (Jérémie, XXIII, 36.)

« Quel est l'homme pour marcher à la suite du *Roi qui l'ont créé.* » (Ecclésiaste, II, 12.)

« Mais Juda marchera avec Dieu et avec les *saints fidèle.* » (Osée, XI, 2.)

Tels sont quelques textes de la Bible. Nous pourrions les multiplier, comme aussi reconnaître les traces de la Trinité dans beaucoup d'autres sens du texte sacré. Nous nous bornerons à faire remarquer que l'Évangile ne prend aucun soin de revenir sur le passé, pour l'enseignement de ce dogme si éclatant dans la doctrine du Sauveur des hommes. L'Évangile continue cette croyance, ce principe perpétuellement gardé par l'ancienne loi,

Les rabbins modernes ont balbutié sur la

croissance de leurs aïeux à la Trinité ; mais il n'y a rien de plus clair dans les livres des antiques docteurs d'Israël. Le Zohar, récemment interprété, dans le livre d'un juif panthéiste sur la Cabbale, s'exprime ainsi :

« Nous croyons que, bien qu'il n'y ait qu'un seul Dieu, il se compose néanmoins de trois personnes parfaitement égales l'une à l'autre, parfaitement indivisibles, et qui, à cause de cela, ne font qu'un. » Le Zohar dit : « La loi commence par la lettre Beth ; cette lettre se compose de deux lignes horizontales réunies à une verticale, ce qui fait allusion aux trois natures divines réunies en une seule. » Le Zohar présente cette affirmation en divers endroits.

Le Zohar commente ainsi le verset du Deutéronome : « Ecoute, Israël, l'Éternel, notre Dieu est un. » (VI, 4.) Ibba dit : « C'est, ô Israël, l'ancien Jehova, c'est-à-dire le Dieu qui est le principe de toutes choses, l'ancien des anciens, le jardin des racines, et la perfection de toutes choses, et il est appelé *Père*.

» *Elohenu*, c'est-à-dire notre Dieu, la profonde vallée des fleuves, la source des sciences qui découlent de lui, et il est appelé *fil*.

» *Jehova*, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, qui procède de l'un et de l'autre, et il est appelé *Mesure de la voix*.

» *Dieu est un*, de manière à réunir et renfermer l'un dans l'autre. Et c'est pourquoi (le Rabbïn) dit :

Scema, c'est-à-dire rassemble, ô Israël, ce père, et ce fils et cet esprit saint, pour n'en composer qu'une seule essence, qu'une seule substance, parce que tout ce qui est dans l'un est dans l'autre. Il était tout entier, il est tout entier, il sera tout entier. Telles sont ses paroles (d'Ibba) » Et le même R. Simon ajoute ici : « Ce mystère du fils ne sera pas révélé à chacun avant la venue du Messie. Car alors (comme dit Isaïe) la science de Dieu remplira la terre comme l'eau remplit le lit de la mer (1). »

Josué disait (XXIV, 19) : « Vous ne pouvez pas servir Jehova, car il est *les Dieux saints*. » D'une part il y a Jehova et de l'autre *les Dieux saints*, ce qui prouve la Trinité réunie en Dieu(2).

De nombreux textes pourraient être placés ici ; nous nous contentons de signaler leur existence.

XXX.

La Trinité assyrienne. La Trinité chinoise.

M. le chevalier de Paravey a bien voulu nous communiquer un mémoire de lui sur ce double sujet. L'éminent orientaliste, ici comme dans ses autres travaux sur l'Orient, enregistre des décou-

(1) Le Zohar, cité par Galatin, p. 40-41.

(2) Franz, *la Cabbale*, p. 406-407.

vertes et nous apprend des choses vraiment étonnantes qui ont la tradition biblique pour origine, en même temps qu'elles viennent historiquement confirmer cette Bible dont chaque mot est d'inspiration divine. Nous analysons le mémoire sus-indiqué.

Nonobstant ce que les premiers habitants de la Chine pouvaient conserver de la vraie religion, depuis la dispersion des peuples partis du plateau de Pamer, il est certain que les Hébreux, dès les temps les plus reculés, portèrent leur croyance avec leur commerce, dans toutes les parties du monde. C'est ainsi que le vrai Dieu, sous le nom sublime de Grande-Unité, *Tay-ye*, était honoré très-anciennement par les nations à écriture figurative. Ce maître infini était supposé par eux, comme résidant vers le pôle nord de l'équateur, point alors cru être *fixe et immuable*, dans le ciel constellé. On le figure sous la forme d'un vieillard à longue barbe, type de l'ancien des siècles, dans l'anneau ou la bague, le chapelet fermé des Assyriens, accompagné des ailes et de la queue de l'épervier, oiseau sacré, qui, en Egypte, indique le Dieu suprême. Il est au-dessus des sept étoiles de la Grande-Ourse des Grecs, dans le beau cylindre de sir Robert Ker-Porter.

M. Layard, *Premier Voyage en Assyrie*, planche XXV de l'atlas, présente dans cet anneau ailé, le même Dieu offrant une couronne à un roi juste. Dans la planche XIII, à côté d'une ville assiégée,

cette divinité suprême, le *Dieu des armées*, le Dieu vengeur, tend un arc contre les ennemis de l'Assyrie. La même représentation se rencontre dans la planche XXI.

En Égypte, au-dessus des portes des temples, entre les pylones, aujourd'hui les deux tours de nos cathédrales, l'épervier sacré, qui vole au plus haut point des cieux, vers le pôle nord, représentait le Dieu tout-puissant. Dans l'inscription de Diospolis, l'épervier symbolisait *celui qui déteste le mal, et qui punit le crime* (1). Le *Chou-king*, 3^e partie, chapitre IV, 2, et *passim*, exprime la même chose.

A Persépolis, voisine de l'Ariane, où une partie de l'humanité vint séjourner après le déluge, on employait l'anneau ailé, d'où sort le corps d'un vieillard, l'ancien des siècles. Assis sur le siège royal, le roi des rois lui rend hommage. Les mages ont retracé ces symboles dans les étoiles du roi Céphée, de la sphère communiquée par eux aux Grecs, et conservée encore en ce jour dans ces planisphères primitifs, qui furent apportés en Chine, et qui ont été traduits par le P. Noëlet De-guignes fils (2).

Mais, parmi les vignettes du *Second voyage à*

(1) Voir Clément d'Alexandrie, qui rapporte ces figures : *enfant, vieillard, épervier, poisson, et crocodile*, ce qui signifiait : « Vous qui naissez, ou qui mourez, sachez que Dieu hait l'impudent. » *Strom.*, t. VII, p. 336.

(2) *Memoir. Acad. des sciences*, t. X.

Ninive et à Babylone, de M. Layard, se trouve un cylindre qui, sur les ailes éployées de l'anneau ou de l'arc ailé, type du Dieu du ciel, place, non pas une seule tête humaine, mais *trois têtes de dieux*, bien dessinées. C'est là évidemment la représentation du dogme de la Trinité, de la triade qui se retrouve à la Nouvelle-Zélande, dans la Scandinavie, etc.

M. Rémusat, *Mémoire sur Lao-tseu* (1), reconnaît, dans le *Tao-te-king*, les traces du mystère de la Trinité, déjà signalées par les anciens missionnaires en Chine. Le *Tao-te-king* est un ouvrage de Lao-tseu, maître de Confucius, qui, d'après le P. Gaubil (2), voyagea dans le Ta-tsin, ou en Assyrie, et dut y connaître Daniel, ou les mages instruits par ce prophète. M. Rémusat va jusqu'à reconnaître dans les trois mots YÉ, HY, WEY, qui expriment cette trinité, le nom hébreu et ineffable *Ie-ho-vah*.

Il est important d'expliquer ces trois caractères. Formé du caractère *Kong*, arc, et sous la clé *Ta*, qui signifie, *surpasser, commencer, grand*, le premier caractère *y*, où les éléments sont très-discernables, signifie encore, en ce jour, *grand, content, paisible, large, beau, facile, éloigné*; mais il est évident que ce *grand arc* figurait primitivement la courbure visible du ciel, c'est-à-dire le grand comble, qui est aussi un des noms de *Dieu*,

(1) *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 88.

(2) *Chronologie chinoise*, p. 132.

ou du *ciel*, en chinois moderne, le nom de ce *ciel* qui punit le crime et récompense la vertu.

Le premier caractère Y ou Yé, de cette antique Trinité exprimée en hiéroglyphes, énonce donc le nom de Dieu le Père, de ce Dieu que rien ne précède, qui figure dans un anneau, ou dans un arc fermé sur lui-même. A Babylone, comme à Persépolis, ce symbole affecte la forme d'un arc scythique, arc figuré au-dessus d'un globe ailé, qu'accompagnent deux sortes de liens, par lesquels un roi, qui saisit ce lien, semble vouloir monter au ciel.

Ce nom, conservé dans le signe *bague*, *anneau*, rond, comme la circonférence du ciel, se retrouve chez les peuples guerriers de la race slave et scythique du Nord, chez lesquels Bog est l'appellation de Dieu.

En chinois on appelle *Ty*, nom formé de *chien* et *feu*, et aussi *Y*, ou *hommes à grands arcs*, ces peuplades du nord et de l'est, par rapport à l'Assyrie, véritable et antique empire du milieu. C'est en outre, parce que le Dieu suprême est nommé également le *Dieu de l'Aquilon*, dans Isaïe et dans Ezéchiël, qu'on l'a supposé sur le mont Mérou ou au pôle nord, que par la suite on a donné son nom, et les idées de *vil*, *méprisable*, et *étranger* (*hostis*), qu'offre également le symbole Y, à ces peuples païens du nord, le nom même de *paganisme* pouvant se rattacher à ce nom, quand le culte absurde des astres a prévalu en Assyrie.

Le second caractère *Hy*, sous la clé des *toiles* et des *mitres, bonnets, voiles de tête (kin)* signifie par lui-même *espérer, attendre, rare et vivement désiré, c'est-à-dire : Dieu le Fils, ou le Désiré des nations, le Saint attendu*, que mentionne sans cesse Confucius.

Letroisième caractère s'écrit actuellement *Ouéy* ou *Weih*, et signifie *modique, peu, caché*. Mais le véritable sens qu'avait dans le nom de l'unité trine ce son, se trouve dans le composé qu'offre cet augment, uni à la clé *Chouy*, celle de l'eau : ce qui exprime, *eau modique, petite eau, ou rosée*. Or les grâces divines que verse le Saint-Esprit, sont constamment, dans nos livres saints comparées à la *rosée* ; ce sont elles qui fécondent l'esprit des sages ou des lettrés de la secte morale par excellence de Confucius. Ces sages se nomment *Ju* ou *hommes, Jin*, qui *attendent, qui espèrent*, sens de *Su*, clé de la *pluie* et de la *rosée*.

Dans les grands *Dictionnaires* existant en Chine, pense M. de Paravey, l'augment *Ouéy* est la représentation de la 3^e personne de la *Trinité assyrienne*, combiné aussi avec la clef des *oiseaux*, et signifiant colombe. Le cercle ailé de Ninive et de Persépolis porte d'ailleurs des ailes et une queue de colombe, suivant M. Layard, et le son *Ouey* est en chinois également le nom de la queue des oiseaux.

M. de Paravey rappelle que dans son *Mémoire sur les origines arabes et japonaises des Muyscas*

du plateau de Bogota, il a figuré une *Trinité*, retrouvée au Japon, et publiée par M. Fischer; on y voit l'Eternel ou Dieu à longue barbe.

A la page 160 du bel ouvrage de M. Layard, est représenté le cylindre de Sennachérib. Ce roi, avec un eunuque ou un mage, honore un Dieu barbu, à cercle ailé, et à queue comme celle de la colombe, type de l'Esprit-Saint. Sur les ailes éployées sont les deux têtes des deux autres personnes de la Trinité assyrienne.

L'arbre sacré ou le *Hom*, à 14 fruits, se voit au-dessus du demi-lobe terrestre, sous ce dieu trine du ciel, et une chèvre des monts, ou une licorne, sortant d'un double lotus, se voit sur la gauche de ce cylindre, et indique l'heure du matin où le lotus s'ouvre et s'épanouit, et où l'homme religieux doit élever son cœur vers le ciel. La chèvre étant un animal, qui tend toujours à gravir vers les plus hauts sommets, a donc un symbolisme bien appliqué.

Nous avons montré ailleurs, dit notre savant orientaliste (1), que la troisième heure assyrienne, celle qui a donné le *ghimel* des Hébreux, heure de 3 à 5 du matin, offrait le comble ou le ciel, la croix mystique, et au-dessous, deux mains invoquant cette croix céleste. Cette heure était celle de la prière, et *ghimel*, on le sait, a encore, en hébreu, le sens de *prier*, *vénérer avec respect et crainte*.

(1) *Essai sur les lettres*, p. 17.

Que conclure de cet exposé ?

Que les insulteurs actuels du christianisme sont des sages travestis ; qu'ils prétendent entamer nos dogmes par la science, alors que leur instruction, osons dire leur mauvaise foi, est confondue par cette science dont ils prennent le masque sans en avoir l'esprit. La science vraie, celle qui a la vérité pour flambeau, confirme le catholicisme. C'est ce qui est évident, dans ce chapitre, par les démonstrations de notre ami le chevalier de Paravey.

XXXI.

A travers les livres sanscrits.

Sans une révélation primitive, rien ne s'explique en fait de croyances, et le penseur erre de systèmes en systèmes, pour aboutir à la négation, quelque préoccupation qu'il ait d'ailleurs de paraître encore croyant. Il y a au monde une vérité doctrinale, vérité visible et que trouve quiconque la recherche sincèrement : cette vérité, qu'une chaîne non interrompue fait remonter à l'origine des choses, constitue dans le domaine des traditions universelles et des dogmes écrits, ce qui demeure pur, ce qui satisfait la foi et la raison dans les théologies de tous les peuples. La fable, le

roman, le rêve, l'allégorie, la sottise, l'idolâtrie se sont manifestés dans les religions autres que la ju daïque et la chrétienne; mais ce que ces religions ont eu d'irréprochable, ont conservé de vérité réelle, appartient à l'esprit de la Bible. C'est ainsi qu'en lisant les livres sacrés de l'Inde, on y remarque de ces textes où brille la doctrine des patriarches, de Moïse, des prophètes. Détachons ici quelques-uns de ces passages. Ceux qui suivent semblent avoir été écrits par l'auteur de l'*Ecclésiaste*.

« Fuyez, dit l'un, cherchez la solitude , venez dans les forêts : comme la tache qui s'étend sur l'étoffe, l'œuvre de l'homme qui habite les villes souille et corrompt son âme. Abdiquez les fonctions de la vie civile, livrez-vous à la contemplation du grand Etre (1), et d'avance confondus en esprit avec son essence divine , attendez paisiblement l'heure, où , dégagés des liens terrestres, vous serez identifiés avec lui. » — « La retraite ne suffit pas, dit un autre; punissez, comme esclaves révoltés , ces sens qui doivent obéir à l'âme (2). »

« Tourmentez votre corps, et sacrifiez ces organes matériels qui enchaînent l'esprit. » — Imprudent , s'écrie un troisième , le désert est pour celui qui a payé sa dette à Dieu , à l'humanité. Faites-vous une solitude au dedans de vous-même (3); domptez vos passions, mais sans cesser de

(1) Bh., l. VII. — (2) Ibid. l. VI. — (3) Ib., l. VI.

remplir les devoirs qui vous sont imposés par une loi divine. Voyez dans ce ruisseau cette fleur de lotus : est-elle souillée par le contact de l'eau qui l'environne ? Tel est l'homme au milieu du monde. Il agit suivant son état, c'est sa première vocation ; mais il n'oublie pas aussi que la prière , l'aumône, la mortification sont des devoirs divins qui servent à purifier (1). Tranquille et retenu, doux et modeste, libre de toute affection particulière , il aime également ses semblables , il se voit lui-même, il voit Dieu dans les autres (2). »

N'est-ce pas ainsi que nos mystiques parlent de la vie retirée du cloître , de la morale , de la charité ? Or, il y a trois mille ans que tenaient ce langage un Capilla, fondateur d'une doctrine toute contemplative ; un Vyâsa , réformateur plein de modération et père d'une école conciliatrice (3).

« Fuyez, a dit Manou, fuyez la louange comme le poison , aimez l'humilité comme l'ambroisie (4). — Semer la science dans une âme qui n'est ni vertueuse , ni avide de s'instruire , c'est jeter une bonne semence dans un terrain pierreux (5). »

On dirait un extrait des *Proverbes* ou de quelque'autre livre saint.

« Ce monde visible n'est autre chose que la manifestation de l'être visible , de l'être unique

(1) Bh., l. XVIII. — (2) Ibid. l. v, VI. et XIII.

(3) Langlois. *Monuments littéraires de l'Inde* , p. 241.
— Les textes que nous citons sont pris à ce volume. Bh., l. XVII. — (4) Man., l. II. — (5) Man., l. II.

et suprême, du grand Brahma, qui..... est éternel (1). » — « Tu me demandes qui tu es , ô homme.... ô intelligence commandant à des organes et à des facultés matérielles? Qui tu es ? Ah! ne t'arrête pas à cette enveloppe extérieure, vois en toi autre chose qu'un corps périssable; vois en toi non-seulement l'image de Dieu , mais une émanation du grand esprit (2). Ton âme n'est assujettie ni à la naissance, ni à la mort, on ne peut point dire qu'elle a été, qu'elle est ou qu'elle sera ; elle ne connaît point la distinction des temps , elle est éternelle (3. Immuable et libre , quand son habitation terrestre est détruite , elle n'éprouve point d'altération. Incorruptible et pure, elle n'est point souillée par le contact de la matière..... Le fer ne saurait la couper , le feu la brûler, l'eau la mouiller, l'air la dessécher. Elle échappe aux atteintes de tous les éléments ; et, victorieuse de la mort, elle est de tous les temps. — C'est Dieu, c'est le grand Brahma , c'est Pourouchottama (le grand être) qui vit en nous ! Voudrions-nous, par une lâche soumission à nos désirs , asservir à la matière cette intelligence suprême, habitante passagère de ce corps périssable (4)? Non , comme la tortue retire et cache ses membres sous son écaille, le sage se replie sur lui-même, et détache ses sens des objets qui peuvent

(1) Bh., l. III et IX. — (2) Bh. , l. II. — (3) Ce mot est une erreur ; il faudrait dire : immortelle.

(4) Bh., l, XV.

les séduire (1). Qu'un seul de nos, sens par notre imprudence, vienne à secouer le joug, la raison dans notre âme est comme l'eau versée dans un vase sans fond (2); elle fuit et nos efforts pour retenir la fougue de nos pensées, sont aussi superflus que les efforts de l'écuyer pour retenir des coursiers indomptés (3). Plus les sens sont satisfaits, plus ils sont insatiables. Le feu qui brûle doucement sur l'autel, s'allume avec violence (4) quand le brahmane y verse le beurre consacré. Résistons, résistons à nos désirs; ne souffrons pas qu'ils entraînent notre raison, comme les flots emportent la barque trop légère au milieu d'une mer orageuse (5). »

« Rappelez-vous que la science spirituelle, que la sagesse vaut mieux que le sacrifice : comme un pilote habile, qu'elle dirige votre barque à travers le fleuve du péché, dont le courant est si rapide (6). Qu'elle relève l'âme abattue et l'homme égaré; qu'il sache que la sagesse consume, anéantit les souillures de l'action, comme le feu dévore la branche desséchée (7).

» Nous avons ici-bas à combattre sans cesse un terrible adversaire, qui souvent même nous entraîne malgré nous (8). C'est la concupiscence, fille de Radjas, ou de la passion, avide, ardente et pernicieuse; elle enveloppe ce monde, comme

(1) Bh., 1. IX. — (2) Ibid. — (3) Ibid. — (4) Bh., 1. II. — (5) Ibid. — (6) Bh., 1. II. — (7) Ibid., 1. III. — (8) Ibid., 1. XVI.

la fumée qui entoure le feu , comme les pleurs qui remplissent l'œil, comme les membranes qui couvrent l'embryon. Se déguisant sous toutes les formes , elle s'empare de l'esprit du sage , elle allume en son sein un feu dévorant : elle attaque nos sens, soulève nos passions, trouble notre raison et aveugle notre intelligence. Ah ! combattez ce perfide ennemi , c'est dans votre âme qu'il veut porter la mort (1). — Le pécheur peut devenir pour Brahma aussi précieux que le juste ; les efforts qu'on fait pour se couvrir des vêtements de la vertu ne sont point inutiles. Le Maratka ou l'enfer a trois portes, la concupiscence, la colère et l'avarice ; tâchez de vous en éloigner, et vous êtes sûr d'arriver à la région du bonheur...

» L'âme de l'homme ne se perd jamais (2) ; elle n'est point comme le nuage absorbé par l'air dévorant ; elle se retrouve toujours dans un autre monde : mais elle est traitée suivant ses mérites. »

» Brahma ne vous demandera pas si vous avez tout compris ; il vous demandera si vous vous êtes purifié par la prière , l'aumône et la mortification (3).

« Dieu puissant , l'univers est rempli de ta gloire : il t'adore, il te bénit. Les mauvais génies fuient devant toi frappés de terreur , et la troupe des saints te révère et chante tes louanges. Auteur et soutien du monde , être pur et impéris-

(1) Bh. l. IX. — (2) Ibid., l. VI. — (3) Man., l. II.

sable, père du temps, âme de l'univers et maître de la nature, tu es en tous lieux, tu es la source de toute existence. Honneur, honneur à toi, mille fois honneur ! Infini dans ton pouvoir et tes perfections, tu es tout, tu remplis tout. Essence inconcevable, source de toute sagesse, de toute science, de toute majesté, le monde, ton ouvrage, passe et périt ; toi seul es immuable. Rien n'est semblable, rien n'est égal, rien n'est comparable à toi, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Je me prosterne devant toi, humble et suppliant, ô Seigneur, j'implore ta miséricorde... »

C'est un mauvi qui parle, et la traduction est fidèle.

Ne croiriez-vous pas, dans les textes qui précèdent, entendre nos livres saints ou les pères de l'Eglise ? Or cet enseignement, c'était celui que les premiers patriarches avaient transmis aux générations qui les suivirent. Cherchez ailleurs, vous trouverez la philosophie, atteignant une certaine élévation, mais demeurant loin, bien loin de cette élévation où on sent le souffle de Dieu, souffle qui circule à travers les livres inspirés, dans l'Evangile et dans les œuvres des docteurs du christianisme.

DEUXIÈME PARTIE

VIE DE JÉSUS-CHRIST.

I.

Le Désiré des nations.

Nous avons interrogé quelques-uns des monuments antiques qui ont parlé du Sauveur aux générations qui précédèrent l'avènement du Fils de l'homme ; nous avons ouvert quelques-uns des livres où les traditions messianiques ont laissé leur empreinte ; lu quelques-unes des inscriptions que portaient l'intérieur ou l'extérieur des temples ; enfin déterré quelques-uns des édifices où la notion d'un Réparateur imprima ses mystères dans les jours antiques ; et, livres, pierres sculptées, sanctuaires, débris , tout nous a fourni de nombreux témoignages en faveur de la Bible et de l'Évangile. Nous n'avons en quelque sorte réveillé que des échos plus ou moins rapprochés , et l'on a entendu les voix qui répondaient et l'expression de ces voix. Il y a cent fois plus à demander encore que nous n'avons pu le faire dans le temps et dans l'espace

qu'il nous a été donné de consacrer à notre sujet ; et aux réponses que nous avons obtenues , l'homme de bonne foi décidera de ce que la science, en dehors de la révélation , renferme de manifestations en faveur de cette vérité catholique, que de tortueuses prétentions , de fastueuses médiocrités prétendent entamer et réduire à des proportions dérisoires.

Si jamais le dix-neuvième siècle rencontre son Bossuet, de quelles fulgurantes apostrophes il stigmatisera la face de ces suffisants , qui renouvellent toutes les vieilleries anti-chrétiennes de leurs devanciers , les présentant comme des prétentions jeunes , et qui , épilouquant tout , battus par leurs propres aveux , s'en vont , sans être convaincus d'aucune de leurs idées , semant ces nébulosités qui font de notre âge un âge d'aplatissement, de demi-mesures, de termes-moyens sans élan , et le façonnent de manière à le rendre propre à subir tous les abaissements. Voyez plutôt la meute révolutionnaire hurlant contre une Encyclique de Pie IX , voulant y voir ce que ce document ne renferme pas ; et il suffit d'un prélat français, qui prenne la plume , pour leur répondre, et pour convaincre les affidés du mensonge d'ignorance, de fausseté : ces soldats de la sottise n'ont pas même la capacité du traducteur.

Qu'est-il donc devenu ce livre d'un audacieux de l'Institut , contestant sa divinité au Sauveur des hommes , et lui accordant à peine une sorte

d'hallucination sublime, qui le place au-dessus de tout ce qui fut de plus parfait , tout en l'arrachant à ses autels, et le livrant à la risée des vingt siècles dont il fut la félicité , dont il reçut les adorations ? — Le livre de ce vaillant de l'hypocrisie est oublié, et la destinée de cette élucubration sera de plus en plus honteuse, à mesure que le temps marchera. Un jour , aimons à le croire ; l'Institut purifiera la place où siégea ce blasphémateur, s'il ne veut que la foudre ne se charge de cet office demandé par la justice d'en-haut , et que la nation française ne peut manquer de réclamer bientôt à grands cris.

Eh quoi ! hommes tièdes ou pervers , qui êtes témoins de ce qui se passe , vous supposeriez que Dieu se laisse impunément bafouer , outrager, nier, sans vouloir une réparation ? Vous vous figureriez que tout peut ainsi aller à la dérive, principes, mœurs, probité, respect des lois, culte des lettres et des arts, sans qu'une catastrophe dise le dernier mot de ces ruines entassées, de ces négations persistantes ? Vous voudriez qu'elle poursuivit heureusement et solennellement sa marche dans l'avenir, cette société apauvrie d'enthousiasme, de sentiments généreux , de transports divins, de mansuétudes qui viennent de la foi et de la charité ? Mais six mille ans dans le passé se lèvent pour protester contre votre sécurité menteuse. Une infraction est commise dans l'Eden, et le bonheur du premier homme s'écroule. Caïn

assassine son frère, et le misérable est maudit et poursuivi par le courroux céleste. Puis c'est le déluge, et Babel, et Ninive, et Tyr, et Sidon, et Babylone, et Memphis, et Jérusalem, et Athènes, et Rome, toutes les villes coupables, les grands et les petits empires qui sont visités par l'ange des exterminations de Jehovah, parce que ses préceptes ont été méconnus, son nom outragé, ses autels profanés, sa gloire mise à l'oubli. Ruines sur ruines et débris sur débris, voilà ce que proclame l'histoire contre l'impiété et la dépravation des peuples.

Mais du sein de ces villes anéanties, de ces palais réduits en poussière, de ces édifices qui portèrent au firmament les vaines aspirations de l'orgueil humain, de ces contrées asiatiques où vivent des nations innombrables, montent partout et toujours des clameurs qui glorifient le Saint, le Désiré des peuples, le Réparateur promis à Adam, à la postérité des patriarches, et qui vint comme il avait été annoncé, pour renouveler la face de la terre. Le monde n'a pas cessé de proclamer son auteur, et du fond des erreurs païennes, des dégradations du polythéisme, s'échappe perpétuellement la proclamation du Verbe créateur et rédempteur.

Comme couronnement à cet édifice d'attente et de promesse, le peuple de Dieu, à ne l'envisager que comme simple témoignage historique, vient et nous montre clairement la chaîne tra-

ditionnelle qui relie le paradis terrestre au Sinaï , le Sinaï au Thabor et au Golgotha. Là de génération en génération, l'attente du Messie existe , claire , certaine , indubitable , prouvée par les faits ordinaires et par des événements surnaturels. Rien ici qui ne se retrouve , quoique parfois altéré, sous les autres latitudes ; mais l'histoire dans cette contrée est un texte, et les fastes d'Israël sont écrits par une autorité qui défie la critique. Quels récits que ceux de la Genèse ! Quelles épopées que l'Exode et les autres livres de Moïse ! Que comparerons-nous aux révélations des prophètes, si ce n'est peut-être une partie de ces écrits antédiluviens conservés en Chine, et dont la parenté avec les écrits des livres révélés est manifeste, c'est-à-dire qu'ils sont l'œuvre des premiers patriarches et que le souffle de l'Esprit-Saint a passé là ?

Pour celui qui a lu la Bible et la relation des miracles qu'elle raconte, il est de la dernière évidence que le Seigneur a gouverné visiblement Israël, dont l'histoire est une perpétuelle démonstration de la sagesse, de la miséricorde, de la justice du trois fois Saint. Tout dans cette partie de l'Orient où s'accomplit l'épopée biblique, est rempli de traces de l'intervention de Jéhovah. Les mers, les lacs, les fleuves, les vallées, les monts, les villes et les villages redisent ce qui se passa un jour en ces lieux. Il n'est pas jusqu'à l'austérité que présentent la plupart des sites de la

Palestine qui ne concoure à proclamer les événements de la Bible.

Qu'ils nous expliquent, les superbes qui s'en prennent aux dogmes du christianisme, la force qui les attire vers ces régions où furent autrefois les tentes d'Abraham, où les voyants de Juda tonnèrent, où le Christ imprima la trace auguste de ses pas. Non, ne le croyez pas, ils ne gardent pas un esprit paisible ces coupables qui déchirent la robe du Sauveur, lorsqu'ils visitent les bords du lac de Génésareth, et Bethléem, et le Saint-Sépulcre, et la pierre de l'Ascension. Les globes de flamme et les tourbillons qui infligèrent un immense démenti à Julien l'Apostat, grondent toujours sous le sol de la Terre-Sainte, et menacent les malheureux qui sont accourus vers les Lieux-Saints dans un autre but que de les vénérer. Aussi se sont-ils troublés, en foulant le sol de Jérusalem et des anciennes limites d'Israël, et s'ils en reviennent toujours asservis à l'esprit de mensonge et d'erreur, ils ne sauraient interroger leur conscience sans éprouver un trouble qui les tourmente et les torture.

Quel sera cependant l'objet de cette partie de notre livre? Comme la première partie, elle recueillera les preuves fournies par la science en faveur de la divinité de Jésus-Christ, et pour démontrer la vérité de sa mission. Cette vie mortelle du Maître divin, les auteurs profanes, les lieux, l'archéologie, les lettres et les arts devront nous

la raconter, puisqu'il s'agit d'abîmer par la science les ennemis de Dieu le niant par la science.

II.

Preuves que Jésus-Christ est Fils de David.

Renan, le plagiaire Renan, après des hérésiarques et des pamphlétaires, a osé dire que Jésus-Christ n'était pas Dieu, en même temps qu'il lui refuse de descendre de David, selon la chair. Résumons ici la docte dissertation de Dom Calmet sur la généalogie du Rédempteur, et faisons voir sur ce point encore que la science des ennemis de notre foi n'est qu'effronterie et imposture.

Le romancier Renan, en avançant que Jésus-Christ n'est pas fils de David, n'a fait que rééditer une impiété soutenue autrefois par Porphyre, les Manichéens, l'empereur Julien, Celse. Ces artisans de mensonge se basaient sur la double généalogie donnée, l'une par S. Matthieu, l'autre par S. Luc.

Citons d'abord cette double généalogie :

Selon S. Matthieu.

Selon S. Luc.

David.

Salomon.

Nathan (1).

(1) Nathan était fils de David, de même que Salomon. Nathan était l'aîné de Salomon; mais Salomon régna par l'ordre du Seigneur (III. Reg., III, 13; et II. Reg., XII, 25.)

Roboam.		Mathatha.
Abia.		Mainan.
Asa.		Melcha.
Josaphat.		Eliacim.
Joram.		Jonam.
Ochosias.		Joseph.
Joas.	} (1).	Juda.
Amasias.		Siméon.
Ozias.		Levi.
Joathan.		Mathat.
Achaz.		Jorim.
Ezéchias.		Eliezer.
Manassé.		José.
Amon.		Er.
Josias.		Elmodan.
Joachim (2).		Cesan.
		Addi.
		Melchi.
Jéchonias (3).		Nerri.
	Salathiel (4).	
	Zorobabel.	
Abiud.		Resa.
		Johanau.

(1) Tout le monde convient que ce roi et les deux suivants ont été omis par S. Matthieu, ou plutôt par ses copistes. Ils sont rétablis ici, pour montrer immédiatement la succession des rois de Juda.

(2) Ce roi a été aussi omis par S. Matthieu ou par ses copistes.

(3) A Jéchonias succéda Sédécias, son oncle.

(4) Jéchonias eut pour fils, à Babylone, Asir et Salathiel.

Eliacim (1).

»

Azor.

»

Sadoc (2).

»

Achim.

»

Eliud.

»

Eleazar.

»

Mathan.

»

Jacob.

Joseph, époux de Marie,
mère de

Asor.

Juda.

Joseph.

Semei.

Matthathias.

Mahat.

Maggé.

Hesti.

Nahum.

Amos.

Mathathias.

Joseph.

Janné.

Melchi.

Mathat (3).

Lévi (4).

Héli (5).

Marie, mère de

Jésus.

(1) Entre *Eliacim* et *Azor*, quelques manuscrits mettent *Abner*.

(2) Depuis Sadoc jusqu'à Jacob, père de saint Joseph, il y apparemment quelques généalogies omises, ce dont on s'aperçoit en comparant la liste de S. Matthieu à celle de S. Luc.

(3) Ces deux noms, *Mathat* et *Lévi*, ne se lisent pas dans quelques manuscrits. Jules Africain, Eusèbe, S. Irénée ne les ont point lus.

(4) Joseph est nommé, dans saint Matthieu, fils de Jacob, parce que Jacob était son père selon la nature, et dans saint Luc, fils d'Héli, parce qu'il était gendre d'Héli, autrement Joachim, père de Marie.

(5) Héli est apparemment le même que Joachim, père de la sainte Vierge.

On voit par le parallèle de ces deux généalogies, que les deux branches de la famille de David, par Salomon, et par Nathan, se sont réunies premièrement dans Salathiel et Zorobabel, puis dans la personne de Jésus, fils de Marie, et cousin de Joseph, de sorte que Jésus était la fleur, le rejeton de Jessé, fils de David et de Salomon, et héritier des promesses faites à l'un et à l'autre.

Mais, objecte-t-on, Jésus-Christ n'est pas fils de Joseph, mais de Marie; pourquoi dès-lors la généalogie de Joseph, non celle de la Mère de Dieu? Comment peut-on inférer que le Sauveur est descendu de David et de Salomon, de ce que Joseph est fils de David? Joseph, lui-même, peut-il avoir pour père deux hommes, l'un de la race de Salomon, l'autre de la race de Nathan? Enfin, comment peut-on prouver que Jésus est descendu de David et de Salomon, en admettant le système qui fait donner à S. Luc la généalogie de la Vierge, puisque Marie, selon cette hypothèse, descend de Nathan, non de Salomon.

A ces questions on répond :

Chez les Hébreux, on n'avait pas coutume d'écrire les généalogies des femmes. Jésus étant fils de Joseph, ou par adoption, ou simplement comme étant fils de Marie son épouse, puis ayant été élevé comme fils de Joseph, entrait par là dans tous les droits de la famille de ce dernier. Héli pouvait être père de Joseph selon la loi, et Jacob son père selon l'ordre de la nature.

Dans la supposition que S. Luc aurait donné la généalogie de la sainte Vierge, il s'ensuit démonstrativement deux choses : la première que Jésus est fils de David ; la deuxième qu'il est aussi fils et héritier de Salomon , par deux endroits : d'abord parce que les deux branches de Nathan et de Salomon se réunissent une première fois dans la personne de Salathiel, ensuite à cause du mariage de Joseph , héritier de la branche de Salomon , avec Marie, héritière de celle de Nathan. Ainsi Joseph a rassemblé les droits des deux familles dans la sienne ; il les a transmis à Jésus son fils et son héritier.

Développons ces réponses.

S. Irénée (liv. 3, chap. 18) , Tertullien (contre les Juifs) , S. Athanase (Epître à Epictète) , S. Ambroise (livre 3) , S. Augustin, S. Jérôme , en plusieurs lieux, d'autres Pères, ainsi que les rabbins, déclarent que c'était l'usage chez les Hébreux, de ne donner la généalogie que des hommes. Jésus étant né pendant le mariage de saint Joseph , sans opération humaine, était au patriarche comme un fruit venu dans son fonds, et il entra dans les droits et les privilèges de sa famille. Les Evangelistes , sachant que Joseph n'avait auprès du Messie qu'une paternité d'adoption, l'appellent cependant le Père de Jésus , et la sainte Vierge l'appelait de même.

L'usage de l'adoption remonte , chez les Hébreux , à la plus haute antiquité ; Sara donna sa

servante à Abraham, pour que les fils qui en naîtraient lui appartenissent par ce droit d'adoption (1). Jacob adopte Ephraïm et Manassé (2). La fille de Pharaon adopte Moïse (3). Esther passait pour fille de Mardochée, son oncle (4). L'ainé des enfants qui naissait d'une femme qui avait épousé le frère de son mari mort sans enfants, était considéré comme fils de celui qui n'avait point laissé de lignée (5). Il suffirait donc à Jésus-Christ d'être fils adoptif de Joseph, pour qu'il ait le droit de prendre la qualité de fils de David et de se porter héritier des promesses faites à cette famille.

Mais il y a une raison plus forte que celle-là ; c'est que Marie était de la même famille et de la même maison que Joseph. La généalogie de l'un était donc aussi la généalogie de l'autre. Les Pères sont unanimes sur ce point. La loi voulait que les filles se mariassent dans leurs tribus, et autant que possible, dans leurs familles. L'obligation était même absolue lorsqu'une fille était héritière de sa famille, ou qu'une femme avait perdu son époux, sans en avoir eu d'enfants. Or c'est une tradition très-ancienne que la sainte Vierge était fille unique, par conséquent héritière des biens de son père, et que Joseph, son oncle, ou son plus proche parent, fut obligé par la loi de la prendre pour femme.

Mais il faut démontrer davantage, car Dieu a

(1) Genes., XVI. — (2) Ibid., XLVII, 5. — (3) Exod., II, 10. — (4) Esth., II, 7, 15. — (5) Deut., XXV, 5.

promis que le Messie serait fils de David, non pas seulement par adoption, mais selon la chair. Or S. Luc dit expressément que la sainte Vierge était cousine d'Elisabeth, qui était de la race d'Aaron, et on en peut déduire que Marie était de la même race.

Ne nous égarons pas : car Jésus-Christ était bien de la race de Salomon selon la chair, non-seulement par Joseph, dont il était le légitime héritier, mais principalement par Marie, qui lui avait donné la naissance. Que si l'esprit de la loi ne survivait pas au temps du Sauveur aussi pleinement qu'avant la captivité, il est à croire qu'elle était fidèlement observée par les familles privilégiées comme celle d'où devait venir le Messie.

Quelques Pères, entre autres S. Augustin, S. Epiphane, S. Hilaire, ont cru que S. Matthieu nous donnait la généalogie de Jésus comme roi, et S. Luc la généalogie comme prêtre. Ce sentiment ne nuit pas à notre démonstration, puisque nous considérons Jésus à la fois comme fils de David et roi des Juifs, puis comme prêtre éternel. Marie peut être cousine d'Elisabeth, parce que quelqu'un de la famille de celle-ci aura épousé une parente de la sainte Vierge, de la tribu de Juda, ou parce que quelque parent de Marie aura épousé la fille d'un prêtre, de la famille d'Elisabeth. On sait que les filles qui n'étaient pas héritières pouvaient épouser qui elles voulaient. Les filles des prêtres avaient sur ce point un privilège

plus étendu que les autres , leurs pères n'ayant point d'héritages dans le pays.

Nous ne disons pas toutefois que saint Luc ait écrit la généalogie sacerdotale de Jésus-Christ , dont le sacerdoce n'est pas selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech. Les Evangélistes ne le présentent pas comme descendant d'Aaron, mais de David. S. Luc suit manifestement la généalogie de David jusqu'à Zorobabel et Résa; et qui croira que, depuis cet endroit, il l'abandonne, pour suivre celle des prêtres, sans raison et sans avertir? Il faut donc conclure que Jésus était fils de David selon la chair, par ce raisonnement, qui est sans réplique: S. Luc et S. Matthieu nous apprennent que Jésus n'est pas fils de Joseph et qu'il est fils de David: il ne peut donc l'être que par Marie, sa mère. Marie et Jésus sont donc de la race de David. Les mêmes évangélistes affirment que S. Joseph est de la tribu de Juda et de la race de David. Marie et Joseph sont donc de la même tribu et de la même famille.

On a répondu comme suit à la difficulté des textes évangéliques qui semblent donner deux pères à Joseph, Jacob, selon S. Matthieu, et Héli, selon S. Luc: Jacob était père de Joseph selon la nature, et Héli selon la loi; ou bien Héli était son père selon la nature, et Jacob selon la loi; ou enfin Joseph était fils de l'un par adoption et de l'autre par la naissance.

Le premier sentiment a pour lui le texte ex-

près de S. Matthieu , qui dit: *Jacob engendra Joseph*, au lieu que S. Luc dit simplement: *Joseph était d'Héli*, c'est-à-dire qu'il lui appartenait. Cette opinion a été suivie par presque tous les anciens. Jules Africain, qui vivait dans la Palestine au commencement du 3^e siècle, assure (1) qu'il l'avait apprise de quelques parents de Jésus selon la chair, qui, de Nazareth et de Cocaba, bourgs de Judée, s'étaient répandus en plusieurs endroits de la terre. On donnait l'explication que voici: « *Mathan*, descendu de David par Salomon, et *Melchi*, descendu du même David par Nathan, épousèrent l'un après l'autre une même femme nommée *Estha*. Mathan en eut *Jacob*; et *Melchi* en eut *Héli*. Ce dernier se maria, et étant mort sans enfants, *Jacob* épousa sa veuve en vertu de la loi de Moïse (Deut., XXV, 5). De ce mariage vint *Joseph*, qui par ce moyen était fils de *Jacob* selon la nature, et d'*Héli* selon la loi.

Reste à démontrer ici encore comment Jésus est fils de David, et la parenté de Joseph et de Marie. D'ailleurs S. Luc met *Matthat* et *Lévi* entre *Melchi* et *Héli*, tandis que J. Africain donne à *Héli* pour père immédiat *Melchi*, qui, selon nos exemplaires de S. Luc, ne doit être que son bisaïeul.

Mais nous avons déjà établi que, d'après l'Evangile, Joseph et Marie sont de la même tribu,

(1) Apud Euseb., lib. I. Hist. eccl. c. 7, etc.

de la même famille, et que Jésus-Christ, comme fils de Marie et comme héritier de Joseph, devait jouir des privilèges et des promesses faites à Abraham, à David et à Salomon. Pour l'autre difficulté, il est logique de dire que Jules Africain ne lisait point dans saint Luc les noms de Matthat et de Lévi, entre Melchi et Héli. Il semble que ces deux noms sont passés du v. 29 en celui-ci. S. Irénée (liv., 3, c. 33), ne compte que soixante-douze générations depuis Jésus-Christ jusqu'à Adam; ce qui montre qu'il n'y voyait pas ces deux personnes, car en les y comptant, il y aurait soixante-quatorze générations. Grotius soutient que c'est seulement depuis le quatrième siècle que Matthat et Lévi ont paru dans S. Luc.

Examinons maintenant l'hypothèse d'après laquelle S. Matthieu aurait fait la généalogie de S. Joseph, et S. Luc celle de la Vierge. Cette opinion s'est fortement accréditée. Elle présente en effet Jésus comme né de David selon la chair; elle explique comment Joseph est fils de Jacob et d'Héli: de Jacob, selon la chair; d'Héli, en qualité de son gendre et d'époux de Marie. Ainsi éclate la sagesse du Saint-Esprit inspirant à S. Matthieu d'écrire la généalogie de S. Joseph, et à S. Luc celle de la Vierge, pour montrer qu'indépendamment de Joseph, Jésus était toujours fils de David; que par sa qualité de fils de Joseph, époux de Marie, il était héritier des promesses reçues par Salomon.

On peut faire trois objections à l'opinion d'a-

près laquelle S. Matthieu a écrit la généalogie de S. Joseph, et S. Luc celle de la Vierge; mais ces objections sont faciles à détruire :

1^o Le texte de S. Luc porte à croire qu'Héli était le propre père de Joseph, de même qu'Héli est fils de Lévi, et Lévi de Matthat, et ainsi des autres, car le texte est le même partout.

2^o Ce sentiment n'est pas appuyé sur l'antiquité. Les Pères ne s'en sont pas servis pour réfuter les calomnies des païens et des hérétiques.

3^o Les promesses de la naissance du Messie, faites alternativement à Abraham, à Juda par la prophétie de Jacob, à David, devaient s'accomplir dans la postérité de Salomon, le bien-aimé du Seigneur. Or Marie ne descendait pas de Salomon, mais de Nathan, donc Jésus fils de Marie, suivant cette hypothèse, ne serait pas l'héritier des promesses données à Salomon et à ses descendants.

A la première difficulté, nous répondrons : le texte de S. Luc peut recevoir plusieurs sens, par exemple (1) : Or Jésus *commençait sa trentième année, étant fils d'Héli* (par sa mère Marie), *quoiqu'on le crût fils de Joseph*. Ou bien : Joseph est nommé *fils d'Héli*, c'est-à-dire *son gendre* (2), suivant une manière très-usitée dans l'Écriture et dans toutes les langues. La phrase de S. Luc ne dit pas nécessairement une filiation, et une

(1) Ainsi l'expliquent Gomar. Voss. Sphanhem. Zer. Diodat. Ligfoot. Hor. Hebr.

(2) Ainsi l'expliquent Bruyers, Ligfoot, Harm. Pisc.

paternité naturelle d'Héli à Joseph , et de Joseph à Héli ; non plus que d'Adam à Dieu , et de Dieu à Adam, dans le même chapitre (v. 38). Il suffit que Joseph soit fils d'Héli ou par adoption, ou par alliance , ou en vertu de la loi. Les anges sont nommés les enfants de Dieu. Le premier fils d'un homme qui a épousé la veuve de son frère mort sans enfants, est nommé le fils de ce frère défunt (1). Les enfants adoptifs, et en général les héritiers, sont nommés fils de ceux qui les ont adoptés et dont ils héritent. Le nom de père ne signifie donc pas toujours celui qui a engendré. Si S. Luc n'a pas exprimé le nom de Marie, fille immédiate d'Héli, mais seulement celui de Jésus, son petit-fils, et celui de Joseph, son gendre, c'est qu'il avait déjà assez parlé de Marie, et qu'il avait averti qu'elle avait conçu et enfanté Jésus, sans avoir eu commerce avec aucun homme.

Comme S. Luc écrivait principalement pour les païens, et qu'il avait avancé que Jésus n'avait point de père selon la chair, il était naturel qu'il donnât la généalogie de sa mère. Pour S. Matthieu, il avait des raisons d'en agir autrement, puisqu'il écrivait pour des Juifs , qui n'avaient pas accoutumé de donner la généalogie des femmes. Et d'ailleurs , comme ils étaient beaucoup plus instruits des généalogies de leur nation , et surtout de la race de David , il se contente de

(1) Deut., xxv, 6.

montrer le droit incontestable de Jésus-Christ à la royauté , par un dénombrement qui n'est pas toujours immédiat. Il laisse à suppléer quelque chose à ceux à qui il parle. Il omet, par exemple, trois rois depuis David jusqu'à la captivité ; et depuis la captivité jusqu'à saint Joseph, il ne met qu'onze personnes , au lieu que S. Luc en met vingt. On voit bien que ces omissions ne sont pas frauduleuses. C'est un auteur qui ne touche que les principaux points de son dénombrement , et qui se repose du reste sur ceux à qui il s'adresse. S. Luc, au contraire, n'omet rien , parce qu'il s'agit de prouver la succession du sang et de la nature.

Quand à l'objection, selon S. Luc, voulant qu'on ne prouve pas que Jésus descende de Salomon selon l'ordre naturel, mais seulement de la branche de Nathan, fils de David, nous répondons : Il ne paraît pas formellement par l'Écriture, que Dieu ait promis que ce serait de la race de Salomon, selon la chair, que le Messie devait naître ; mais seulement de la race de David. Dieu promet la royauté à Salomon et à sa postérité, à l'exclusion de ses frères enfants de David. Mais la promesse du Messie regarde toute la famille de David. Or, Jésus, selon S. Matthieu, est indubitablement héritier de Joseph, descendu de la branche de Salomon : il est donc en ce sens héritier de la royauté de Salomon. Selon S. Luc, il descendait de Nathan et de David selon la chair, par Marie et par Héli : il est donc le vrai fils de David. Salomon nous est

dépeint dans toute l'Écriture comme type et comme figure du Messie. La loi ancienne n'a rien eu de plus grand, ni de plus illustre que ce prince. On remarque entre lui et le Messie une infinité de traits de ressemblance, figurés dans Salomon, réalisés dans Jésus-Christ; mais il ne s'en suit pas que Salomon dût être le père du Messie.

Enfin les deux branches de Nathan et de Salomon s'étant réunies dans Salathiel et dans Zorobabel, qui se rencontrent dans la ligne généalogique des deux Évangélistes, le sang de David est rassemblé dans ces deux personnes, et les branches qui en sont sorties, sont également de l'une et de l'autre tige : Héli de S. Luc et Jacob de S. Matthieu, sont tous deux fils de David, de Salomon et de Nathan. Ce sont deux branches sorties du même tronc. Le même sang coule dans les veines des uns et des autres. Ainsi de quelque côté qu'on envisage notre Sauveur, on voit toujours qu'il vient de David, et qu'il réunit dans sa personne tous les droits de cette auguste famille, tant du côté de Joseph que du côté de Marie.

Quoique les Pères aient rarement proposé le système qui veut que S. Luc ait donné la généalogie de la Vierge, parce que l'autorité de Jules Africain, fondée sur le récit des parents de Jésus-Christ selon la chair les retenait, on ne laisse pas de le remarquer dans S. Augustin (1) et dans quel-

(1). Aug., lib. 2., de Consensu, c. 1. 2. 3.

ques autres (1), qui ont cru que S. Luc avait rapporté la généalogie de Jésus comme prêtre; car on sait que Marie seule était alliée à la race sacerdotale. On peut même assurer que c'est la première qui ait eu cours dans l'Eglise. Et si dans la suite elle est tombée, ou du moins si elle ne s'est pas bien soutenue, c'est qu'elle s'est trouvée dans de très-anciens livres déclarés apocryphes par l'Eglise, à cause de l'abus que les hérétiques en faisaient, et des mauvaises choses qu'ils y avaient insérées. Nous allons montrer que cette hypothèse a toujours été connue chez les Grecs, et qu'elle n'est nullement nouvelle, ni dénuée de l'autorité des anciens, comme on se l'est imaginé.

On lit dans un très-ancien livre écrit par les Ebionites, dès le temps des apôtres ou très-peu après leur mort (2), que Marie était de Joachim et d'Anne. Ce livre est attribué à saint Jacques de Jérusalem, frère du Seigneur, c'est-à-dire cousin germain de Jésus-Christ, par une des sœurs de la sainte Vierge. Voici le précis de cet ouvrage, qui a été cité assez souvent par les anciens. Joachim était un homme fort riche dans Israël, lequel faisait à toutes les fêtes solennelles de magnifiques sacrifices dans le temple du Seigneur. Un jour qu'il voulait faire son offrande, un nommé Ruben lui

(1) Hel., in Matth., I., initio. Epiphan., Hæres., 78.

(2) Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv., 3., c. 20; S. Epiphan., *Hæres.*, l. 1, c. 2, et S. Jérôme, *des Hommes ill.* liv. 1, c. 9, mettent le commencement des Ebionites sur la fin du premier siècle.

dit : Cela ne vous est point permis , parce que vous n'avez point de postérité dans Israël. Joachim, chargé de confusion , se retira dans le désert où il avait de grands troupeaux , et y demeura quarante jours, s'exerçant dans le jeûne et dans la prière. Anne, son épouse, essuyant des reproches par une de ses servantes, se retira dans son jardin, et y pleura amèrement sa stérilité. Un ange vint lui dire que Dieu avait exaucé sa prière, et qu'elle deviendrait mère. En même temps un ange annonça à Joachim la même chose.

Joachim revint en sa maison, et au bout de neuf mois, Anne enfanta Marie. Trois ans après , ses parents la présentèrent au temple. Elle y demeura jusqu'à l'âge de douze ans , nourrie de la main d'un ange. Au bout de ce terme, les prêtres délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire de Marie qui commençait à devenir grande. Il fut résolu qu'on fit venir les veufs d'Israël, et qu'on la confierait à la garde de celui en faveur de qui Dieu ferait un miracle. Les veufs vinrent donc au temple, et présentèrent chacun la verge qu'ils tenaient en main, au grand-prêtre qui entra dans le Saint des saints et fit sa prière. Au sortir du lieu saint, il rendit à chacun sa verge et on n'y remarqua rien d'extraordinaire , sinon dans la dernière, qui était celle de Joseph. Une colombe sortit de cette verge, et se reposa sur la tête de ce vieillard , car Joseph était vieux et avait déjà des enfants. Il s'excusa même sur cela de prendre Marie en sa garde.

Mais enfin il la reçut et la mena dans sa maison. De là il alla à la campagne travailler de son métier de charpentier. Pendant son absence, Marie étant un jour allée dehors pour puiser de l'eau, elle ouït en chemin une voix qui lui dit : Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Marie, étonnée d'entendre cette voix, retourna à la maison, et se remit à son travail. Aussitôt l'ange du Seigneur se présenta devant elle, et lui dit : Ne craignez point, Marie ; vous avez trouvé grâce devant le Seigneur de toutes choses, et vous concevrez par sa sainte parole. Elle alla ensuite saluer Ste Elisabeth, et voyant que sa grossesse commençait à paraître, elle revint à Nazareth. Joseph, son époux, étant retourné à sa maison, après six mois d'absence, fut fort étonné de voir Marie enceinte. Il se reprochait de l'avoir si mal gardée, et lui fit à elle-même de vifs reproches de ce qui lui était arrivé, supposant qu'elle ne savait ce que voulait dire ce qui paraissait dans son sein.

L'auteur raconte ensuite de quelle manière Joseph et Marie furent obligés par le grand-prêtre de boire les eaux d'amertume ou d'épreuves, ordonnées par la loi (1) ; le voyage de Joseph, de ses fils et de Marie, son épouse, à Bethléem ;

(1) Num. V, 17, 18, et sequ.

l'histoire miraculeuse de la naissance de Jésus-Christ et le miracle arrivé à une femme incrédule, nommée Salomé, qui ayant voulu éprouver la virginité de Marie, après son enfement, vit sa main brûler et prête à tomber de son corps et ne fut guérie qu'en touchant et en portant sur ses bras l'enfant Jésus. Il parle après de l'arrivée des mages, du massacre des innocents, et comment Elisabeth se sauva avec le jeune Jean-Baptiste, qui fut caché miraculeusement dans une montagne qui s'ouvrit pour le recevoir; enfin de quelle manière Hérode fit tuer entre le temple et l'autel Zacharie, père de S. Jean, parce qu'il ne lui avait pas découvert le lieu où était caché son fils Jean-Baptiste. A Zacharie, grand-prêtre, succéda par le sort le saint vieillard Siméon, qui reçut dans le temple le Sauveur entre ses bras.

Nous ne prétendons point autoriser cette pièce dans toutes ses parties; on convient qu'elle n'a jamais passé pour canonique dans l'Eglise. Le pape Gélase (1) l'a mise au rang des livres apocryphes. Les Pères qui l'ont citée n'ont pas entendu qu'elle ne contint rien que de certain; mais pour ce qu'ils en ont adopté comme sûr, on peut, ce me semble, le regarder comme une tradition apostolique. Les auteurs de ces pièces fausses supposaient toujours certains faits reconnus de tout le monde; sans cela personne n'aurait

(1) Gelas. in concil. Rom.

voulu les recevoir. Dans cet ouvrage que nous examinons , ne trouve-t-on pas le récit de l'annonciation de Marie , l'adoration des Mages , le meurtre des Innocents à Bethléem ? Les faiseurs de romans ne feignent pas tout ce qu'ils rapportent ; ils conservent les noms , les principales circonstances de la vie de leurs héros.

Ils ont grand soin de ne pas s'éloigner de leurs caractères. Rien n'obligeait ceux qui composaient cet écrit, dans un temps si voisin des apôtres et où la mémoire des père et mère de la sainte Vierge étaient si récente , de feindre les noms de Joachim et d'Anne ; ils auraient agi contre leur intérêt et contre leur intention par une telle fiction. C'aurait été décréditer de gaité de cœur leur propre ouvrage. Nous croyons donc qu'ils savaient parfaitement que le nom du père de Marie était Joachim et que celui de sa mère était Anne. Nous ne nous intéressons qu'à la défense de ces deux noms.

Guillaume Postel (1), qui le premier traduisit le protévangile du grec en latin , assure qu'il est regardé comme authentique dans les églises d'Orient et qu'on l'y lit dans les assemblées. Il conjecture que c'est comme la tête où le commencement de l'évangile de St. Marc. La suscription qu'on lit à la fin de cette ouvrage , marque qu'il est de St. Jacques, frère du Seigneur. Voici

(1) Guill. Postel, Epist. Dedicator. ad Rempub. Venet.

ce qu'elle porte : « Moi Jacques ai écrit cette histoire à Jérusalem, et comme Hérode y eut excité du tumulte , je me retirai dans le désert , après quoi je revins à Jérusalem, où je vécus dans la paix, en bénissant Dieu qui m'a fait la grâce d'écrire cette histoire. »

Ce que dit Postel que le protévangile est reconnu pour authentique , ne passe pas pour certain dans l'esprit de plusieurs personnes ; mais on ne peut disconvenir qu'on ne le lise parmi les Grecs , et que les Orientaux ne reconnaissent plusieurs des circonstances qui y sont rapportées. Les plus anciens fidèles de l'Eglise en ont rapporté quelques circonstances, ou du moins y ont fait allusion dans leurs écrits. Tertullien (1) , par exemple , parle du sang de Zacharie , qui fut longtemps imprimé sur le parvis du temple. D'après cet évangile , Origène (2) rapporte que Joseph avait eu des enfants d'une première femme, lesquels sont nommés les frères du Seigneur. S. Epiphane(3), S. Grégoire de Nysse(4), l'auteur de l'ouvrage imparfait sur St. Matthieu (5), Eustache d'Autriche (6), le moine Epiphane (7) ont reconnu cet ouvrage. Nicéphore (8) cite une lettre

(1) Tertull., Scorpiac, c. 38. Vide Hieron., ad. Matt., xxiii, 35.

(2) Origen., in Matth.

(3) Epiphan., Hæres.

(4) Nyssen., Homil., de Nativ., B. Mariæ.

(5) Auth. Oper. imperfecti in Matth.

(6) Eustat., Antich., in hexaëmeron.

(7) Nicephor., lib. 1, c. 7.

(8) Aug., lib.

d'Evode, successeur de l'apôtre St. Pierre dans le siège d'Antioche, où l'on trouve des particularités prises de cet évangile. Le même auteur cite le martyr St. Hippolyte, qui fait allusion à l'histoire de la femme nommée Salomé ; mais personne ne conteste l'antiquité de cette histoire, ni que les Pères n'en aient très-souvent cité quelque chose. On peut voir Vossius, dans son *Traité de la généalogie de la sainte Vierge*.

On a aussi un autre livre apocryphe sous le nom d'Évangile de la naissance de Marie, où les noms de Joachim et d'Anne se rencontrent. Saint Epiphane (1), St. Augustin et quelques autres en font mention. Les Ménichéens s'en servaient et le soutenaient authentique. C'est de là que St. Jean Damascène (2) a pris ce qu'il nous apprend de la généalogie de la Ste. Vierge et de St. Joseph, de Joachim et d'Anne. La chose passait pour si peu douteuse dans l'Orient, que Mahomet (3) lui-même, dans le Coran, parle de Joachim, père de Marie. Il y a beaucoup d'apparence que cet ancien évangile de la naissance de la Vierge ne se trouve plus en grec ; mais nous en avons un en latin sous le même titre, parmi les ouvrages de St. Jérôme, avec deux lettres des prétendus Chromace et Héliodore, qui prient le saint docteur de traduire en latin cet ouvrage, et une réponse de St. Jérôme

(1) Damascene, lib. 4, c. 15 de fide.

(2) A Coran sura.

(3) Vide tom. 5, nov. edit. Hieron, p. 445.

qui entreprend cette traduction , qui dit que Sé-léucus (fameux hérétique du deuxième siècle) est auteur du livre grec de la naissance de Marie , lequel est rempli de fables et d'impertinences ; que pour lui, il va rendre en latin un évangile du même titre, écrit en hébreu et attribué à S. Matthieu ; lequel, quoique il ne soit pas canonique, ne contient rien de dangereux.

C'est apparemment de ce dernier évangile, prétendu traduit par S. Jérôme, que Vincent de Beauvais (1) et Fulbert de Chartres (2) ont tiré ce qu'ils ont dit de la naissance de la sainte Vierge. Enfin c'est de l'ancienne tradition conservée dans les écrits des Pères, et dans ces livres très-anciens, mais malicieusement corrompus par les hérétiques, que les Eglises grecque et latine ont pris les noms de Joachim et d'Anne, qu'elles ont consacrés dans leurs offices ecclésiastiques. C'est de là qu'est venue l'histoire miraculeuse de la sainte Vierge. Enfin c'est par là que nous entreprenons de concilier S. Luc avec S. Matthieu sur la généalogie de Jésus-Christ, que S. Matthieu a rapportée par Joseph, prouvant ainsi que de ce côté-là il était de la race de David. S. Luc a prouvé la même chose par la généalogie de Marie, qui vient de la même souche, quoique par une branche différente.

(1) Vincent. Bellovac., Specul., hist., Proleg., cap. 9.

(2) Fulbert. Canut., serm., in Nativ.

Il est vrai que St. Luc ne met pas expressément le nom de Joachim, mais il met celui d'Héli, qui est le même, car chez les Hébreux, Héli, Heliakim et Joachim étaient regardés comme synonymes. Joachim, fils de Josias et roi de Juda, est aussi nommé Eliacim (1); et le grand-prêtre qui vivait du temps de Manassès, est nommé Héli, Helcias, Eliakim. Les Juifs eux-mêmes (2) nomment la sainte Vierge fille d'Héli, et Jésus fils de Panther. Galatin raconte qu'un docteur juif, nommé Haccados, ayant été consulté par un consul romain nommé Antonin, sur le sujet de la mère du Messie, lui répondit: Vous devez savoir que le père de sa mère aura deux noms; l'un Héli et l'autre Joakim. On sait que les livres des Juifs sont remplis de blasphèmes contre notre Sauveur et contre sa très-sainte Mère; mais cela n'empêche pas qu'on en tire une preuve pour l'antiquité de cette histoire, qui veut que Marie ait eu pour père Héli, autrement Joachim.

Nous ne dissimulerons pas que St. Augustin (3) a répondu à Fauste le Manichéen qu'on ne savait le nom du père de Marie que par des écrits apocryphes, n'ayant aucune autorité dans l'Eglise; et que S. Damascène (4), qui donne Joachim pour père à Marie, fait toutefois mourir Héli

(1) IV. Reg., XXIII, 24.

(2) Jerosolym., fol. 77; Babyl., tract., sambi.

(3) Aug., lib. 33, contra Faustum, c. 9, quod de Generatione Mariæ Faustus posuit.

(4) Damasc., lib. 4, c. 45, de fid.

sans enfants. Avouons que la généalogie du Sauveur qu'il produit, pour concilier St. Matthieu et S. Luc, ne revient pas tout-à-fait à notre hypothèse. Mais cette généalogie étant différente et de l'Evangile et de St. Epiphane (1), ne peut être d'aucune autorité. On y voit les traits d'une tradition très-ancienne, qui est venue des Juifs ennemis de Jésus-Christ, lesquels soutenaient que Jésus-Christ avait eu pour père un nommé Panther, dont le nom se trouve déjà dans Origène (2), dans le Talmud de Babylone (3), et qu'on voit encore aujourd'hui dans les vies de Jésus-Christ ou *Tholdos-Jésu*, publiées par les Juifs ; mais ces diversités et ces confusions dans une antiquité si reculée ne doivent point nous surprendre ni nous faire abandonner ce qui est certain, et ce qui se trouve appuyé sur une tradition si suivie et si ancienne.

Voici la généalogie de Notre-Seigneur suivant St. Jean Damascène (4) : Lévi, descendu de David, par la branche de Nathan, eut pour fils Melchi et Panther. Panther engendra Barpanther et de Barpanther sortit Joachim, père de Marie.

Mathan, fils de David, par la branche de Salomon, épousa une femme dont il eut Jacob. Celui-ci fut père de Joseph, époux de Marie ; mais après la mort de Mathan, Melchi, frère de Panther, épousa

(1) Epiphân., Hæres., 78.

(2) Origen., lib. I, contra Cels., p. 23, edit., Cantabr.

(3) Tract. Sanhedrin.

(4) Damascen., lib. 4, c. 13, de fide.

la veuve de Mathan, et en eut Héli ; de manière que Jacob et Héli étaient frères utérins, le premier fils de Mathan, et l'autre fils de Melchi. Héli mourut sans enfants. Mais Jacob eut Joseph , comme nous l'avons dit. Cela paraîtra mieux par la table généalogique suivante.

David.

Salomon.

Mathan.

Jacob.

Joseph.

Nathan.

Lévi.

Panther et Melchi.

Barpanther, Héli,
mort sans enfants.

Joachim.

Marie.

Jésus.

La même généalogie , selon S. Epiphane (1), qui a été fort suivi par les Grecs :

Salomon.

Jacob, autrement Panther.

Joseph et Cléophas, son frère (2), père de Marie de Cléophas (3),

Eut d'une première femme six enfants, savoir :

(1) Epiphan., Hæres., 78. Vide et Hippolyt., apud Nicephor.

(2) Hegesipp. apud. Eus., Epiphan., Hæres., 78. Vide et Hieron. advers. Helvid.

(3) Theophylacte sur S. Matthieu , dit que S. Joseph et Cléophas étaient frères. Cléophas étant mort sans enfants, Joseph épousa sa veuve, dont il eut 4 fils, qui sont nommés dans l'Evangile les frères du Seigneur , et 2 filles, savoir Salomé et Marie, surnommée fille de Cléophas, parce qu'en effet elle était sa fille selon la loi.

Jacques, José, Siméon, Judas, Marie et Salomé;
(1). Il épousa ensuite la sainte Vierge, mère de
Jésus, qui était fille de Joachim et d'Anne (2).

Jules Africain et les autres anciens n'ont point
connu les noms de Panther et de Barpanther,
dans la généalogie de Jésus-Christ. On ne peut les
y recevoir sans contredire les Evangélistes qui
n'en ont pas parlé, à moins qu'on ne les y mette
comme des surnoms de Mathat et de Lévi, et alors
en rétablissant les choses dans leur situation na-
turelle il faudrait lire :

David.

Salomon.	Nathan.
Eléazar.	Janné.
Mathan.	Lévi ou Panther.
Jacob.	Melchi ou Barpanther.
Joseph.	Héli ou Joachim.
	Marie, mère de Jésus.

Cette dissertation, prise en entier à dom Cal-
met, est l'expression d'une science qui prouve,
qui démontre les faits, à l'encontre des fausses
allégations des ennemis de l'Eglise. Donc Jésus-
Christ est le fils de David, en dépit des élucubra-
tions de Renan et de ceux qui, comme lui, s'a-
charnent à répéter de vieilles erreurs.

(2) Nicéphor, lib. 2, c. II, cite St. Hippolyte, qui dit
que les deux filles de St. Joseph se nommaient Esther et
Thamar.

(3) Epiphan., Hæres., 78, et alii.

III.

L'étoile des Mages.

Quinze siècles avant l'avènement du Messie, un prophète sacrilège annonça, malgré lui, l'Étoile du Sauveur. Balaam, tout en invoquant Jéhova, faisait argent de ses révélations, et sacrifiait aux idoles, aux sept étoiles de Moab, qui, selon le livre d'Hénoch, « sont celles qui, dès avant leur lever, ont transgressé les commandements de Dieu. »

Le roi Balac veut contraindre le devin, en lui offrant de l'or et par des menaces, à maudire le camp d'Israël. Balaam, obéissant à une volonté plus forte que la sienne, est contraint de bénir ce camp, et dans sa bénédiction, il prophétise en ces termes l'étoile des Mages : « Ecoutez !... je la vois, mais pas maintenant, je la contemple, mais pas de près... *Une étoile sort de Jacob et un sceptre s'élève d'Israël.* Il fracasse de toutes parts Moab et met en pièces tous ces hommes de bruit... Assur, Héber et leurs vainqueurs seront détruits, le peuple de Dieu seul restera debout.... » (*Nombres*, ch. XXIV.)

Vous pensez peut-être que cette prophétie n'est consignée que dans la Bible ; c'est une erreur, car elle avait pénétré dans tout l'Orient. Les Chinois l'attribuent à Confucius. Elle est mention-

née dans les *Pouranas* de l'Inde ; Jules Africain, saint Justin, Clément d'Alexandrie (Strom., VI), les auteurs Arabes affirment que Zoroastre rapportait cette prédiction ou passait pour en être l'auteur.

« Les Mages, dit le texte sacré, ayant, d'après les principes de leur science, reconnu cette étoile pour celle du Messie, la suivirent, et, guidés par elle, ils arrivèrent jusqu'à lui (1). »

On se rappellera ici les sages de *Ming-ty* se mettant en route comme ceux de la Chaldée, pour aller vers l'enfant divin, comme aussi ceux des Indes, demandant des nouvelles de l'avènement céleste que leur annonçaient les antiques prophéties.

Lorsque les Mages s'étaient mis à suivre l'étoile qu'ils avaient reconnue, c'est qu'elle sortait des règles communes. Comme parle Képler, sa « marche avait quelque chose de miraculeux ; car, bien qu'il y eût beaucoup de vanités dans l'astrologie, tout ne doit pas en être méprisé. »

(1) « Cinq jours, et non pas deux ans après la Circoucision, comme veut saint Epiphane, il (le Messie) fut adoré des trois Mages, que Mantuan a estimés roys, et que Casaubon a tenus seulement pour roys à la façon d'Abennerige et du roy d'Ivétot, bien que, selon le sentiment des Pères, ils régnassent, l'un en l'isle de Tarsis, l'autre sur les Arabes, et le dernier en la célèbre ville de Saba. Zacharias, évêque de Chrysopolis, les appelle en grec Magalath, Galgalth et Sarazin ; mais la tradition ancienne les nomme Gaspard, Melchior et Baltazar, et témoigne qu'après leur martyre, ils furent portez à Milan, et enfin à Cologne, sur un chariot traîné par quatre mulets. » (*Trésor historique de Dom Pierre de Saint-Romuald*, tome II, p. 7.)

M. H. Wallon, dans son livre : *De la croyance de l'Évangile*, rappelle que Munter, évêque de Seeland, força plusieurs savants de Russie et d'Allemagne à revenir sur leurs opinions hostiles et à se rapprocher de celle de Képler, qui nomma cette sorte d'astres *avertisseurs*.

Les Indiens s'occupent d'une étoile qui avait paru à la fin de leur période sacrée de 4320 années, et qui coïncide avec celle de la naissance du Sauveur. Origène (*Contra Cels.*, l. I, ch. LVIII) assure qu'un fragment perdu de Dion Cassius la fixait à cette même année. Voici comment s'exprime Théodore de Tarse : « Cette étoile n'était pas une de celles qui peuplent le ciel, mais bien *une force* ou certaine vertu urano-divine prenant la forme d'un astre pour annoncer la naissance du Sauveur. »

S. Thomas (*Somme*, III^e partie, question 36) et Benoît XIV (*Des fêtes*, ch. II, p. 166) pensent qu'un ange aura formé un météore dans l'air, et non loin de la terre. D'anciennes traditions orientales disaient que « l'étoile prédite par Balaam porterait l'image d'un enfant et serait surmontée d'une croix. » On a rapproché cette tradition de ce texte de Pline relatif à une comète dite de celles à javelot (*Hist. nat.*, liv. II, n^o 22, ch. XXV) : « Aussi l'effet le plus prompt suivit-il de près son apparition.... Cette comète était d'une blancheur tellement éclatante, qu'on pouvait à peine la regarder : *On y voyait l'image de Dieu sous une forme humaine.* »

Chalcidius, philosophe païen de l'école de Platon, dans son commentaire sur le *Timée*, parlant d'une étoile qui annonçait les maladies et la mort, place ces mémorables paroles : « Il est une autre histoire bien plus sainte et plus digne de vénération, car elle nous rapporte l'apparition d'une certaine étoile qui ne présageait ni les maladies ni la mort, mais la descente d'un Dieu adorable sur la terre pour sauver les hommes, vivre au milieu d'eux et les combler de ses faveurs » (S. Hyppolite, *OEuvres*, p. 325).

Des tombeaux chrétiens des premiers siècles de l'Eglise, recueillis dans plusieurs musées italiens, portent des bas-reliefs où sont représentés les Mages conduits par une étoile (1).

« Les Mages, dit le P. Paschal Rapinede Sainte-Marie (2), faisaient tous les ans leurs exercices spirituels, au rapport de S. Chrysostôme, s'expiant par des baptêmes, par des austérités, et par une sainte recollection; et l'auteur de l'Œuvre imparfait nous dira, au tome suivant, que le lieu de leur retraite était la montagne de la *Victoire*, où ils montaient tour à tour, et où ils méritèrent à la fin de voir l'Etoile qui les advertit de la venue de Jésus-Christ. »

On lit dans les *Quarante-deux points d'ensei-*

(1) Voir la dissertation de Bartoli, donnée dans les *Annales de philosophie chrétienne*, tome 40 et 41.

(2) *Christianisme naissant dans la Gentilité*, tome II, p. 477.

gnement proférés par Bouddha, que MM. Gabet et Huc, missionnaires, ont traduit du mongol, cet extrait des Annales chinoises sur la venue d'un Saint en Occident.

« La 24^e année du roi Tchou-tchao, qui est celle du tigre vert, le 8^e jour de la 4^e lune, une lumière, apparaissant au sud-ouest, illumina le palais du roi. Le roi, voyant cette splendeur, interrogea les sages habiles à prédire l'avenir; ces sages lui présentèrent *les Annales*, où il était écrit que cela présageait que, du côté de l'Occident, *apparaîtrait un grand Saint*, et que 1,000 ans après sa naissance, sa religion se répandrait dans ces lieux. »

M. Bonnetty accompagne ce texte de la note suivante :

« Ce roi est Tchao-vang, de la dynastie Tcheou. La 24^e année de son règne correspond à la 1028^e avant Jésus-Christ; c'est l'époque précise de la naissance de Salomon. Il y a une chose à observer dans ce récit, c'est qu'il y a un *livre des Annales*, où était consignée la promesse qu'une étoile, ou lumière, apparaîtrait lors de la naissance du Saint. Il faut se rappeler encore que Balaam avait dit, environ 400 ans auparavant, *une étoile sortira de Jacob*. Il ne faut donc pas tant s'étonner que les Mages de la Perse attendissent cette étoile, qui les conduisit au berceau de Jésus. »

Une tradition de l'Inde veut que Çakhyamouni ait acquis sa doctrine en s'appliquant à la contemplation de l'étoile du matin.

Les Hindous font présider l'astre appelé Pouchia à la naissance de Bouddha. Il disent que cet astre se leva au moment où le fils de Çouddhódana partit de chez lui pour aller à la recherche de la science ; enfin que Çakhyamouni atteignit à la solution du problème qu'il s'était posé, au moment du lever de l'aurore. C'est ainsi, qu'en remontant bien haut dans les âges, on trouve dans la Chine et dans l'Inde une tradition qui possède les âmes, et d'après laquelle une promesse divine était attachée à l'apparition d'une étoile particulière. Par suite de cette croyance, on avait observé le firmament, on y avait jeté des regards pleins de désirs. C'est ce qui expliquerait la science astronomique des Mages, qui, au rapport de Callisthène et de Diodore de Sicile, remontait à plus de 2,000 ans avant Jésus-Christ. Les Mages saluaient de leurs hymnes le lever de l'aurore. Ils croyaient qu'une étoile devait luire sur l'humanité déchirée par le mal, comme la mer par la tempête, et lui annoncer l'aurore d'un jour meilleur.

Cette attente était si antique et si générale parmi les peuples de l'Orient, que, dans les écritures idéographiques de la Chine et de la Syrie, l'idée de Dieu est exprimée par une étoile à huit rayons. Ce signe est très-fréquent dans les inscriptions cunéiformes.

C'est d'après cette croyance générale que Job s'écriait : « Je sais que mon Rédempteur est vivant. » Et Jacob : « Les peuples s'assembleront autour de Juda. »

Le culte des Mages est si ancien , que Job en parle comme d'une religion déjà dégénérée en idolâtrie : « Si j'avais regardé, dit-il (chap. XXXI, v. 36 et suivants), la lumière lorsqu'elle brillait et la lune s'avancant éclatante, et que mon cœur eût été séduit en secret (de croire que les astres sont des dieux), et que ma main se fût jointe à ma bouche (pour les adorer, leur jeter un baiser), j'aurais commis un crime digne de châtement, car j'aurais renié le Dieu suprême. »

« Or, dit M. Ch. Schœbel (1), Job a vécu, sinon au temps même de l'érection de la tour de Babel, au moins peu après, car on le dit trisaïeul d'Abraham (son histoire n'a subsisté fort longtemps que dans la tradition orale); de sorte qu'il faut chercher les origines du magisme à cette époque primordiale où les hommes, ayant encore un seul langage et les mêmes expressions, demeuraient dans le Caucase (*Kouh* ou *Kauk-Asos*), montagne des dieux ou ciel des êtres. »

Il s'agit ici du Caucase indien ou plateau de Pamer, d'où les hommes descendirent, après le déluge, dans les plaines de Sennaar, où ils bâtirent Babel. C'est sur ce plateau, le siège sacré de la religion sidérale, que le Mède ou Bactrien Zoroastre rassembla, au 6^e siècle avant Jésus-Christ, la parole (*Avesta*) ou religion des Mages, existant depuis un temps immémorial.

(1) *Le Bouddha et le Bouddhisme.*, ch. IV, n^o 17.

Au rapport de Ben Hazem , célèbre docteur arabe, le magisme est la plus ancienne des religions.

« Eh bien, dit encore M. Ch. Schœbel (lieu cité, n^o 33 et suivants) , le caractère le plus saillant de cette religion , que l'élite des Mages conserva pure comme la mémoire du patriarche dont ils se disaient descendre et qui était Seth, le remplaçant d'Abel, le pasteur , c'est son caractère moral.

» En effet , la doctrine du magisme enseigne Dieu sous le nom de « *Zarvâna Akarana*, l'infini incréé, *Qadhâta*, l'Ancien des jours, » et proclame la liberté morale de l'homme au point qu'elle semble être fondée sur ces paroles de l'Éternel : « Le péché t'assiège à la porte , il veut t'atteindre ; mais tu peux le maîtriser. »

» C'est à cause de cette affinité sans doute que l'on disait dans l'Orient que la doctrine des Sabéens ou mages s'appuyait sur l'autorité des livres qu'on attribuait à Scheïth (Seth) et à Edris (Enoch).

» Les Aryas de l'Inde , les pasteurs védiques, avaient connu, eux aussi, le culte de la lumière dans le sens de leurs frères de la Bactriane ; mais le naturalisme leur en ayant fait perdre l'idée génératrice , l'idée de la pureté morale (*achi* ou *gasi*), ils n'avaient conservé dans leur déchéance de la religion primitive que ce qui, depuis la chute, a invinciblement frappé la conscience de tout homme, quel qu'inculte qu'il soit, savoir, la nécessité du sacrifice (*yadjna*).

» Cette nécessité leur paraissait la condition même de la création. « Les dieux, dit un hymne du Rig-Véda, ont fait le monde en vue du sacrifice. »

» Nous voyons par la *Genèse* combien cette idée, qui consistait à attacher au sacrifice une efficacité propre, est fausse et pernicieuse dans son exagération, puisque le premier sacrifice qui fut offert, celui de l'orgueilleux Caïn, est rejeté, et que celui d'Abel, plus tardif et plus réfléchi, est accepté.

• » Les Mages n'avaient pas oublié les enseignements de la tradition primordiale, et tandis que leurs frères de l'Inde allaient jusqu'à croire que « le sacrifice est la nourriture des dieux, » et qu'ils se plongeaient dans le panthéisme en faisant du soleil (*Sourya, Sâvitri, Agni*) l'âme du monde, la grande âme (*Mahânâtma*), la religion Zende, le magisme invoquait par le nom de l'Éternel (*Zarvâna akarana*), par Ormouzd (*Ahoura mazda*), le saint intelligent, et, ne croyant pas que le mal, *Ahriman*, le méchant intelligent (*Anhrô mainyou*), fût éternel et nécessaire, il plaçait constamment l'homme et ses destinées au-dessus de la nature, et faisait consister le sacrifice dans l'immolation du mal moral plutôt que dans l'offrande matérielle, qui ne devait être qu'un emblème, une figure.

» Presentaient-ils par quelque antique tradition le sacrifice futur, la seule victime véritable, qui « a été immolée depuis l'origine du monde; *occisus ab origine mundi?* »

» On peut le penser en voyant Melchisédech , le roi Cananéen , et les trois rois de l'Évangile représenter , comme ils le firent , le magisme primitif et véritable.

» Quoi qu'il en soit, c'est dans l'Airyana, *Αριανα*, seulement que Çakhyamouni a pu trouver les idées morales aussi élevées que fortifiantes qui respirent dans sa doctrine , et c'est le sens de l'étoile que les traditions font présider à sa mission.

» C'est le culte de cette tradition, et non l'amour de la science astronomique, qui paraît avoir ensuite porté les bouddhistes à contempler les astres.

» Les Hindous n'ont connu l'astronomie que fort tard , du moins d'une manière tant soit peu complète , quoi qu'en disent les Arabes. Trop longtemps on a fait aux brahmanes une haute réputation de savoir ; ils ne la méritent vraiment que pour leur science grammaticale et lexique.

» Ce qui n'est pas moins certain , c'est que les Hindous n'ont jamais attaché à leurs observations sidérales le sens qu'y attachaient les Mages et qui fit que , « lorsqu'ils virent l'étoile , ils furent » transportés d'une extrême joie : *Videntes autem stellam, gravisi sunt gaudio magno valde.* »

Ce que nous venons d'indiquer sur l'étoile des Mages n'est qu'une esquisse de ce que nous pourrions réunir de documents sur ce point de l'Évangile, et pourtant que de défis ce seul chapitre ainsi écourté ne présente-t-il pas à nos rationalistes contemporains ? Croyez-vous que ces négateurs , qui

veulent détruire le christianisme par la science , sachent le premier mot des démonstrations qui précèdent ? Non assurément , et dès-lors leur science est en défaut et comme percée à jour. Que si ces autorités leurs sont connues et qu'ils les passent sous silence , que devient leur bonne foi ? Ainsi donc, science dans les mots seulement, pour ces déclamateurs, ou bien parti-pris de nier et de mentir : double puissant motif de repousser leurs ouvrages odieux.

IV.

Rapports d'Abgare, roi d'Edesse, avec Jésus-Christ.

L'histoire du Sauveur des hommes, par les seules preuves fournies en dehors des textes sacrés, absorberait aisément une vie d'homme, dans les recherches qu'elle peut fournir. Nous l'avons déjà dit, nous recueillons quelques feuillets de ce grand livre. Ces pages, si incomplètes qu'elles soient, parlent néanmoins assez haut, puisqu'elles établissent la divinité de celui qui est le Créateur des mondes, en dehors des affirmations directes de la révélation et de l'Eglise.

Les lignes qui précèdent indiquent déjà que nous ne chercherons pas à consigner ici ce que l'Evangile lui-même a voulu laisser ignorer aux

hommes relativement à la vie privée du Messie. Il nous suffira d'avoir considéré sa naissance attendue par les nations, d'avoir suivi les Mages à Bethléem, où une crèche a servi de berceau au Verbe fait chair.

Nous n'accompagnerons pas l'Enfant-Dieu sur la terre d'Égypte, en rapportant les prodiges racontés par le livre apocryphe intitulé : *Évangile de l'Enfance* (1) ; nous n'aurons pas recours à certaines légendes, vraies souvent au fond, pour suppléer au silence du texte saint, jusqu'à l'heure où commence la vie publique de Jésus-Christ. Il nous suffit de mentionner, d'après le Nouveau-Testament, la naissance miraculeuse de Jean-Baptiste, la circoncision du Sauveur, le massacre des Innocents, parmi lesquels le précurseur n'est pas englobé, la purification de la Vierge et la Présentation au Temple, enfin la touchante particularité de Jésus, âgé de 12 ans, parmi les docteurs. Nous aborderons donc cette vie évangélique, qui

(1) St. Luc lui-même nous apprend, au commencement de son Évangile, que plusieurs avant lui avaient entrepris de donner l'histoire des choses qui s'étaient passées dans l'origine du Christianisme. Mais ces écrivains ne satisfaisant pas pleinement les Apôtres, S. Matthieu, S. Marc, S. Luc. et S. Jean écrivirent les leurs, les seuls que l'Église ait constamment reconnus. Que ces premiers évangiles aient ou non survécu, qu'ils se retrouvent oui ou non dans les apocryphes qui furent connus dans les premiers siècles de l'Église, et dont plusieurs eurent l'hérésie pour origine, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont cités par les Pères, et qu'au milieu de plusieurs fables et erreurs, ils peuvent être invoqués, en bien des points, pour confirmer la tradition catholique.

ne dure que trois ans, mais qui, en laissant toute comparaison humaine impossible, resplendit de cette vertu miraculeuse qui fait l'admiration des cieux, commande en maître à la nature, sème les bienfaits par les miracles, et enseigne cette doctrine auguste que la bouche seule des séraphins serait capable de louer.

En regardant les notes entassées sous notre main, nous tombons sur celles qui sont relatives à Abgare, roi d'Edesse, dans les rapports qu'il eut avec Jésus-Christ.

C'est Ensèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, qui rapporte, d'après Thadée, l'un des disciples de Jésus-Christ, l'histoire suivante (1), écrite en langue syriaque :

« La divinité de notre Sauveur et de notre Maître s'étant fait connaître à tous les hommes par les effets miraculeux de sa puissance, elle attira une infinité de personnes des pays étrangers et fort éloignés de la Judée, par l'espérance d'être guéries des maladies et des autres incommodités qu'elles souffraient. Abgare, qui commandait avec beaucoup de réputation dans son petit état situé au-delà de l'Euphrate, et qui était attaqué d'une maladie incurable, ayant appris par le rapport uniforme de plusieurs témoins les guérisons miraculeuses que le Sauveur avait opérées, lui écrivit pour

(1) Assémani, parmi d'autres graves auteurs, dans sa *Bibliotheca orientalis*, soutient l'authenticité de tous ces récits par des arguments de la plus grande force.

le supplier d'avoir la bonté de le soulager. Le Sauveur, au lieu de l'aller trouver, lui fit l'honneur de lui écrire ; il lui promit de lui envoyer un de ses disciples qui le guérirait, et qui procurerait son salut et celui des siens. Il s'acquitta de cette promesse ; car, après sa Résurrection et son Ascension, Thomas, l'un de ses douze apôtres, envoya Thadée, l'un des soixante-dix disciples, prêcher l'Évangile à Edesse, et accomplir la promesse du Sauveur. La mémoire de ce miracle s'est conservée dans les registres d'Edesse qui contiennent les actes d'Abgare. J'en ai tiré sa lettre et la réponse du Sauveur, que j'ai traduites du syriaque. » (Eusèbe, *Hist. eccl.*, livre I, ch. 13.)

Voici la lettre d'Abgare, puisée à la source qui précède. Elle fut portée par Ananias à Jésus, qui était alors à Jérusalem :

« J'ai appris les guérisons que vous avez faites sans le secours des herbes, ni des remèdes ; que vous rendez la vue aux aveugles, que vous faites marcher droit les boiteux, que vous guérissez la lèpre, que vous chassez les démons et les esprits impurs, que vous délivrez des maladies les plus invétérées, et que vous ressuscitez les morts. Ayant appris toutes ces choses, je me suis persuadé que vous étiez Dieu, ou que vous étiez Fils de Dieu, qui étiez descendu sur la terre pour y opérer ces merveilles. C'est pourquoi je vous écris pour vous supplier de me faire l'honneur de venir chez moi, et de me guérir de la maladie dont je suis tourmenté.

J'ai ouï dire que les Juifs murmurent contre vous, et qu'ils vous tendent des pièges. J'ai une ville qui, quoique petite, ne laisse pas d'être agréable, et qui suffira pour nous deux. »

Eusèbe ajoute, toujours d'après Thadée :

« Voilà la lettre qu'il écrivit alors, ayant été éclairé d'une lumière céleste. Je crois devoir transcrire aussi la réponse que le Sauveur lui fit ; elle est courte, mais toute remplie de la vertu puissante de sa parole :

« Vous êtes heureux, Abgare, d'avoir cru en moi sans m'avoir vu. Car il est écrit de moi, que ceux qui m'auront vu ne croiront pas, afin que ceux qui ne m'auront pas vu croient et soient sauvés. Quant à la prière que vous me faites d'aller vous trouver, il faut que j'accomplisse l'objet de ma mission, et qu'ensuite je retourne vers Celui qui m'a envoyé ; lorsque j'y serai retourné, j'enverrai un de mes disciples qui vous guérira et qui vous donnera la vie à vous et à tous les vôtres. »

Indépendamment de l'autorité d'Eusèbe et des documents qu'il reproduit, ce que nous venons de rapporter du roi Abgare s'appuie sur le verset 24 du chapitre iv de S. Matthieu, où il est dit : « Sa réputation s'étant répandue dans toute la Syrie, on lui présentait tous ceux qui étaient malades et diversement affligés de maux et de douleurs, les possédés, les lunatiques ; il les guérissait. »

Voici, continue Eusèbe, ce qui est écrit en langue syriaque, après ces lettres :

« Après que Jésus fut monté au ciel , Judas , qui s'appelait aussi Thomas, et qui était l'un des Apôtres, envoya Thadée , l'un des soixante-dix disciples , qui vint à Edesse , où il logea chez Tobie, fils de Tobie. Le bruit de son arrivée et des miracles qu'il avait faits s'étant répandu , on dit à Abgare qu'il était arrivé un Apôtre, selon ce que Jésus lui avait promis. Thadée commença donc à guérir, par la puissance qu'il avait reçue de Dieu , toutes sortes de maladies et de langueurs, au grand étonnement de tout le monde. Abgare ayant appris les miracles surprenants qu'il faisait au nom et par la puissance de Jésus-Christ, comprit que c'était celui dont Jésus lui avait parlé en ces termes :

« Lors que je serai retourné au Ciel, j'enverrai un de mes disciples qui vous guérira. »

» Ayant donc envoyé chercher Tobie, chez qui Thadée demeurait, il lui dit :

« J'ai appris qu'un homme puissant , qui fait plusieurs guérisons par le nom de Jésus, est venu de Jérusalem, et qu'il loge dans votre maison. »

» Tobie lui répondit :

« Seigneur, il est venu chez moi un étranger qui opère plusieurs miracles.

« Amenez-le moi, » dit Abgare.

» Tobie étant allé trouver Thadée , lui dit :

« Le roi Abgare m'a commandé de vous mener à lui, afin que vous le guérissiez.

« Je suis prêt d'y aller, repartit Thadée, parce que j'ai été envoyé ici pour cela. »

» Dès la pointe du jour suivant , Tobie mena Thadée à Abgare. Lorsqu'il entra , ce prince vit quelque chose d'extraordinaire et d'éclatant sur le visage de cet apôtre, qui l'obligea de se prosterner pour le saluer. Les grands de sa cour, qui étaient présents , et qui n'avaient rien observé de semblable, furent frappés d'étonnement.

» Abgare dit à Thadée : Etes-vous le disciple de Jésus, Fils de Dieu , qui m'a écrit : Je vous enverrai un de mes disciples , qui vous guérira et qui donnera la vie à vous et à tous ceux qui sont auprès de vous ?

» Thadée lui répondit : J'ai été envoyé vers vous par le Seigneur Jésus , parce que vous avez cru en lui ; et si vous croyez en lui de plus en plus, vous verrez tous les désirs de votre cœur accomplis.

» J'ai tellement cru en lui , reprit Abgare, que j'avais le projet d'attaquer à main armée les Juifs qui l'ont crucifié, si je n'avais été retenu par la crainte de la puissance des Romains.

» Thadée lui dit : Jésus Notre-Seigneur et notre Dieu a accompli la volonté de son Père : et après l'avoir accomplie , il est monté au ciel auprès de lui.

« Je crois en lui et en son Père, » dit Abgare.

» Par cette raison, repartit Thadée, je mets la main sur vous au nom de Jésus Notre Seigneur.

» Et pendant qu'il la mettait, Abgare fut guéri de sa maladie. Abgare fut ravi de voir ainsi s'ac-

complir en sa personne ce qu'il avait entendu dire de Jésus-Christ , qu'il guérissait les malades sans le secours des herbes, ni des remèdes , par le ministère de son disciple.

» Il ne fut pas le seul guéri de la sorte. Abde , fils d'Abde, s'étant jeté aux pieds de Thadée , fut guéri de la goutte par la vertu de ses prières et l'imposition de ses mains. Plusieurs autres citoyens furent aussi délivrés de leurs maux par cet apôtre, qui faisait sans cesse des miracles et prêchait la parole de Dieu.

» Après cela, Abgare lui dit : Vous faites tous ces miracles, Thadée, par la vertu toute-puissante de Dieu, et nous en sommes pénétrés d'admiration. Mais je vous prie de nous raconter de quelle manière Jésus est venu sur la terre , et par quelle puissance il a fait de si grandes choses dont nous avons entendu parler.

« Je ne vous dirai rien maintenant , repartit Thadée ; mais comme j'ai été envoyé ici pour publier l'Évangile, si vous avez la bonté d'assembler demain tous les habitants de votre ville , je leur prêcherai la parole de Dieu , et je leur répandrai cette semence de vie. Je leur parlerai de l'avènement du Sauveur, du sujet pour lequel il a été envoyé par son Père , et des mystères qu'il a révélés dans le monde. Je parlerai de la puissance par laquelle il a opéré ces merveilles , de la nouveauté de sa prédication, de la petitesse et de la bassesse extérieure de son humanité , de

la manière dont il s'est humilié jusqu'à mourir du supplice de la croix auquel il s'est soumis ; de sa descente aux enfers, de sa résurrection , des morts qu'il a ressuscités , de la compagnie qu'il a emmenée au ciel en montant vers son Père , au lieu qu'il était descendu seul du ciel sur la terre ; comment il s'est assis à la droite de son Père , comment il en reviendra environné de puissance et de majesté , pour juger les vivants et les morts.

» Le jour suivant, Abgare commande d'assembler tous les habitants pour écouter la prédication de Thadée. Il commande aussi de lui donner de l'or et de l'argent ; mais Thadée ne voulut point le recevoir , disant : Comment prendrions-nous le bien d'autrui, après avoir quitté le nôtre ?

» Cela arriva en l'année 340. J'ai cru , conclut Eusèbe, qu'il serait utile d'en traduire la relation du syriaque en notre langue , et de la placer dans notre histoire. »

Cette année 340 , dont il est ici question , est celle de l'ère des Séleucides, des Grecs. Elle correspond , d'après l'art de vérifier les dates , à l'an 29 de notre ère, temps où Jésus-Christ avait reçu le baptême de Jean, et où sa prédication et ses miracles avaient commencé, tandis que le bruit s'en répandait au loin. C'est l'an 29 qu'Abgare écrivit à Jésus-Christ, et l'an 33 que Thadée vint à Edesse.

D'Herbelot et d'autres auteurs parlent du roi

Agbar ou Abgare. Ce nom était, paraît-il, le nom héréditaire des princes d'Edesse, et celui dont il s'agit ici fut Abgare III. Des auteurs sérieux ont voulu contester l'authenticité des documents que nous venons de reproduire, mais sans motifs plausibles. On a prétendu que les deux lettres auraient dû être écrites en grec et non en syriaque. C'est une erreur : si on parlait grec à Césarée et même dans la Mésopotamie, il n'en est pas moins vrai que le commerce qui existait entre les Juifs et les naturels du pays, faisait qu'on ne pouvait pas ignorer une langue qui retentissait toujours aux oreilles et que tant de gens parlaient. Comment donc Eusèbe, qui fit traduire les deux pièces sur l'original, peut-il être soupçonné d'inexactitude ? On sait d'ailleurs combien ce grand évêque, si plein de lumières, avait recueilli avec soin tous les anciens monuments de l'Eglise chrétienne. Le crédit d'Eusèbe était considérable à la cour de Constantin, et nous ne pouvons que blâmer les écrivains religieux qui ont mis en doute ce point d'histoire sur de frivoles conjectures.

Procope, qui écrivait au 6^e siècle, confirme le récit d'Eusèbe, relativement à ce que ce dernier historien rapporte d'Abgare. Après avoir dit que le roi d'Edesse était allé à Rome, pour faire alliance avec les Romains ; qu'Auguste l'avait pris en grande affection, au point d'avoir longtemps refusé de le laisser repartir pour rentrer dans so

petit état (l'an 29), l'historien grec continue son récit en ces termes :

« Quand Augare (c'est l'orthographe de Procope) fut avancé en âge, il fut attaqué de la goutte, qui lui causait de grandes douleurs et qui le privait de la faculté de se mouvoir. Après avoir eu recours inutilement aux plus fameux médecins, il était réduit à ne chercher de soulagement que dans d'inutiles plaintes ; en ce temps-là Jésus, fils de David, était revêtu d'un corps mortel et conversait visiblement avec les hommes dans la Palestine. Il a bien montré qu'il était véritablement le Fils de Dieu par la vie toute sainte qu'il a menée et par les miracles tout divers qu'il a opérés. Il a retiré les morts du tombeau par la force toute-puissante de sa parole. Il a rendu la vue à des aveugles-nés, guéri la lèpre, redressé les boiteux et produit d'autres merveilles qui sont au-dessus de tous les efforts de la médecine et de la nature.

» Lorsque le roi Augare eut appris tous ces faits de ceux qui venaient de la Palestine, il conçut l'espérance de sa guérison. Il écrivit à Jésus pour l'engager à quitter les hommes ingrats de la Judée, et pour venir demeurer avec lui.

» Jésus lui répondit qu'il ne pouvait aller le trouver, mais qu'il lui promettait de le guérir.

» Augare ayant reçu la lettre de Jésus fut guéri et ne mourut qu'après avoir joui longtemps de la santé qu'il avait recouvrée par miracle. »

L'Histoire ecclésiastique d'Evagre (livre IV ,

chapitre 27), Constantin Porphyrogénète, dans son traité de l'*Image d'Edesse*, viennent aussi à l'appui des faits sus-énoncés, et les corroborent par des témoignages concluants et divers.

Constantin raconte comment Abgare, sa femme et ses enfants reçurent le baptême, et ce que fit ce prince dans son état, pour y implanter le christianisme.

V.

Jésus-Christ prêtre du temple de Jérusalem.

Voici un extrait de Suidas, que nous donnons d'après une traduction en vieux langage, à cause du cachet de vérité naïve qui le distingue : Suidas, observe le traducteur, auteur grec, et de grande réputation, dit une chose de Jésus-Christ notre Sauveur digne d'être lue plusieurs fois, pour la juger et joindre tant qu'on pourra à la vérité de l'histoire de l'Évangile. Voici donc ses propres mots : Du temps, dit-il, du bon empereur Justinien, y avait entre les Juifs un grand seigneur appelé Théodose, connu et de l'empereur et de plusieurs autres chrétiens ; au même temps vivait un banquier chrétien nommé Philippus, grand ami et familier d'icelui Théodose. Au moyen de laquelle amitié il exhortait un jour icelui juif à se faire

chrétien et baptiser, disant ainsi : Pourquoi est-ce que toi, qui es homme docte, et qui sais les prophéties qui ont été dites de Jésus-Christ, ne crois en lui et ne te fais chrétien? car je suis assuré que tu n'es point ignorant de ce qui a été dit de lui aux saintes Ecritures et de son avènement : hâte-toi donc de garder ton âme, et crois en notre Seigneur Jésus-Christ et Sauveur ; à ce que perseverant en ton incredulité, tu ne sois damné par le jugement éternel de Dieu. Le Juif, ayant entendu cela, loua Philippus, et lui sut bon gré, disant : Je te remercie de l'amitié que tu me portes, et d'être aussi soigneux du salut de mon âme, et pour cette raison, je te dirai devant Dieu, qui sait les secrets des cœurs et des pensées, ce que j'en pense ; car à la vérité je connais que Jésus-Christ est celui qui avait été prédit par la loi et les prophètes, et le confesse ainsi devant toi, mon loyal et parfait ami ; mais qui m'empêche d'être chrétien, est une fausse et humaine cogitation qui m'a vaincu : car moi étant prince et grand seigneur entre les Juifs, je suis en grand honneur et ai abondamment ce qu'il me faut pour cette vie présente : de sorte que si j'étais chrétien et de votre Eglise, et qu'il me fallût changer d'état et de condition, je ne serais tant honoré comme je suis : qui est la raison, combien qu'elle ne vaille rien, que, méprisant la vie future et éternelle et de peu de durée, si est-ce pourtant que je te veux declarer un secret, qui est entre nous autres Hébreux, par

lequel nous sommes acertenés (1) que le Christ que vous adorez est vraiment icelui Messias qui était prédit par la loi et les prophètes. Donc au temps passé, lorsqu'on bâtissait le temple de Hierusalem, la coutume était entre les Juifs instituer et établir autant de prêtres que nous avons de lettres, qui sont vingt et deux, et y avait un livre audit temple, qui contenait le nom d'iceux prêtres, ensemble et de leur père et de leur mère. Et lorsque l'un d'iceux était mort, les autres prêtres s'assembloient en icelui temple, et en choisissaient un, afin de remplir toujours le nombre, et était écrit en icelui livre, à quel jour le prêtre mort, le nom de ses père et mère, et icelui de son successeur, et qui était en sa place. Cette façon de faire étant entre les Juifs et peu auparavant que Jésus se montrât et enseignât le peuple, afin de croire en lui, l'un d'iceux prêtres mourut et les autres s'assemblèrent pour en élire un autre. Les uns tenaient que celui-ci n'avait pas les vertus et parties requises à un bon prêtre; les autres en blâmaient quelques-uns, tous étaient bien empêchés et travaillant en cette élection. Occasion que l'un d'eux se levant, leur dit : Messieurs, sur ce que vous en avez nommé plusieurs, vous n'en avez pas trouvé un qui fût à votre gré : à cette cause je vous prie me donner congé vous en nommer un, lequel à mon avis, vous sera bon : c'est

(1) Convaincus, certains.

Jésus, le fils de Joseph, charpentier, lequel encore qu'il soit fort jeune, il a de merveilleuses et de bonnes mœurs avec une vie très-sainte, et suis d'opinion qu'aucun homme ne fut pareil à lui, soit de paroles ou d'effet : toute Hierusalem le sait, et n'y a personne qui en doute. A cette parole, les autres prêtres écrivirent telle opinion, et arrêterent que Jésus serait préféré à tous autres, pour être l'un d'iceux prêtres. Toutefois il s'en trouva disant Jésus n'être, comme il étoit requis, de la race de Levi, mais de celle de Juda : même qu'il étoit fils de Joseph, qui étoit de la famille et race de Juda : concluant qu'il ne pouvoit être élu prêtre, n'étant de la tribu et extrait de Levi. Mais celui des prêtres qui avoit été occasion de choisir Jésus, répondit qu'il ne falloit regarder à telle différence ; qu'il y avoit longtemps que lesdites deux races étoient confondues et entrées l'une dans l'autre, et à ce moyen, d'un commun consentement, Jésus fut élu. Mais pour ce que la coutume étoit, que non-seulement le nom du prêtre choisi, mais aussi de ses père et mère, fût écrit audit livre : aucuns d'eux furent d'avis qu'il falloit appeler les père et mère de Jésus pour savoir leurs noms, avoir leur consentement, et si véritablement il étoit leur fils : ce qui plut à toute la compagnie. Mais le prêtre auteur de l'élection de Jésus dit que Joseph son père étoit mort, qu'il n'avoit plus que sa mère vivante : qui fut cause qu'elle fut appelée en leur consistoire, où il lui

dirent ainsi : D'autant que tel prêtre est mort, fils d'un tel et d'une telle, et que nous avons résolu mettre en son lieu votre fils Jésus, et faire écrire en nos registres le nom de ses père et mère, dites-nous : Jésus est-il votre fils ? Lors Marie leur dit : Je confesse que Jésus est mon fils et que je l'ai enfanté, de quoi me sont témoins plusieurs hommes et femmes encore vivants qui ont été présents à l'enfantement ; mais pour le regard du père, je ne pense point qu'il en aie en terre : comme vous orrez. Car étant vierge et demeurant en Galilée, l'ange de Dieu me vint dire, étant seule en ma chambre et éveillée, qu'il m'apportoit une bonne nouvelle : c'est que je serois enceinte du Saint-Esprit et que j'enfanterois un fils, lequel il me commanda appeler Jésus. Et à la vérité, étant vierge, je conçus et engendrai Jésus, et après l'enfantement je suis demeurée vierge. Alors les prêtres envoyèrent chercher les sages-femmes, leur commandant qu'elles eussent à diligemment regarder si elle était vierge. Elles rapportèrent que oui. Les prêtres lors lui dirent qu'elle leur dît hardiment le nom du père de Jésus, afin de l'écrire en leur papier, suivant la coutume. Laquelle leur répondit que son père n'étoit de ce monde et que l'ange lui avoit dit que Jésus étoit fils de Dieu. Quoi voyant lesdits prêtres, firent écrire ces mots en livre et papier : Ce jour un tel prêtre est mort, fils d'un tel et d'une telle, et en son lieu, du consentement de tous, a été mis en subrogé le prêtre

Jésus, fils du Dieu vivant et de Marie la Vierge. Ce livre, par le commandement des grands de Hiérusalem, fut transporté en la ville de Tibériade, lorsque ladite Hiérusalem fut ruinée ; et est ce secret connu à bien peu de Juifs. Et quant à moi, je le sais pour être un des principaux docteurs entre nous autres Juifs, et non-seulement nous le savons par les prophètes que c'est le Christ, que vous autres adorez, et fils du Dieu vivant, venu en ce monde pour le salut d'icelui ; mais aussi par icelui livre, lequel est encore aujourd'hui dans la ville de Tibériade. Alors Philippus, poussé et saisi d'une certaine joie, dit qu'il avertiroit l'empereur de tout cela, afin qu'il envoyât quérir icelui livre en Tibériade, pour vaincre l'incrédulité d'icelui Juif ; mais Théodose répondit qu'il n'étoit besoin en avertir le prince et qu'aussi bien qu'il ne s'en feroit rien, et n'en pouvoit arriver qu'une guerre ; car les Juifs se sentant près de leur ruine et battus, brûleroit plutôt le lieu où étoit caché icelui livre, afin qu'il ne fût trouvé ni vu. Et t'ai dit tout ceci, mon bon ami, afin que tu saches que ce n'est ignorance qui m'empêche être chrétien, ains l'ambition et grandeur qui me retiennent. Cela fait, Philippus n'en dit rien à l'empereur pour n'émouvoir une guerre, qui eût telle issue, comme lui avoit dit le Juif : si est-ce qu'il raconta tout ce que dessus à plusieurs, et entre autres à moi Suidas. Et de fait, pour connaître si ce que Théodose avait dit étoit véritable, j'ai lu Josèphe, qui a décrit la destruction

et ruine de Hierusalem, et duquel Eusèbe fait souventes fois mention en l'Histoire Ecclésiastique; auquel nous avons apertement vu que Jésus-Christ sacrifioit avec les prêtres au temple de Hiérusalem. En voyant que Josèphe, qui était du temps des apôtres, en avoit parlé si avant, j'ai voulu aussi voir aux saintes Ecritures, s'il y en avoit rien écrit: et de fait j'ai trouvé en l'Evangile saint Luc que Jésus entra en la synagogue des Juifs, et lui ayant été baillé un livre, il fit une prophétie disant: L'Esprit du Seigneur est sur moi, pour laquelle chose il m'a oint et envoyé pour évangéliser aux pauvres, pour guérir les contrits de cœurs; qui me fait dire, que si Jésus-Christ n'eût eu quelque charge de prêtre entre les Juifs, on ne lui eût pas baillé le livre, ni souffert prêcher, ni exhorter le peuple: et même entre nous autres chrétiens, n'est permis lire les livres au peuple, fors à ceux qui en ont la charge. Qui me fait dire, tant par le témoignage de Josèphe que de l'Evangile saint Luc, que le Juif Théodosé dit la vérité à Philippus le banquier, comme à son bon et fidèle ami, lui déclarant ce que les Juifs tenaient plus secret entre eux: sont les propres mots de Suidas. »

Ce récit rapporté par Suidas, nous semble peu connu et être des plus curieux.

VI.

Glorification de Jésus-Christ par les Mahométans.

Si le christianisme a eu des ennemis déclarés, ce sont assurément les sectateurs de Mahomet, dont la haine a versé des torrents de sang sur toute l'étendue de trois parties du monde. Cette haine fanatique, qui tenta d'accabler la civilisation chrétienne et d'universaliser le despotisme du cimenterre, n'est pas encore éteinte, puisque nous avons appris les derniers massacres du Liban. Hé bien ! ces adversaires irréconciliables du nom chrétien ont mis dans leurs écrits religieux d'éclatants éloges du Sauveur des hommes.

« La religion mahométane, dit Mouradgea d'Ohsson (1), range dans la classe des prophètes tous les patriarches et tous les saints de l'ancienne loi ; elle honore la mémoire de tous, et consacre même quelques-uns d'entre eux par des dénominations distinguées. Elle appelle Adam, le pur en Dieu ; Seth, l'envoyé de Dieu ; Enoch, l'exalté de Dieu ; Noé, le sauvé de Dieu ; Abraham, l'ami de Dieu ; Ismaël, le sacrifié de Dieu (2) ; Jacob, l'homme noc-

(1) *Tableau général de l'empire Ottoman, Code religieux*, t. I.

(2) Les Musulmans prétendent que ce fut Ismaël et non Isaac, qu'Abraham avait ordre de sacrifier au Seigneur.

turne de Dieu ; Joseph, le sincère de Dieu ; Job, le patient en Dieu ; Moïse, la parole de Dieu ; David, le calife ou vicaire de Dieu , et Salomon, l'affidé de Dieu, etc. Jésus-Christ est distingué au-dessus de tous ; il est appelé l'Esprit de Dieu , puisque l'islamisme admet sa conception immaculée dans le sein de la sainte Vierge. »

Ahmed-Effendi s'exprime comme suit sur la naissance, la vie et la mission de Notre-Seigneur : « Jésus, fils de Marie, est né à Bethléem, qui veut dire *maison des viandes* , ou *marché du bétail*. Marie, fille d'Amran (1) et d'Anne , descendait, comme Zacharie et Jean-Baptiste , de la tribu de Juda, par Salomon. Jésus-Christ , ce grand prophète, naquit d'une Vierge par le souffle de l'archange Gabriel , le 25 décembre 5584 , sous le règne d'Hérode , et l'an 42 d'Auguste , sous le règne des Césars. Il eut sa mission divine à l'âge de trente ans, après son baptême par saint Jean-Baptiste dans les eaux du Jourdain. Il appelle les peuples à la pénitence. Dieu lui donne la vertu d'opérer les plus grands miracles. Il guérit les lépreux, donne la vue aux aveugles, ressuscite les morts, marche sur les eaux de la mer ; sa puissance va jusqu'à animer par son souffle un oiseau fait de plâtre et de terre (2). Pressé par la faim ,

(1) Le Koran, où se trouvent plus d'un anachronisme, confond Marie, mère de Jésus, avec Marie, sœur de Moïse, dont le père s'appelait Amran.

(2) Cette légende se trouve développée dans *l'Evangile de l'Enfance*.

lui et ses disciples, il reçoit du ciel, au milieu de ses angoissés et de ses ferventes prières, une table couverte d'une nappe et garnie d'un poisson rôti, de cinq pains, de sel, de vinaigre, d'olives, de dattes, de grenades et de toutes sortes d'herbes fraîches (1) ; ils en mangent tous, et cette table se présente dans le même état pendant quarante nuits consécutives. Ce Messie des nations prouve ainsi son apostolat par une foule de prodiges. La simplicité de son extérieur, l'humilité de sa conduite, l'austérité de sa vie, la sagesse de ses préceptes, la pureté de sa morale sont au-dessus de l'humanité ; aussi est-il qualifié du nom saint et glorieux de *Rouhh-Ullach*, *l'Esprit de Dieu*. Il reçoit du ciel le saint livre des Evangiles. Cependant les corrompus et les pervers le persécutent jusqu'à demander sa mort. Trahi par Judas, et près de succomber sous la fureur de ses ennemis, il est enlevé au ciel ; et cet apôtre infidèle, transfiguré en la personne de son maître, est pris pour le Messie et essuie le supplice de la croix avec toutes les ignominies qui étaient destinées à cet homme surnaturel, à ce grand saint, à ce glorieux prophète (2). Ainsi Enoch, Khidir, Elie et Jésus-Christ

(1) Les Musulmans ont puisé certains détails relatifs à Jésus-Christ dans les évangiles apocryphes des premiers siècles.

(2) La fable ici se mêle à la vérité historique. Pourquoi le Koran, une fable après tout, ne s'est-il pas borné à rapporter simplement ce qui est consigné dans l'Evangile ? Nous rappelions tout à l'heure les Evangiles apocryphes, qui furent connus de Mahomet ; de plus, nous en sommes à

sont les quatre prophètes qui eurent la faveur insignée d'être enlevés au ciel vivants. Plusieurs imans, ajoute le même auteur, croient cependant à la mort réelle de Jésus-Christ, à sa résurrection et à son ascension, comme il l'avait prédit lui-même à ses douze apôtres, chargés de prêcher en son nom la parole de Dieu à tous les peuples de la terre. »

Ismail, fils d'Aly, précise mieux l'histoire de la Passion. « Comme les Juifs cherchaient avec empressement à se saisir de Jésus, un de ses disciples vint trouver Hérode juge de la nation, et le collège des Juifs : Que me donnerez-vous, leur dit-il, si je vous montre le Christ? Ils lui donnèrent trente deniers; alors il leur découvrit où était Jésus. Ibn-ol-Athir, continue l'auteur arabe, dit dans ses annales, que les docteurs sont partagés en différentes opinions au sujet de sa mort, avant qu'il montât au ciel. Les uns prétendent qu'il y fut enlevé sans mourir, d'autres soutiennent que Dieu lui ôta la vie pendant trois heures, d'autres pendant sept. Ceux qui défendent ce dernier sentiment s'appuient sur ce passage du Koran (Sura III, 54), où Dieu dit au Christ : « O Jésus, je terminerai ta vie, et je t'élèverai jusqu'à moi. » Les Juifs, ayant donc pris un homme qui ressemblait au Christ, le garrottèrent, et le traînant avec

nous demander si le prétendu prophète de la Mecque, a été autre chose qu'un spirite, un médium, à qui l'esprit malin a dicté le Koran, mélange de vérité et d'erreur, de sagesse et d'absurdité, comme chacun le sait.

des cordes , il lui disaient : « Toi qui ressuscitais les morts , ne pourrais-tu te délivrer de ces liens ? » Et ils lui crachaient au visage. Ensuite ils jetèrent sur lui des épines , et l'attachèrent à la croix , où il demeura six heures. Un charpentier , nommé Joseph , vint demander son corps à Hérode , surnommé Pilate (1), qui était juge des Juifs , et il l'ensevelit dans un tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. Alors Jésus descendit du ciel pour consoler Marie , sa mère , qui le pleurait , et lui dit : Dieu m'a pris près de lui , et je jouis du souverain bonheur. Il lui commanda ensuite de faire venir ses apôtres , qu'il établit ambassadeurs de Dieu sur la terre , leur ordonnant de prêcher en son nom ce que Dieu l'avait chargé d'annoncer aux hommes. Les apôtres alors se dispersèrent dans les différentes contrées qu'il leur avait assignées. »

Ahmed , fils de Mohammed , autre commentateur du Koran , témoigne à son tour de la haine des Juifs contre le Christ et dit qu'ils attribuaient ses miracles à la magie.

« Les Juifs , écrit-il , ayant rencontré Jésus , s'écrièrent : Voici le magicien , fils de la magicienne ; voici l'enchanteur , fils de l'enchanteuse ; et se répandirent en injures et en blasphèmes contre lui et contre son Dieu. Jésus les ayant entendus , fit contre eux cette imprécation : O Dieu , vous

(1) Bien des auteurs musulmans n'ont pas davantage de critique historique.

êtes mon Seigneur, je procède de votre esprit, et vous m'avez créé par votre parole. Ce n'est point de mon propre mouvement que je suis venu vers eux : maudissez ceux qui m'ont outragé, moi et ma mère. Dieu l'exauça et changea en pourceaux ces blasphémateurs. Ce qu'ayant vu, Judas, qui était alors chef, fut saisi de crainte. Alors les principaux de la nation s'assemblèrent pour faire périr Jésus, et dirent au peuple : C'est la présence de cet homme qui attire sur vous la malédiction du Seigneur. Aussitôt les Juifs se lèvent transportés de fureur, et courent fondre sur Jésus pour le mettre à mort. Mais Dieu envoie Gabriel qui le transporte par une fenêtre, dans une maison d'où le Seigneur l'enlève au ciel par une ouverture pratiquée sous le toit, pour laisser passage à la lumière. Judas ordonne à un de ses satellites, nommé Titianus, d'entrer par cette fenêtre pour tirer Jésus ; le soldat pénètre dans la maison, et ne l'y trouvant pas, Dieu le transfigure en la personne du Christ ; aussi les Juifs le mettent à mot et le crucifient. »

Les Mahométans, on le voit, ne vont pas jusqu'à reconnaître la divinité de Jésus-Christ ; mais ils croient aux mirales du divin Maître, opérés par une vertu surnaturelle qui était en lui. C'est ce qui nous ferait penser que Satan aurait dicté lui-même le Koran à Mahomet, comme de nos jours il dicte un pseudo-évangile aux spirites. L'ennemi de notre salut nous cèdera bien une

partie de la vérité, pourvu qu'il dérobe l'autre partie. Dans le Koran, il détournait la divinité de Jésus-Christ, il dénaturait la vérité historique sur certains points du texte évangélique, et pour lui ; c'était un triomphe. On n'ignore pas que Mahomet prétendait avoir reçu son livre de l'ange Gabriel.

Mais ce qui mérite d'être noté spécialement, dans les croyances mahométanes, c'est la naissance miraculeuse du Messie et la conception immaculée de sa Mère. On lit en effet dans le Koran (III, 536), : « L'épouse d'Amran dit à Dieu lorsqu'elle eut donné le jour à sa fille : Mon Seigneur, c'est une fille que j'ai enfantée (Or le Seigneur connaissait seul ce qu'était cette enfant) : mais nul homme ne lui sera comparable. Je l'ai nommée Miriam (Marie), je vous la recommande, elle et sa vie future, contre Satan, qui a été lapidé (1). »

Le commentateur Djébal-ed-Din explique ainsi ce verset : « L'histoire nous apprend qu'aucun enfant ne vient au monde sans éprouver à sa naissance l'attouchement de Satan, et que telle est la cause des cris qu'il pousse en naissant : Exceptons pourtant Marie et son Fils. »

Cottada s'exprime avec la même clarté : « Tout descendant d'Adam, du moment qu'il vient au

(1) Les Musulmans croient que Satan fut chassé à coups de pierres par Abraham, lorsqu'il le tentait, voulant l'emporter d'immoler son fils, selon l'ordre que ce patriarche en avait reçu de Dieu.

monde, est touché au côté par Satan ; il faut en excepter toutefois Jésus et sa Mère, car Dieu interposa entre eux et Satan un voile qui les préserva de son fatal attouchement , de sorte que le démon ne toucha que le voile (III, 113, 114). »

Ajoutons un aveu de Mahomet , à ce qui précède ; c'est que le Christ doit venir avant la fin des temps pour régner sur la terre. Constatons en outre que le faux prophète appuie sa mission sur l'Évangile, qu'il cite continuellement , bien qu'il le défigure. Il n'est pas indifférent non plus de faire remarquer que les Musulmans respectent les saints lieux ; qu'ils nomment Jérusalem la ville sainte et qu'ils y vont en pèlerinage. Mahomet a été jusqu'à promettre le paradis à ceux des chrétiens qui vivront saintement et qui pratiqueront les bonnes œuvres.

VII.

Le Chou-king d'accord avec la Bible sur les temps de la naissance de Jésus-Christ.

La chronologie biblique pouvant admettre soixante-douze générations d'Adam à Jésus-Christ , les anciens livres chinois sont en parfaite harmonie avec l'Écriture ; c'est ainsi que nous lisons dans le discours préliminaire du *Chou-king*, -page CXXIV (édition Deguignes) :

« Chi-tse dit que la dynastie de Ching-nong a eu soixante-dix empereurs. Liu-pou-ouei assure la même chose. La plupart des Lettrés, dit Lopi, nient le fait, parce qu'ils n'examinent pas l'antiquité : sont-ils donc plus croyables que Chi-tse et que Liu-pou-ouei ? Si on n'en compte que sept ou huit, c'est que les autres ont peu régné, ou plutôt qu'on a perdu la tradition de ce qu'ils ont fait. »

Ce *Ching-nong*, dont il est parlé, n'est autre que Seth, après lequel vient *Ty-ling-kouey* ou Enos, puis *Ty-ching* ou Caïnan, *Ty-ming*, ou Malaléel, *Ty-y*, ou Jared, *Ty-lay*, ou Hénoch, *Yu-vang*, ou Mathusalem, *Kou-seou*, ou Lamech, enfin *Ty-ko*, ou Noé, le nouvel Adam.

Après le déluge, dans les Annales chinoises, on peut encore, comme dans la Bible, suivre la trace des patriarches ou générations, qui nous conduisent à Abraham et d'Abraham à Jésus-Christ. C'est ainsi que dans la chronologie chinoise comme dans celle de la Bible, on trouve soixante-dix générations de Seth à Jésus-Christ, Seth étant le troisième fils d'Adam.

Donc des auteurs antérieurs à notre ère, qui n'appartiennent pas à la révélation, s'accordent à dire que la dynastie ou descendance de Seth devait compter soixante-dix princes, dont ils ne nomment cependant que les sept ou huit premiers. On savait donc dès-lors, que le Messie, issu de Seth, paraîtrait à la soixante-douzième généra-

tion après Adam. Ce fait est si capital dans l'ordre scientifique, qu'il apparaît comme le pendant des soixante-dix semaines d'années de Daniel.

Les auteurs du Discours préliminaire du *Chou-king*, parlent de ce point généalogique et chronologique, d'après *Chy-tsee*, puis *Liu-pou-ouei*, lequel vivait 240 ans avant notre ère, et qui est auteur d'un *Tchun-tsieou*, livre fort estimé et rempli de recherches curieuses sur les antiquités. Ces auteurs sont cités comme attribuant ainsi soixante-dix successeurs à *Ching-nong* ou Seth. D'après quelles autorités se déclaraient ces sages, si ce n'est d'après la vraie tradition primordiale qui, était passée d'Adam à la succession des générations humaines ?

Longtemps après l'ère chrétienne, *Lopi* a voulu nier que *Ching-nong* eût eu septante successeurs ; mais le fil des traditions était perdu pour lui. Cela est si évident d'après ses propres écrits, que son livre du *Lou-sse* est tout hérissé de fables monstrueuses. *Liu-pou-ouei*, son devancier, au contraire, vivait à la cour de *Chy-hoang-ty*, le célèbre fondateur de la dynastie *Tsin* ; or à la cour de ce prince vivaient des Juifs et des Assyriens, qui nécessairement répandaient leurs traditions historiques et religieuses.

M. de Paravey, qui nous fournit ce témoignage, dans ses *Documents hiéroglyphiques*, croit trouver dans cette présence de Juifs et d'Assyriens à la cour de la Chine, à l'époque précé-

tée, une nouvelle preuve que la principauté de *Tsin* était d'origine arabe ou juive. Il est toujours démontré que l'Assyrie et la Judée eurent, de très-longue date, des rapports avec la Chine, où se maintinrent les récits des temps primitifs et les vérités révélées à l'homme.

VIII.

L'avènement de Jésus-Christ d'après la science astronomique.

L'astronomie, réduite en quelque sorte, de nos jours, à de froids calculs, se rattacha aux plus grands événements de l'histoire et fut une source puissante de poésie pour l'antiquité. C'est ainsi que cette science, comme le déclare le docteur Sepp, de Berlin, nourrissait les espérances de l'humanité. Une corrélation étroite existait alors entre certaines bases théologiques, l'histoire des nations et les plus hauts phénomènes du monde céleste. Le système chrono-sidéral du docteur Sepp est une véritable confirmation du mysticisme antique : il retrace et la vue prophétique de Daniel, et les traditions du *Zohar*, et l'année universelle de Pythagore. Que si on trouve cette affirmation étrange, nous la placerons sous la sauvegarde de Képler, de Newton, de Cassini, prédé-

cesseurs du docteur Sepp , et qui avant lui ont professé cette doctrine.

Le Cycle de Daniel , qui réduira toujours l'impunité au silence, faisait dire, au siècle dernier, au mathématicien Loys de Chéseaux :

« Il fallait que ce prophète ait été l'un des plus habiles que le monde ait jamais vu , ou qu'il ait été divinement inspiré. »

Mairan, qui était vaincu par la science , et qui résistait encore à croire à la Bible, écrivait à Loys de Chéseaux : « Il n'y a pas moyen de disconvenir des vérités et des découvertes qui sont prouvées dans votre dissertation ; mais il m'est impossible de comprendre comment elles se trouvent si bien renfermées dans l'Écriture sainte. »

Cassini a déclaré « avoir trouvé toutes ses méthodes dans le calcul des mouvements du soleil et de la lune , en les déduisant du cycle de Daniel et de l'arrivée des équinoxes et des solstices au méridien de Jérusalem , indications bibliques démontrées très-parfaitement conformes à l'astronomie la plus exacte. »

« Je connais , disait le docte Bonnet , un profond astronome, qui avait fait, dans ces admirables prophéties, des découvertes astronomiques qui avaient étonné les plus grands maîtres (1). »

M. de Chéseaux, appliquant l'étude de ces cycles à la vie de Jésus-Christ, disait : « Entre plusieurs

(1) *Recherches philosophiques*, p. 334.

milliers d'années différentes, entre un nombre infini de périodes et d'intervalles d'années, le Créateur avait choisi, pour la mort de Jésus-Christ, les deux seuls nombres ronds qui fussent cycliques, et qui le fussent de manière que leur différence fût elle-même un cycle parfait et unique. »

Képler, cherchant à *asseoir la véritable année de la conception du Fils éternel de Dieu*, s'énonce ainsi : « Pour cela, je rapprochai, comme dans un seul tableau, toutes les ères de tous les peuples de ce grand trinome que Dieu avait fixé dans les hauteurs du firmament, ou plutôt de ce grand planétodrome (ou grande conjonction planétaire), destiné au spectacle de toutes les nations de la terre, et je trouvai que cette naissance dut avoir lieu, non pas deux ans avant notre ère actuelle, comme le veut Scaliger, ni quatre même, mais bien cinq bonnes années... »

Toutes ces spéculations de la science astronomique expliquent et justifient les signes des zodiaques anciens ou modernes, avec leur Verseau, leur Vierge, leur Serpent. C'est de là que Virgile a pu célébrer le retour cyclique de la Vierge et la naissance de l'Enfant divin, qui allait ramener l'âge d'or sur la terre. C'est de là que le soleil, après avoir brillé pour la première fois dans la constellation du Taureau, lors de la création du monde (1), le soleil, image et tabernacle du *Soleil*

(1) Sepp. *Vie de N.-S. J.-C.*, t. II. p. 398.

de justice, serait entré depuis (par la précession des équinoxes) dans la constellation du *Bélier* (victime expiatrice des sacrifices) et aurait été considéré par les Perses, les Egyptiens et surtout les Hébreux, comme devant amener le salut du monde, au moment où il entrerait dans la constellation des Poissons, pour s'y conjoindre avec les grandes planètes. C'est ainsi que le Poisson devenait le symbole de ce Soleil de justice, et que toute l'antiquité attendait le Sauveur sous cette image et sous ce nom : ΙΧΘΥΣ.

Quel est cependant, en substance, la déduction chronologique du docteur Sepp (1) relativement à l'avènement du Messie? L'éminent professeur a franchement abordé les chiffres imaginaires des chronologies impossibles, et il en a donné une lumineuse interprétation. C'est surtout celle de 432,000 ans, réclamée par les Babylo niens, qu'il a expliquée. On appuyait cette fautive prétention sur les 120 saros dont nous parlent les fragments de Bérosee. Chacune de ces divisions, prétendait-on, comprenait six néros de 600 ans chacun, et le chiffre de 432,000 ans acquérait ainsi de la vraisemblance. Mais, a démontré M. Sepp, le saros, d'après Pline, se compose de 222 mois synodiques, c'est-à-dire de 18 ans 6/10, ce qui conduit aux chiffres de Suidas affirmant que les 120 saros font 2,222 années sacerdotales et

(1) *Viede N.-S. J.-C.*, t. II, p. 417.

cycliques , égalés à 4,656 années solaires. Cette grande période multipliée par un chiffre toujours égal , amènerait unanimement les nations à l'attente d'un Rédempteur vers l'an 4320 du monde.

C'est ainsi que la vraie science, celle qui s'appuie sur les découvertes exactes , et qui ne s'écarte pas de la fidélité historique , se trouve constamment d'accord avec l'enseignement catholique.

IX.

La Palestine.

Tous les champs de bataille proclament le triomphe ou la défaite des capitaines qui y exercèrent leur génie militaire. Les flots de certains lieux de la mer disent les luttes navales dont ils furent un jour les témoins. Les cités détruites, les monuments en ruines, les tombeaux brisés, tout, jusqu'à l'écho des ravins, prend une voix pour raconter la célébrité des législateurs , des pontifes, des princes guerriers ou pacifiques, des tyrans ou des bienfaiteurs de l'humanité. Ces voix , dont l'histoire est la sanction vivante , obtiennent le respect de la postérité, et l'on affirme , comme si les événements s'étaient passés hier , les actes de Sémiramis , d'Alexandre , d'Auguste , de Tamerlan, de Justinien , de Charlemagne.

Si donc l'univers élève, dans ses mille divisions, des témoignages propres à l'histoire profane, est-ce que la Palestine, cette terre si éminemment historique, n'aura pas elle aussi des voix qui proclament, comme faits réels et en dehors du principe divin qui les glorifie, les circonstances de la vie mortelle de Jésus-Christ ?

Quatre mille ans s'étaient chargés, par des événements innombrables, de préparer la venue du Sauveur. Pendant les années qu'a duré la mission du Dieu fait homme, un peuple entier a vu de ses yeux les miracles accomplis par Celui en qui résidaient comme dans leur source la loi et les prophètes. La doctrine évangélique, divinement fécondée, a jeté sur ce sol des racines toujours vives, et que les siècles, les catastrophes, les révolutions n'ont pu détruire. Chaque puissance qui passe sur Jérusalem est vaincue par cette force céleste, si elle est ennemie, ou bien elle s'incline sous cette force auguste pour lui obéir et l'adorer. Il n'est pas jusqu'aux Mahométans eux-mêmes, malgré l'erreur qui les assujétit, qui n'aient constamment reconnu Jésus-Christ comme envoyé de Dieu, et qui n'aient, à des titres divers, perpétuellement confessé, avec le chef de leur culte, la mission divine du Rédempteur.

A travers les âges, un concert de voix généreuses salue les lieux consacrés par la vie du Maître divin ; ce sont des pontifes, des docteurs, des âmes pures, de sublimes génies, d'illustres péni-

tents, des princes qui abaissent leur sceptre devant la couronne d'épines du Golgotha. Des pèlerins accourent des extrémités de la terre, bravant les fatigues et les dangers, pour venir se prosterner devant un sépulcre où la mort a trouvé sa défaite, et emporter un peu de poussière de la colline où le sang du crucifié fut le rachat du genre humain. La plus grande explosion d'enthousiasme religieux et guerrier mentionnée par nos annales est celle des Croisades, vaste épopée où éclate la gloire de l'Europe, et dans laquelle nos pères se relevèrent du désordre de mœurs où ils étaient tombés, en même temps qu'ils élevaient une barrière contre les envahissements de l'islamisme, et qu'ils dotaient les générations modernes de la liberté. De nos jours encore, malgré l'attiédissement de la foi, des foules pieuses visitent, plusieurs fois l'année, les Lieux Saints de la Palestine, et les rois se disputent la possession du rocher de la rédemption, auquel ils savent, eux cependant lâches tant de fois dans leur conduite de chrétiens, qu'une idée immense se rattache. Lorsque la légèreté de notre siècle s'apaise, pour faire place à la réflexion, les esprits comprennent alors qu'il y a deux noms d'une puissance prodigieuse, deux villes où domine essentiellement le doigt de Dieu, Rome et Jérusalem. Interrogeons la cité où mourut Jésus-Christ, le pays que foulèrent ses pieds augustes ; nous écouterons ensuite ce que nous racontera d'elle-même la grande image de Rome chrétienne.

IX.

Ce que disent Jérusalem et la Terre-Sainte de Jésus-Christ.

Clamabit de pariete lapis, disent les livres saints, pour indiquer que les êtres inanimés prendront soin eux-mêmes de glorifier le Rédempteur. Et en effet, il n'est pas un débris dans la ville sainte, pas un coin de terre dans la Judée, qui ne prenne la voix pour proclamer la divinité de Jésus-Christ. C'est là, à Jérusalem, la ville royale, la ville du temple et des sacrifices, que les patriarches l'attendirent, que les prophètes l'annoncèrent, que Jean-Baptiste le précéda. C'est là que sa Mère le présenta au temple et que le vieillard Siméon, surnaturellement averti qu'il voyait son Sauveur dans les langes, entonna son cantique sublime. C'est là que le Messie vint, à l'âge de douze ans, s'asseoir dans le temple, au milieu des docteurs; qu'il étonna par sa sagesse ces interprètes de la loi, lesquels ne surent pas comprendre qu'ils avaient devant eux la vérité faite homme.

C'est là, c'est à Jérusalem, que le Désiré des nations, de l'autorité qu'il tient de son Père, chasse les vendeurs du temple. C'est là qu'il prêche sa doctrine auguste, sa morale divine, et que Jean-Baptiste est martyrisé pour avoir confessé Celui dont il se déclarait indigne de dénouer la

chaussure. C'est là qu'il guérit le paralytique de la piscine ; là que vinrent proclamer sa puissance les dix lépreux qu'il avait rendus à la santé. C'est là qu'il enseigna dans le temple , dont une tradition veut que Jésus ait été prêtre selon les règles ordinaires. C'est là qu'il fait son entrée triomphale, et que la foule étend ses vêtements sur son passage et l'escorte , des palmes à la main , en le saluant par l'hosanna des cantiques saints. Là il assemble une dernière fois ses apôtres , ses lieutenants, ses envoyés, et accomplit, dans la Cène, le plus grand des mystères , en bénissant le pain qu'il transsubstantie en son corps , et en communiant ses disciples, qui perpétueront , avec leurs successeurs, la consommation du redoutable sacrifice jusqu'à la fin des âges. Là Jésus-Christ agonise au mont des Oliviers ; là il est livré à ses ennemis par un des siens ; là il est méconnu, accablé d'outrages , conspué, déchiré de coups. Là il parcourt la voie douloureuse ; là il meurt enfin, non pas comme un héros, comme un sage, mais en Dieu, pour ressusciter comme il l'a annoncé le troisième jour , et pour monter au ciel, en présence de ses disciples, après leur être apparu sept fois , depuis le jour où il était sorti du tombeau, victorieux de la mort et de l'enfer.

Que sont les vies des hommes les plus étonnantes de toutes les époques, en présence de Jésus-Christ ? Que sont les épopées vraies ou imaginées de n'importe quels peuples, devant cette épopée à la fois

si simple et si sublime de l'Évangile ! Sortez de Jérusalem où, malgré le temps, les révolutions, les ruines entassées sur les ruines, chaque fait concernant le Sauveur, chaque miracle accompli par sa vertu divine, demeure un souvenir vivant, et visitez la Judée entière. A Nazareth, un des sept esprits purs qui dans le ciel sont toujours en présence de Dieu, annonce à Marie qu'elle sera la Mère du Sauveur. Dans cette ville, après le retour d'Égypte, le plus beau des enfants des hommes deviendra adolescent, puis homme fait, en travaillant de ses mains, jusqu'à l'heure où il quittera la maison du charpentier, pour aller remplir sa mission céleste. Mais comment nous arracher si vite de Nazareth, sans y contempler dans leur humble demeure le patriarche qui fut le protecteur de la sainte Vierge, le père nourricier de l'Enfant-Dieu, aussi bien que les vertus ineffables de Celle à qui l'Écriture donne la beauté de la lune, la splendeur du soleil et qu'elle entoure d'une auréole et de dons surnaturels, source inépuisable pour l'inspiration poétique ? Il est vrai que nous retrouvons encore la Vierge-Mère chez Elizabeth, mère de saint Jean, où elle chante un hymne d'une incomparable majesté ; à Bethléem, où vient au monde l'Emmanuel. C'est elle qui le présente d'abord à l'adoration des bergers, puis des sages couronnés, qui lui apportent des présents, symboles divers de l'hommage que la terre doit à son créateur.

· Nous rencontrons encore Marie dans le voyage fait à Jérusalem par la sainte famille, où l'Enfant-Jésus fut quelque temps perdu pour Marie et Joseph, qui le retrouvèrent dans le temple, au milieu des docteurs; aux noces de Cana, où, à la demande de sa mère, le Messie fait son premier miracle; puis à Jérusalem, sur le chemin des douleurs, et au Calvaire, où elle assiste au supplice de son Fils.

· Les rives du Jourdain se souviennent que le Christ y reçut le baptême, et que Dieu le Père y glorifia son Verbe, en lui envoyant son Esprit sous la forme d'une colombe, et le proclamant l'objet de ses complaisances. Près de ce même fleuve, le Sauveur institue un chef de son Eglise, en donnant à Simon le nom de Pierre.

· A Sichem, Jésus-Christ parle miraculeusement à la Samaritaine et la convertit. A Capharnaüm, il rend la santé à un officier, au serviteur du centenier, à un paralytique, à l'hémorroïsse; il y ressuscite la fille de Jaïre; il y rend souple et déliée une main que la maladie avait desséchée.

Au désert, Jésus-Christ jeûne, donnant l'exemple de la mortification à ceux qui doivent après lui avoir un ministère saint à remplir. Il y est tenté; mais le tentateur est humilié, car la vérité dans son principe ne devait rien accorder à l'orgueil infernal. Au désert est prononcé le sermon sur la montagne, le discours le plus suave qui ait jamais frappé des oreilles humaines, la parole la

plus persuasive, l'enseignement le plus élevé que le Ciel ait jamais adressé à la terre : l'éloquence de tous les siècles et de tous les pays pâlit en face de ce langage qui ne se compare point. En ce lieu encore Jésus délivre l'enfant lunatique du démon muet qui le tourmentait, et le rend à son père, qui était venu implorer le Sauveur.

C'est près du lac de Génézareth qu'eurent lieu les vocations de S. Pierre, de S. André, de S. Jacques, de S. Philippe, et que s'accomplirent plusieurs péches miraculeuses. S. Matthieu est aussi appelé à l'apostolat non loin de la mer, dont le courroux s'apaise à la voix de Celui qui, au commencement, en creusa d'une parole les bassins immenses, et leur prescrivit des limites. Sur ces mêmes ondes qui lui ont obéi, le Verbe marche, à la vue de ses disciples, comme sur la terre ferme; il y rend la parole et l'ouïe à un sourd-muet, et du haut d'une barque, il enseigne la foule que ses miracles ont attachée à ses pas. Du côté opposé à Tibériade, il multiplie les cinq pains.

A Gérasa, une légion de démons est chassée. A Naïm, le fils d'une veuve se lève de son cercueil à la parole du divin Maître. A Magédan, sept pains et quelques poissons qu'il multiplie, servent à rassasier plusieurs milliers de personnes. A Bethzaïde, il rend la vue à un aveugle. Dans la Samarie, il guérit dix lépreux. Au Thabor, il est transfiguré et laisse échapper sur la terre, qui en est éblouie, quelques rayons de sa puissance. A

Béthanie, il reçoit l'hospitalité dans la riche famille de Marthe, Marie et Lazare; il y ressuscite publiquement ce dernier, son ami, son disciple, lorsque déjà le corps était envahi par l'infection du tombeau.

C'est à Jérusalem, le lieu principal de sa prédication, la ville des rois ses aïeux, qu'il souffrira les douleurs de sa passion. Ici est la maison où s'accomplit la dernière Cène. Voilà le torrent de Cédron qu'il traverse pour se rendre au jardin des Olives; les palais de Caïphe, de Pilate et d'Hérode, ses juges lâches et iniques. Là, pour le proscrire et le faire condamner, hurlait un peuple dégradé et impie.

Mais lorsqu'arrive le moment où le Christ expire, que se passe-t-il dans l'espace et sur la surface de notre globe? Le soleil voile sa lumière; un déchirement d'effroi ébranle la planète des humains; le rocher se fend d'une manière que la science ne saurait expliquer, et le voile du Saint des saints, dans le temple de cette Jérusalem où vont cesser les sacrifices, est déchiré dans toute sa longueur par une force surnaturelle. En attendant que le divin trépassé sorte, le troisième jour, triomphant du tombeau, la vertu de sa mort rend la vie à des justes qui reposaient dans le froid du linceul, et qui viennent rendre témoignage de sa divinité.

Quelle histoire! et qui jamais osa en imaginer une semblable! Mais les miracles de l'Homme-

Dieu, qui bientôt retournera dans le sein de son Père, qui les a garantis ; quelles preuves en sont données aux hommes ? Tais-toi, orgueil humain, car l'inventeur des mystères de la vie de mon Dieu serait plus étonnant que le héros. Les témoins des miracles du Christ ? mais ce sont les lieux où ils s'accomplirent qui les proclament eux-mêmes : depuis plus de dix-huit siècles , ils n'ont pas cessé de faire leur récit à tous ceux qui les ont interrogés. On y est venu des extrémités de la terre ; on y accourt encore des contrées les plus éloignées, et aussi longtemps qu'il y aura des fils d'Adam ici-bas, le Tombeau du Rédempteur sera honoré, visité, révééré.

Les écrivains de la vie de Jésus sont les apôtres qu'il a instruits , qu'il a envoyés. Ces apôtres ont accompli des prodiges comme leur Maître ; ils ont conquis le monde à la folie de la croix, et la somme du bien accompli depuis l'Ascension du Rédempteur a eu pour principe le christianisme. Le monde romain tombait de décomposition, et c'est l'Évangile qui l'a cimenté de nouveau , qui lui a donné une vie nouvelle. Tout émane de cette source de grâce et tout y rentre ; sans elle la stérilité est partout, le désordre domine , l'humanité tâtonne comme un aveugle et tombe dans les terribles convulsions des guerres civiles.

Vous demandez les preuves de la vérité des miracles de Jésus-Christ ? Mais pour qui prenez-vous donc ces milliers de temples où s'offre chaque jour

le sacrifice institué par notre Dieu ? Pour qui comptez-vous les prodiges de la charité catholique ? Quel compte tenez-vous de ces institutions qui sont l'honneur de nos cités, la ressource des malheureux ? Oui, pas une belle page de l'histoire que le christianisme ne revendique ; le reste, les calamités, les perturbations, les maux de toute sorte, il les rejette comme n'ayant rien de commun avec elle. La grandeur et la justice des rois, c'est l'Eglise qui les inspire ; le bien-être des peuples, c'est l'Évangile qui le détermine ; la mansuétude et l'héroïsme de la charité nous viennent de l'Évangile ; le repentir du crime, la réparation du mal, c'est l'Évangile qui les procure. Tel est cet esprit de Jésus-Christ qui a sauvé le monde, qui soutient la société et la protège contre l'action dévastatrice de Satan.

X.

Authenticité de l'Évangile, base de l'Eglise.

Jérusalem n'est plus la ville royale et pontificale. On a entendu les anges qui gardaient le temple s'écrier : Sortons d'ici, sortons d'ici. La cité de David et de Salomon a été réduite en poussière ; c'est Rome qui est la ville éternelle ; les Barbares la saccageront vingt fois ; ses merveilles antiques

seront brisées , car il faut que ses hontes païennes soient expiées ; mais la foi , qui s'est épanouie dans les Catacombes , doit élever ses tabernacles au milieu d'elle et les faire resplendir aux regards des siècles : c'est de la sorte que son empire demeurera sans fin.

Rome, sanctifiée par le sang de saint Pierre , de saint Paul et de légions de martyrs, sera le centre de l'unité catholique , le point lumineux d'où rayonneront partout les splendeurs de l'Évangile. Ces magnificences chrétiennes éclatent essentiellement dans deux ordres de faits , l'ordre de la doctrine, l'ordre des fruits qu'elle produit perpétuellement.

Mais avant de faire cette nomenclature , demandons à la science de bonne foi, de nous démontrer, en tant que monument à la fois révélé et écrit, cet Évangile que la seconde personne de la Trinité a apporté sur la terre.

Les excès des incrédules modernes contre Jésus-Christ ont été empruntés des Juifs. Renan lui-même, ce pharisien de l'Institut, qui a affecté de l'urbanité dans ses misérables attaques , et semble entourer le Fils de Dieu d'une auréole auguste , tout en le disant imposteur, n'a pas présenté un argument nouveau , et n'a fait que copier ses devanciers.

Le nouveau Testament est authentique, parce qu'il se relie à l'Ancien d'une manière précise , parce qu'il réalise les promesses et les prédictions

des patriarches et des prophètes ; parce qu'il abolit la vieille Loi et lui substitue la nouvelle.

L'authenticité du Nouveau Testament s'établit par les faits suivants :

1° Tout y est conforme aux mœurs, aux usages, à l'histoire des temps et des pays où il a été composé.

2° Tout est lié dans le Nouveau Testament et forme un ensemble plein d'harmonie.

3° Les auteurs de ces livres certifient qu'ils ont été écrits dans le temps même où les événements sont arrivés. Ces auteurs sont au nombre de huit : les quatre évangélistes, St. Paul, St. Pierre, St. Jacques et St. Jude.

4° Les livres du Nouveau Testament ont été répandus universellement dès les premiers temps. On a les témoignages de St. Clément, de St. Barnabé, de St. Polycarpe, contemporains des apôtres, puis de Tertullien, de St. Clément d'Alexandrie, de St. Justin, de Tatien, de St. Denis de Corinthe, d'Athénagore, de Théophile, évêque d'Antioche, de St. Irénée, etc. Les hérétiques des deux premiers siècles, qui étaient intéressés à contester l'authenticité de ces livres, ont convenu de leur diffusion, dès l'origine du christianisme. Les autres ennemis de notre foi de cette époque font le même aveu, et nous enregistrerons plus loin leurs témoignages.

5° Osera-t-on dire que ces livres ont pu être supposés ? Mais que l'on nous assigne une époque d'un pareil fait. On ne le peut point.

6° Quant aux livres apocryphes, ce que S. Marc dit au début de son Evangile, sur certaines versions relatives à la vie de Jésus-Christ, indique que ce disciple, puis S. Matthieu, S. Jean et S. Luc, ont écrit leur version respective pour être des textes absolument invariables. Plusieurs évangiles apocryphes ont été composés avec bonne intention et n'attaquent pas les textes orthodoxes; d'autres sont le fait des hérétiques. Laissons parler S. Irénée, qui, par S. Polycarpe, disciple de St. Jean, se rattache directement aux apôtres :

« La tradition de cette sainte histoire (du Nouveau Testament) est partout la même. Les églises de la Germanie n'ont point, à cet égard, une croyance différente de celle qui est reçue en Espagne ou chez les Celtes. Les églises fondées aux extrémités de l'Orient, de l'Egypte, de la Lybie, publient ces mêmes faits, de la même manière que les églises placées au centre du monde. Et comme un seul soleil éclaire tout l'univers, une seule et même lumière, une prédication parfaitement uniforme de la vérité, éclaire tous ceux qui désirent parvenir à sa connaissance. » (*Advers. hæc.*, l. I., c. 3).

Au livre V, chapitre II, le même docteur dit encore : « Telle est la certitude de nos Evangiles, que les hérétiques même leur rendent témoignage, et en empruntent leur autorité, pour confirmer leur doctrine. Les Ebionites, qui se ser-

vent du seul Evangile de S. Matthieu , peuvent être convaincus, par ce même Evangile , qu'ils ont des sentiments erronés sur Notre-Seigneur. Marcion, qui retranche plusieurs choses de l'Evangile de S. Luc, peut être convaincu de blasphème contre Dieu, par les endroits mêmes qu'il a conservés. Ceux qui distinguent Jésus d'avec le Christ, et qui disent que Jésus a souffert, tandis que le Christ est demeuré impassible , pourraient se corriger s'ils lisaient, avec l'amour de la vérité , l'Evangile de S. Marc qu'ils admettent. Il est aisé de convaincre les disciples de Valentin , qu'ils ne disent que des faussetés , par l'Evangile de S. Jean qu'ils reçoivent tout entier. Or, puisque ceux qui nous contredisent, rendent témoignage aux Evangiles et s'en servent, la preuve que nous en tirons contre eux est certaine et incontestable. »

La succession des docteurs de l'Eglise est unanime, depuis le deuxième siècle , pour affirmer l'authenticité des Evangiles, tels qu'ils furent reçus dans le premier et dans le deuxième siècle ; qui donc se permettra encore de les dire supposés ? Cette authenticité écrase si bien les Renans anciens et actuels , qu'ils ne trouvent plus qu'un moyen de soutenir leur négation , c'est de contredire la divinité du Christ, comme s'il pouvait y avoir des œuvres divines sans un Dieu qui les produise. L'Eglise est indéfectible, parce qu'elle est basée sur l'Evangile et que l'Evangile vient de Jésus-Christ, qui est le Verbe.

XI.

Les faits évangéliques affirmés par l'histoire profane.

Lisez Tacite (*Hist.*, l. V., c. 13), Suétone (*In Vespas.*), et Josèphe (*Guerre des Juifs*, l. VI, c. 34), et vous verrez, selon eux, qu'il s'était répandu dans l'Orient une opinion *ancienne et constante*, que dans ce temps-là, c'est-à-dire dans le siècle où Jésus-Christ parut, il y aurait un ou plusieurs conquérants, sortis de la Judée, qui seraient les maîtres du monde; que cette croyance des Juifs motiva leur révolte contre les Romains.

Suétone dit, de son côté (*in Claudio*), que déjà, sous le règne de Claude, les disputes des Juifs, au sujet du Christ, les firent chasser de Rome. L'apparition de plusieurs faux messies dans la Judée, à cette même époque, est remarquée par Josèphe et par Celse (*Orig. contr. Cels.*, l. I., n° 50).

Josèphe raconte la prédication, les vertus, la mort injuste de S. Jean-Baptiste (*Antiq.*, l. XXVIII, c. 7). Cet historien croit que la défaite de l'armée d'Hérode, par Arétas, fut regardée comme une punition divine, à cause du meurtre de ce juste dont il parle ainsi : « C'était un homme d'une grande piété, qui exhortait les Juifs à embrasser la vertu, à exercer la justice, etc. Comme il était

suivi d'une grande multitude de peuple, qui écoutait sa doctrine., Hérode craignant son pouvoir, l'envoya prisonnier dans la forteresse de Machera, où il le fit mourir. »

Mais Josèphe n'a pas seulement parlé du précurseur de Jésus-Christ ; il a écrit le passage suivant de Jésus-Christ lui-même (*livre XVIII*, ch. 6) : « En ces temps vivait Jésus, homme sage, si toutefois il est permis de le nommer un homme. C'est qu'en effet il accomplissait des choses admirables. Il était le docteur de ces hommes qui écoutent volontiers ce qui est vrai. Il attira à sa doctrine, non-seulement un grand nombre de Juifs, mais encore beaucoup d'autres personnes d'autres nations. C'était le Christ. Lorsque Pilate, sur l'accusation des premiers de notre nation, l'eut condamné à subir le supplice de la croix, ceux qui l'avaient aimé dès le principe ne l'abandonnèrent pas. Il leur apparut vivant, le troisième jour après son trépas. Divinement inspirés, ils avaient prédit, qu'à cause de lui, des miracles sans nombre devaient s'accomplir dans la suite. La vérité est que les chrétiens, qui de lui ont reçu leur nom, existent présentement et se perpétuent. »

Les Juifs ne contestaient pas les miracles du Sauveur ; ils le blâmaient seulement de les avoir faits le jour du sabbat ; d'où Tertullien leur adresse cette apostrophe (*Adv. Jud.*, c. IX) : « Vous ne discontenez point que le Christ ait fait ces merveilles, puisque vous disiez que ce n'était point

pour ses œuvres que vous le lapideriez , mais parce qu'il les avait accomplies le jour du sabbat. »

Nous constatons dans Origène (l. I, n° 6, 28, 38), qu'au commencement du second siècle les Juifs ne niaient pas les miracles de Jésus-Christ : non, car Celse, qui représente leurs idées, ne conteste pas ces prodiges , mais les attribue à des enchantements , à l'invocation des démons ou génies. Il prétend que Jésus, dans son voyage en Egypte, y a appris la magie. Après avoir parlé de son baptême, de l'adoration des mages , du massacre des Innocents, etc., il ajoute : « Supposons vrai tout ce que l'on raconte des guérisons et des résurrections qu'il a opérées , des pains qu'il a multipliés pour nourrir un peuple nombreux ; cela lui est commun avec les magiciens qui promettent des choses encore plus admirables , qui chassent les démons , qui guérissent les malades par leur souffle , etc. Parce qu'ils font tout cela , faut-il croire que ce sont autant de fils de Dieu , etc. ? »

Tels sont les aveux des plus acharnés contradicteurs de notre foi ; insensés qui ne s'aperçoivent pas qu'ils admettent ce qu'ils voudraient nier, le surnaturel , puisqu'ils confessent la puissance des démons eux-mêmes, pour contester celle de Dieu.

Les anciens Pères qui ont disputé contre les Juifs, S. Justin, Tertullien, Origène, Arnobe , S. Jean Chrysostôme, S. Grégoire, dans sa lutte

avec Herbon et d'autres , sont tous partis de ce principe que les Juifs admettaient la réalité des miracles de Jésus-Christ, mais qu'ils les attribuaient à la magie. Cela est manifeste d'après les deux histoires qu'ils ont composées de la vie de Jésus-Christ, d'après le Thalmud et les Commentaires des Rabbin sur les livres sacrés. Nulle part les Juifs ne s'inscrivent en faux contre la vérité des miracles du Verbe qu'ils ont fait mettre à mort. Lorsque les apôtres reprochent ce crime aux princes des prêtres, ceux-ci, qui ont tant d'intérêt à contredire les prodiges du Messie et sa résurrection , se gardent bien de provoquer la moindre enquête ; le Sanhédrin lui-même a connu les Evangiles de S. Matthieu et de S. Marc , et n'a point protesté ni cherché à faire punir les deux apôtres.

Les païens, comme les Juifs, ont fait des aveux caractéristiques sur la vie et les miracles de Jésus-Christ.

Julien (*dans S. Cyrille* , l. VI , p. 412) reconnaît que César-Auguste ordonna par un édit qu'on fit un dénombrement universel ; ce qui donna lieu à S. Joseph de se transporter à Bethléem, avec Marie , son épouse (1).

Tacite (*Ann.*, l. I., c. 2), Suétone (*Vita Augusti*, c. XXVII), Dion (*Hist. Rom.*, l. VI, p. 491), confir-

(1) Josèphe fait la même mention , dans les Antiquités Judaïques (XXVIII, c. I). Il place ce dénombrement sous Quirinus, comme S. Luc , et dit qu'il excita une sédition générale.

ment ce point d'histoire. Tertullien (*Contre Marc.*, l. IV, c. 7) a écrit : « Les Archives romaines conservent le dévotement d'Auguste, qui est le témoignage irrécusable de la naissance de Jésus-Christ. »

Il convient de rappeler ici l'autorité de Chalcide, philosophe platonicien des premières années du quatrième siècle, qui déclare l'apparition de l'étoile miraculeuse et la venue des Mages à Bethléem. Nous avons précédemment cité ce texte, extrait du commentaire de l'auteur sur le *Timée* (page 219). Ce philosophe païen a rapporté ce fait avec un grand respect.

« Julien, dit du Plessis-Mornay (*Vérité de la Relig. chrét.*, page 1063, édit. d'Anvers, 1583), ne pouvant nier la vérité de l'histoire, et la venue des sages guidés par cet astre, veut croire que c'était l'étoile nommée *Asaph*, remarquée par les Egyptiens, qui se voyait tous les quatre cents ans; outre qu'en tous les siècles anciens, nous ne lisons rien de semblable, en 1500 ans entiers qui ont passé depuis, on ne l'a pas vue non plus. »

Le massacre des Innocents, qui est une circonstance du plus grand poids en faveur de l'Évangile, est raconté par Macrobe, auteur païen dont on connaît la critique et l'érudition. « Auguste, dit-il, dans le livre II des *Saturnales*, ayant appris qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait tuer en *Syrie* (1)

(1) Lire *Judée*.

un grand nombre d'enfants mâles , âgés de deux ans et au-dessous, et que le propre fils de ce prince avait été enveloppé dans cet horrible massacre , dit : Il vaudrait mieux être le pourceau d'Hérode que son fils. » Si Nicolas de Damas et Josèphe , historiens d'Hérode, n'ont pas rapporté le massacre, c'est que le premier était l'ami intime d'Hérode, et que le second a copié Nicolas de Damas.

Porphyre, comme Celse, avoue les miracles de Jésus-Christ, en les attribuant à la magie. « Jésus, dit-il (traduct. d'Elie Bouchereau), ayant été élevé obscurément , s'alla louer en Egypte, où ayant appris à faire quelques miracles, il s'en retourna en Judée, et s'y déclara lui-même Dieu. »

Tacite (*Ann.*, l. XV. c. 44) atteste formellement le supplice de Jésus-Christ , sous le gouvernement de Ponce Pilate.

Julien , ne pouvant qu'essayer d'atténuer les miracles du Sauveur, a écrit ce texte (*apud Cyrill.* l. VI) : « Il n'a rien fait qui mérite qu'on en parle, à moins qu'on ne compte pour de grandes actions, d'avoir guéri des boiteux et des aveugles , et d'avoir chassé les démons des possédés dans les bourgs de Bethsaïde et de Béthanie. »

Julien a d'assez nombreux passages , où il est contraint de rendre hommage à la vérité. C'est ainsi que , dans l'ouvrage précité , objectant la résistance des Juifs à reconnaître Jésus-Christ pour le Messie, il dit : « Comment ce peuple incrédule a-t-il obéi à la voix de Moïse ? Et Jésus,

qui commandait au démon , et qui le chassait , qui marchait sur la mer ; qui , comme vous le voulez , a fait le ciel et la terre , n'a pu changer les sentiments de ses amis et de ses parents , pour leur procurer le salut.

Ce Julien , qui fut un magicien réel , et qui perdit sans doute la foi dans ses pratiques infernales , n'a pas craint de prétendre (*Cyrill.*, l. III, p., 99 ; l. X, p. 399) : que S. Paul surpasse tous les magiciens et les imposteurs qui ont jamais été ; que les apôtres ont exercé la magie avec plus d'habileté que leurs disciples , auxquels ils ont laissé ces secrets pernicieux.

Evagre , auteur du sixième siècle , dans ses *Consultations de Zachée* , chrétien , et d'*Apollonius* , philosophe païen (l. I, c. 13), dit : « Je me souviens que les Chrétiens ont allégué depuis longtemps que Jésus-Christ a guéri différentes espèces de maladies , et ressuscité des morts ; mais je ne vois pas qu'il mérite d'être singulièrement admiré pour cela , puisque d'habiles magiciens ressuscitent les morts , et que les médecins guérissent des infirmités de toutes sortes. »

Répondons ici que la magie a bien pu ranimer momentanément un cadavre , parce qu'un démon lui donnait transitoirement les apparences de la vie , mais que jamais , comme cela s'est opéré pour Lazare , un mort ranimé par le ministère de Satan n'a continué de vivre. En outre , ni la médecine ni la magie n'ont jamais guéri des aveugles-nés , c'est-à-

dire créé un organe ; c'est qu'en effet , il y a une différence du tout au tout , entre le miracle et ce qui n'en a que l'apparence : le démon n'est que le singe de Dieu ; il grimace les miracles , et son pouvoir n'alla jamais jusqu'à en faire.

Continuons d'enregistrer les témoignages des païens.

XIII.

Aveux des néo-platoniciens et des Juifs sur les miracles de Jésus-Christ.

Porphyre , le plus habile des philosophes , au rapport de S. Augustin (*de Civit. Dei*, l. IV), appuie sans le vouloir le pouvoir surnaturel de Jésus-Christ, en convenant (*apud Euseb., Præp. Evangel.*, l. V, c. I,) que depuis que Jésus était adoré , les hommes n'avaient plus ressenti les effets marqués de la protection des dieux. Il déclare encore (*Cyrrill., cont., Julian., l. X, Hyer. contra Vigilant.*) que les miracles opérés par Jésus-Christ doivent être attribués à la magie. Dans son discours de la philosophie par les oracles , il en cite plusieurs qui glorifient le Verbe : « On trouvera fort extraordinaire, dit-il, ce que nous allons rapporter. Les dieux mêmes ont assuré que Jésus était un homme de bien, et un grand homme , dont l'âme jouit de l'immortalité ; mais que les Chré-

tiens qui l'adorent, sont des hommes corrompus et plongés dans l'erreur. Ils sont donc haïs des dieux ; parce qu'ils ont le malheur de ne les pas connaître et de se tromper grossièrement; pour leur chef, c'est un homme de bien placé dans le ciel avec les âmes vertueuses.

» Il ne faut point blasphémer contre lui, mais avoir pitié de la folie de ceux qui sont tombés dans l'erreur à son égard. » (*S. Aug., de Civit. Dei*, l. XIX, c. 23 : *De Consensu evang.*, c. 34).

Ce qu'il faut entendre ici par les dieux, nous est expliqué par ces paroles du Psalmiste : « Les dieux des nations sont les démons. »

» Il y a, dit ailleurs Porphyre (*ibid.*) des esprits terrestres d'un ordre inférieur, qui sont soumis, à certains égards, au pouvoir des mauvais démons. Les sages des Hébreux, du nombre desquels a été Jésus, comme Apollon en a rendu témoignage, ont travaillé à détourner les âmes pieuses du culte de ces mauvais démons.... »

Nous ne saurions ici reproduire tous les textes des auteurs païens, qui parlent de Jésus-Christ, et rendent témoignage à son Evangile. Nous n'en conserverons qu'un petit nombre, pour ne pas dépasser les bornes que notre cadre nous impose.

« Le Maître des chrétiens a été crucifié ; c'était un ouvrier en bois. » (Celse dans Origène, l. VI, n° 34).

Porphyre dit que les apôtres étaient des hommes rustiques et pauvres. (Dans S. Jérôme, sur le psaume 91).

Celse dit que les Chrétiens et les Juifs disputaient entre eux si le Sauveur, le Fils de Dieu, était venu, les premiers l'assurant, les autres le niant (Celse dans Origène, l. III, n° 1).

Celse dit que les Chrétiens assurent que le Fils de Dieu est le propre Verbe de Dieu, et qu'ils donnent pour Fils de Dieu un homme très-misérable, et qui a été flagellé et crucifié (ibid., l. II, n° 31).

Celse dit que les Chrétiens adorent un homme né depuis peu (ibid., l. VIII, n° 12).

« Les chrétiens s'assemblaient avant le lever du soleil, et chantaient tour à tour des vers à la louange du Christ, comme s'il eût été Dieu (Lettre de Plinie à Trajan).

Théophile d'Antioche (livre II, page 349) dit que la doctrine chrétienne n'est pas nouvelle, et que les dogmes que l'on enseigne parmi les Chrétiens ne sont pas des fables et des mensonges, comme quelques-uns le croient, mais qu'ils sont très-anciens et très-certains.

Tryphon dit que les préceptes de l'Evangile sont si parfaits, qu'il y a lieu de croire que personne ne peut les observer (Dialogue de S. Justin avec Tryphon, *ad init.*).

Cécilius dit que les Chrétiens renoncent à tous les plaisirs de la vie, que pour ressusciter ils ne

vivent pas (Minucius Félix, p. 31). Ces aveux sont sans nombre ; il s'en présentera d'eux-mêmes encore sous notre plume.

Rien de curieux comme de suivre les élucubrations mensongères des Juifs contre Jésus-Christ. On sent, en lisant le *Sepher toldos Jesuch* (1), le *Talmud* et d'autres ouvrages où le Sauveur est outragé de cent manières, combien ces rebelles à la loi de grâce attachaient d'importance à dénaturer les miracles divins, et à travestir cette belle vie qui ne peut se comparer dignement à rien. Il y a ceci de particulier, dans ces attaques, c'est que les prodiges du Sauveur ne sont pas niés, mais attribués à la magie et au nom ineffable de Dieu, que le Christ avait appris dans le Saint des saints, où il était entré, disent les rabbins, par le secours du démon. C'est au moyen de ce nom ineffable qu'il guérissait les lépreux, qu'il ressuscitait les morts, et qu'il faisait tous ses miracles. Ce livre étrange explique par la même influence l'établissement du christianisme, Simon, qui s'était présenté comme envoyé de Jésus, ayant lui aussi dérobé du Saint des saints le nom ineffable.

Cette première histoire a été publiée par Wagenseil, dans son ouvrage, *Tela ignea Satanæ*. Huldric a publié ensuite une seconde histoire, également inventée par les Juifs, et portant le même titre que la première. C'est le même fond de ca-

(1) *Livre des générations de Jésus.*

lornie contre la sainte Vierge et Jésus-Christ, qui accomplit là aussi ses miracles, parce qu'il avait trouvé dans le temple la pierre sur laquelle était écrit le nom ineffable (1).

Bullet, après avoir cité ces ouvrages de la mauvaise fois et de la haine, constate trois aveux des Juifs : « Ils reconnaissent, dit-il, 1° la réalité des prodiges de Jésus ; 2° que les disciples de Jésus se multiplièrent à l'infini, immédiatement après sa mort, non-seulement dans la Judée, mais à Rome et dans tout l'empire ; 3° que les disciples de Jésus exigeaient de ceux qui se disaient envoyés de lui, qu'ils fissent des miracles semblables à ceux qu'il avait opérés lui-même.

Tela ignea Satanæ est une réunion de livres hébreux, publiée par Wagenseil. Pages 90 et 91 de celui qui a pour titre *Nizzachon* (Victoire), nous lisons, parmi d'autres textes dignes d'être remarqués, le suivant : « Puisque nous ne voyons pas que Jésus ait fait des miracles dans son enfance, mais qu'il a passé cet âge comme les autres enfants ; nous n'ajoutons point foi aux miracles qu'il a opérés dans un âge mûr ; mais ils nous paraissent avoir été faits par art magique, ainsi que ceux des autres magiciens. »

Nous sommes justement étonné qu'aucun de

(1) Les Arabes croient à ce nom ineffable ; ils ont 99 manières de désigner Dieu ; ils disent que le centième nom est perdu : c'est le nom ineffable, qui permet à celui qui le possède de faire ce qu'il veut.

ceux qui ont réfuté ce pauvre M. Renan n'ait songé à lui opposer cette foule d'affirmations, sauf au membre de l'Institut à se faire le perroquet des Juifs du premier et du second siècle, et d'attribuer la résurrection de Lazare, etc. à la magie. Par malheur le prétendu savant, qui n'a fait qu'éditer de misérables négations antérieures à lui, n'admet pas de Satan. C'est que Satan admis, le christianisme est prouvé. Un mot de réponse, Monsieur l'historien romancier, s'il vous plaît, car il nous faut une solution, le miracle venant de Dieu, et la magie de Satan.

Un rabbin du 16^e siècle, Isaac, fils d'Abraham, a publié un ouvrage, consigné dans *Tela ignea Satana*, lequel renouvelle les mêmes opinions des Juifs sur Jésus-Christ, ayant agi par art magique. C'est donc là l'imputation traditionnelle des fils d'Israël. Or il est assez piquant de voir les Évangélistes confirmer que les Juifs, leurs contemporains, tenaient le même langage.

Les Juifs, dans saint Matthieu, disent à Jésus-Christ qu'il chasse les démons par Beelzébut, prince des démons (ch. XII, v. 24).

Dans les actes de saint Pionius, les Juifs disent que Jésus-Christ a exercé la nécromancie (Bollandus, au 1^{er} jour du mois de février).

D'âge en âge les Juifs n'ont cessé de faire ces aveux, ce dont témoignent les Pères et de nombreux auteurs ecclésiastiques.

On voit dans *saint Isidore de Séville* que,

lorsqu'on alléguait les miracles de Jésus-Christ aux Juifs, ils répondaient que les prophètes en avaient fait pareillement plusieurs (*De Nativitate Domini*, c. 47).

Agobard, archevêque de Lyon, Amolon, son successeur, parlant des livres rabbiniques comme nous venons de le faire, et toute la tradition nous représentent ainsi les Juifs déclarant vrais les miracles du Rédempteur, mais les attribuant à la magie, ou au rapt du nom ineffable de Dieu. Les fils insoumis d'Abraham, somme toute, n'ont refusé créance qu'à deux choses, que Jésus fût Dieu et qu'il fût ressuscité. Avouer tout le reste, et s'enfermer dans cette double restriction seulement, n'est-ce pas se déclarer vaincus? car Celui qui a pu commander en maître aux démons et à la nature; celui à qui se rapportent à la lettre toutes les prophéties de la Bible; celui dont toutes les prédictions se sont réalisées, celui-là évidemment, c'est le Messie. En outre, comme la vertu de Dieu seule a opéré des résurrections, le Messie, qui a ressuscité les autres, a pu se ressusciter lui-même, et il l'a fait.

« Dans le Midras Coheleth, ou explication de l'Ecclésiaste, chapitre 2, il est dit que la loi de ce siècle ou de Moïse, est vanité devant la loi du siècle à venir; et au chapitre 41, on dit que la loi de ce siècle est vanité devant la loi du Messie: par où l'on voit que le siècle à venir et le temps du Messie sont la même chose.

» Dans la même explication , ch. 1^{er}, sur ces paroles : *On ne se souviendra plus de ce qui a précédé, ni des choses qui doivent arriver après*, on dit : *On ne se souviendra plus de ces choses en les comparant avec celles qui seront dans le dernier temps. Combien de miracles n'ont pas été faits en faveur des enfants d'Israël, depuis qu'ils sont sortis d'Egypte, et avant qu'ils en sortissent ? C'est de ces miracles qu'il est dit qu'on ne se souviendra plus des premiers ni de ceux qui les ont suivis, c'est-à-dire, de ceux qui se feront après la sortie d'Egypte ; car ils seront effacés de la mémoire par des prodiges qui se feront dans le dernier temps, par les miracles du siècle à venir.* Le siècle à venir étant le siècle du Messie, ainsi qu'on l'a vu plus haut, on connaît par là que la tradition des Juifs enseignait que, dans le siècle qui commençait le règne de la loi nouvelle, il se ferait de plus grands miracles que ceux qui s'étaient opérés avant lui ; c'est ce que le *Targum* de Jérusalem déclare aussi en traduisant et expliquant ces paroles de l'Ecclésiaste : *On ne se souviendra plus de ces choses dans les générations qui seront dans les jours du Messie.* Et dans le livre *Berachoth* , ou bénédiction du même *Targum*, au chap. *Corin*, on lit : *Il arrivera qu'Israël ne se souviendra plus de la sortie d'Egypte dans le siècle à venir et dans les jours du Messie.* » (Bulletin, *Hist. de l'Etablissement du christianisme* , p. 150 et 151, édit. de 1825).

Or les Juifs ne nous indiquent parmi ceux qui

ont pris le titre de Messie , aucun autre que Jésus qui ait fait des prodiges, et dont ils aient attribué les prodiges à la magie.

« Ananus, dit Josèphe (*Antiquités*, l. 20 , c. 8), pour lors grand-prêtre, assembla un conseil, devant lequel il cita Jacques, frère de Jésus , qu'on appelle Christ, et quelques autres , et les fit condamner à être lapidés comme coupables d'avoir violé et transgressé la loi. »

Mais les textes nous inondent , et les mentionner même n'est pas possible. Nous en recueillons sur notre chemin , pendant les dix-huit siècles écoulés depuis la destruction du temple par Titus, et il n'est pas jusqu'à Salvador lui-même , le dernier défenseur des traditions mosaïques renversées, qui ne détruise son système, et ne concoure lui aussi à glorifier Jésus. Ecoutez-le plutôt :

« Toutes les promesses consolantes adoptaient de préférence une expression sur laquelle le *pays entier* fondait ses espérances à l'époque de Jésus-Christ. De la race des princes de Judée , de la race de David , pris pour modèle d'intelligence et de gloire , *un libérateur* surgirait quelque jour , qui, réunissant comme lui et avec de plus hautes perfections la puissance d'esprit et la puissance de l'âme et du courage, saurait triompher de toute oppression extérieure et ramener les deux états divisés (les Juifs et les Gentils) sous un sceptre de paix ; à la justice il rendrait ses droits, au peuple sa dignité, à la vie toutes les douceurs dont l'E-

ternel l'a primitivement dotée. *Enfin, il ferait servir le véritable Israël, selon sa destinée, d'étendard et de noyau aux autres populations de la terre, pour ne former, de toutes les familles des enfants d'Adam, qu'une famille de peuples vivifiés les uns les autres par la plus admirable unité.* » (Salvador, *Inst. de Moïse*, p. 95).

L'histoire de l'Eglise prend la voix ici, pour déclarer que ce dont tout un peuple avait conscience, s'est réalisé dans le christianisme. La dispersion des Juifs, les vains essais de relever le temple, les prédictions en ce qui le concerne réalisées à la lettre, se chargent de répondre en outre à toutes les objections, à tous les arguments captieux. Seule la démente peut encore résister à une évidence qui est celle du soleil.

XIII.

Les miracles de Jésus-Christ reconnus par les païens.

Les païens, comme les Juifs, ne pouvant nier les miracles de Jésus-Christ, ont tenu le même langage. Beaucoup de Romains, ayant vu ces miracles dans la Judée, et ne pouvant s'élever contre l'attestation universelle, ils voulurent les attribuer à la magie.

Voyez les affirmations de Celse, déjà cité sur ce

point (livre I^{er}, n^{os} 6, 28, 38, 67, 71; livre II, n^o 48.) Cet ennemi du christianisme reconnaît la vérité des miracles du Sauveur; seulement il les fait venir de l'opération du démon.

Porphyre ne fait que répéter Celse. Hiéroclès, magistrat païen, assimile Jésus-Christ à Apollonius de Tyane. Cet écrivain nomme aussi comme magiciens saint Pierre et saint Paul; mais lui non plus n'essaie nullement de nier les miracles de l'Évangile.

Lactance rapporte un oracle d'Apollon de Milet, déclarant que Jésus était un homme sage, qui a fait des prodiges; qu'il n'a point accompli ces prodiges par la puissance divine, mais par celle de la magie (l. 4, ch. 13).

Eusèbe a intitulé le chapitre 8 du livre 3 de sa *Démonstration évangélique*: Contre ceux qui croyaient que Jésus a été un magicien. « A-t-on jamais vu, est-il dit au début de ce chapitre, de magicien qui ait institué une société où l'on pratique toutes les vertus, qui ait enseigné une doctrine pure comme celle que nous avons détaillée? Que s'il est un magicien, un sorcier, un imposteur, un fourbe ou un charlatan, comment a-t-il pu faire recevoir et pratiquer chez toutes les nations une doctrine telle que celle que nous voyons et entendons. »

Volusien écrit à saint Augustin, que les démons chassés, les malades guéris, et les morts ressuscités, sont peu de chose pour un Dieu, puisque

d'autres en on fait autant (Lettre 131 et 136 parmi celles de S. Augustin).

Dans l'appendice du huitième tome de la nouvelle édition de saint Augustin, on voit un discours sur le symbole, qui paraît avoir été composé dans le temps que les Vandales ariens dominaient en Afrique, et y persécutaient les catholiques. L'auteur dit que les païens attribuaient les miracles de Jésus-Christ à la magie, et que, selon eux, c'était par la puissance de cet art qu'il était adoré après sa mort.

Celse rapporte les principales circonstances de la mort du Sauveur (Origène, l. 2 et l. 5). Arnobe (livre 1^{er}, n° 23) mentionne ce supplice. Les Juifs répandirent le bruit que les disciples de Jésus-Christ avaient, pendant la nuit, enlevé son corps du tombeau. (S. Justin. *Dialogue avec Tryphon*, n° 108).

Le même auteur affirme qu'une partie des Juifs embrassa la doctrine de Jésus-Christ. (Origène, livre 3, n° 7). Sénèque, d'après St. Augustin (*Cité de Dieu*, livre 6, chap. 11), rapporte que les *coutumes des Juifs sont reçues par tout le monde, et que les vaincus font la loi aux vainqueurs*. Dion Cassius rend le même témoignage (l. 37). Ces auteurs, sous le nom des Juifs, désignent ici les progrès du christianisme.

Suétone, contemporain des Apôtres, dans sa Vie de Néron, rapporte la persécution de ce tyran contre les chrétiens. Phlégon assure que les pré-

dictions faites par S. Pierre ont été justifiées par l'événement (Origène contre Celse, l. 2, n° 14). Suétone (Vie de Claude, ch. 25) mentionne l'expulsion des Juifs de Rome, à cause de leurs disputes au sujet du Christ.

Celse dit que les chrétiens opérèrent des choses extraordinaires (l. 1^{er}, n. 6). Les païens, dans Arnobe (liv. 4^{er}), reconnaissent que les chrétiens font taire les oracles et chassent les démons, puisqu'ils se contentent de dire que si ces génies sont mis en fuite par les fidèles, ce n'est pas qu'ils les craignent, mais qu'ils en ont horreur.

Théodoret raconte, dans son *Histoire ecclésiastique*, que Julien, ayant été mené dans un temple, pour une initiation, et ayant eu peur des démons évoqués sous de hideuses figures, il fit un signe de croix qui mit les démons en fuite. S. Grégoire de Nazianze (Discours 3, contre Julien) rapporte le même fait.

« L'on montre encore aujourd'hui, dit Origène, la grotte où Jésus naquit, et dans la grotte, la crèche où il fut emmaillotté; et cette vérité est tellement reconnue sur les lieux, que les ennemis même du nom chrétien disent tous les jours : C'est ici la grotte où naquit Jésus, qui est l'objet de l'admiration des chrétiens. » (Contre Celse, l. 51).

Saint Justin disait aux païens : « Bethléem est un bourg de la Judée, situé à trente stades de Jérusalem; c'est là que le Christ est né; vous pouvez vous en assurer par les tables de recensement

que leva en Judée Quirinus, le premier des présidents de cette province. » (S. Justin, Apolog., n° 74).

Le fougueux Porphyre, ennemi acharné des Chrétiens, a dit cependant : « Jésus-Christ a été dans le fond un homme très-religieux, très-saint, qui est ressuscité, est monté aux cieux, et est devenu immortel depuis son ascension : il faut bien se garder de le blasphémer ou d'en mal parler. » (Aug., *De Civ. Dei*, l. XIX).

Les *Mémoires des païens* du temps de Tacite, contiennent ces paroles : « Le soleil s'obscurcit, il y eut un tremblement de terre en Bithynie, plusieurs édifices s'écroulèrent à Nicée. »

Phlégon, qui a écrit sur les Olympiades, dit, dans son livre XIII : « La quatrième année de la 102^e olympiade, il y eut une éclipse de soleil, la plus grande qu'on ait vue jusqu'alors ; à la sixième heure du jour il fit nuit, de sorte que l'on voyait les étoiles. Un grand tremblement de terre eut lieu en Bithynie ; à Nicée, plusieurs édifices furent renversés. » (Eusèbe, *Chroniq.*, 202^e olymp.)

Thallus assure, dans le 3^e livre de ses *Histoires syriaques*, qu'un célèbre astronome d'Afrique a remarqué la même éclipse.

Adrien Gresson rapporte, dans son *Histoire de la Chine*, que les Chinois ont consigné, dans les monuments de leur histoire, qu'à l'année qui correspond, selon les Chrétiens, à la trente-deuxième année du Sauveur, il avait paru, au mois d'avril,

une éclipse de soleil qui n'était pas naturelle et se trouvait en opposition avec le mouvement régulier des astres, et que l'empereur qui régnait alors, en avait été singulièrement effrayé. (Huet, *Démonst. évang.*, III^e, propos. VIII).

Dans l'ouvrage de Plutarque sur la *Cessation des Oracles*, un nommé Philippe raconte le fait suivant : « Epithèrse, mon concitoyen et mon maître de grammaire, était le père du rhéteur Emilien, que quelques-uns de vous ont entendu. Cet Epithèrse disait qu'allant en Italie, il s'embarqua sur un vaisseau qui portait des marchandises et beaucoup de passagers ; et qu'étant arrivé, sur le soir, auprès des îles Echinades, le vent cessa, et le vaisseau allant à l'aventure arriva près de Paxos. La plupart des passagers veillaient encore, plusieurs n'avaient pas encore quitté la table. Tout-à-coup on entendit du côté de Paxos quelqu'un qui appelait Thamus à haute voix, ce qui étonna tout le monde. Thamus était un Egyptien, pilote du vaisseau, que plusieurs ne connaissaient pas par son nom. Appelé deux fois, il garda le silence ; à la troisième il répondit ; alors la voix, s'étant fortifiée, lui dit : *Lorsque tu seras arrivé à Palodes, annonce que le grand Pan est mort.* Lorsqu'on eut entendu ces mots, dit Epithèrse, tous furent saisis de crainte, et délibérèrent entre eux s'il fallait exécuter cet ordre ou le négliger. On fut d'avis que, si le vent soufflait lorsqu'ils arriveraient devant Palodes, Thamus passerait sans rien dire ;

mais que, s'il y avait le calme, il annoncerait ce qu'il avait entendu. Lorsqu'ils furent arrivés près de Palodes, comme il n'y avait ni vent ni agitation, Thamus, se plaçant sur la poupe, tourné vers la terre, cria, selon ce qu'il avait entendu, que le grand Pan était mort. Il n'avait pas encore fini ces mots, qu'on entendit de grandes lamentations mêlées d'étonnement, et poussées par plusieurs personnes. Comme un grand nombre étaient témoins de ces faits, ils furent bientôt connus à Rome, et Thamus fut mandé à ce sujet par Tibère César. Celui-ci crut tellement à son récit, qu'il prit des informations et fit des recherches pour savoir quel était ce Pan. Les nombreux savants qu'il avait auprès de lui conjecturèrent que c'était le fils de Mercure et de Pénélope. Philippe (qui rapportait ce fait) avait pour garant quelques-uns des assistants et moi-même, qui l'avions entendu raconter au vieil Emilien. » (Plutarque, *De defect. Or.*, XVII).

Huet a vu, dans ce passage, l'annonce de la mort de Jésus-Christ faite aux Gentils, qui ont pu facilement confondre avec leur dieu Pan, ou Tout, le Dieu véritable dont l'immensité embrasse l'univers. Ce fait est rapporté avec les mêmes circonstances dans les révélations de la sœur Emmerich, l. VII, p. 425.

« Adrien, voulant faire recevoir Jésus-Christ au nombre des dieux, fit bâtir dans toutes les villes des temples sans simulacres, qu'on nomme encore

aujourd'hui *Hadrianées*, parce qu'on n'y voit point d'idoles, et qu'ils avaient été préparés par Adrien pour Jésus-Christ ; mais il fut empêché de les lui consacrer par ceux qui, ayant consulté les oracles, avaient trouvé que si cela se faisait, comme l'empereur le souhaitait, tout le monde embrasserait la religion chrétienne, et les autres temples deviendraient déserts. » (Lampride, *Hist. Aug.*, p. 129).

« Alexandre-Sévère, dit encore le même auteur, dès qu'il était levé, allait *adorer et sacrifier* dans une chapelle qu'il avait dans son palais, où se trouvaient les images d'Apollon, d'Abraham, d'Orphée et de Jésus-Christ, qu'il honorait comme des Dieux. » (*Ibid.*, p. 123). Ce même empereur avait encore conçu le dessein de bâtir un temple à Jésus-Christ. (*Ibid.*, p. 129).

Chalcidius reconnaît « qu'un Dieu, qui mérite notre vénération, est descendu du ciel en terre, et qu'il y est descendu uniquement pour le salut et pour le bonheur du genre humain. Ce grand bienfait du ciel, ajoute-t-il, fut marqué aux hommes par l'apparition d'une nouvelle étoile qui leur annonçait, non pas des morts ou des maladies, mais la descente de ce Dieu Sauveur. » Chalcidius dit encore « que les Chaldéens, fort distingués par leur sagesse, et par leur habileté dans l'astronomie, ayant remarqué la nouvelle étoile et examiné son mouvement nocturne, se déterminèrent à aller chercher le Dieu qu'elle an-

nonçait et qui ne venait que de maître, et que l'ayant trouvé, ils lui rendirent les vœux et les hommages qui convenaient à la majesté d'un si grand Dieu, quoique sa majesté fût voilée sous la figure d'un enfant. » (Chalc., *Comm. in Tim.*, p. 429.)

Amélius, maître de Porphyre et disciple de Platon, a ainsi parlé : « Le Verbe est éternel et il a créé toutes choses; il était en Dieu, il était Dieu lui-même... tout a été absolument créé par lui, tout ce qui a été fait a été fait par lui, l'être, la vie, l'existence. »

« Ce même Verbe, ajoute Amélius, est descendu dans un corps mortel comme le nôtre; il s'est revêtu de notre chair, en faisant toujours néanmoins briller à travers son humanité l'éclat de sa divine nature; enfin, étant mort, il a de nouveau repris l'éclat de sa divinité, comme il l'avait avant que d'avoir emprunté un corps humain et avant qu'il se fût fait homme. »

« Dioclétien dit à ceux qui l'excitaient à persécuter les Chrétiens, que ces hommes-là mouraient de bon cœur. » (*De la mort des pers.*, p. 21).

Phlégon, dans ses Chroniques, attribue à Jésus-Christ la connaissance de quelques événements futurs (*Orig. cont. Cels.*, II, 14).

« Porphyre, en attribuant à la magie les miracles de Jésus-Christ et ceux qui se font aux tombeaux des martyrs, reconnaît par là leur réalité. » (*Ibid.* S. Cyrille, *contre Julien*, VI.)

« Les Chrétiens, disait Hiéroclès, répètent sur tous les tons, pour exalter Jésus, qu'il a rendu la vue aux aveugles d'une manière éclatante... Nous ne croyons pas Dieu, mais seulement ami des dieux, celui qui a opéré ces prodiges. (Eus., *Contr. Hier.*)

« Les païens, dans Arnobe, reconnaissent que les Chrétiens font taire les oracles et chassent les démons, puisqu'ils se contentent de dire que si ces génies sont mis en fuite par les fidèles, ce n'est pas qu'ils les craignent, mais qu'ils en ont horreur (liv. I.). »

Les païens, dans Lactance, conviennent que les démons fuient lorsque les Chrétiens forment le signe de la croix sur quelqu'un de ceux qui en sont possédés; ils conviennent que si lorsqu'on offre des sacrifices, quelqu'un fait le signe de la croix, ces dieux ne rendent point de réponse, et ils se contentent de dire que les dieux en agissent ainsi par la haine qu'ils portent aux fidèles. (Livre IV, ch. 27.)

Les oracles se turent à l'avènement du christianisme. Lucain, parlant de celui de Delphes, qui passait pour le plus infailible de tous; dit de ce silence que c'est là la plus considérable faveur du ciel qu'on a laissé perdre de son temps.

C'est en vain, continue ce poète, que le téméraire Appius, voulant savoir le destin de l'Italie, s'avise d'aller interroger ces cavernes muettes, et ose aller remuer ces trépieds oisifs depuis tant de

temps. On n'en rapportera pour toute réponse qu'un morne silence (167).

Stace se plaint de ce que ce même Apollon de Delphes a perdu la parole :

... Mutisque diù plorabere Delphis (168).

Juvénal lui-même, avec son chagrin ordinaire, s'écrie :

... Delphis oracula cessant, (169).

Et genus humanum damnat caligo futuris.

Le grave et savant Strabon remarquait déjà, dès le temps de Tibère, que le fameux oracle de Dodone, quoique le plus ancien et le premier de tous, avait eu néanmoins le même sort que les autres, et était enfin tombé comme eux.

Ecoutez Porphyre, parlant de Rome, depuis que le Christ y est adoré : « Gémissiez, dit-il, temples ; désolez-vous, trépieds ; Apollon vous quitte enfin, et il vous quitte, contraint par une lumière céleste et par une force supérieure à laquelle il ne peut résister. La prêtresse a perdu la voix ; elle est condamnée depuis longtemps au silence. Et toi, malheureux prêtre, ne m'interroge plus, ni sur le père divin, ni sur son Fils unique, ni sur l'Esprit-Saint, qui est l'âme du monde : c'est ce même esprit qui me chasse de ces lieux. Je ne puis en dire davantage. » (Euseb., *Prep. év.*, l. 5.)

Mais ici encore la multitude de monuments sous lesquels nous fléchissons, nous met dans

l'impossibilité et de mettre de l'ordre dans nos citations , et de tenir compte du nombre. Cette étude nous a tellement captivé que nous ne comprenons pas que les défenseurs du christianisme n'en aient pas fait un fréquent usage, pour répondre aux athées du siècle dernier et à ceux du temps présent.

On a cru embarrasser la foi en lui jetant les mots retentissants de science , d'académies , d'observations, d'histoire, et voilà que la science, à laquelle les faits généraux se rattachent , et les mille autorités qu'elle possède , poursuit les vaillants de la négation, comme autrefois furent chassés les vendeurs du temple.

Elle a étendu la main cette science , et voilà que les trompeurs ont pâli et ont fléchi sous cette main qui les écrase.

Elle a laissé échapper quelques rayons de sa lumière , et l'édifice de ténèbres construit par l'orgueil et l'imposture s'est écroulé.

Elle a soufflé , cette science qui n'est pas à l'homme, mais à Dieu seul, et les fantômes qui se dressaient devant nous se sont évaporés comme une fumée.

« Que Dieu se lève , et que ses ennemis soient dissipés ; que ceux qui le haïssent fuient devant sa face. » (Ps. 57).

XIV.

Sublimité incomparable de la morale évangélique.

L'Évangile parle à l'homme le langage de Dieu. « Ce livre divin, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus parfaite sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. »

Ce n'est ni S. Paul, ni Fénelon qui s'expriment ainsi, mais J.-J. Rousseau. Cet apologiste involontaire n'en a pas assez dit, dans le texte qui précède ; il s'énoncera sur un mode plus poétique, sinon plus convaincu, et il s'écriera : « Je l'avoue, la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses

mœurs ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit , quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés ! quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie !..... Où Jésus-Christ avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme , la plus haute vertu se fait entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples.

».... Oui, si la vie ou la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute , sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre , qu'il n'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais les au-

teurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Voilà quelques pages où vit plus d'éloquence qu'il ne s'en trouve dans les livres de M. Renan, et ces mêmes pages, tombant sur l'effronté, l'aplatissent, dans ses insinuations sataniques, comme un bloc énorme roulant sur une créature chétive.

Le Julien au petit pied que l'intrigue révolutionnaire avait poussé au Collège de France, malgré son incapacité, en niant la divinité de Jésus-Christ, a par conséquent prétendu saper l'Église et ses dogmes. Les dogmes entamés, la morale croule avec eux. Ce pâle artisan de démolition, qui a un instant occupé l'opinion, est une des âmes les plus basses qui existent. La lecture de son livre fatigue comme une marche pénible. Le cœur est mort dans ce savant qui ne sait rien, si ce n'est la fourbe qui aligne des phrases insidieuses. Ne demandez pas de passion à ce menteur; l'hypocrisie a des calculs, du sentiment, jamais. Il n'a rien rapporté des parfums de Saron, dont il a parcouru les jardins; rien de ces mille faits évangéliques qui poétisent la Judée, dont il a foulé le sol, qui ne l'a pas impressionné, et qui n'a pas fait naître une prière dans sa bouche, une hymne dans son esprit.

Ni la source de Siloé , ni le Jourdain , ni le mont des Oliviers , ni Bethléem , ni Nazareth , ni le lac de Tibériade , ni ces lieux divers de la Judée où le Christ a passé en faisant le bien , en consolant , en semant les mansuétudes divines , ni Jérusalem , où la vie de l'homme Dieu se termine par les déchirements de sa passion , n'arrachent un cri généreux à cet écrivain décoloré.

Enumérons nous-même ici quelques traits de cette morale évangélique , qui n'a pas lui aux yeux du méchant ; qui ne l'a pas fait tressaillir ; qui ne l'a pas ému jusques dans ses entrailles.

Le Sauveur habitait Nazareth , avec sa mère et S. Joseph , et il leur était soumis.

« Il est écrit , répond-il au tentateur , que l'homme ne vit pas seulement de pain , mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

« Vous adorerez le Seigneur votre Dieu , poursuit-il , contre les offres de Satan , et vous ne servirez que lui seul. »

Le Sauveur chasse les vendeurs du temple , en leur disant : « Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. »

« Ce qui est né de la chair est chair , et ce qui est né de l'esprit est esprit , et l'esprit souffle où il veut. »

« Si vous connaissiez le don de Dieu , dit-il à la Samaritaine , et quel est celui qui vous demande à boire , vous lui en auriez demandé vous-même , et il vous aurait donné de l'eau vive. »

Et cette parole divine, évitant les longs discours, s'exprime d'une manière brève, intelligible pour tous, et sa parole est plus parfaite que toutes celles qui sont connues.

« Le temps est venu , le royaume de Dieu est proche , faites pénitence et croyez à l'Évangile. »

« Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts. »

« Pourquoi êtes-vous si timides , hommes de peu de foi ? »

« Mon fils , ayez confiance , vos péchés vous sont remis. »

« Ce ne sont pas les sains , mais les malades qui ont besoin de médecin , et je ne suis pas venu appeler les justes , mais les pécheurs ; allez , et apprenez ce que veulent dire ces paroles de l'Écriture : Ce n'est pas tant le sacrifice que je veux , que la miséricorde. »

« Ma fille (à l'hémorroïsse) , ayez confiance , votre foi vous a sauvée ; allez en paix , et soyez guérie entièrement de votre mal. »

« Bienheureux les pauvres en esprit , parce que le royaume du ciel est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux , parce qu'ils posséderont la terre (le paradis , terre des vivants). Bienheureux ceux qui pleurent , parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice , parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux , parce qu'il leur sera fait miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur , parce

qu'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques , parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux. »

« Si , étant sur le point de faire votre offrande à l'autel , vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, après cela vous viendrez présenter votre offrande. »

« Quiconque regarde une femme avec un mauvais désir pour elle , a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

Nous savons tous cette prière que Jésus-Christ était seul capable de nous enseigner : « Notre Père, qui êtes aux cieux.... »

Pour les villes impénitentes :

« Malheur à toi, Corozaim ! malheur à toi, Bethsaïde ! parce que si les miracles qui ont été faits parmi vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon , elles auraient fait pénitence sous le cilice et sur la cendre. »

« Et toi , Capharnaüm , t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel ? Tu seras abaissée jusqu'au fond des enfers, parce que, si Sodome eût été témoin des prodiges qui se sont accomplis en toi , elle subsisterait encore aujourd'hui. »

« Votre foi vous a sauvée (à la pécheresse) , allez en paix. »

« Cette race corrompue et adultère demande

un prodige, et on ne lui en donnera point d'autre que celui du prophète Jonas. »

« Heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent. »

« Ma mère et mes frères sont ceux qui entendent la parole de Dieu et la pratiquent, et qui font la volonté de mon Père. »

« Que la paix soit dans cette maison. »

« Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura point faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. »

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi je demeure en lui, et il vivra pour moi comme je vis pour mon Père qui m'a envoyé. »

« Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi. »

« Vous êtes bien heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé ce que vous venez de dire (que Jésus était le Christ, le Fils du Dieu vivant), mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi aussi je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. »

« Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier et le serviteur de tous. »

Nous devons pardonner à notre frère « jusqu'à septante fois sept fois. »

« Que celui d'entre vous qui est sans péché, jette la première pierre. »

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous ; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux, mon fardeau est léger. »

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. »

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! »

« Mon fils (au frère du prodigue), vous êtes toujours avec moi, tout ce que j'ai est à vous ; mais il fallait faire un festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. »

« Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

« Laissez venir à moi les petits enfants, parce que le royaume de Dieu est pour les petits, et que pour y entrer, il faut devenir petit. »

« Il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel. »

« Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Puis le Sauveur des hommes enseignait ses disciples et le peuple, par des paraboles, telles que celle-ci :

« Un semeurs'en alla semer son grain, et comme il semait; une partie du grain tomba le long du chemin, où il fut foulé aux pieds, et les oiseaux du ciel vinrent et le mangèrent. Une autre partie tomba sur des endroits pierreux, où le grain trouvant un peu de terre, leva d'abord; mais le soleil paraissant, il fut brûlé, parce qu'il n'avait pas de fonds ni de racines, il sècha. Une autre partie tomba dans les épines; mais les épines, venant à croître en même temps, l'étouffèrent; et il ne donna pas de fruit. Une autre partie tomba dans une bonne terre, et le grain ayant levé, monta en épis et grossit; en sorte qu'il rendait, l'un trente, l'autre soixante, et l'autre cent pour un. Et en disant ceci, il s'écriait : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. »

La semence c'est la parole de Dieu; ce qui tombe dans le chemin, ce sont les hommes qui l'écoutent sans la comprendre; ce qui va sur un chemin pierreux indique ceux chez qui la foi n'a point de racine; ce qui est parmi les épines figure ceux qui sont préoccupés des choses du monde, et en qui la parole ne porte aucun fruit; enfin la semence tombée en bonne terre, désigne ceux qui comprennent la parole, qui la conservent, et en qui elle porte des fruits abondants.

Et le Messie va, enseignant ceux qu'il doit envoyer : ils sont le sel et la lumière de la terre. L'homme ne doit point blasphémer ; il doit aimer ses ennemis. Nous devons prier et faire l'aumône. Nul ne peut servir deux maîtres. Ne nous occupons que d'amasser des trésors dans le ciel. Ne jugeons pas témérairement. Respectons les choses saintes. Celui qui invoque sera exaucé. On connaît les faux prophètes à leurs œuvres et l'arbre à ses fruits. Jésus-Christ veut être confessé devant les hommes. Il n'y a pas de pardon pour les péchés commis contre le Saint-Esprit. Gardons-nous des hypocrites. Que chacun porte sa croix, car chacun recevra selon ses œuvres. La foi transporte les montagnes. Le jeûne et l'oraison chassent l'esprit mauvais. Ne scandalisez pas les petits enfants. Il faut obéir à l'Eglise. La prière en commun est puissante auprès de Dieu. Le mariage est indissoluble. La virginité est agréable au Seigneur. Le tribut est dû à César. Le premier commandement est d'aimer Dieu. Jésus-Christ reconnaîtra comme fait pour lui ce qui aura été fait, pour le moindre des siens. Rien ne nous doit être si cher que notre âme. Le ciel se réjouit de la conversion d'un pécheur. Jésus-Christ viendra comme un éclair à la fin du monde. L'obole du pauvre est plus agréable à Dieu que le talent du riche. Le Verbe fait chair est la vie et la lumière des hommes. Il est le pain du ciel ; il faut le manger pour avoir la vie éternelle. Son corps est

vraiment chair et son sang breuvage. Il est le bon pasteur ; il donne sa vie pour ses brebis. L'amour est le plus élevé des préceptes. Jésus a légué les chrétiens pour enfants à sa mère, lorsqu'il lui dit du haut de la croix, en désignant S. Jean : Voilà votre fils. Jésus-Christ envoie ses disciples comme il a été envoyé par son Père. Il leur leur donne le Saint-Esprit et le pouvoir de pardonner les péchés.

Voilà cet Homme-Dieu, cette doctrine céleste qui transportait J.-J. Rousseau d'admiration , et qui faisait dire aux Juifs eux-mêmes : Personne n'a jamais parlé comme lui.

XVI

La Passion et le Calvaire d'après la science.

C'est à Bethphali , village où se retiraient les prêtres quand ils n'étaient pas de service au temple, que Jésus-Christ envoya deux de ses disciples, pour lui conduire l'ânesse et l'ânon dont il est parlé dans le récit de la passion. Cette localité partageait le chemin entre Jérusalem et Béthanie. Ces deux animaux, paraît-il, étaient une sorte de bien commun à ceux qui n'en avaient pas en ce lieu, et ils étaient alternativement nourris par celui qui s'en servait dans le village. L'âne servait de monture dans la Judée entière. C'est le jour du triomphe de Jésus : la foule qu'il a nourrie

au désert d'un pain miraculeux, les affligés qu'il a consolés et guéris, étendent leurs vêtements sur la route que le Maître divin parcourt. Ils coupent des branches d'oliviers et de palmiers, en couvrent le chemin, ou les agitent en signe d'allégresse, aux cris de l'*hosanna* des solennités publiques et de la glorification des rois. Le Sauveur fit son entrée par la porte orientale ou porte Dorée (1).

L'agneau pascal, mangé par les Juifs, en mémoire de la sortie d'Egypte, était la figuré de Jésus-Christ, l'Agneau du Calvaire, la victime propitiatoire. Les princes des prêtres délibèrent sur les moyens de faire mourir Jésus-Christ, qui se retire alors de Béthanie dans la petite ville d'Éphém, près du désert de Judée et que les Juifs ne fréquentaient pas. Caïphe était grand-prêtre, et présidait le Sanhédrin, composé des chefs des 24 classes sacerdotales, des scribes ou docteurs de la loi et des 70 magistrats ou anciens du peuple. Leur autorité se peut comparer à celle de nos anciens parlements ou de nos cours actuelles. La sentence capitale ne pouvait être prononcée sans l'avis du souverain-pontife. En rendant la sentence de mort contre Jésus-Christ, Caïphe prononça cette parole si profonde et dont il ne pénétrait pas

(1) Cette porte a été murée par les Turcs. Une prédiction, accréditée au milieu d'eux, affirme que le jour où la porte Dorée sera rouverte, la puissance mahométane prendra fin.

toute la grandeur : « Il est expédient qu'un seul
mange pour le peuple (pour tous). »

Il y avait à Jérusalem des Juifs opulents qui croyaient secrètement à Jésus-Christ, comme Joseph d'Arimathie et Nicodème. La dernière Pâque fut célébrée chez l'un d'eux. Le Sauveur était retourné à Jérusalem, au moment de sa passion. C'est alors que deux des siens furent chargés d'aller dire à l'un de ceux qui lui étaient dévoués : Je fais la Pâque chez vous avec mes disciples. L'endroit de ce repas fut le Cénacle, sur le mont Sion, lieu où les apôtres et la sainte Vierge se réunissaient pour prier, après la mort de Notre-Seigneur ; où Jésus-Christ les visita après sa résurrection ; où ils reçurent le Saint-Esprit. Le cénacle était, dans les maisons riches, un appartement spacieux et placé à un étage supérieur, plutôt réservé aux hôtes que le reste du logis, décoré avec magnificence, et parfaitement disposé pour les festins. La pâque devait être mangée à Jérusalem, selon la prescription légale.

Bien que la coutume de manger debout l'agneau pascal eût prévalu, après l'exil de Babylone, S. Jean Chrysostôme croit que Jésus-Christ observa toujours exactement les cérémonies de la Loi et spécialement celle-ci. Il est du reste essentiel de faire remarquer qu'indépendamment de la cène légale, il y avait un souper de diverses viandes, comme le signale Jansénius. C'est ainsi que les apôtres firent un second souper, celui dont l'E-

vangile dit : *Jésus se mit à table*. La manducation de l'agneau pascal était un acte essentiellement religieux, et cet objet n'eût pas suffi pour le repas d'un certain nombre de personnes.

Le Sauveur a voulu laver les pieds à ses disciples, image de la pureté d'une âme qui se dispose à s'asseoir à la table sacrée ; il institue l'Eucharistie. Cette distribution de pain qu'il fit à ses disciples, et la coupe qu'il bénit ensuite et passa à chacun d'eux pour y tremper la lèvre, était une pratique ancienne, car le père de famille distribuait ainsi le gâteau sans levain, et bénissait la coupe dont chaque convive goûtait. C'était en mémoire du pain d'amertume que les aïeux avaient mangé en Egypte. Jésus-Christ éleva cette coutume, en l'employant pour instituer le premier des Sacrements. Bède dit que de son temps, on voyait à Jérusalem le calice dans lequel le Christ consacra le vin ; il était en argent, avait deux anses et contenait un setier, environ une chopine.

Le Sauveur annonce qu'un des siens le trahira, il le désigne. Saint Jean, son bien-aimé disciple, qui était à sa gauche, la place offerte à l'affection, avait reposé sur le sein de l'Epoux. Satan s'est emparé de Judas, qui part pour aller vendre son Dieu. La faiblesse des apôtres, devant les mauvais traitements subis par Notre-Seigneur, le reniement de saint Pierre ont été prédits, et l'Homme de douleur se rend à Gethsémani, où il commence à éprouver les angoisses de sa passion. Là le Sauveur

est comme accablé par la torture qui le consume : le Créateur et le maître de la mort frémit et défaillit à la pensée du martyr qui l'attend, ou plutôt de l'expiation immense qu'il va subir par une souffrance dont l'énormité des crimes commis depuis quatre mille ans peut seule donner une idée. Une majesté infinie a été offensée et la réparation a besoin d'être infinie. L'Homme-Dieu voudrait écarter de lui le calice dont il lui faut épuiser la dévorante amertume. Il agonise. Il sue le sang et l'eau, et il faut qu'un ange vienne soutenir celui qui est au-dessus de tous les anges. Mais Jésus s'est soumis à la volonté de son Père, et la Rédemption du genre humain sera consommée.

Judas arrivant avec une troupe de gens armés, baise Notre-Seigneur, usage qui se pratiquait quand on saluait plus grand que soi. Les sbires s'emparent de Jésus : S. Pierre, qui, paraît-il, portait une arme, sorte de couteau dont se servaient les pécheurs, s'indigne, veut défendre Jésus son Maître, et coupe l'oreille à Malchus. Mais le disciple est réprimandé et Jésus guérit miraculeusement le blessé.

Le Sauveur est conduit chez Anne, beau-père de Caïphe, lequel avait pris les mesures pour faire prendre Jésus, et avait promis à Judas l'argent de sa vendaison. C'était d'ailleurs le chemin des sbires pour aller chez Caïphe, que l'on prétendait flatter en s'arrêtant d'abord chez son beau-père.

Anne était prince des prêtres du Sanhedrin ; il put prendre connaissance de la doctrine du Messie, mais il dut le renvoyer au souverain-pontife et au grand-conseil, pour la sentence de mort. S. Jean Chrysostôme pense que c'est Malchus, celui-là même dont l'oreille venait d'être guérie, qui donna un soufflet à Jésus, chez Caïphe, pour se rendre agréable à ce dernier. Josèphe considère ce pontife comme pervers et ignare. Pour trouver matière à condamner Jésus, il s'appuie sur le dire de deux faux témoins, puis sur la déclaration de l'accusé qu'il est le Christ. C'est alors que ce juge inique décrète que la sainteté dans sa source a blasphémé, et qu'il l'abandonne pour le plus ignominieux des supplices.

Cependant S. Pierre renie trois fois son Maître. Jésus est livré à Pilate, qui, comme gouverneur de la Judée, doit confirmer la sentence de mort, les Romains ayant ôté aux Juifs le pouvoir de faire mourir qui que ce soit. Le lâche représentant de Rome ne trouve aucune charge contre l'accusé ; mais, pour ne pas déplaire aux Juifs, il condescend à les laisser agir. Pilate était d'ailleurs dépravé, séditieux, adonné à toutes les méchancetés. Ce magistrat, dit Philon le juif, « étant constitué procureur de la Judée, profana tous les lieux sacrés, et suivant la prophétie de Daniel, il ôta les sacrifices et oblations du temple de Dieu, et dans la suite de ces iniquités, commit l'impiété énorme de condamner Jésus-Christ, Fils de Dieu, à la

mort avilissante de la croix. Il tempéra tant de maux en écrivant à l'empereur Tibère, et le renseignant sur l'innocence de Jésus-Christ. » Cette lettre est rapportée au dixième chapitre des *Elucidations* de Daniel Malonius, sur le livre intitulé : *Stigmata Christi* d'Alphonse Palestus. Elle a été tirée de la Vaticane, par Sixte de Sienne. Baroni-
nius l'a aussi extraite d'Hegesippus, et la rapporte au n° 228 de l'an 34 de Jésus-Christ.

Pilate, cependant, avait essayé de se décharger du jugement inique que les Juifs voulaient de lui, en ordonnant de conduire Jésus-Christ à Hérode, tétrarque de Galilée, le même qui avait fait décoller S. Jean-Baptiste. Hérode se trouvait à Jérusalem, à cause de la solennité de la Pâque, car il était né juif. Il se railla du Sauveur des hommes, en le revêtant d'une robe blanche, caractère antique de la royauté, les princes seuls portant des vêtements blancs. Ce méchant homme rendait sans le vouloir hommage à l'innocence du Messie, car les Hébreux vêtirent de tout temps les coupables condamnés à mort d'habits noirs, en signe de douleur.

Ramené chez Pilate, Barrabbas reçoit la préférence de la foule brutale. Jésus-Christ est flagellé, couronné d'épines, revêtu par dérision d'une casaque de guerre, couleur de pourpre, d'un soldat. Un roscau est mis en sa main, en guise de sceptre; il est présenté au peuple dans cet état et meurtri par le fouet. Une force intérieure semblait retenir

le magistrat, qui hésite encore à condamner Jésus à mort; mais les cris de la foule l'emportent, et le Sauveur est livré à ses ennemis pour le faire périr.

Malonius et Andrichomius ont prétendu rapporter textuellement la sentence de Pilate. Cette authenticité ne paraît pas démontrée suffisamment.

Jésus-Christ fut contraint de porter sa croix, selon la coutume qui obligeait le condamné à cette honte. Il ne paraît pourtant pas que les deux larrons aient été soumis à cette rigueur. La tradition donne à cet instrument de supplice quinze pieds de long sur huit de travers. Sa forme était celle-ci †, selon le témoignage de S. Irénée, S. Ambroise, S. Augustin, S. Cyprien; elle était représentée ainsi sur le guidon de Constantin.

Jésus reçut sa croix dans la maison de Pilate. Après avoir fait quatre pas, il tomba sous le poids du fardeau. A soixante pas environ de là, la Vierge Marie, arrivée par un autre chemin, à cause de la multitude qui empêchait qu'elle s'approchât de son Fils, le rencontra. S. Jean et plusieurs saintes femmes étaient avec elle. A septante-un pas et demi du lieu où il avait vu sa Mère, Jésus tomba une fois encore. Redoutant qu'il n'expirât, avant d'avoir atteint le lieu du supplice, les sbires de Caïphe obligent Simon le Cyrénéen, qui passait au croisement de deux chemins, à aider Jésus à porter son fardeau. A cent nonante-un pas environ plus loin, sainte Véronique

sortit de sa maison, et détachant un voile de lin de sa tête, le présenta à Jésus pour essuyer sa face. Dieu voulut que ses traits augustes s'imprimassent sur le voile, qui est encore conservé à Rome. Arrivé à la porte Judiciaire, distante de trois cent trente-six pas de la maison de Véronique, le Sauveur tomba pour la troisième fois. De ce point, il gravit au nord la pente du Calvaire, par un chemin pierreux. A trois cent quarante-huit pas environ du Calvaire, en un lieu où le chemin se bifurque, Jésus se tourna vers des femmes qui le pleuraient, leur disant ne pas pleurer sur lui, mais bien sur elles et sur leurs enfants. Il tomba une quatrième fois, à cent-soixante-un pas environ plus avant. A dix pas de là il fut, une fois de plus, dépouillé de ses vêtements collés à ses chairs saignantes, et c'est là qu'assis sur une pierre, il reçut le vin enfermé dans un vase de myrrhe, vin que l'on accordait aussi habituellement aux condamnés. A douze pas plus loin, il fut étendu et cloué sur la croix, laquelle fut plantée violemment dans la pierre, à quatorze pas de plus. On compte un total de mille trois cent un pas, de deux pieds et demi l'un, du palais de Pilate au rocher où la croix fut élevée.

Une commune et constante tradition, consignée dans les Pères, est que la tête d'Adam, sinon le corps entier, fut inhumée sur le Calvaire (mont du crâne), comme si le sang du Rédempteur, pour accomplir la réparation, devait tomber sur la tête

même du premier homme, en qui l'humanité entière avait péché.

Jésus-Christ, après être demeuré en croix depuis l'heure de tierce jusqu'à celle de sexte, mourut à cette dernière, qui correspondait à notre troisième heure du soir. Origène et Théophylacte disent que Jésus-Christ fut crucifié à l'heure où Adam avait désobéi ; d'autres disent à l'heure où il avait été chassé du Paradis. Les croix des deux larrons n'étaient point fixées dans la roche, mais seulement étampées de tous côtés. Le titre de la croix, conservé à Rome, avait été écrit par Pilate en trois langues, en hébreu, en grec et en latin. Elle portait : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Le nombre des soldats qui crucifièrent Jésus-Christ paraît avoir été de quatre, d'après la division qui fut faite de ses vêtements. La tunique, qui fut tirée au sort, et qui enrichit le trésor de la cathédrale de Trèves, était de laine et avait été tissée par la sainte Vierge ; elle était le premier vêtement du Sauveur. Sur cette tunique était un autre habit, puis un manteau.

Le Christ, sur la croix, prie son Père de pardonner à ses bourreaux et à ceux qui l'insultent. Un des larrons blasphème avec la foule ; mais l'autre mérite que Jésus lui ouvre les portes du ciel. La sainte Vierge, S. Jean, Marie Cléophas et Marie-Madeleine, furent témoins de toutes les souffrances de l'Homme-Dieu, et lorsqu'ils purent s'approcher de la croix, le Sauveur confia sa Mère à

S. Jean, et donna S. Jean comme fils à sa Mère , image de d'adoption de tous les chrétiens par la Vierge Marie.

Le discours humain est impuissant à rendre les douleurs de Jésus-Christ sur la croix , ce qui lui fait dire ces paroles désolées : **Mon Dieu ! mon Dieu , pourquoi m'avez-vous abandonné ? La soif le consume ; il demande à boire, et trempant une éponge dans un vase de vinaigre , qui était là, l'un des soldats en présenta à ses lèvres. Mais il ne reste plus rien à souffrir au divin réparateur : *Tout est consommé.* dit-il, et il expire en jetant un grand cri.**

Depuis l'heure de sexte jusqu'à none , le soleil s'était éclipsé pendant trois heures. Les ténèbres couvrirent non-seulement la Judée, mais aussi la terre entière. Nous avons le témoignage de Denis l'Aréopagite, de Phlégon et de plusieurs autres Grecs. Cette éclipse est observée en Chine et sur divers points de l'Italie et de l'Asie (1).

(1) Des montagnes s'entr'ouvrirent en Toscane et sur divers points de l'Italie. Dans plusieurs villes de l'Asie, des monuments s'éroulèrent. Les Chinois, grands observateurs des astres et forts exacts à fixer l'époque de tous les événements mémorables, ont soigneusement indiqué dans leurs annales le souvenir de cette éclipse. Sous le règne du sage roi Quam-Vu-ti, dans le mois d'avril, arriva une éclipse totale du soleil. Ce prince en fut très-surpris , car elle eut lieu contre le cours régulier de la nature, et elle mit en désordre leurs astronomes, leurs tribunaux, leurs observations. L'époque de cet événement extraordinaire répond précisément à la quatrième année de la 202^e olympiade et à la 18^e année du règne de Tibère. Or rien de plus connu que ceci : Jésus-Christ commença à prêcher la 15^e année

Mais comme à un signal formidable , à cette clameur du Verbe fait homme qui meurt , les ténèbres s'épaississent davantage , les bourreaux furent épouvantés , le voile du temple se déchire en deux parts depuis le haut jusques en bas , la terre tremble , les pierres se brisent , plusieurs saints ressuscitent , et des voix mystérieuses sont entendues annonçant le trépas de Celui qui est le maître de la vie.

Les Juifs nommaient un centenier pour assister aux exécutions , et pour faire garder les corps des condamnés mis en croix. Celui qui gardait le corps de Notre-Seigneur , Longin , lui donna un coup de lance dans le côté , d'où s'échappa du sang et de l'eau. Mais ce Longin , témoin de ce que la nature reculait d'épouvante devant le trépas du Dieu Créateur , confessa que le Christ était le fils de Dieu , se convertit , et comme le rapporte Métaphraste , reçut plus tard la palme du martyre. Ceux qui étaient témoins de cet ébranlement universel s'enfuirent , se frappant la poitrine (1).

du règne du successeur d'Auguste , et il mourut dans la 18^e année de ce même règne. Toutes les histoires de la Chine rapportent le fait qui précède.

(1) Les principaux auteurs consultés pour la rédaction de ce chapitre , sont : S. Jérôme , Maldonat , Arias-Montanus , Bède , Andrichomius , Nicéphore , Zonare , Joseph , Baronius , Franciot , Ludolphe , S. Cyrille , Jansénius , Bellarmin , Belleforest , Sulpice-Sévère , Genebrar , Suétone , Dion Cassius , Albert-le-Grand , S. Bernard , S. Cyprien , S. Athanase , Euthymius , S. Epiphane , Ter-

Au IV^e siècle de notre ère, S. Cyrille de Jérusalem disait : « Si je voulais nier que Jésus-Christ ait été crucifié, cette montagne de Golgotha, sur laquelle nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait (1). »

En ce jour, on peut dire : « *Si je voulais nier la divinité de Jésus-Christ, le rocher du Calvaire me réfuterait !* » Le rocher en effet, est fendu à partir du trou où fut placée la croix de Jésus-Christ.

Le voyageur anglais Doubdan, qui a examiné avec beaucoup d'attention la fente du Calvaire, dit qu'elle a près d'un pied de largeur, et qu'elle descend dans le rocher à une grande profondeur.

Des voyageurs anglais et des historiens très-instruits, Millar, Fléming, Maundrell, Schawet et autres, attestent que le Calvaire n'est point déchiré naturellement selon les veines du rocher, mais d'une manière évidemment surnaturelle(2). Cette opinion est hautement soutenue dans l'anecdote suivante, qui est tirée d'un ouvrage du célèbre Addison (3) :

« Un gentilhomme anglais, homme très-estimable, qui avait voyagé dans la Palestine, m'a

tullien, S. Ambroise, S. Jean Chrysostôme. S. Augustin, Suarez, etc.

(1) *Catéch.*, 43.

(2) Voir le *Diction. de Théologie*, par Bergier, article *Calvaire*.

(3) *De la Religion chrétienne*, trad. de l'anglais, 2^e édition, t. II, p. 120.

assuré que son compagnon de voyage , déiste plein d'esprit , cherchait , chemin faisant , à tourner en ridicule les récits que les prêtres catholiques leur faisaient sur les lieux sacrés. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla visiter les fentes du rocher que l'on montre sur le *Mont-Calvaire* , comme l'effet du tremblement arrivé à la mort de Jésus-Christ , et que l'on voit aujourd'hui renfermé dans le vaste dôme construit par l'empereur Constantin. Mais lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures avec l'exactitude et l'attention d'un naturaliste , il dit à son ami : *Je commence à être chrétien.* J'ai fait, continua-t-il , une longue étude de la physique et des mathématiques , et je suis assuré que les ruptures du rocher n'ont pu être produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel ; un ébranlement pareil eût , à la vérité , séparé les divers lits dont la masse est composée ; mais c'eût été en suivant les veines qui les distinguent , et en rompant leur liaison par les endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est ainsi dans les rochers que les tremblements de terre ont soulevés , et la raison ne nous apprend rien qui n'y soit conforme. Ici , c'est tout autre chose : le roc est partagé transversalement , la rupture croise les veines d'une façon étrange et surnaturelle. Je crois donc clairement et démonstrativement que c'est le pur effet d'un miracle , que ni l'art ni la nature ne pouvaient produire : c'est pourquoi , ajouta-t-il ,

je rends grâces à Dieu de m'avoir conduit ici pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir, monument qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ (1). »

Si vous demandez à l'Académie des sciences d'expliquer la rupture du rocher du Golgotha, elle se verra réduite à décliner son incompétence, et vous renverra, suivant sa coutume si commode, aux progrès futurs de la science. Tout esprit éclairé verra alors dans son silence un aveu tacite du miracle, et dans son espoir pour les progrès de nos connaissances une absurdité grossière, car le savoir progresse en s'enrichissant de faits et de découvertes nouvelles, et non en renversant les principes qu'une longue expérience a établis.

XVI.

Ce que dit la science concernant les prophéties relatives à Jésus-Christ.

Cette sentence fut prononcée contre l'esprit tentateur, caché sous la figure du serpent : « Je se-

(1) Le P. Nau dit, en parlant du Calvaire : « Ce ne fut pas cette seule montagne qui se fendit. Les pierres se rompirent ailleurs en divers endroits de la ville, qui fut ébranlée d'un tremblement de terre effroyable. On dit qu'on voit à Rome dans Saint-Jean-de-Latran une colonne du palais de Pilate, qui fut fendue de haut en bas, en deux parties presque égales. » *Voyage nouveau de la Terre-Sainte*, 1679, l. II, chap. XV, p. 163.

rai régner l'inimitié entre la femme et toi , entre ta race et la sienne ; cette race t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon. » — (Gen., c. 13, v. 14). Telle est la première promesse d'un Réparateur, et la croyance unanime des Juifs, comme aussi des autres peuples, en tenant compte des obscurités dont le paganisme a pu envelopper cette vérité.

Lorsque Noé dit : « Béni soit le Seigneur, Dieu de Sem » (Gen., c. 9, v. 25), le patriarche prédit que la connaissance et le culte du vrai Dieu persévèreraient dans la race de Sem, au lieu qu'ils s'éteindraient parmi la postérité de Cham et de Japhet. Effectivement, parmi les descendants de Sem, qui n'était pas l'ainé, Dieu choisit Abraham, pour renouveler la promesse qu'avait reçue Noé. Abraham lui-même n'était pas l'ainé de ses frères, et pourtant le Seigneur lui dit : « Toutes les familles de la terre seront bénies en vous, toutes les nations de la terre seront bénies dans votre race, parce que vous avez obéi à ma voix. » (Gen., c. 9, v. 25 ; c. 12, v. 3 ; c. 8, v. 18). La même promesse est répétée à Isaac par préférence à smaël, et à Jacob, au préjudice d'Esau. Dieu a des mystères que nous ne pouvons pas toujours sonder (Gen., c. 22, v. 18 ; c. 26, v. 4 ; c. 28, v. 4 et 14).

Cette bénédiction de Dieu aux patriarches se rapporte directement au Messie qui doit naître d'eux. Jacob, à son lit de mort, prédit à ses en-

fants ce qui doit arriver à leur postérité. Il dit à Juda, le quatrième : « Juda, tes frères te combleront de louanges , ta main sera levée sur la tête de tes ennemis, les enfants de ton père se prosterneront devant toi , tu ressembleras à un lion prêt à se jeter sur sa proie , et qui inspire encore la frayeur pendant son sommeil. Le sceptre ne sera point ôté de Juda , et il y aura toujours un chef de ta race , jusqu'à ce que vienne l'Envoyé qui rassemblera les peuples. » (Gen., c. 49, v. 8 , et suiv.). Toutes les circonstances de cette prophétie ont été accomplies exactement.

« Le Seigneur notre Dieu vous suscitera, dans votre nation et au milieu de vos frères, un prophète semblable à moi : vous l'écoutererez..... (Deut., c. 18, v. 15). Il s'agit ici de Jésus-Christ, et non d'un autre.

Dans les Psaumes , David a peint le Messie sous des traits auxquels il est impossible de le méconnaître :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse ramper vos ennemis à vos pieds. Le Seigneur étendra de Sion les limites de sa puissance ; vous serez le maître de ceux qui osent vous résister. Votre peuple se rangera sous votre obéissance , et sera un peuple saint ; votre naissance a précédé l'éclat de l'aurore et la rosée du matin. Le Seigneur l'a juré , il ne se rétractera point ; vous êtes prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech.

Il est à votre droite pour briser dans sa colère la puissance des rois ; il jugera les nations, il abattra les têtes et jonchera la terre de cadavres. Dans sa course il boira l'eau du torrent ; mais bientôt il lèvera une tête altière en témoignage de sa victoire. » (P. 109).

Le Psaume 21 prophétise les principales circonstances de la passion du Sauveur, et le triomphe de l'Eglise :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Ma délivrance s'éloigne, malgré mes cris continuels... Des méchants, semblables à des animaux dévorants, m'ont environné, ils m'ont percé les mains et les pieds, ils ont compté le nombre de mes os, ils m'ont considéré avec une attention cruelle. Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe... Mais le Seigneur tournera enfin vers moi ses regards ; il exaucera ma prière... Toutes les nations viendront se prosterner devant lui, et prendre part à son sacrifice ; une nouvelle race lui rendra hommage, chantera ses louanges, publiera sa justice ; peuple nouveau que le Seigneur a formé. »

« La Vierge (1) (celle que Dieu a prédestinée)

(1) Isaïe, annonçant le prodige à Achaz, s'écriait : « Voilà que la Vierge (l'*Halma*) concevra... » Il disait *la Vierge* et non *une Vierge* ; car il n'annonçait pas une promesse nouvelle, mais il confirmait la venue de celle qui était attendue par toutes les nations. Les versions chaldaïque, syriaque, arabe, grecque, la version des Septante n'ont eu garde d'oublier l'article. Le latin n'ayant pas d'article, la Vulgate n'a pu l'exprimer ; et les traduc-

concevra et enfantera un fils, a écrit Isaïe, et il sera nommé Emmanuel (Dieu avec nous). » (Ch. 7 ; v. 15.)

« Un enfant nous est né, lisons-nous au chapitre 9, verset 67 ; un fils nous a été donné ; il porte sur lui les marques de la souveraineté ; il est l'admirable, le sage, le Dieu fort, le père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra et la paix ne finira plus ; il s'assoiera sur le trône de David, il affermira son règne par la sagesse et par la justice, pour le présent et pour toujours. C'est le Seigneur jaloux de sa gloire qui opérera ce prodige. »

Au chapitre 11, verset 1 et suivants du même prophète : « Il sortira un rejeton de Jessé, il naîtra une fleur de sa tige. L'esprit de Dieu se reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, de prudence et de force, de science et de piété. Il sera rempli de la crainte du Seigneur. Il ne jugera point selon les apparences, ni selon les vains discours des hommes, mais selon la justice et en faveur des pauvres ; il défendra les petits contre les méchants ; ses paroles frapperont la terre d'étonnement ; son souffle tuera les impies. . . . Ce rejeton de Jessé, élevé comme un étendard au milieu des nations, recevra leurs hommages ; son repos même sera couvert de gloire. »

tions françaises se sont trompées, faute d'avoir recouru aux originaux. De *la* à *une* il y a toute la distance d'une spécification à un terme générique.

Au chapitre 52 , verset 12 et suivants : « Mon serviteur aura le don de sagesse ; il s'élèvera , il prospérera , il sera grand. De même que plusieurs ont été frappés d'étonnement sur votre sort, ainsi il sera ignoble et défiguré à la vue des hommes. Il purifiera plusieurs nations, les grands de la terre se tairont devant lui , parce qu'ils ont vu celui qui leur avait été annoncé ; il a paru aux yeux de ceux qui n'en avaient point ouï parler. »

Au chapitre 53 , verset 1 et suivants : « Qui croira ce que nous annonçons ? A qui le bras du Seigneur s'est-il fait connaître ?... Il est méprisé , le dernier des hommes, l'homme de douleurs ; il éprouve l'infirmité, il cache son visage : nous n'avons pas osé le regarder. Il a vraiment souffert nos maux, il a supporté nos douleurs ; nous l'avons pris pour un lépreux , pour un homme frappé de Dieu et humilié. Mais il est blessé par nos iniquités, il est meurtri par nos crimes ; le châtement qui doit nous donner la paix est tombé sur lui nous nous sommes égarés tous comme un troupeau errant ; chacun s'est écarté de son côté. Le Seigneur a rassemblé sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été opprimé et affligé , il n'a point ouvert la bouche ; il est conduit à la mort comme une victime ; il se tait comme un agneau dont on enlève la toison. Il a été délivré des liens et de l'arrêt qui le condamne ; qui pourra révéler son origine ? Il a été retranché de la terre des vivants,

il est frappé pour les péchés de son peuple. Sa mort sera parmi les impies, et son tombeau parmi les riches, parce qu'il n'a point commis d'iniquité, et que le mensonge n'est point sorti de sa bouche. Dieu a voulu le frapper et l'accabler. S'il donne sa vie pour victime du péché, il vivra, il aura une postérité nombreuse, il accomplira les desseins du Seigneur. Parce qu'il a souffert, il recevra la lumière, et sera rassasié de bonheur. Mon serviteur, juste lui-même, donnera aux autres la justice par sa sagesse, et il supportera leurs iniquités. Voilà pourquoi je lui donnerai un partage parmi les grands de la terre; il enlèvera les dépouilles des ravisseurs, parce qu'il s'est livré à la mort, qu'il a été mis au nombre des scélérats, qu'il a porté les péchés de la multitude, et qu'il a prié pour les pécheurs. »

Au chapitre 54, versets 1 et suivants : « Femme stérile, qui n'enfantez pas, chantez un cantique de louange, réjouissez-vous de votre fécondité future; l'épouse abandonnée aura plus d'enfants que celle qui avait un époux, le Seigneur l'a promis. Préparez une vaste demeure, augmentez le nombre de vos tentes, ne craignez pas de trop étendre vos possessions. Vous les porterez à droite et à gauche; votre famille sera composée de nations entières, et rebâtira la ville abandonnée. Ne craignez rien, ne rougissez plus; la honte de votre jeunesse est passée, l'opprobre de votre viduité est effacée pour jamais. Le Seigneur des armées qui vous a créée sera désormais votre mai-

tre ; le Saint d'Israël qui vous rachète sera reconnu le Dieu de toute la terre..... »

C'est ainsi qu'Isaïe, bien des siècles avant que le Messie naquit, parlait de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, du triomphe de l'Évangile, comme l'aurait fait un Père de l'Église lui-même. Les imposteurs qui déchirent encore la robe sans couture du Sauveur et qui essaient de lui disputer sa royauté divine, ont-ils bien lu deux lignes de ces textes d'Isaïe ? Nous ne pouvons le croire, et s'ils ont lu cette histoire écrite tant d'années avant les événements, comment qualifier le front d'airain avec lequel ils viennent afficher leurs négations ?

Daniel suit Isaïe, dans ce concert anticipé, qui éclate, pour l'édification des justes et pour la confusion des méchants. « Alors, dit le prophète, le Dieu du ciel fera naître un royaume qui ne se détruira jamais et qui ne sera point transporté à un autre peuple. Il affaiblira et consumera insensiblement tous les autres, et il subsistera éternellement. » (Ch. 2, v. 44).

« Dieu lui a donné la puissance, la gloire, la royauté ; tous les peuples, toutes les langues, toutes les familles lui seront soumis ; son pouvoir sera éternel, et ne lui sera point ôté, et son royaume ne se détruira jamais.... Alors les Saints du Dieu Très-Haut règneront et jouiront de la royauté pendant une suite infinie de siècles.... Le sceptre, le pouvoir, l'étendue des forces qui

sont dans le ciel, doivent être donnés aux peuples des saints du Très-Haut dont le règne est éternel ; tous les rois doivent lui être soumis et lui obéir. » (Chap, 7, v. 14 et suiv.)

Et au chapitre 9, verset 1 et suivants, le voyant s'exprime ainsi, rapportant les paroles de l'ange Gabriel qui lui est apparu : Comprenez donc ce que je vais vous dire, et le sens de la prophétie (que Daniel avait lue dans Jérémie, sur les 70 ans de captivité à Babylone) : « Ce sont soixante-dix semaines abrégées sur le sort de notre peuple et de la ville sainte, pour mettre fin aux prévarications, racheter les péchés, expier les iniquités, faire naître la justice éternelle, mettre le sceau aux visions des prophètes, et consacrer le Saint des saints (la sainteté par excellence). Sachez que du moment où s'accomplira l'ordre de rebâtir Jérusalem, jusqu'au Messie, Chef du peuple, il s'écoulera sept semaines et soixante-dix semaines. Les places publiques et les murs seront rebâties en un temps assez court. Après soixante-dix semaines, le Messie sera retranché et tué, mais non pas pour lui. Un peuple conduit par un chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire, en faisant les ravages d'une inondation, et la désolation durera jusqu'à la fin de la guerre. Pendant une semaine, l'alliance se conclura avec plusieurs ; au milieu de la semaine, il fera cesser les sacrifices et les offrandes ; il étendra partout les abominations ; il portera au comble la désolation et la consternation. »

Daniel , on le sait, avait désigné des semaines d'années ; ce qui, en multipliant 70 par sept donne 490 ans, époque au bout de laquelle le Messie vient au monde. La prophétie de Daniel annonce en outre la destruction de la ville et du temple par Titus. Jésus-Christ a lui-même confirmé cette dernière prédiction, lorsqu'il a dit : « Quand vous verrez dans le temple l'abomination et la désolation annoncées par le prophète Daniel , que celui qui lit le comprenne. Ceux qui sont dans la Judée n'ont qu'à fuir dans les montagnes.... Cette génération ne passera point avant que toutes ces choses arrivent. » (Matt., c. 24 , v. 15 et 34).

Aggée annonce l'avènement du Rédempteur en ces termes : « Encore quelques moments , et je mettrai en mouvement le ciel et la terre, la mer, le continent et tous les peuples. Alors arrivera le Désir ou le Désiré de toutes les nations , et je remplirai de gloire cette maison. L'or et l'argent sont à moi ; la gloire de ce Temple nouveau sera plus grande que celle du premier : j'y donnerai la paix, dit le Seigneur des armées. » Aggée , c. 2, v. 7 et suiv.)

Malachie, qui prophétisa peu après Aggée , dit à son tour : « Je vais envoyer mon Ange qui préparera le chemin devant moi ; bientôt viendra dans son temple le Maître ou le Prince que vous cherchez, et l'Ange de l'alliance que vous désirez ; il vient, dit le Seigneur des armées. Qui saura le

jour de son arrivée ? Qui osera soutenir sa présence ? Il ressemble au feu qui purifie les métaux, et à l'herbe des foulons. Il purifiera les enfants de Lévi, et les éprouvera comme on éprouve l'or et l'argent. Alors ils offriront au Seigneur des sacrifices dans l'innocence ; Dieu agréera les offrandes de Juda et de Jérusalem comme dans les premiers temps et dans les âges les plus anciens. » (Malach., c. 3, v. 1.)

Au chapitre premier, verset 10, le même voyant avait écrit : « Vous ne pouvez plus me plaire, dit le Seigneur ; je n'accepterai plus les offrandes de vos mains, parce que du lieu où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, mon nom est grand parmi les nations ; l'on m'offre en tous lieux des sacrifices, et on me présente des victimes pures, parce que mon nom est exalté parmi les nations. »

Tels sont quelques-uns des textes des prophètes, relatifs au Messie. Ils ne sauraient être plus précis, plus authentiques, et l'impudence seule se permettrait de soutenir que ce qu'ils renferment ne s'est pas accompli à la lettre aussi bien dans la personne du Christ que dans la gloire de son Eglise.

Si nous considérons maintenant le Sauveur dans ce que les livres saints ont exprimé de lui, avant sa venue, sous la forme figurative, nous étendrions prodigieusement les traits où notre Dieu est montré, annoncé, loué, dans les moindres circonstances de sa vie mortelle et de ce qui se rattache

à l'histoire de son Eglise. Les prophètes ont surtout parlé par images, parce que les langues alphabétiques ont longtemps imité l'idiome primitif dont chaque mot se rattachait à un caractère hiéroglyphique. L'Inde, l'Egypte, l'Assyrie constatent assez ce fait dans leurs monuments et dans leur littérature. Ces peuples orientaux ont toujours eu conscience de ce langage antique par métaphores et allégories, et l'ont toujours aimé. Cette manière de s'exprimer plaît surtout aux imaginations vives, et elle est l'âme de la poésie. C'est pour ces motifs que les prophètes hébreux ont ordinairement employé le style figuré, afin de frapper l'imagination des Juifs, dont la langue n'était ni aussi riche ni aussi cultivée que l'ont été le grec et le latin.

On a une idée du discours symbolique par ce double symbole des Egyptiens : une figure humaine avec un œuf qui sort de la bouche, dans le sens naturel et littéral, enseigne que Dieu créa le monde. Isaïe représente l'ingratitude et l'infidélité des Juifs dans l'image d'une vigne cultivée avec soin, et qui n'a produit que des raisins sauvages. Il prédit que cette vigne sera foulée aux pieds par des animaux, et leur servira de pâturage. C'est l'indication allégorique qu'ils seront opprimés, dépouillés, dispersés par un peuple étranger. C'est, du reste, l'affirmation du prophète : « La vigne du Dieu des armées est la maison d'Israël. » (Ch. 5., v. 7).

« Dieu dit, dans les prophètes, qu'il obscurcira le soleil et la lune, fera tomber les étoiles, dessèchera la mer ou en fera refluer les eaux, transportera les montagnes, fera trembler la terre, etc. » Nous soutenons que le sens littéral de cette menace est : je détrônerai les Princes et les Rois ; je renverserai la fortune des grands ; je ferai marcher les armées, et les mettrai en fuite ; je changerai la situation et la destinée des peuples, je répandrai partout la terreur, parce que dans le style ancien des Orientaux, le soleil et la lune sont les rois et les royaumes ; les étoiles désignent les grands et les généraux ; la mer ou les eaux sont le symbole des armées, et la terre se prend pour ses habitants. » (Bergier. *Traité de la vraie religion*, VII, p. 288).

Les prophéties ont eu leur plein accomplissement ; or elles avaient annoncé les faveurs du ciel et le salut pour toutes les nations, la ruine des Juifs et de Jérusalem, le lieu de la mort du Messie, ce qui concerne les apôtres, la cessation des oracles à l'avènement du Sauveur, les persécutions des chrétiens, les signes formidables avant-coureurs de la désolation de Jérusalem et du temple, les circonstances diverses de la naissance, de la vie, de la prédication du Fils de David ; son voyage en Egypte, le refus des Juifs d'écouter la voix du Christ, la vocation des Gentils. L'accomplissement des prophéties est la meilleure preuve que nous ayons en faveur du

christianisme. La science les trouve répandues parmi les nations , et les efforts de l'incrédulité pour infirmer ces faits énormes tombent comme d'eux-mêmes, les faits n'admettant point de négations.

XVII.

Preuves des faits évangéliques tirées des médailles et des monnaies.

Beaucoup d'anciennes monnaies , grecques et romaines, expliquent et prouvent de la manière la plus frappante les parties historiques ou narratives du Nouveau-Testament.

Une médaille du premier Hérode et de son fils, dont on voit des exemplaires à la Bibliothèque impériale, dans la collection de John Lee et dans celle du cabinet de Vienne , représente un autel, deux branches et une étoile. On a pensé que cette étoile rappelle celle des Mages. La dénomination de pièces de monnaies dont parle l'Évangile est conforme à ce qu'étaient ces monnaies comme valeur, comme représentation. Les monnaies grecques et romaines, celles de Tyr et de Sidon, viennent à l'appui des récits évangéliques. C'est ainsi que nous voyons le nom et le portrait de Tibère-César sur les pièces du temps , d'après cette parole du Messie : « Rendez à César ce qui est à César. »

Nous lisons dans saint Luc, chap. XXII, 25 : Jésus leur dit : Les rois des nations les dominent, et ceux qui exercent l'autorité sur eux sont appelés *bienfaiteurs* (Evergètes). Ce titre *Ευεργήτης* se trouve sur les monnaies de Mithridate ; roi de Pont, sur celles de Pylœmènes, de Paphlagonie, et sur celles des monarques syriens, Démétrius III, Antiochus VII Evergète et Alexandre I. Ptolémée III et quelques-uns des rois des Parthes l'avaient également adopté ; mais on le trouve plus fréquemment sur les monnaies royales de Syrie, qui avaient cours en Judée pendant le ministère du Christ. C'est ce à quoi le Sauveur a fait évidemment allusion.

Explication de ces paroles de la Samaritaine : Nos pères adorèrent sur cette montagne (de Garizim). (Jean, IV, 20).

Quand Alexandre accordait aux Juifs des immunités et des privilèges, les Samaritains, dont la capitale était Sichem, l'invitèrent à se rendre au mont Garizim, pour y honorer leur temple, comme il l'avait fait pour celui de Jérusalem ; ils prétextaient qu'ils étaient fils de Joseph, d'Ephraïm et de Manassé ; mais sommés de dire s'ils étaient réellement juifs et non pas sidoniens, ils répondirent qu'ils étaient hébreux, mais qu'on les appelait sidoniens, parce qu'ils vivaient à Sichem.

Alexandre les renvoya, déclarant qu'il n'accordait rien qu'aux Juifs, mais que si plus tard ils

justifiaient être de la même race, il prendrait leur demande en considération.

Josèphe, qui raconte cela au l. XI, chap. 8, dit encore (livre XII, ch. 5) que, lorsqu'Antiochus pillait Jérusalem et infligeait des tortures terribles aux habitants, les Samaritains soutenaient qu'ils n'étaient nullement d'origine juive, mais sidoniens, sollicitant la permission de consacrer leur temple, jusque-là sans nom, à Jupiter Hellénus. Une médaille des collections susnommées, porte sur sa face la tête de l'empereur Antonin le Pieux, avec cette inscription en grec : L'empereur César Antonin Auguste le Pieux. Au revers : Un temple au sommet d'une montagne, d'où descend une échelle ou un escalier, avec l'inscription : (Monnaie) de Flavia Néapolis de Palestine en Syrie. Photius, dans sa *Bibliothèque*, cite l'assertion suivante de Marinus, auteur samaritain, qui dit : « Sur la montagne de *Hargarizos*, près de Néapolis, il y a un temple très-saint de Jupiter très-grand, où fut consacré Abraham, le père des anciens Hébreux. » (P. 345, édit. in-4, Oxford, 1824).

Explication de ces mots : « Tu n'es pas l'ami de César. » (Jean, XIX, 12).

Tout le monde sait que lorsque Pilate s'efforçait, par divers moyens, de renvoyer Jésus absous, à la fin les Juifs lui dirent : « Si vous le renvoyez, vous n'êtes pas l'ami de César. »

Parmi les titres variés que l'on trouve sur les

monnaies grecques, on lit souvent : *Ami de son père*, *ami de sa mère*, etc. Ce style paraît avoir été adopté par plusieurs princes de pays tributaires des Romains ; et nous trouvons en conséquence, *ami des Romains*, sur les monnaies des rois de Cappadoce. Les princes des Parthes ajoutèrent souvent à leurs autres titres glorieux, celui de : *Ami des Grecs* ; mais quelques monnaies des princes juifs portent la phrase plus caractéristique : *Ami de César*. C'est Agrippa, qui, le premier en Judée, inscrivit sur sa monnaie : *Ami de César*. Chalcidène inscrivit : *Ami de Claude*. La médaille d'Agrippa-le-Grand porte sur la face : *Le roi Grand Agrippa, ami de César*. Au revers : *Césarée près du port de Sébaste*.

XVIII.

Les *Actes des Apôtres* justifiés par les médailles et les monnaies antiques (1).

On lit dans les *Actes des Apôtres* : « Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centurion d'une cohorte nommée Italique. »

On entendait, paraît-il, par cette dénomination de cohorte italique, une cohorte composée de natifs

(1) Voir un grand travail sur ce sujet dans les *Annales de philosophie chrétienne*, tome 39, 40 et 41.

d'Italie, que l'on distinguait ainsi de celles qui étaient composées d'hommes levés en Syrie.

Nous lisons dans les *Actes*, XIII, 6, 7 : « Saul et Barnabé, après avoir parcouru toute l'île (de Chypre) jusqu'à Paphos, trouvèrent un juif, magicien et faux-prophète, nommé Bar-Jésu, qui était avec le proconsul de la province, Sergius Paulus, homme très-prudent. »

Des commentateurs ont voulu mettre en doute qu'au temps où saint Paul visitait cette île, elle fût gouvernée par un pro-préteur et non par un proconsul ; on s'est, dans ce but, appuyé sur un passage de Strabon, qui désigne Chypre comme étant province prétorienne. Mais on réfute la déclaration de Strabon par celle de Dion Cassius (livre III, 12), par la table des proconsuls de l'île, et enfin par ce passage de l'évêque de Marsh, dans les *Lectures sur l'authenticité du Nouveau Testament* (XXVI, p. 85) :

« Chypre, dit-il, ne devait pas être excepté, et le titre que Dion Cassius employait aussi bien que saint Luc, appartenait effectivement aux gouverneurs romains de Chypre ; cela était de plus prouvé par une inscription gravée sur une monnaie grecque provenant de Chypre même et frappée dans le temps où Sergius Paulus lui-même était gouverneur de cette île. Elle a été frappée sous le règne de Claudius César dont elle porte le nom et la face ; or, c'est sous le règne de Claudius César que saint Paul a visité l'île de Chypre. De plus, sur cette

monnaie est gravé le titre même de proconsul donné à Cominus Proclus, de même que S. Luc donne ce titre à Sergius Paulus : or, cette coïncidence est de telle nature qu'elle doit être suffisante pour établir l'authenticité de l'ouvrage où elle se trouve. »

Quelle était la ville de Philippes, de la Macédoine ?

On lit dans les *Actes*, ch. XVI, v. 11 et 12 :

« Partant de Troade, nous (S. Luc et S. Paul) allâmes droit à Samothrace, le lendemain à Néapolis, et de là à *Philippes, qui est la première ville de cette partie de la Macédoine, et une colonie.* »

Philippes, comme colonie romaine, était « *Urbs primaria*, » ville principale. La Macédoine avait quatre parties. On a d'assez nombreuses monnaies de la première partie ; quelques-unes de la seconde, point de la troisième ; on n'en possède qu'une ou deux de la quatrième. On a des *monnaies coloniales* de Philippes, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Caracalla. Ces monnaies sont favorables à la constatation sus-indiquée.

Saint Paul à Bérée. Pourquoi les médailles de cette ville ne portent-elles pas de figures païennes ? On lit dans les *Actes des Apôtres*, ch. XVII, v. 10-12 : « Et aussitôt les frères, pendant la nuit, firent partir Paul et Silas (de Thessalonique, où l'on voulait les mettre à mort) pour Bérée, où étant arrivés, ils entrèrent dans la synagogue des Juifs. Or les Juifs de Bérée avaient des sentiments

plus humains que ceux de Thessalonique , et ils reçurent la parole avec avidité, examinant tous les jours les Ecritures, pour voir si les choses étaient ainsi, et plusieurs d'entre eux, et beaucoup de femmes grecques et un grand nombre d'hommes crurent en Jésus-Christ. »

Bérée était une ville de Macédoine , dont les monnaies portaient une singularité que ce passage des Actes pourrait peut-être expliquer. De toutes les monnaies impériales , frappées dans cette ville, il ne nous reste que celles de Trajan et d'Antonin-le-Pieux , portant toutes également la figure du prince sur la face , et le nom du peuple entouré d'une guirlande. Elles appartenaient donc au petit nombre de ces monnaies anciennes qui n'ont aucune figure ou symbole païen.

Si nous considérons le sentiment religieux qui inspirait généralement les artistes de l'antiquité, nous serons naturellement induits à rechercher les motifs qui ont fait rejeter au peuple de Bérée les devises païennes , qui , à cette époque , abondaient sur les monnaies des autres villes.

Quoique nous ayons le témoignage de Pline le Jeune (livre X, ép. 97) , concernant la propagation du christianisme vers cette époque, ce serait trop s'aventurer que d'attribuer l'absence des devises païennes sur la monnaie de Bérée à l'influence chrétienne. Nous trouverons plutôt une explication dans la narration de saint Luc, qui nous dit que les Juifs étaient très-nombreux à

Bérée et de mœurs plus sévères que dans les autres villes. Ne pouvant exercer aucun emploi de magistrature, ils étaient probablement versés dans les arts mécaniques et dans celui de frapper la monnaie; et, dans cette hypothèse, ils devaient naturellement s'abstenir de reproduire l'image de quelque chose de vivant, quoique la loi les obligéât de tolérer la tête de César. Si cette conjecture paraît inadmissible, l'on doit supposer, même en refusant aux Juifs résidant à Bérée toute espèce d'action dans le frappeage des monnaies, que les magistrats peuvent avoir désiré ne rien faire qui pût blesser la population hébraïque dans le système monétaire de la localité.

Sur la statue de Diane d'Ephèse dont parle S. Luc.

On lit dans les *Actes*, ch. XIX, 20 et suiv. : « Ainsi la parole de Dieu croissait et se fortifiait (à Ephèse); mais il survint alors un grand trouble au sujet de la voie du Seigneur. Car un orfèvre, nommé Démétrius, qui faisait, en argent, de petits temples de Diane, ce qui produisait un gain considérable aux ouvriers, les rassembla avec d'autres qui travaillaient à ces sortes d'ouvrages et leur dit : « Mes amis, vous savez que c'est de ce genre d'ouvrages que vient votre gain; vous voyez et vous entendez dire que, non-seulement à Ephèse, mais dans presque toute l'Asie, ce Paul a détourné une grande multitude, disant que *les ouvrages de la main des hommes ne sont point des dieux*. Or il

est à craindre, non-seulement que notre art ne vienne à être décrié, mais que le temple même de la grande Diane ne soit méprisé, et que la majesté de celle que toute l'Asie et l'univers adorent ne tombe dans l'oubli. »

Cette assertion de l'*orateur de la ville* est vérifiée par le nombre de monnaies frappées dans les différentes villes de la Grèce, sur lesquelles nous trouvons dépeinte cette singulière figure ancienne sous laquelle Diane d'Ephèse était adorée. Il faut se garder de confondre cette figure avec celle de *Diane la chasseresse*, car la figure dont nous parlons ici ne s'applique qu'à ses attributs caractéristiques comme *nourrice* de toutes les choses vivantes.

Cette déesse était si vénérée des Grecs, qu'ils en firent une divinité de famille, comme Pausanias nous l'apprend (*Description de la Grèce, Messénie*, liv. IV, ch. 31). L'adoration de cette déesse date de l'antiquité la plus reculée. D'après Denys le Pérégète, elle fut placée, dès le principe, dans le tronc d'un arbre (*Description de l'univers*, v. 827-29). Callimaque dit que cet arbre était un hêtre (*Hymne à Diane*, v. 237). Ces deux récits se rapportent évidemment à une très-vieille forme d'adoration, à laquelle l'Ancien Testament fait allusion lorsqu'il dit : « Tu détruiras tous les endroits où les nations que tu vaincras servaient leurs dieux, sur les hautes montagnes, sur les collines et sous chaque arbre vert. » (*Deut.*, XII, 2).

Les auteurs varient sur l'ordre d'architecture de ce temple. Ils ne sont pas très-d'accord non plus sur la matière de la statue, qui toutefois a toujours été la même. Il est probable que le peuple n'était pas admis indistinctement près de cette image grotesque si révérée, et que les artistes de l'antiquité en ont varié les reproductions suivant leurs fantaisies. La déesse n'est pas figurée toujours de même sur les monnaies d'Ephèse. Cette idole était préservée de toute altération par une gomme résineuse que l'on introduisait dans les cavités qui venaient à se produire (*Vitruv., de Architect., lib. II, c. 9, p. 69*).

La meilleure reproduction de cette divinité célèbre paraît se trouver sur une médaille d'argent qui porte les têtes de Claude et d'Agrippine, et qui est d'autant plus curieuse qu'elle est à peu près contemporaine de la visite de saint Paul à Ephèse.

Ces pièces étaient probablement en circulation dans toute l'Asie-Mineure, et étaient reçues ou achetées par ceux qui faisaient leurs dévotions devant la chässe de la divinité éphésienne.

Sur le revers de la médaille est la statue de la déesse. Les bras sortent des deux côtés comme si, primitivement, ils ne faisaient pas partie de l'idole, et sont sans nul doute des additions d'une époque plus avancée. Pline remarque que, quoique très-petite, cette statue était composée de plusieurs morceaux, circonstance qui indique un

style d'art très-antique (*Hist. nat.*, lib. XVI, c. 79, n° 2.)

Ces remarques archéologiques démontrent que l'Évangile ne redoute ni la critique ni les examens de la science. Loin de là, la critique saine et la vraie science confirmeront toujours les divines Écritures. Voilà ce que les incrédules sont contraints d'admettre, à moins de s'exposer à d'interminables démentis. Lorsqu'une opinion est en opposition avec nos textes sacrés, il n'y a pas d'hésitation possible pour se prononcer, cette opinion est erronée : la parole de Dieu fut toujours et demeure indéfectible.

XIX.

Les Apôtres de Jésus-Christ devant les pharisiens de la science moderne.

On sait que les Pharisiens, tout en affectant d'observer les préceptes de la loi judaïque, cachaient sous ces dehors beaucoup d'orgueil et d'hypocrisie. Jésus-Christ ayant démasqué leur conduite et leurs mauvaises mœurs, ils se ligèrent avec les princes des prêtres pour faire mourir l'Homme-Dieu. Les pharisiens se sont perpétués depuis, et d'âge en âge nous les voyons se dessiner dans l'histoire. Julien-l'Apostat fut un pharisien, comme plus tard Voltaire. De nos jours, les pha-

risiens abondent , et le premier d'entre tous , est pensons-nous, M. Renan, qui poursuit la carrière de sa triste célébrité : il a publié son livre des *Apôtres*.

Nous avons dû lire cette élucubration fatigante, insipide, lourde, perfide et malignement calculée : elle nous révèle l'esprit pervers des pharisiens actuels. Voltaire attaquait le christianisme par le sarcasme, par la négation à force ouverte, par le mensonge carrément prononcé. M. Renan procède autrement ; suppôt du socialisme , qui le lance, plus ou moins à son insu , il a reçu la mission de saper l'Eglise par des dissertations doucereuses. Ce trompeur niera bien la divinité de Jésus-Christ, mais il affectera d'entourer le Sauveur d'une auréole divine ou quasi divine. Il reconnaîtra bien dans les Apôtres les envoyés du Réparateur ; mais il les montrera imbus d'une naïve crédulité, au moyen de laquelle ils transforment le monde, comme si un rêve quelconque pouvait retirer les nations de l'ignominie où le paganisme les a plongées. Il déclarera bien, le narrateur coupable, que le Christianisme a reconstitué la famille, relevé la femme, créé une société parfaite , au sein de la société antique qui agonisait ; mais il n'accordera pas au principe vivifiant qui a produit cette transformation, la vitalité surnaturelle par qui elle doit survivre à la chute de tous les systèmes philosophiques, et qui la fera fleurir jusqu'au jour du jugement. Non, M. Renan veut que le moyen-âge

ait tué l'esprit chrétien , et s'il ne le dit pas ouvertement , il l'insinue. Pour lui c'est Luther , c'est le moine impur , c'est le superbe négateur , qui a porté de nouveau la lumière aux humains ; sans doute pour que lui , Renan , l'hiérophante contemporain , il ait à donner la sanction à cette révélation du mensonge , à cette apocalypse de la confusion.

Le dernier mot du livre impie qui vient de paraître est la déclaration que l'Église des Apôtres n'est plus l'Église actuelle, et que par conséquent nous devons tout abandonner , le successeur de Pierre, la hiérarchie sacerdotale, l'autorité des Conciles, le catholicisme enfin que Jésus-Christ a promis de diriger jusqu'à la consommation des temps.

Sous des apparences de candeur, cet écrit a été incroyablement martelé, tant l'auteur y cherche le mot, y torture la phrase, pour n'aboutir qu'à des contradictions qui se heurtent d'un alinéa à l'autre, d'une phrase à l'autre. Ce roman grossier n'est en somme qu'un pamphlet endormant et dont l'opinion publique fait justice, nous le savons, en le laissant en bien des endroits dans l'étalage des libraires qui ont le malheur de le vendre. Quelques riches tableaux de l'Orient ne rachètent pas cette torpeur. Dans ce volume, comme dans la prétendue *Vie de Jésus*, ne cherchez pas un seul passage éloquent, un seul élan d'une âme qui monte aux régions supérieures ; rien ! rien ! Il n'est point donné à l'écrivain qui pactise avec le men-

songe de prendre l'essor avec les ailes des anges ; il n'est point accordé à l'historien sans bonne foi qui sacrifie à l'imposture les faits sublimes des annales saintes, de trouver le langage des Salomon, des Tertullien et des Bossuet.

Quant à des preuves , à des démonstrations , il ne faut pas les y chercher davantage ; l'erreur est souvent ingénieuse, mais elle tremble toujours en face de la vérité. Satan tente bien d'affecter sa splendeur première ; mais en l'observant bien, le prestige ne se soutient pas, et toujours il accuse l'obscurité de sa déchéance. On dira donc bien de cet écrit, ce que le Psalmiste avançait des blasphémateurs : *Sepulchrum patens est guttur eorum*; leur bouche est un sépulcre béant.

Dans le chapitre qui précède, nous avons montré l'accord des *Actes des Apôtres* avec la géographie, la numismatique, les faits généraux de l'histoire, en un mot. Il importe, pour l'édification de ceux qui n'ont pas approfondi ce rapprochement, dans leurs lectures, de le mettre en relief, en lui consacrant un chapitre d'examen plus large encore : c'est la logique ou mieux la science , dont nous désirons ici porter également les flambeaux sur les points où le pharisaïsme moderne porte ses équivoques.

Les *Actes des Apôtres* sont l'Évangile de la Résurrection du Sauveur. Ils furent écrits par S. Luc, vers l'an 63 de notre ère , en grec d'abord, puis traduits en hébreu et répandus dans toute

l'Eglise, comme le témoigne S. Epiphane. Ils furent rédigés à Rome, sous les yeux de S. Paul: Les Marcionites furent les premiers à attaquer ce livre, puis ce furent les Gnostiques et les Manichéens; ces attaques allèrent se perdre dans l'abîme où s'engouffrent les tentatives de l'hérésie.

Les Actes embrassent une période de trente années, depuis l'Ascension du Sauveur, en 34, jusqu'à la captivité de S. Paul en 64. Il parut, dans les premiers temps de l'Eglise, les Actes apocryphes de S. Jean, de S. Paul, de S. André, de S. Philippe, de S. Thomas, œuvres qui sont aux vrais *Actes des Apôtres* ce que les dictées doctrinales des spirites sont à l'enseignement catholique. Quelques lambeaux informes, c'est tout ce qui reste de ces contrefaçons d'un livre canonique, alors que ce livre a survécu dans son intégrité à mille perturbations.

Quelle odyssee oserions-nous comparer à celle des *Actes des Apôtres*, dont chaque grand événement est un récit qui fait pâlir les chants d'Homère et les grandes pages d'Hérodote ! C'est l'Ascension, l'élection de S. Matthias, la descente du Saint-Esprit, la prédication de S. Pierre, le boiteux de la Porte-Belle. Ce sont les Apôtres au tribunal du grand-prêtre, Ananie et Saphire, le martyr de S. Etienne, Simon-le-Magicien, l'eunuque de la reine d'Ethiopie, la conversion de S. Paul, la résurrection de Tabithe, le centurion Corneille qu'un ange vient inviter d'envoyer ses serviteurs à S.

Pierre, alors à Césarée; l'Évangile répandu, Pierre délivré miraculeusement, le proconsul Sergius Paulus converti en présence des prodiges accomplis par S. Paul sur Elymas le magicien. Ce sont Paul et Barnabé à Antioche de Pisidie, le miracle de S. Paul et le sacrifice de Lystre, le concile de Jérusalem, la guérison d'un possédé, S. Paul devant l'Aréopage et l'autel du Dieu inconnu, S. Paul à Corinthe, à Ephèse, à Césarée, devant César, dans les prodiges de son naufrage, à Rome enfin.

Les Apôtres sont les auteurs des Évangiles, acceptés, de leur vivant, par toutes les Églises : caractère éclatant de l'authenticité de ces livres divins. Les Épîtres de S. Paul sont inintelligibles, si préalablement les Évangiles et les Actes ne sont pas admis. En outre, les Épîtres de S. Pierre, de S. Jacques, de S. Jean sont manifestement relatives à celles de S. Paul. Celle de S. Jude se trouve la confirmation des autres, autant pour les miracles que pour la doctrine. Ainsi tout se tient, tout se lie dans les livres du Nouveau-Testament, et le caractère de la vérité, de l'unité, les assemble merveilleusement. Chacun de ces écrits apostoliques partout répandus, au rapport de Tertullien (*De præscript.*, cap. 36), du temps des Apôtres, a reçu la sanction d'une confirmation universelle et publique.

On a dit que S. Paul n'avait pas cité l'Évangile de S. Matthieu, et pourtant le miraculé du chemin

de Damas rapporte des textes précis de ce premier des Evangiles. Les Evangiles apocryphes se sont produits en grand nombre ; mais la tradition est demeurée la gardienne fidèle des quatre qui sont authentiques.

Les vaillants de l'imposture contemporaine n'ont pas osé accuser les Apôtres de mauvaise foi ; ils équivoquent seulement sur la réalité des miracles accomplis par les lieutenants de Jésus-Christ. Les Apôtres, de condition obscure, avaient reçu une éducation fort simple, dont se ressentent leurs écrits : garantie contre toute intention insidieuse de leur part. Leur vertu est unanimement reconnue, même par leurs contradicteurs. Ils n'ont point d'ambition, et abandonnent tout, pour une laborieuse et pénible mission. Dans leur sincérité, ils déclarent, en retraçant leur histoire, le compte exact de leurs faiblesses, de leur ignorance, de leurs murmures, de leur désertion, de leur incrédulité. Ce sont des hommes si pacifiques, qu'ils ne se permettent ni plaintes, ni reproches contre leurs persécuteurs. Nul intérêt personnel ne les engage à prendre la défense de Jésus-Christ. Ils meurent pour attester ce qu'ils ont vu. Leur sincérité n'est contredite par aucun de leurs contemporains. L'univers se réforme à leur parole, et des légions de martyrs courent sur leurs traces pour confesser la foi nouvelle.

Qui se lèvera pour appeler les Apôtres des trompeurs ? Nul historien n'eut jamais plus de probité,

plus de sincérité qu'eux. Les faits évangéliques et ceux de la prédication des Apôtres sont les moins propres à favoriser l'imposture, et ils revêtent les plus imposants caractères d'authenticité.

On n'avancera pas que les Apôtres fussent des insensés ou des visionnaires, car alors elles seraient insensées ou visionnaires les foules qui ont vu et entendu ce qu'ils virent et entendirent, comme aussi on engloberait dans la même catégorie le grand nombre de ceux qui crurent d'abord à l'Evangile.

Les Evangiles et les écrits des Apôtres se liaient, dès l'origine du Christianisme, dans les assemblées des fidèles ; S. Justin, dans sa Première Apologétique, indique cet usage très-ancien, *sicut à priscis traditum est*. La persécution d'Hérode, au rapport d'Eusèbe (*Hist.* liv. 3, c. 24), engagea S. Matthieu à écrire son Evangile, que les fidèles emportèrent dans leur exil. S. Matthieu le porta dans ses voyages, et Eusèbe affirme que Pantène, en passant dans les Indes, y trouva ce même Evangile ; S. Thomas l'y avait introduit. L'Evangile de S. Luc fut écrit dans le même temps que l'histoire des Actes, et ne fait avec lui qu'un même corps. S. Marc écrivit après S. Matthieu, ajoutant ainsi son témoignage aux deux premiers évangélistes. S. Jean écrivit le dernier, et compléta les trois autres. S. Epiphane atteste que les Evangiles se répandirent universellement dès leur origine.

L'histoire de Jésus-Christ et du commencement de son Eglise fut publiée en un temps où la lutte était engagée entre les Juifs et les Chrétiens ; où les deux partis contestaient sur l'intelligence des prédictions ; où des Eglises déjà nombreuses existaient à Rome, à Corinthe, à Thessalonique, à Philippes, à Ephèse, à Antioche et ailleurs, parallèlement avec des synagogues. Comment les Apôtres auraient-ils pu mettre en lumière les faits évangéliques, sans être démentis par leurs adversaires ? Or S. Matthieu donna son Evangile huit ou neuf ans après l'Ascension ; S. Marc le sien dix ans après celui de S. Matthieu ; S. Luc écrivit dans le même intervalle après la publication de celui de S. Luc. S. Jean donna son Evangile soixante ans après celui de S. Matthieu. Il n'y eut donc pas concert entre les Evangélistes, et la conformité de leur doctrine ne peut s'expliquer que par l'action divine qui les avait tous appelés. Les Juifs, devant qui les Apôtres prêchent les miracles du Sauveur, en faisant eux-mêmes des miracles, ne nient points les faits annoncés ; il refusent seulement de reconnaître celui qu'ils attendent dans la personne de Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'au sein des synagogues la vérité des miracles du Sauveur est proclamée, reconnue. Comment, en effet, les Juifs auraient-ils pu nier des événements prodigieux accomplis en public, aux regards d'un peuple entier et que la voix

de chacun avait publiés au loin ? Et comme il s'agissait d'une transformation de culte, comment les esprits auraient-ils pu ne pas s'adonner à l'examen sérieux de tant de circonstances surnaturelles ?

La naissance miraculeuse de S. Jean le Précurseur est connue dans les montagnes de la Judée ; une partie des circonstances qui s'y rattachent se passe dans le temple de Jérusalem. Jean exerce son ministère, il prêche, il baptise, et meurt pour avoir réprouvé les scandaleuses amours d'Hérodiade. La naissance du Messie est entourée de la même notoriété publique, et les archives publiques en rendent elles-mêmes témoignage. L'astre qui conduit les Mages est mentionné dans l'histoire profane. La fuite en Egypte a été reprochée au Messie par les Juifs, comme n'étant pas digne de la force d'un Dieu. L'enseignement du Sauveur, au temple, fut connu de la nation entière, car elle eut lieu aux époques de solennités qui attiraient les Israélites à Jérusalem des extrémités de la Judée et de plus loin encore. La foule présente sur les bords du Jourdain voit descendre l'Esprit-Saint sur la tête du Sauveur.

Le choix des douze Apôtres, les prédications de Jésus, les miracles dont il semait en quelque sorte ses pas, le peuple en avait été témoin ; les Romains habitant la Palestine n'en purent ignorer l'éclat, et un million de Juifs assemblés pour les fêtes, les colportèrent en mille lieux. Sur quelles

gens s'appliquent les miracles de l'Homme-Dieu ? Sur le fils d'un chef de la Synagogue ; sur l'enfant d'un centenier romain ; sur des malades connus de tous ; sur des personnes de tous les âges. Ils ont lieu sur les places publiques , dans les villes, dans les campagnes, à Jérusalem, partout où passe Jésus-Christ. Les Juifs comme les idolâtres assistent à ces prodiges. Aucune des circonstances de la mort de Jésus n'est contestée , et l'on sait quel fut, ce jour-là, l'ébranlement et la stupeur du monde. Les ténèbres qui se répandirent alors en plein jour sont un fait aussi évident que le soleil , de même que la résurrection de l'Homme-Dieu.

Quel prodige plus éclatant et moins contesté que la diversité des langues soudainement parlées par les Apôtres, après la descente du Saint-Esprit ? Aucun des Juifs , témoin de ce miracle, à quelque partie du monde qu'il appartînt, s'est-il jamais avancé pour le nier ? Après les Juifs , les païens , dont la religion était sapée dans sa base, sont-ils venus davantage s'inscrire en faux contre les merveilles accomplies par le Sauveur et par ses envoyés ?

Et que prêchent-ils, ces missionnaires de la foi nouvelle, pour attirer les cœurs , pour annoncer l'adoration du Seigneur en esprit et en vérité ? Le renoncement aux joies du monde, la croix que chacun doit embrasser, et présageant des persécutions cruelles. Le miracle qui couronne tous les

autres, c'est celui de la conversion du monde qui se poursuit et s'effectue.

Un fait est indubitable lorsqu'il y en a d'autres qui en sont les suites nécessaires. Or que de faits subsistants, suites nécessaires des miracles de Jésus-Christ, et qui par conséquent en démontrent la vérité ! Jésus-Christ meurt, ressuscite, monte au ciel, envoie son Esprit. Ses douze Apôtres dressent le symbole de la foi chrétienne, puis se partageant l'univers, ils partent chacun pour la partie du monde qui lui est échue, et ils vont annoncer la bonne nouvelle. Rien ne déconcerte ces hommes sans fortune, sans autorité terrestre ; ni le supplice honteux éprouvé par leur maître, ni la mort violente qui les attend à leur tour. Aussi voilà qu'à leur parole, tout change dans les idées humaines ; le vieux monde s'arrête dans sa marche ; les dieux deviennent muets, les temples vides ; les prêtres laissent tomber des mains l'encensoir et le couteau sacré de l'idolâtrie. La vérité évangélique court de nation en nation, et selon la promesse du Paraclet, tout croit au Fils envoyé du Père. Et l'on voudrait que de faux miracles eussent porté cette vertu ! En réalité, les incrédules sont d'étranges impudents ! Supposer la conversion du monde sans les miracles de Jésus-Christ, c'est avancer la plus outrageuse imposture qui se puisse jamais produire, et jeter l'injure à pleins poumons à un âge que l'on dit pourtant si éclairé.

Si le changement de la société païenne conviée à la pureté de la vie chrétienne est un fait impossible à supposer sans miracles, comment admettre que des millions de martyrs aient sacrifié leur vie et souvent les prestiges de la fortune et de la grandeur royale à la folie de la Croix, sans ces mêmes miracles ? Ces hécatombes saintes tombent sous la rage de l'enfer qu'elles dépossèdent de ses conquêtes, et proclament, en d'innombrables traits d'héroïsme, qui défient la narration, le triomphe de Jésus-Christ ? Ne placer là qu'un mobile ordinaire, c'est en imposer de propos délibéré et se poser en monstre de mensonge.

Et que l'on ne dise pas : les martyrs se composaient d'une multitude obscure, d'esprits simples et faciles à tromper. Non, il y eut parmi ces athlètes de la foi céleste d'éminents personnages, d'illustres philosophes. Parmi eux sont : les Denis l'Aréopagite, les Polycarpe, les Ignace, les Pothin, les Irénée, les Justin, les Clément (1)

(1) Nous pourrions joindre ici des noms comme celui de Sénèque. S. Paul vint à Rome, la troisième année du règne de Néron, temps où cet empereur n'était pas encore dépravé, et où Sénèque était dans la vigueur de son crédit. Le pape S. Lin assure que ce sage eut des rapports avec S. Paul. Comment supposer en effet que le savant stoïcien fût demeuré indifférent et étranger aux prédications de l'Apôtre, données aux grands et aux petits ? Il est à croire que le ministre de Néron entendit le sublime discours de S. Paul aux Pontifes et au Sénat, discours où il expose sa défense en justifiant la religion chrétienne. Le résultat de cette harangue et d'une autre que l'apôtre fut admis à prononcer, lui valurent la liberté et la faculté d'annoncer l'Évangile. Cornélius rapporte une opinion,

et cent autres hommes d'un savoir profond, d'une haute éloquence, d'une condition élevée.

Ne sait-on pas les aveux que l'admiration arachait aux païens sur les mœurs et la morale des serviteurs du Christ ? Des empereurs placèrent l'image du Sauveur parmi celles de leurs dieux ; Tibère en fit lui-même la proposition au Sénat, et

d'après laquelle S. Paul aurait été délivré sur l'avis et par l'influence de Sénèque qui, dès-lors, quoique secrètement, avait cru au christianisme.

S. Paul et Sénèque paraissent avoir eu une correspondance, qu'il ne faut pas confondre avec les lettres apocryphes publiées sous les noms de ces deux grands hommes. S. Jérôme cite les lettres véritables et encore conservées de son temps. S. Paul exerça d'abord deux ans son apostolat à Rome, et l'on sait qu'il y avait déjà des chrétiens jusque parmi les officiers du palais impérial. S. Paul est peut-être la plus formidable figure doctrinale du christianisme, et ce serait le cas de dire avec un de ses apologistes : Il écrivait ses Epîtres, l'oreille dans le ciel. Cet apôtre a vu si avant dans les mystères, que sa parole subjugué et terrasse.

Cependant Néron devenu un monstre de cruauté et un abîme de vice, condamne à mort son précepteur, le vertueux Sénèque ; il avait déjà immolé sa mère et son frère. On peut penser que Sénèque est mort chrétien. C'est ce que croit Flavius Dexter (*Chronique*, an 64). S. Jérôme le met au nombre de ceux qui ont connu et confessé Jésus-Christ (*Livre des auteurs ecclésiastiques*). Tertullien énonce la même affirmation. S. Augustin cite de beaux passages d'un ouvrage de Sénèque dirigés contre les superstitions païennes, ouvrage condamné et brûlé par les prêtres de Rome et où se voit l'influence évangélique (*Cité de Dieu*, livre VI).

Sénèque a invectivé les Juifs, mais n'a rien avancé contre les chrétiens. Son frère, proconsul d'Achate, refusa de juger S. Paul, malgré les instances des Juifs. Deux ans avant sa mort, Sénèque avait vécu fort retiré, et sans paraître dans les temples. On est donc autorisé à croire qu'il est mort chrétien, bien qu'il ne l'ait pas déclaré.

Alexandre-Sévère vénéra Jésus dans son oratoire, parmi d'autres images saintes ; Adrien lui érigeait des temples ; Marc-Aurèle a reconnu le prodige de la légion fulminante. Tite, Antonin protègent les chrétiens. Pline leur a rendu hommage. Porphyre (*Lib. 3, Adv. Christian.*) a fait l'éloge d'Origène et d'Ammonius. Antonin et Marc-Aurèle lisaient avec surprise les apologies des Quadrat, des Apollinaire, des Méliton, des Aristide, des Athénagore, des Justin. Le Sénat ne put s'empêcher d'admirer celle que prononça devant lui, sous l'empire de Commode, l'illustre martyr S. Apollonius, lui-même sénateur. Libanius d'Antioche, malgré les faveurs de Julien, applaudissait le génie de S. Basile et de S. Jean Chrysostôme. Proboeresius était si supérieur aux philosophes de son temps, que Julien l'excepta dans la défense d'enseigner qu'il fit aux chrétiens. Grégoire de Nazianze reçut des païens de magnifiques éloges. Maxime de Madaure et Longinien écrivaient à S. Augustin avec les marques d'un respect profond. Beaucoup d'autres noms célèbres pourraient être joints à ceux qui précèdent.

Les Apôtres firent des miracles comme Jésus-Christ. Les martyrs mouraient parce qu'ils avaient vu des miracles, et ils en recevaient eux-mêmes le don. Au nom seul du Rédempteur, ils commandaient à la nature, ils chassaient les langueurs, ils pénétraient dans les pensées, ils prophétisaient, ils rendaient même les morts à la vie. Et

qui nous donne ces assurances , les Apologistes des premiers âges chrétiens, S. Irénée, Origène, Tertullien, Eusèbe, S. Augustin. Il y a plus, Celse et Julien en conviennent eux-mêmes.

Les miracles de Jésus-Christ sont des faits vrais. Que disaient les Pharisiens , ennemis du Sauveur ? « Cet homme chasse les démons, mais ce n'est que par la vertu de Béalzebut , prince des démons. » De l'aveu des devanciers de nos imposteurs modernes, le Christ agissait donc d'une manière surhumaine. A propos du paralytique , guéri le samedi : « C'est pour cela, dit l'Évangile (S. Jean, 5, 10), qu'ils persécutaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du Sabbat. »

Lazare vient d'être ressuscité ; ce miracle dont le bruit vole de bouche en bouche, consterne l'orgueil pharisaïque , et voilà que « les princes des prêtres et les Pharisiens s'assemblent. Ils disent entr'eux : Que faisons-nous ? Cet homme fait plusieurs miracles. Si nous souffrons qu'il continue, tous croiront en lui ; les Romains viendront, et détruiront notre ville et notre nation (1). » L'aveu est-il assez formel ? Mais ne nous lassons pas de citer ; voici comment s'exprime S. Marc, chapitre XIV (2) : « La réputation de Jésus-Christ s'étant beaucoup répandue, le roi Hérode en entendit parler et il disait : Jean-Baptiste est ressuscité ; c'est pour cela qu'il se fait par lui tant

(1) Jean, II, 47.

(2) Mat., XIV, et Luc, IX, 9.

de miracles. D'autres disaient : C'est Elie. D'autres : C'est un prophète égal à l'un des anciens prophètes. Mais Hérode entendant ces bruits divers, disait : Cet homme est Jean à qui j'ai fait trancher la tête. Il est ressuscité après sa mort. » Toujours les miracles sont confirmés.

Si de Jésus-Christ nous passons aux Apôtres , la confirmation continue. Les sept fils de Scéva , prince des prêtres, entreprennent, à l'exemple du Sauveur , d'exorciser ceux que possède l'esprit malin (1). *Sortez de ces hommes*, lui disaient-ils, *nous vous conjurons par Jésus que Paul annonce*. L'esprit leur répond : *Je connais Jésus, et je sais qui est Paul ; mais vous, étrangers, qui êtes-vous ?* A l'instant il se jette sur ces faux exorcistes, les maltraite et les blesse. Cet événement est vu de tous les Gentils et de tous les Juifs qui demeurent à Ephèse. A ce spectacle, *tous sont saisis de crainte et glorifient le nom du Seigneur Jésus, dont ils embrassent la foi*.

Ainsi se maintenait chez les Juifs la certitude des miracles de Jésus , pendant que les Apôtres publiaient sa parole. Le texte si caractéristique de Josèphe sur le Sauveur, antérieurement cité, demande à être rappelé ici, aussi bien que ce que nous avons dit des ouvrages talmudiques, ainsi que du Coran et de plusieurs auteurs païens.

Les livres des Apôtres sont arrivés jusqu'à nous

(1) Act, XIX.

sans altération. Les impies ont pu prétendre le contraire ; mais ils n'ont pu rien démontrer. Qui d'ailleurs aurait pu altérer les livres canoniques du Nouveau-Testament ? Ce ne sont pas les païens ; ils n'y avaient nul intérêt. Auraient-ils tenté la chose, les Chrétiens ne le leur auraient jamais permis. Ce ne sont pas les Juifs non plus, et pour les mêmes raisons. S'ils l'avaient pu d'ailleurs, y auraient-ils laissé tant de traits qui les condamnent ? Vouloir que les Chrétiens eux-mêmes aient falsifié les textes sacrés, c'est une supposition gratuite et que repoussent cent raisons réunies : où, quand, comment, par qui, dans quel but ces falsifications ? L'histoire reste muette, et l'objection revient à nos adversaires comme un défi qui les accable.

L'Eglise exerça de tout temps une extrême vigilance pour la conservation intacte du dépôt des Ecritures ; les ouvrages des Pères et les Conciles nous en sont une démonstration constante. On voit dans Sozomène (*Hist.*, lib. I, c. II) l'indignation de ce saint homme contre Triphille, chargé de parler dans une assemblée de prélats, et qui avait mis à la place d'un terme populaire de l'Evangile, une expression qu'il croyait plus élégante. Lisez dans les lettres de S. Augustin (*Epist.* 71 et 82), l'éclat que fit dans l'Eglise d'Afrique un fait pareil. Si pour un mot, il s'est manifesté de vives oppositions, à combien plus forte raison des tempêtes eussent éclaté, s'il eût s'agi de textes

et de passages entiers. Du reste, les hérésiarques ont bien des fois essayé ces altérations, du moins pour l'esprit quand il n'a pas s'agi de la lettre ; et l'histoire nous dit avec quel zèle les Conciles et les Papes ont réprouvé ces entreprises criminelles.

Mais n'insistons pas sur des questions acquises, et revenons aux apôtres. Les miracles furent la marque indubitable de la divinité de Jésus-Christ. Ils furent le caractère essentiel de la mission de ses envoyés. Sans les miracles des Apôtres, les païens ne se fussent jamais convertis. Les Juifs et les idolâtres attestent l'accomplissement des miracles apostoliques. Ces miracles furent fréquents dans la primitive Eglise. Les Pères proclament assez haut cette vérité.

Le rapprochement entre les divers livres du Nouveau-Testament est des plus harmoniques : « Nous ne pouvons, disent les Apôtres, nous dispenser de publier ce que nous avons vu et entendu. (Act., IV, 20). « Nous vous annonçons et nous vous attestons ce que nous avons vu et entendu. » (I. Joan. I, 1). « J'ai reçu du Seigneur, déclare S. Paul, ce que je vous ai enseigné (I. Cor., II, 23). Les miracles des Apôtres seraient demeurés sans résultats s'ils n'avaient pas eu un enseignement identique.

Le Talmud de Jérusalem convient qu'il se faisait des miracles au nom de Jésus-Christ (Galatin, VIII, 5). On n'a jamais comparé sérieuse-

ment les faux messies à Jésus-Christ, les faux apôtres aux Apôtres du Sauveur. Si les Apôtres n'avaient pas sanctionné leur prédication par des actes surnaturels, leur succès n'aurait pas été plus durable que les essais des fourbes qu'ils démasquaient. Terminons ces démonstrations par quelques citations purement historiques, prises parmi toutes celles que nous aurions la possibilité de produire :

« Porphyre taxe S. Pierre de cruauté pour avoir fait mourir Ananie et Saphire » (S. Jérôme, lettre 80).

« Paul, dit Julien, a surpassé tous les magiciens et les imposteurs de tous les temps et de tous les lieux. » (S. Cyrille d'Alex., *Contre Julien*, III).
« Considérez, dit le même Julien combien était ancien chez les Juifs l'usage magique de dormir dans les tombeaux pour avoir des songes extraordinaires. Il est vraisemblable que vos Apôtres, après la mort de leur maître, ayant suivi le même usage, l'ont transmis dès le commencement à ceux d'entre vous qui ont cru les premiers, mais ont exercé la magie avec plus d'habileté que vous, et ont enseigné à leurs successeurs ce métier infame. » (Ibid., X).

Ainsi Julien en était réduit à rejeter sur la magie les miracles des Apôtres ; dans l'impossibilité où il était de les nier, l'hypocrite reprochait injustement la magie aux apôtres, alors qu'il était lui-même plongé dans les pratiques infernales de la théurgie.

« Porcius Festus, dit Josèphe, ayant été envoyé par l'empereur Néron pour succéder à Félix dans le gouvernement de la Judée, les Juifs de Césarée députèrent à Rome pour accuser Félix. » (*Ant. Jud.*, XX, 7).

« Ananus profita de la mort de Festus et de l'absence d'Albinus, qui n'était pas encore arrivé, pour assembler un conseil devant lequel il fit venir Jacques, frère de Jésus surnommé Christ, et quelques autres, les accusa d'avoir contrevenu à la loi, et les fit condamner à être lapidés. Cette action déplut extrêmement à tous ceux des habitants de Jérusalem qui avaient de la piété et un véritable amour pour l'observance de nos lois. Ils envoyèrent secrètement vers le roi Agrippa, pour le prier de mander à Ananus de n'entreprendre plus rien de semblable, ce qu'il avait fait, ne pouvant s'excuser. Quelques-uns allèrent au-devant d'Albinus, qui était alors parti d'Alexandrie, pour l'informer de ce qui s'était passé, et lui représenter qu'Ananus n'avait point dû assembler ce conseil sans sa permission. Albinus entra dans ce sentiment, et écrivit à Ananus avec colère et avec menaces de le faire châtier. Agrippa, le voyant si irrité contre Ananus, ôta à celui-ci la grande sacrificature, qu'il n'avait exercée que quatre mois, et la donna à Jésus, fils de Damréus. » (*Ibid.*, 8).

« L'Évangile, prêché par des gens sans nom, sans études, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne

laisse pas de s'établir en peu de temps par toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu. » (Bayle, *Dictionnaire*, art. *Mahomet*, remarque G).

« Après la mort de Jésus-Christ, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple ; ils prêchaient sans art, mais avec un cœur pénétré, et de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant était la sainteté de leur vie. L'histoire de ces premiers temps est un prodige continu. » (*Réponse au roi de Pologne*, tome XIV, p. 263, 1793).

Cabet, dans son *Vrai christianisme suivant Jésus-Christ*, accepte, en les admirant, les récits du Nouveau-Testament et des *Actes des Apôtres*. Guépin, dans sa *Philosophie du socialisme*, exalte aussi l'œuvre des Apôtres et glorifie leurs actes et leurs écrits.

Concluons :

Les faits que les Apôtres « annoncent sont des faits contemporains, publics, éclatants, solennels, et qui se sont passés à la vue de foules innombrables, qui en attestent elles-mêmes l'authenticité en se convertissant, dès les premiers jours, au nombre de plus de huit mille personnes. Nul historien ne contredit ces faits : leur silence ou leurs aveux indirects en témoignent au contraire la vérité, et l'univers presque entier se convertit, au moment où existaient encore les témoins con-

temporaires devant lesquels ils s'étaient accomplis et qu'on pouvait interroger. Quel est le fait, quel est l'événement historique qui repose sur de semblables preuves ? Il faut ou rejeter les annales du monde entier, ou reconnaître l'éclatante évidence des récits évangéliques. Les faits qu'ils rapportent sont en effet les plus historiques et les plus circonstanciés qui furent jamais. Ce sont des miracles sans nombre connus des rois de la Judée, des magistrats romains, des ministres de la Synagogue, et d'un peuple entier assemblé pour des fêtes solennelles. Ces faits sont enchaînés l'un à l'autre dans la dépendance la plus étroite ; ils sont liés à toute l'histoire publique de cette époque, et si détaillés qu'on y remarque les circonstances des noms, des temps, des lieux et des témoins. Or, toutes les recherches de l'érudition, depuis près de deux mille ans, n'ont abouti qu'à les confirmer de plus en plus par toutes les sciences humaines réunies, archéologie, numismatique, géographie, histoire. » (*Religion prouvée par les faits*, tome II).

Après l'examen qui précède, quelque rapide et écourté qu'il soit, le jugement suivant vient de lui-même à l'esprit : Les miracles de Jésus-Christ et des Apôtres sont évidents comme les astres qui diamantent la voûte céleste, et Renan n'est qu'un misérable effronté, un odieux romancier, un sacrilège imposteur.

XXI.

L'histoire du christianisme d'après la science , ou Vie de Jésus-Christ dans son Eglise.

Il nous reste à présenter à grands traits la succession des événements catholiques , depuis la résurrection du Sauveur, et à considérer l'Eglise, dans la marche providentielle où Dieu la conduit. Jésus-Christ a promis qu'il serait avec son Eglise jusqu'à la fin, et sa parole durera plus que le ciel et la terre. Assistons à la réalisation, qui continue d'âge en âge , des prédictions bibliques et des révélations de Jésus-Christ lui-même. Soyons témoins des combats livrés par l'Eglise, des épreuves qu'elle subit, mais où, même dans les hécatombes de ses fils et de ses pasteurs, elle déjoue l'orgueil des tyrans, des hérésiarques, et confond la rage de l'abîme. Les chrétiens succombent, mais leur mort est couronnée de palmes. Le sang des martyrs est fécond , et de chacune des immolations de la fureur païenne , sort une famille nouvelle pour la croix , parfois une génération. Le vieux monde se désorganise, il craque, s'écroule et s'efface : empires, cités, temples, tout cède au souffle irrésistible qui passe , et rien ne peut se promettre de vivre et de fleurir en dehors de cette influence qui est l'esprit de Dieu, s'arrêtant où il

veut : Rome sera détruite comme le reste , plus que le reste , parce qu'elle doit au Ciel une expiation immense ; mais la prédiction de pérennité de ses oracles deviendra néanmoins une vérité, car sur sa puissance humiliée, l'Eglise greffera sa royauté spirituelle et temporelle. Pierre , le lieutenant de Jésus-Christ, est la base de cet édifice dont la majesté doit resplendir au loin et sans fin, et à ses pieds viendront se briser les complots sataniques de tous les siècles.

Hérode et Pilate sont morts misérablement. Jérusalem voit la première assemblée des chrétiens réunis autour des Apôtres. Le diacre Etienne est lapidé : c'est le premier martyr. Une voix céleste terrasse saint Paul, qui est ainsi appelé à l'apostolat. Hérode-Agrippa persécute les chrétiens de Jérusalem et fait mourir S. Jacques le majeur, premier apôtre martyrisé. La communauté d'Antioche, formée de Juifs et de Païens, prend le nom de Chrétiens. S. Paul accomplit ses trois grands voyages apostoliques , et avant qu'il tombe sous la hache , à Rome, où S. Pierre est en même temps crucifié, il aura mérité le surnom de docteur et d'apôtre des nations.

Pierre préside le premier de tous les conciles, celui de Jérusalem. S. Jacques le mineur, évêque de cette ville, est martyrisé sur les degrés du temple. Néron ordonne la première grande persécution , qui sera suivie de neuf autres , sous Domitien, Trajan, Marc-Aurèle, Septime-Sévère,

Maximin, Dèce, Valérien, Dioclétien et Galérius. Jérusalem est détruite, après de nombreux prodiges observés dans le ciel. L'apôtre S. Jean, Siméon, évêque de Jérusalem, S. Ignace d'Antioche, S. Polycarpe sont mis à mort.

L'Eglise, qui a déjà miraculeusement triomphé de Simon-le-Magicien, condamne à présent les gnostiques Basilides, Saturnin (130), Marc, qui faisaient un mélange monstrueux des croyances catholiques et des rêves d'une philosophie insensée. Voici les Ophites, avec Euphate, leur chef, voulant que la sagesse infinie se soit manifestée aux hommes sous la forme d'un serpent qu'ils adoraient : ils niaient Jésus-Christ. Cette erreur grossière fut aisément renversée. Des conciles sont tenus contre les montanistes (157-171). Montanus ayant formé le projet de devenir chef de l'Eglise, se donna comme un prophète annoncé par Jésus-Christ, et publia une multitude d'absurdités. Il était phrygien.

S. Justin est immolé à Rome, S. Polycarpe, à Smyrne, sous Marc-Aurèle (167), et la légion fulminante (174) est l'objet d'une manifestation céleste, que les païens sont obligés de reconnaître. Bardesanes et Carpocrates reproduisent les rêveries des gnostiques, que foudroient de leur doctrine éloquente Tertullien et saint Irénée, en leur opposant la tradition catholique. La persécution éclate à Lyon et à Vienne, magnifique fleuron de la double couronne de ces deux églises.

Lucien de Samosate satirise les dieux du paganisme. Il outrage Jésus-Christ et ses adorateurs, dans son récit de la mort de Pérégrin. Suidas rapporte que cet écrivain mourut dévoré par des chiens, en punition de ce qu'il avait plaisanté sur Notre-Seigneur. Saint Théophile, sixième évêque d'Antioche (187), écrit contre Marcion et contre Hermogène, lequel donna dans le système des deux principes, prétendant que l'âme est enchaînée à la matière. S. Théophile emploie le mot grec *Τριάς*, qui est le *Trinitas* de Tertullien. L'Eglise s'était abstenue jusques-là d'écrire le mot trinité, bien que la foi en ce mystère fût aussi ancienne que l'Evangile. Le besoin d'ôter aux païens les prétextes d'attaque obligeaient les Chrétiens des premiers temps à beaucoup de prudence dans ce qu'ils publiaient sur les dogmes saints.

Tertullien, que S. Justin et Minucius Félix avaient précédé dans leur justification de la foi des Chrétiens, composa sa vigoureuse Apologétique (198). Caius, prêtre romain, combat les millénaires. A S. Clément, qui avait illustré l'épiscopat d'Alexandrie, et qui avait puisé son éloquence dans les Apôtres et les Prophètes, succède son disciple Origène, qui réfuta si vaillamment Celse l'épicurien, et qui, s'il s'égaré plus d'une fois, n'en est pas moins une magnifique intelligence inspirée par le christianisme.

S. Cyprien est évêque de Carthage (248) et résiste à Novatius, qui voulait éloigner de la com-

munion ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie et qui se repentaient. Paul, de Thèbes, fuit la persécution. La cupidité d'un beau-frère lui fait abandonner sa fortune, et il s'enfonce dans le désert, où il est nourri miraculeusement et visité, à ses derniers instants, par S. Antoine (341). Paul donne naissance à la vie érémitique. Des conciles se célèbrent dans toutes les provinces.

Sabellius attaque le dogme de la Trinité, en ne voulant aucune différence entre les personnes divines ; il est réfuté par Denis d'Alexandrie (250-260). S. Cyprien reçoit la palme du martyr (238). L'empereur Gallienus reconnaît le christianisme comme religion permise (*licita*).

Sur le siège épiscopal de Néocésarée fleurit Grégoire-le-Thaumaturgé. Plotin, que suivra incessamment Porphyre, prêche le néo-platonisme. Dioclétien ordonne la dernière persécution qui donne à son règne le nom d'ère des martyrs. Cet empereur porte un édit contre les manichéens (296). Dix-neuf évêques et des prêtres tiennent le concile d'Elvire, et proclament quatre-vingt-onze canons pénitentiaux. Mélétius tente un schisme en Egypte (306).

Constantin est élevé au rang d'Auguste. Il voit dans le ciel une croix miraculeuse, remporte la victoire par ce signe (312), donne à l'Eglise un édit de tolérance et de liberté (312), élargit bientôt ses immunités, et fait enfin asseoir le christianisme sur le trône par sa conversion.

Les Donatistes sont fulminés à Rome et par les conciles d'Arles et de Milan. Le premier concile œcuménique s'assemble à Nicée et condamne Arius : là brillent par leur doctrine : Alexandre , évêque d'Alexandrie ; son diacre Athanase ; Osius de Cordoue ; les prêtres romains Vitus et Vincentius, légats du pape Sylvestre I (325). Le symbole de Nicée réprouve l'arianisme , les Eusébiens, le schisme de Mélétius et la controverse sur la pâque. S. Pacôme établit la vie claustrale des moines.

S. Athanase (326) est proclamé évêque d'Alexandrie et pèse sur l'arianisme de toute la puissance de son génie. Ste Hélène , mère de Constantin, retrouve, à Jérusalem , la croix de Jésus-Christ. Frumentius convertit les Ethiopiens. Constantin , comme par une inspiration surnaturelle, délaisse Rome, qui deviendra la ville temporelle des Papes , et construit une nouvelle capitale sur les rives du Bosphore.

Constantin, un moment abusé, exile S. Athanase ; mais Arius, qui se croit vainqueur , tombe comme foudroyé, au milieu d'une solennité religieuse. Constantin meurt ; S. Athanase retourne à son troupeau (337). En ce moment Eusèbe de Césarée , Paul de Thèbes , Didyme d'Alexandrie illustrent l'Eglise. La vie monastique s'introduit à Rome, tandis qu'Hilarion la transplante en Syrie et en Palestine (341).

Schabur II, roi de Perse , persécute les Chré-

tiens ; mais Photius regrette les erreurs du concile semi-arien d'Antioche. Les Donatistes sont humiliés. Le pape Libère , Lucifer de Cagliari , Hilaire de Poitiers , Eusèbe de Verceil , Denis de Milan , Osius de Cordoue défendent l'Eglise. Le père de la vie monastique, saint Antoine , expire en 356. Les ariens tiennent des conciles et semblent un moment l'emporter. Julien essaie de donner un démenti à Jésus-Christ , en voulant relever le temple de Jérusalem : des tourbillons de flammes dispersent les ouvriers et les matériaux , et l'Apostat couronné erre de déception en déception, dans sa haine de l'Évangile, jusqu'à ce qu'une flèche, lancée par une main mystérieuse , le tue dans la Perse , où il commandait une armée.

Vainement le paganisme jette-t-il un dernier éclat dans les efforts des néo-platoniciens et de ses apologistes, comme Libanius, Maximus, Themistius, Ammien Marcellin, Symmaque ; l'heure de son extinction a sonné , et la gloire du christianisme doit éclater à la face de l'univers. En dépit des donatistes et des ariens, voici les grandes figures de Grégoire de Nysse , Grégoire de Nazianze , Basile-le-Grand , Cyrille de Jérusalem , Ambroise de Milan. Théodose occupe le trône.

Le deuxième concile œcuménique est réuni à Constantinople. Le symbole de Nicée y est défendu contre les erreurs d'Apollinaire-le-Jeune. S. Jérôme exalte la virginité de Marie contre

Helvidius (381). Siricius est évêque de Rome et donne ses Décrétales. Théophile est patriarche d'Alexandrie. Cyrille meurt à Jérusalem. Saint Augustin est baptisé.

S. Ambroise, au nom de la justice divine, soumet Théodose à la pénitence. Jovinien attaque le monachisme et la virginité de Marie (390). Il est condamné par le Pape et par une assemblée d'évêques, à Milan. L'hérésie produit toujours quelque séide ; une controverse origéniste s'engage ; mais la vérité suscite aussi des défenseurs. S. Jean Chrysostôme est patriarche de Constantinople ; il est persécuté, mais il demeure toujours grand et révèle sa sainteté en prenant sous sa protection Eutrope, disgracié, et son ancien persécuteur.

Augustin est évêque d'Hippone. Cœlestius est excommunié à Carthage (412) ; Pélage se justifie imparfaitement aux conciles de Jérusalem et de Diospolis. Le pélagianisme est condamné. Saint Jérôme s'éteint (420), précédant dans l'autre vie S. Augustin de dix années. Alors vivent Siméon Stylite et Théodoret. Le pape Célestin, confirmant les douze anathèmes de Cyrille d'Alexandrie, sévit contre Nestorius. Le troisième concile œcuménique, tenu à Ephèse, ruine les erreurs de Nestorius et celles de Pélage. S. Léon-le-Grand porte la tiare (440-461).

Eutychès, ayant enseigné que la nature humaine et la nature divine s'étaient confondues en Jésus-Christ, pour n'en faire qu'une seule, fut

déposé et excommunié par le concile de Constantinople. Eutychès cabale si bien, qu'un concile général est convoqué à Ephèse ; Dioscore, patriarche de Constantinople, le préside ; mais son refus d'admettre les légats du Pape et les violences incroyables auxquelles il se livra, ont fait justement donner à cette assemblée illégitime le nom de brigandage d'Ephèse. Le concile universel de Chalcédoine mit fin aux perturbations causées par Eutychès et son protecteur Dioscore ; ce dernier fut justement déposé.

Les prédestinatisiens sont mis au ban de l'Eglise par les conciles d'Arles et de Lyon (472-475). Les empereurs de Constantinople s'avisent de dogmatiser. Les hérésies se multiplient , mais les semi-pélagiens sont frappés par les décrets des conciles d'Orange et de Valence (529-530).

Le cinquième concile œcuménique , à Constantinople, se prononce contre les Trois Chapitres, qui étaient un tissu d'erreurs. Le concile de Braga s'élève contre les Priscillianites (563). Les empereurs Héraclius et Honorius ont des tendances monophysites. Sophronius, patriarche de Jérusalem, et le savant abbé Maxime s'opposent à l'hérésie que patronne Sergius, patriarche de Constantinople. Les Mahométans entrent à Jérusalem en 649. Le sixième concile œcuménique a lieu à Constantinople : ses sentences atteignent les monothélites.

Cependant Salvien fleurit dans l'Eglise de

Marseille, fondée par S. Lazare. Synésius illustre le siège de Ptolémaïs. S. Cyrille est patriarche d'Alexandrie. C'est l'époque de Paul Orose, de Théodoret, de S. Prosper, de S. Pierre Chrysologue, de S. Vincent de Lérins, de Sozomène, de Gennadius, de S. Eucher, de S. Victor, de S. Nil, de Victorius, de S. Mamert, des Sidoine Apollinaire, de S. Rémy, de Paschase, de Gélase, de S. Césaire, de S. Fulgence, de Boèce, de Cassiodore, d'Avitus, de Procope, de S. Benoît, qui institue sa règle; de Jornandès, de S. Jean Climaque, de Venance Fortunat, de Grégoire de Tours, de Jean le Jeûneur, de S. Augustin d'Angleterre.

Au sixième siècle, divers conciles sont tenus, à Rome, sous le pape Symmaque, puis à Agde, à Orléans (1), à Tarragone, à Gironne, à Rome, à Lérida, à Valence, à Arles, à Tolède, à Carpentras, à Orange, à Vaison, à Rome, en Afrique, en Auvergne, à Constantinople (2), à Barcelone, à Paris (3), à Braga (4), à Lyon, à Tours, à Lugo, à Auxerre, à Valence, à Mâcon, à Tolède, à Séville, à Saragosse.

Au septième siècle, les dogmes et la discipline de l'Eglise sont l'objet de sages décisions aux conciles de Worcester; à Rome, sur l'élection des papes; à Tolède, sur la primatie d'Espagne; à Tarragone, à Paris, à Reims, à Tolède (5), à Châlon-sur-Saône, à Nantes, à Lérida, à Hert-

(1) Plusieurs fois. — (2) Plusieurs fois. — (3) Plusieurs fois. — (4) Plusieurs fois. — (5) Plusieurs fois.

ford, à Braga, à Constantinople, contre les monothélites (1); à Saragosse, à Rouen.

Au huitième et au neuvième siècles, les assemblées des princes de l'Eglise se tiennent à Tolède, à Rome (2), à Constantinople, en Allemagne, à Leptine, à Soissons, à Verberie, à Metz, à Vernon, à Compiègne, à Gentilly, à Worms, à Valenciennes, à Dingolfing, à Nicée, à Ratisbonne, à Francfort, à Aix-la-Chapelle (3), à Arles, à Mayence (4), à Reims, à Tours, à Châlon, à Thionville, à Attigny, à Ingelheim, à Paris (5), à Lyon, à Toulouse, à Worms, à Londres, à Metz, à Constantinople (pour rétablir les images), à Verre, à Beauvais, à Meaux, à Mayence (6), à Tours, à Pavie, à Cressy, à Soissons, à Verberie, à Valence, à Vinchester, à Metz, à Toul, à Senlis, à Troyes, à Douzy, à Port-You, à Montaille, à Frimes, à Toulouse, à Nîmes, à Cologne, à St-Maurice, à Reims, à Trebur.

Les belles intelligences principales que l'Eglise compte, dans cette période, sont : Hesichius, patriarche de Jérusalem, S. Isidore de Séville, S. Antioche, Sophronius, S. Maxime, S. Eloy, S. Ildelfonse de Tolède, Théodore de Cantorbéry, Bède, S. Boniface, évêque de Mayence, Egbert, S. Paulin, Paul Diacre, Eginhard, plusieurs patriarches de Constantinople, Usuard, Amalaire,

(1) Une deuxième fois en 693, *in Trullo*.

(2) Plusieurs fois. — (3) Plusieurs fois. — (4) Plusieurs fois. — (5) Plusieurs fois. — (6) Plusieurs fois.

Jonas, évêque d'Orléans, Raban Maur, Hilduin, Strabus de Fuhle, Smaragde d'Aniane, Loup, abbé de Ferrière, Paschase Rathert, Hincmar, Fréculse, évêque de Lisieux, Anastase, bibliothécaire, Adon de Vienne, Jean, diacre, Aimoin, Luitprand, Rémy d'Auxerre, des évêques, des prêtres, des abbés : telles sont les lumières de ces temps dont les archives sont détruites et dans lesquels l'Eglise eut à combattre les invasions et la barbarie.

Nous ne continuerons pas la nomenclature des conciles, ces assises de la vérité catholique, où toujours l'erreur est terrassée, et la foi des Apôtres vengée des outrages de l'orgueil infernal. Il nous suffira, dès à présent, d'indiquer les plus essentiels de ces tribunaux de la doctrine infail-
lible, pour constater que la promesse de Jésus-Christ d'être avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, ne s'est point démentie.

Ainsi le concile de Rome (964) se déclare contre l'anti-pape Léon VIII ; celui d'Orléans, en 1022, réprouve les nouveaux Manichéens. En France divers conciles s'assemblent pour établir la Trêve de Dieu. Le concile de Mayence condamne la simonie. Berangaire est condamné à Rome, à Coyac, en Espagne, puis cet hérésiarque se rétracte à un nouveau concile de Rome, en 1059. A Maptoue, les évêques se prononcent contre l'anti-pape Cadaloüs (1065). A Soissons, ils relèvent les erreurs d'Abailard (1121). A Latran, ils s'occupent de la paix de l'Eglise (1122). A Cler-

mont, ils sont opposés à Pierre-Léon, anti-pape (1130). A Vézelay, ils aspirent au recouvrement de la Terre-Sainte (1147). A Lombers, ils sont réunis contre la secte si dangereuse des Albigeois (1165). A Venise, ils s'occupent de la paix entre l'Empereur et le Pape (1177). A Latran, leur vigilance est dirigée contre les hérétiques et les schismatiques du temps (1179). A Paris, ils ont en vue l'expédition de Terre-Sainte (1189). A Latran, ils atteignent les Albigeois et Amaury (1216). A Lyon, ils s'opposent aux prétentions criminelles de Frédéric II et délibèrent pour la croisade (1146). Dans la même ville se tient le fameux concile œcuménique de 1173, pour la réunion des Grecs et aussi pour le recouvrement de la Terre-Sainte. A Mayence (1312), les prélats examinent la cause des Templiers adonnés à des pratiques impies et idolâtriques ; le concile de Vienne (1314) prononce à bon droit la suppression de cet ordre célèbre, et fulmine en même temps contre les Bégards et autres hérétiques.

Nous approchons de cette période d'erreurs allemandes, contre lesquelles l'Église n'aura pas trop de toutes ses foudres, et qui d'ailleurs seront la cause de tant de maux. Ainsi Wicléf est condamné au concile de Londres (1382). Ce chef hérétique de la Germanie sera encore anathématisé à Prague, en 1405. Jean, autre fougueux hérésiarque, reçoit sa sentence du concile de Rome, en 1413. A Constance (1416), il est de nou-

veau réprimé, et l'on s'efforce, dans cette assemblée, d'éteindre le schisme. A Prague (1430), il est question de la réformation disciplinaire de l'Eglise et des faux enseignements des Bohémiens. A Florence, on traite de la réunion des Grecs (1438), qui sentent le besoin de tendre les bras à Rome, chaque fois que l'islamisme les serre de près. A Latran (1512), les représentants de la foi révisent le concile de Pise et travaillent pour le rétablissement de la paix de l'Eglise. Le concile de Trente, qui de 1545 dure jusqu'en 1563, écrase les erreurs de Luther et édicte des canons pour la réforme des mœurs. De cette date à nos jours, les évêques se réunissent bien des fois encore, toujours sous l'autorité du Pape, pour travailler au maintien de la croyance catholique, et ces conciles ne sont pas moins respectables que ceux qui les ont précédés, jusqu'à cette mémorable assemblée qui, de nos jours, a eu lieu à Rome, et au sein de laquelle a été proclamé par Pie IX le dogme de l'Immaculée-Conception.

Quelle est donc cette puissance céleste qui, pendant bientôt deux mille ans, a protégé le symbole catholique, et l'a fait dominer sur les flots orageux, comme l'arche pendant le déluge ? Qu'a-t-elle de commun avec les choses périssables, cette foi toujours attaquée et toujours intacte, toujours poursuivie, persécutée, et cependant survivant aux dynasties, aux empires, aux systèmes, aux civilisations, à tout ce qui passe et

s'élève sur la surface de la terre ? Cette pérennité, cette indéfectibilité, cette éternité dans le temps, ne sont-elles pas le triple sceau divin de la religion chrétienne et la démonstration scientifique que toutes les ruses, toutes les rages, toutes les machinations s'anéantiront contre ce rocher de diamant dont la base s'appuie ici-bas, tandis que le sommet va se perdre et resplendir sous les pieds mêmes du Dieu vivant ?

Les principaux apologistes, canonistes, théologiens, historiens du catholicisme, depuis le dixième siècle, se nomment : Smaragde, Abbon, Fulbert, Glaber, Adelone, Ingulfe, Pierre Damien, Cedrenus, Lanfranc, Théophylacte, S. Anselme, S. Bruno, Euthymius, Rupert, S. Bernard, Jean Zonare, Pierre, abbé de Cluny ; Hugues de St-Victor, Guillaume de Malmesbury, Eusthatius, Pierre Lombard, Pierre de Blois, Guillaume de Tyr, Pierre de Celles, Nicétas, Helinand, Guillaume d'Auxerre, Alexandre de Hales, S. Raymond de Pegnafort, Albert-le-Grand, Jacques de Vitry, Bernard de Parme, Bernard de Compostelle, Henry de Suse, Jean de Fribourg, Robert de Sorbonne, S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, Barthélemy de Bresse, Guillaume Durand de Mende, Manuel Calécas, Martin de Pologne, Henry de Gand, Nicéphore Calliste, Garsia, Guillaume de Nangis, Jean Scot, Guy de Bologne, Alain, Jean le Moine, Guillaume de Mont-Landon, S. Jean de Dieu, Pierre Bertrand d'Autun, Guillaume

Oecam, Jean André, Nicéphore Grégoras , Denis, Jean Tauler , Balde , François Zabarella, S. Vincent Ferrier, Pierre d'Ailly , Jean Gerson , Jean d'Imola , Nicolas Tudesques , Jean d'Anagni , Paul de Burgos , S. Bernardin de Sienne , Matthieu Palmérius , Æneas Silvius, Jean de Capistran , Guy Pape , Joseph de Modon , Grégoire Protosyncele , S. Antonin, Jean de Torquemada, Nicolas de Cusa , Denis le Chartreux, Thomas de Kempis , Alexandre d'Imola , André Barbatia , Calcondyle, Bessarion, Philippe François, Jacques Philippe de Bergame, Flatine, Marsile Ficin, Matthias Palmerius , Ange de Chivas , Ambroise de Camaldoli , Antoine de St-George, Savouarole , Trithème, Pic de la Mirandole, Marc-Antoine Sabellic , Thomas Guymmer , Baptiste Mantouan , Jacques Sannazar, Thomas de Vio, Dominique de Jacobas, François de Ferrare, Jean Eck, Jean Faber, Jacques Latomus , Jean de Rochester, Louis Gomez, Jean Cochleus, Ambroise Cartharin, André Alciat , Dominique Soto , Genebrard , Laurent Surius , Gabriel Palect , Stanislas Hosius , Jean Coras , Jacques Cujas, Jacques Pamelius , Martin Navarre , Paul Lancelot , Jean Maldonat , Sixte de Sienne, Arias Montanus , Antoine Augustin , Louis de Grenade , Onufre , René Choppin , Nicolas Vigelius, Grégoire de Valence, Guil. Estius, Pierre Canisius , César Baronius , Bellarmin , Boëce , François Tolet , Henriquez , Alf. Pisan , Menochius , Alph. Rodriguez, Louis Molina, Jac-

ques Tirin , Martin Becan , Suarez , Lessius , Pierre Grégoire , Laurent Bouchel , Possevin , Bérulle , Cornelius à Lapede , Paul Layman , Gilles Conink , Jacques Gauthier , Bonacino , Sanchez , Véron , Barbosa , Sirmond , Petau , Sponde , Marca , Louis Merat , Louis de Scevoles , Jean de Lugo , Ménochius , Godeau , Baluse , Le Cointe , Daniel Huet , et cent autres , en y comprenant notre Bossuet , les gloires du dix-septième siècle qui se groupent autour de ce grand évêque, plusieurs qui l'ont précédé comme celles qui l'ont suivi.

Nous n'envisageons ici qu'un seul côté intellectuel et moral des grandeurs dont l'Eglise s'entoure à travers les âges, celui de l'histoire et de la doctrine ; si nous considérons ce qui a trait à l'art , à la poésie, au bien inspiré par l'esprit chrétien ; les âmes angéliques qu'il a produites ; nous composerions un assemblage sublime auquel rien ne saurait être comparé. Bornons-nous à ajouter ici que les inventions humaines n'atteignent jamais ce degré de splendeur , et qu'elles sont aussi loin du catholicisme pour leur durée, que le faible rameau qui naît au pied du chêne en face de l'arbre séculaire.

XXIII.

Ce qu'enseigne la science sur la Papauté.

Bien que nous déterminant à n'indiquer que

les sommités des prérogatives divines de l'Eglise , nous ne saurions nous dispenser de consacrer un chapitre spécial aux bienfaits de la Papauté et à l'influence heureuse qu'elle a exercée sur les sociétés , depuis la chute du vieux monde païen.

Jésus-Christ a institué Pierre le chef de son Eglise. Il a voulu que le sacerdoce éternel , dont celui de Melchisédech n'était que la figure , se perpétuât , à travers les âges , dans la légitime succession des pontifes romains. C'est de cette dignité suprême que Bossuet a dit : Oui , je vois en toi « la principauté de la chaire apostolique , la principauté principale , la source de l'unité ; et dans la place de Pierre , l'éminent degré de la chaire sacerdotale , l'Eglise-mère , qui tient en sa main la conduite de toutes les autres églises (1). »

Sur deux cent cinquante-quatre papes , de S. Pierre à Pie IX , les trente-deux premiers méritent le titre de saint et reçoivent la palme du martyr. De 314 à 526 , vingt-un pontifes sont successivement élus , et parmi eux , le pape Symmaque seul , d'ailleurs élevé par ses vertus , n'est pas canonisé.

Parmi ces derniers pontifes, Sylvestre I^{er} , sous qui se tient le concile de Nicée , est l'inspirateur de Constantin dans une foule de décrets empreints des plus hautes vues.

Jules I^{er} reçoit à Rome S. Athanase , venant lui-même confondre ses accusateurs.

(1) *Discours sur l'unité de l'Eglise.*

Libérat défend la discipline , renverse les brigades dirigées contre S. Athanase, résiste aux abus de pouvoir de l'empereur Constance , et préfère l'exil plutôt que de céder à l'injustice.

Damase I^{er} et Sirice luttent hardiment contre l'arianisme.

Innocent I^{er} soutient l'innocence de S. Jean Chrysostôme , défend la tradition , éloigne une fois Alaric de Rome et condamne Pélage.

Zozime , Boniface I^{er} , Célestin I^{er} , Sixte III combattent les hérésies de Pélage et de Nestorius et confirment les peuples dans la foi.

Prononcer le nom de Léon-le-Grand, c'est proclamer l'idéal de la science , de la vertu , de la grandeur d'âme ; c'est rappeler l'homme suscité de Dieu pour résister aux plus furieuses tempêtes qu'ait jamais soulevées l'hérésie.

Hilaire, Simplicie, Félix II , Gélase I^{er}, Anastase II sont pleins d'activité , de prudence , de courage ; ils résistent aux mauvaises passions des puissances de la terre , à l'ambition des patriarches de Constantinople , poussant le Bas-Empire à sa ruine.

Anastase prévient le schisme par des règlements bien réfléchis. En des temps difficiles , son zèle, sa vigilance se montrent toujours à la hauteur des circonstances.

Hormisdas opère la réunion de l'Eglise d'Orient et de celle d'Occident.

Jean I^{er} oppose une fermeté inébranlable à

l'arien Théodoric, qui fait périr ce pape en prison.

Et que l'on ne s'étonne pas de voir l'importance attachée à ces résistances des Papes contre l'erreur, contre les princes qui tentent de porter la main à l'encensoir : la vérité religieuse est le sel de la terre ; l'hérésie est la mère des guerres intestines, des guerres étrangères. Elle dégrade les caractères, corrompt les mœurs, avilit les arts, conspire en un mot pour l'abaissement des états, en favorisant toutes sortes de perturbations. Les Papes, amis de la civilisation, de la liberté, du droit commun, des sciences, ont plus fait, dans leur défense de la foi chrétienne, que les plus fameux monarques : le génie de la papauté a pour escorte la paix, la prospérité, la gloire, le bien-être de tous, la justice, la lumière qui féconde ; il sera bien nommé : les délices du genre humain.

De 536 à la fin du X^e siècle, la tiare est portée par quatre-vingt-sept pontifes, dont un certain nombre a ses images sur nos autels. Grégoire-le-Grand se détache, dans cette galerie, comme le génie de la foi catholique en des temps désastreux. La royauté pontificale temporelle est manifeste, dès le règne de ce pape (590-604). Grégoire possède, ou a peu près, l'Italie, la Corse, de vastes domaines dans les Gaules, en Afrique, et jusques dans l'Asie. Il passe des traités, et exerce la plénitude du droit souverain. Ses écrits annoncent autant d'élévation que ses actes administratifs.

Martin I^{er} est austère , libéral , zélé pour la maison de Dieu. L'hérétique empereur Constant le fait enlever , mais ne peut lui ôter son énergie unie à la douceur. Il meurt exilé dans la Chersonèse Taurique. Ses lettres ont une expression angélique.

Agathon est surnommé l'Affable et le Thaumaturge. Il fit l'admiration universelle, pendant une peste qui ravageait l'Italie.

Léon II fut sage , énergique, ami des pauvres, apostolique dans la prédication.

Grégoire II calme l'effervescence populaire , apaise les séditions , désarme l'inflexible Luitprand , par sa seule attitude de pieux pontife.

Grégoire III assistait aux funérailles de son prédécesseur ; le peuple l'a vu, l'acclame, le porte sur le siège apostolique qu'il occupe onze ans : ce simple exposé est un éloge.

Paul I^{er} allait , la nuit , avec ses domestiques, assister les pauvres et les malades ; il visitait les prisons et payait pour ceux qui y étaient détenus pour dettes.

Léon III couronne Charlemagne empereur d'Occident , après avoir envoyé à ce monarque les clefs de la Confession de saint Pierre.

Pascal I^{er} mène une vie austère et travaille à la conversion des Danois.

Léon IV résiste aux Sarrasins , relève plusieurs villes de leurs ruines, fait de bons règlements.

De 526 à 752, les Papes qui se groupent autour

des précédents , se recommandent tous par leurs lumières et leurs vertus.

Jean I^{er} est le modèle et l'oracle du clergé de Rome. Félix III est appelé zélé , prudent. S. Boniface lutte contre le parti de l'antipape Dioscore, et est proclamé pontife légitime par le concile d'Orange. Jean II reçoit une profession de foi orthodoxe de Justinien, signée de la plupart des métropolitains d'Orient. Sylvère, malgré la pression de l'impératrice Théodora , refuse de trahir la cause de l'Eglise : il meurt en exil de misère et de faim. Pélage I^{er} , en habits pontificaux et l'Evangile à la main, obtient le pardon des Romains, vaincus par Totila. L'histoire parle peu de Jean III et de Benoît I^{er}. Pélage II rend hommage au dévouement des princes français au siège apostolique. Sabinien ouvre des greniers d'abondance pendant une famine. Sous Boniface III , l'empereur Phocas confirme la primauté du siège de Rome ; le Panthéon est consacré à la Vierge Marie et à tous les martyrs. Boniface dirige la propagation de la foi en Angleterre. Honorius rattache le Northumberland à l'Eglise. La mémoire de Séverin est bénie par les malheureux. Jean IV fait des remontrances à Constantin , fils d'Héraclius. Théodore I^{er} est un vrai pasteur. Eugène I^{er} est bon et pieux. Adéodat se fait connaître par sa douceur , par sa charité. Benoît II est humble , compatissant pour les malheureux. Savant , courageux , modéré, tel fut Jean V. Corson aima

la vérité, la simplicité, la paix. Jean VI rachetait les captifs des mains des Lombards.

A Jean VII le roi des Lombard Aribert restitue les Alpes Cottiennes, le mont Genève et le mont Genis. Sisinnius n'occupe le siège que 20 jours. « L'empereur Anastase a dit de Zacharie : « C'était un homme d'une bonté incomparable. »

Etienne II, qui fit fleurir la discipline, nous rappelle Pépin et l'établissement définitif du pouvoir temporel des Papes. Adrien I^{er} est l'ami de Charlemagne, qui fit à ce pontife une épitaphe où on lit ces mots :

« Le père de l'Eglise, l'ornement de Rome, l'écrivain célèbre. »

Nous sommes au neuvième siècle.

Etienne IV vient sacrer, à Reims, Louis-le-Débonnaire. Eugène II laisse de sages réglemens. Valentin ne fait que passer sur le trône. Grégoire IV refusait la tiare ; les Romains le contraignent à régner sur eux. Benoît III était en prière lorsqu'on lui annonça son élection ; il veut en vain s'en affranchir et illustre son pontificat. Nicolas I^{er} mérite le surnom de grand. Adrien III se soustrait à deux reprises à la souveraineté, mais il dut l'accepter au décès de Nicolas I^{er}. Jean, d'abord patient envers l'intrus Photius et le schisme, lance un légitime anathème, après avoir découvert, à Constantinople, un mystère d'iniquité. A Jean succéda Marin dont on ne sait presque rien. Etienne V consacre son patrimoine aux besoins

des infortunés. Romain ne tient le siège que quatre mois. Théodore II chérissait les pauvres. Jean IX eut de l'habileté et de la prudence. Benoît IV eut de belles qualités. Léon V est dépossédé et meurt en prison. Anastase se recommande par sa modération. Léon VI eut de la vigilance. Platine loue la douceur et la piété d'Etienne VII. Léon VII aima profondément le bien. Marin II, Donus II, Jean XVI sont connus par leur vertu. Grégoire V partageait ses vêtements entre les pauvres. Sergius IV fut un modèle de vertu. Benoît VIII combat contre les Sarrasins, opère des réformes, proclame le précepte du célibat ecclésiastique. Jean XIX résigne le souverain pontificat pour embrasser la vie monastique, et donne ainsi l'exemple de l'humilité. Clément II commence la réforme des abus. Léon IX avait un esprit énergique et beaucoup d'activité. Victor II, Etienne X, Nicolas II meurent à Florence, dans le court espace de quatre ans. Alexandre II continue la réforme commencée par Clément II. Hildebrand, son conseiller, lui succède sous le nom de Grégoire VII ; un auteur protestant a écrit l'histoire de ce pape dont il loue le génie et le mérite. Victor III hérita du pontificat, mais il était toujours tourné vers le Mont-Cassin dont il était abbé. Urbain II provoqua la sublime explosion des croisades. Pascal III, un moment faible envers l'empereur Henri V, prouve bientôt une indomptable énergie. Gélase II est maltraité par l'empere-

reur Henri. Calixte II obtient de l'empereur la renonciation aux investitures , et rend la paix à l'Eglise. Innocent II a eu les suffrages de S. Bernard, de S. Hugues de Grenoble , de ce que la France avait alors de plus digne. Plusieurs Papes, çà et là, ont des règnes très-courts ; nous ne les mentionnons pas.

Eugène III, disciple de S. Bernard, garde, sur le trône, la simplicité , l'humilité , l'austérité du cloître. Anastase IV méditait des projets magnifiques que la mort l'empêcha de réaliser. Adrien IV soutint noblement la dignité pontificale. Alexandre III régna 22 ans : il était grand théologien et accomplit des choses mémorables. Il réserva aux souverains pontifes le droit de canoniser les saints. Sous Lucius, les cardinaux seuls prennent part à l'élection pontificale : ce pape essaya bien des revers. Les factions empêchèrent Urbain III d'entrer à Rome.

Grégoire VII à beaucoup de science unissait une vie exemplaire. Il fonda l'université de Toulouse et invita S. Louis à rétablir celle de Paris. Il canonisa S. Dominique et le séraphin d'Assise. Innocent IV déposa courageusement l'empereur Frédéric. Alexandre IV occupa dignement le siège. Urbain IV institua la fête du Saint-Sacrement Grégoire X assemble le deuxième concile général de Lyon, et s'y distingue par sa sagesse. Adrien V et Jean XXI passent rapidement. Mais l'esprit se fatigue à cette énumération , et nous devons

nous borner à ne plus signaler que les plus éminents des pontifes romains.

Gaëtan semble commander aux factions : ferme, savant, labile, il est loué par tous les historiens. Jean XXII, qui avait étudié dans toutes les universités, réprime les factions et brille par sa science. Grégoire XI restaure la cité pontificale désolée par la république de Rienzi. Martin fut appelé : *Felicitas temporum suorum*. L'histoire a dit du docte Nicolas V : « Il rétablit les mœurs, les murs, les temples, les demeures. » Sous Calixte III, Huniade défait Mahomet et fait lever le siège de Belgrade. Pie II aima l'étude, fut éloquent et désintéressé. Paul II fut magnifique dans ses œuvres. On a dit de Sixte IV, que son palais ressemblait à un monastère, tant sa vie était édifiante. « Jules II, dit Audin, devait être le Moïse de l'Italie. »

Léon X a donné son nom à son siècle. Adrien IV peint sa sainteté dans ce mot qui lui appartient : « Je ne veux point parer les prêtres avec des églises, mais les églises avec les prêtres. » Clément VII eut un règne agité : il eut la douleur de voir Henri VIII consommer son schisme. Luther paraissait.

Michel-Ange a placé sur le tombeau de Paul III la Prudence et la Justice. Jules III n'était heureux que dans les soins de son pontificat. Paul IV réforma l'Eglise et résista fortement à l'hérésie. Pie IV assemble le concile de Trente.

Charles Borromée fut son neveu. Ce dernier saint et saint Philippe de Néri assistèrent aux derniers moments de Pie IV.

« Jamais, dit Ranke, pape n'a rempli plus fidèlement que Grégoire XIII certains devoirs de sa dignité. » Voici Sixte-Quint, l'homme du commandement, de l'administration, des affaires, de l'étude. Clément VIII, après son élection, demande à Dieu de mourir, si son autorité ne doit pas être avantageuse à l'Eglise. Paul V a l'activité, l'intelligence des affaires : il y joint l'affabilité. Grégoire XV, de l'aveu de tous, aimait excellentement le bien. Il fonda la Propagande (1622).

Urbain VIII fut bon littérateur, encouragea les savants, se dévoua aux intérêts de la religion, agrandit pacifiquement les états de l'Eglise, influa heureusement sur les affaires de l'Europe. Innocent X est loué par Ranke, pour sa capacité, son activité, sa douceur. Alexandre VII fut éclairé, ferme, énergique et lutta fortement contre le jansénisme. Clément X diminua les impôts, désapprouva la violence contre les Huguenots, et ne céda pas aux exigences irréfléchies de Louis XIV. Alexandre VIII poussait la bonne volonté jusqu'à vouloir tout sanctionner par lui-même. Innocent XII eut l'esprit d'économie et donna aux pauvres presque tous ses revenus. Clément XI envoie des grains à Marseille, pendant la peste, et des princes infidèles eux-mêmes firent son éloge funèbre. Innocent XIII, de la famille de

Léon-le-Grand, marcha honorablement sur les traces de ses devanciers. Benoît XIII fut humble, vigilant, le père des pauvres. Clément XII fut aimé du peuple et respecté des princes. « La mémoire de Benoît XIV, dit Ranke, sera à jamais bénie... Il resta toujours supérieur aux affaires qu'il eut à traiter, planant, avec un coup d'œil libre, sur tous les rapports du Saint-Siège avec les puissances européennes, et apercevant ce qu'on pouvait maintenir, ce qu'il fallait abandonner. Il était trop bon canoniste et trop bon pape, pour se laisser aller dans ses concessions plus loin qu'il ne devait. » Clément XIII possédait une âme pure, des intentions droites ; il priait beaucoup ; c'était un saint. Clément XIV, dit l'histoire, fut un ange sous la bure ; sur le trône, il fut la sagesse même. Nommer enfin Pie VI, Pie VII, Pie VIII, Léon XII, Grégoire XVI et Pie IX, n'est-ce pas désigner la vertu couronnée, la supériorité dans l'administration ? Pie IX ne sera-t-il pas pour l'avenir, la plus complète des gloires chrétiennes de notre siècle ?

Telle est la succession dix-neuf fois séculaire de cette dynastie élective des Pontifes romains, présentant la plus grande somme possible de mérites, de bienfaits répandus, de glorifications de toute espèce. Un petit nombre de Papes dont l'histoire discute la sainteté, et qui ont appartenu aux temps de troubles et de factions, ne font que rehausser la majesté de cette succession sublime des chefs de l'Eglise.

Cette grandeur des Papes s'étend davantage lorsqu'on envisage ce qu'ils ont accompli ou favorisé pour les malheureux, pour la civilisation, pour le soutien des faibles, pour les institutions de charité, pour les sciences et les arts, pour la conservation ou le rétablissement des lumières, pour résister à la barbarie, aux révolutions, pour l'établissement et le respect des bonnes lois ; pour refréner les mauvaises mœurs ; pour le bonheur et la prospérité des peuples ; pour perpétuer ces missions lointaines, où des envoyés évangéliques vont accomplir chaque jour le ministère que le Seigneur donna aux Apôtres.

CONCLUSION.

Nous arrêtons ici notre *Histoire de Jésus-Christ d'après la science*. C'est un livre qui, pour être convenablement traité, exigerait l'emploi d'une vie entière. Il faudrait des lectures et des recherches immenses. Ce ne serait pas trop d'une grande fortune pour s'entourer des livres, des monuments nécessaires à la confection d'une œuvre qui résumerait l'histoire religieuse de l'humanité. Des voyages devraient être entrepris pour interroger les hommes et les lieux des deux hémisphères, sur les témoignages qui peuvent être fournis à ce sujet presque sans bornes.

Ce que nous exposons là indique assez combien nous considérons ce volume comme incom-

plet ; mais tel qu'il est, il suffira pour faire sentir les ressources prodigieuses de ce thème sublime. Nous avons à peine entr'ouvert les annales sacrées des peuples , leur littérature ; nous avons écarté les sables qui couvrent quelques-unes de leurs pierres tumulaires , interrogé un petit nombre de leurs idoles , de leurs coutumes , de leurs traditions, et voilà que mille voix imposantes sont venues en foule parler en faveur de la Bible et de l'Évangile. Aussi loin que nous avons pu remonter dans le passé, atteignant par la Chine et par l'Inde Adam et les patriarches antédiluviens, nous avons reconnu partout la vérité de la tradition catholique. Des portes de l'Éden à la tour de Babel ; des plaines de Chanaan aux rives de l'Indus et du Nil ; des rivages poétiques de la Grèce aux forêts sombres de la Gaule ; des bords du Tibre aux monts de la Scandinavie ; des lieux où fut Joppé , où Melchisédech sacrifia , aux régions de l'Amérique et de l'Océanie , nous avons recueilli les tronçons séparés de cette chaîne traditionnelle, qui se rattache à la chute du premier homme, passe par le déluge, par les Âges païens, pour aboutir à l'avènement du Sauveur.

Pas un pays où se soit posé le pied de l'homme, qu'il ne nous rappelle notre race orginairement déçue , le Réparateur promis , la Vierge-Mère ou la nouvelle Eve, et l'attente de cette Jérusalem des siècles nouveaux , qui s'appellera l'Église. La malice infernale , l'idolâtrie, la dégradation des

hommes pourront bien obscurcir, dans l'antiquité, la surface de la révélation, de manière à la cacher en quelque sorte aux yeux du vulgaire, et la faire nier aux pervers ; mais le regard exercé l'y découvre, la l'y foi annonce, la science l'y fait proclamer.

Dans les civilisations disparues de l'Asie et de l'Amérique, dans les anciens livres conservés en Chine, sous les ruines des cités autrefois célèbres, sont inscrits sur le granit, sur les métaux, sur les temples, sur les palais, sur les sépulcres, les titres ou les symboles de la Vérité incréée, tels que l'Eglise romaine les enseigne. Tout dans l'histoire des révolutions universelles de l'humanité se rapporte au Messie. Le Verbe est le créateur du monde. Sa majesté infinie, inséparable de celle de son Père, rend inévitable la punition d'Adam, dont les descendants restent solidaires, mais la miséricorde du Fils tout-puissant rachètera un jour l'humanité. Cette promesse donnée dans l'Éden, sera transmise d'une génération à l'autre ; les prophètes la rappelleront au monde ; les oracles du paganisme en deviendront les échos ; et au moment où l'Enfant Dieu descendra sur la terre, les peuples seront unanimes pour soupirer vers le Juste, le Saint, l'Agneau qui doit ôter les péchés du monde.

Les annales des temples, les trépieds delphiques, les antres sybillins ne seront pas seuls à annoncer la venue du Pacificateur ; les poètes,

les philosophes , les historiens redisent de leur côté ce que les générations se sont transmis , ce qui est senti par la conscience des nations ; ce qu'un peuple privilégié croira sur les avertissements réitérés de Dieu. Il y aura comme un tressaillement d'allégresse, à la naissance du Messie ; les oracles deviendront muets, et tout se préparera pour un ordre nouveau de choses.

Qu'il y ait des mystères dans chacune des évolutions de l'humanité ; que nous ne puissions entrevoir les questions les plus hautes que dans un demi-jour, et souvent même de la manière la plus imparfaite, qui oserait le nier ? Mais, à travers ces chaos d'indécisions et d'obscurités , ce qu'il y a encore de plus certain , de seul incontestable, c'est la révélation. Pourquoi ? parce que Dieu est ; qu'il s'est manifesté aux hommes par lui-même et par ses anges ; que cette manifestation parlée ou écrite ne peut pas s'altérer davantage que la marche du soleil dans l'espace et l'ordre incommensurable des cieux. Dès-lorsque le Seigneur demeure éternellement , sa parole reste à jamais comme lui ; elle est parfaite comme lui, infinie comme lui. Pour caractériser cette parole, comme venant de lui et subsistant en lui , avec lui, il a voulu que son Fils, l'Emmanuel, l'Homme-Dieu, se nommât le Verbe.

Dans la révélation , tout se tient , tout s'enchaîne, tout se lie étroitement ; il ne peut y avoir un iota de faux , de mouvant ; rien d'altérable,

rien de corruptible. De la création au moment présent , de l'éternité à la fin des temps et au-delà, Dieu existe , Dieu parle , Dieu s'annonce, Dieu demeure. Loi de nature , tables du Sinäi, Evangile, croyance de l'Eglise, cet ensemble, c'est le catholicisme, c'est la foi chrétienne, c'est la vérité incréée, c'est la croyance inaltérable. Jésus-Christ , dans ces mystères de foi , dans cette perpétuité de sa présence, dans cette permanence d'action, est le centre de ce qui constitue la religion , le nœud qui associe cette immensité de merveilles, la lumière et la vie qui les pénètre et les éternise.

Nous avons vu des élus de la négation venir balbutier leurs leçons chétives , sur ces sujets augustes qui ont résisté six mille ans aux attaques de l'Abîme ; qu'ont sanctionnés , à travers ces soixante siècles, tant de vertus, tant de dévouements, tant de martyrs, tant de héros de la charité, tant de génies, tant de puissances diverses, et jusqu'aux actions de grâces des malheureux, des infortunés et des faibles dont l'unique appui s'est trouvé dans l'esprit religieux des temps antiques et particulièrement des siècles chrétiens.

Les hérésies et les persécutions , ces cousines germanes qui ont mille fois voulu étouffer l'Evangile dans leurs violences , ont tour à tour passé et ont été emportées par le souffle céleste qui les a rejetées dans les gouffres de l'oubli. Qu'ose-t-elle attendre cette secte contemporaine qui, ne

sachant plus quelle vieille erreur renouveler , a prétendu entamer par la science la robe sans couture du Christ ? Qu'elle vienne, cette science arrogante, que nous la connaissions, que nous l'interpellions : que nous sachions ce qu'elle est en réalité, puisque se croyant des proportions titanesques, elle a prétendu entasser mont sur mont, pour escalader elle aussi les cieux des cieux.

S'il est une chose qui, considérée en elle-même, par un esprit supérieur, annonce l'impuissance et la vanité, c'est assurément la science. Il ne s'agit pas ici de dénigrer de parti-pris cette aspiration de l'homme vers des connaissances nouvelles , vers des découvertes qui lui soient profitables ; non, la science qui profite à l'homme et à la société appelle nos hommages, et c'est là, après le respect de Dieu, le plus bel apanage du monde ; mais la science orgueilleuse, nous offrant l'individu qui jette, en quelque sorte, des défis à l'univers et à son auteur, que peut-elle obtenir de nous , sinon notre pitié ? Qu'a-t-elle trouvé en effet, qui mérite de fixer notre attention et qui attire nos applaudissements ? Elle a lu un verset ou deux de ce poème immense de la création, tandis que le reste demeure pour elle lettre close ; elle déchiffre de temps à autre quelque nouvelle ligne de cet écrit divin, dont la plus longue vie ne peut suffire à lire une page, alors que le poème en contient des milliers ; voilà tout. L'audace succède à l'audace ; chaque nouveau Prométhée essaie, en

passant, d'allumer son flambeau à la source du feu infini ; et toujours foudroyé, ce scrutateur de la gloire divine expie sa témérité et descend dans le silence de la tombe.

Et elle va, cette science fiévreuse, oubliant aujourd'hui ce qu'elle commençait hier à saisir, offrant le spectacle d'une insensée qui se croit mille attributs aussi éloignés d'elle que la terre l'est du firmament. Elle crie, elle déclame, elle affiche des titres fastueux ; puis elle décline, elle meurt sur le lit funèbre formé des appareils détruits qu'avait amassés sa vanité.

Si cette science est essentiellement dogmatique, et qu'elle s'écarte du fil conducteur, seul capable de la diriger dans sa marche incertaine, la révélation, elle donne alors le spectacle le plus triste auquel on puisse assister : elle déraisonne, elle se contredit, elle heurte à la porte de toutes les vérités, qui sont fermées pour elle ; et elle vient s'agenouiller devant les simulacres d'erreurs sans nombre. Elle tâtonne, se désavoue, se condamne. Elle échafaude des arguments, des faits, des considérations, des sottises, des énormités ; elle ne se comprend pas elle-même ; et finalement, elle blasphème, elle outrage Dieu, elle ne sait plus ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait : Lamennais, Victor Hugo, Renan.

La science, au contraire, qui est humble, qui adore en interrogeant les merveilles du monde ou les annales de l'humanité, celle-là est

science bénie, qui se recueille dans l'Auteur de toute lumière, de toute vérité, de toute révélation. Cette science sait que l'homme fut créé soumis à Dieu, inférieur à l'ange ; puis que la chute originelle a défiguré ce chef-d'œuvre et lui a ravi l'innocence qui lui permettait de lire par anticipation dans les arcanes de la cité céleste. Les investigations de cette science, qui n'a d'autre nom que la science chrétienne, concourent unanimement à la glorification des dogmes révélés : mathématiques, physique, géologie, histoire naturelle en général, astronomie, histoire, mécanique, archéologie, livres anciens ou modernes, médecine, hygiène, arts, poésie, littérature, il n'est pas un seul de ces objets constituant la civilisation et la grandeur des peuples, qui ne s'harmonise en un concert sublime pour honorer le Christ et reconnaître l'infailibilité de son Eglise.

Présentez-nous n'importe lequel de ces vaillants de l'indifférence, de l'impiété, du matérialisme, et vous verrez, malgré leur esprit retors, leur mauvaise foi, leur doute volontaire, leurs discours captieux, combien ils seront aisément démontés sur une foule de points. Le chrétien, lui, n'a rien à céder de ses croyances, qu'il doive sa science au seul catéchisme, ou qu'il soit familiarisé avec les académies et les livres de nos riches bibliothèques.

Ce double point est si vrai, que nous eussions pu le justifier dans ce chapitre, par ce que vaut la

femme , l'enfant , le paysan , l'ouvrier du catholicisme , en opposition à la femme , à l'enfant , au paysan , à l'ouvrier de l'ignorance religieuse. Le mot de l'Évangile est vrai surtout ici : Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits. Ne sait-on pas les trésors de dévouement , d'abnégation , d'honorabilité , d'héroïsme qui résident dans l'homme , s'il croit et s'il pratique , contrairement à l'homme qui ne prie pas , qui n'a pas le bonheur de croire ?

Ce que nous aurions pu consigner dans ces pages encore , ce sont les aveux des impies , des tyrans , des matérialistes , des sophistes , des apologistes involontaires de la foi chrétienne , en un mot , qui sont sans nombre. Parmi les modernes , Voltaire , d'Alembert , d'Argens , Bayle , Broussais , Danton , Diderot , Goethe , Hegel , Jules Simon , P. Leroux , J.-J. Rousseau , Volney , Zimmerman , Proudhon , etc. ont laissé des pages qui étonnent , et qui pourraient être signées par des écrivains orthodoxes , parfois par un Père de l'Église.

Il y a donc deux sciences , celle des superbes qui mène à mille désordres ; celle des humbles de cœur qui dirige à l'épanouissement de la félicité des peuples.

Avec la première , l'oubli des croyances , conduisant à l'idolâtrie de l'or , à l'égoïsme sans frein , au scandale , à l'abaissement des peuples , au mépris de la justice , à la destruction de l'autorité , à l'impuissance des lois , à la dégénérescence

de l'art, au refroidissement de l'inspiration, à une corruption générale, à un luxe insultant, qui précède une misère générale, à la dégradation des âmes, aux mœurs de la décadence romaine et du Bas-Empire, aux saturnales de nonante-trois.

Avec la seconde les pouvoirs sont honorés, les charges douces, les mœurs florissantes, la famille respectée, la propriété sûre, les désirs modérés. Avec elle les aptitudes ont leur place selon leur force et leur mérite ; les talents ont leur avenir.

Avec elle, des amitiés existent, les faibles sont protégés, le malheur secouru, les belles aspirations applaudies.

Avec elle le droit de tous et de chacun, la paix de chaque famille dans sa profession, à l'ombre de sa vigne et de son figuier : la jeunesse croît et espère ; l'âge mûr trouve la juste récompense du travail honnête et persévérant ; la vieille se réjouit dans ses fils, et se prépare à s'endormir en paix dans la tombe, en bénissant les générations qu'elle a précédées et qui arriveront comme elle à un âge avancé. Avec elle enfin, prospérité, joie, paix et bonheur.

C'est vous, ô mon Dieu, Sauveur Jésus, vous qu'une science sans lumière, délirante, sans appui, outrage, en vous dépouillant de votre divinité ; c'est vous qui êtes le commencement et la fin de la science qui vous connaît, et qui porte en elle la félicité de tous. Je veux vivre et mourir

défenseur de cette lumière pure, et je lui consacre
ce livre, acte de foi et d'amour.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	page
Approbation de Son Eminence Mgr. de Bonald, Cardinal-Archevêque de Lyon.	v
Lettres de Son Eminence Mgr. Donnet, Cardinal-Archevêque de Bordeaux ; de NN. SS. Lyonnet, Archevêque d'Albi; Dupanloup, Evêque d'Orléans; Plantier, Evêque de Nîmes; Nogret, Evêque de St-Glaude; Pie, Evêque de Poitiers; de Marguerye, Evêque d'Autun.	v
Lettres de dom Guéranger, abbé de Solemes, du R. P. Félix, de M. Laurentie.	xj
Extraits de quelques journaux.	xij

PREMIÈRE PARTIE.

Idée générale de l'ouvrage.	1
I. La chute originelle chez tous les peuples. Témoignages de la Chine, de l'Inde, de la Perse.	41
II. La chute originelle chez les Grecs, chez les Romains, en Amérique, en Océanie, chez les anciens peuples Européens.	48
III. Le Serpent.	24
IV. Le Réparateur promis. Traditions de la Chine.	35
V. Le Réparateur attendu.	42
VI. Traditions messianiques dans l'Inde.	59
VII. Génération éternelle du Verbe connue des Egyptiens	80
VIII. Traditions messianiques en Amérique.	86

IX. Suite du même sujet.	94
X. Mithra est le Dieu médiateur.	99
XI. Traditions messianiques dans la Grèce antique.	111
XII. Le Prométhée des anciens, c'est Adam. Le Messie dans Eschyle.	117
XIII. La Cabbale est un des monuments historiques des traditions messianiques universelles.	135
XIV. La Chine colonisée par la Judée. La Judée, pays primitif du froment, symbole eucharistique, et de la croix, qui y fut adorée depuis la plus haute antiquité.	141
XV. Prédications messianiques des sybilles	150
XVI. La 4 ^e Eglogue de Virgile est une proclamation de la venue du Rédempteur, d'après l'oracle sybillin.	159
XVII. Traditions messianiques dans les Gaules.	166
XVIII. La Vierge-Mère chez tous les peuples de l'antiquité.	174
XIX. La Vierge céleste chez tous les peuples.	185
XX. Appendice aux deux chapitres précédents sur le culte universel de l'antiquité pour la Vierge-Mère.	191
XXI. Les sacrifices.	197
XXII. Consentement unanime des peuples sur la nécessité de l'expiation.	205
XXIII. La croix dans les temps anciens.	216
XXIV. Signes de croix qui se trouvent sur des monuments païens antérieurs à Jésus-Christ.	226
XXV. Encore la croix chez les peuples anciens.	234
XXVI. Le Verbe éternel connu de Zoroastre.	239
XXVII. Le Verbe divin chez les peuples antiques.	245
XXVIII. La Trinité chez les peuples antiques.	252
XXIX. La Trinité chez les Chinois, et chez les Juifs.	259
XXX. La Trinité assyrienne. La Trinité chinoise.	267

XXXI. A travers les livres sanscrits. 274

DEUXIÈME PARTIE.

VIE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA TERRE ET DANS L'ÉGLISE.

I. Le Désiré des nations.	281
II. Généalogie de Jésus-Christ.	287
III. L'Etoile des Mages.	313
IV. Rapports d'Abgare , roi d'Edesse , avec Jésus-Christ.	823
V. Jésus-Christ prêtre du temple de Jérusalem. . .	334
VI. Glorification de Jésus-Christ par les Mahométans.	341
VII. Le Chou-king d'accord avec la Bible sur les temps de la naissance de Jésus-Christ. . . .	348
VIII. L'avènement de Jésus-Christ d'après la science astronomique	351
IX. La Palestine.	355
X. Authenticité de l'Évangile , base de l'Église. .	365
XI. Les faits évangéliques affirmés par l'histoire profane	370
XII. Aveux des Néo-Platoniciens et des Juifs sur les miracles de Jésus-Christ.	377
XIII: Les miracles de Jésus-Christ reconnus par les païens.	386
XIV. Sublimité incomparable de la morale évangélique.	398
XV. La Passion et le Calvaire d'après la science. .	408
XVI. Ce que dit la science concernant les prophéties relatives à Jésus-Christ.	422
XVII. Preuves des faits évangéliques tirées des médailles et des monnaies.	435

XVIII. Les Actes des Apôtres justifiés par les médailles et les monnaies antiques.	438
XIX. Les apôtres de Jésus-Christ devant les pharisiens de la science moderne.	445
XX. L'histoire du christianisme d'après la science, ou vie de Jésus-Christ dans son église.	468
XXI. Ce qu'enseigne la science sur l'Eglise et la Papauté.	484
Conclusion.	496

FIN DE LA TABLE.











1006179035

